

Fièvre fae

Moning, Karen Marie

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

KAREN MARIE MONING

Fièvre Faë

Les chroniques
de MacKayla Lane - 3



Karen Marie Moning

Fièvre faë

Les chroniques de MacKayla Lane – 3

Traduit de l'américain par Cécile Desthuilliers



J'ai lu

*Et je te montrerai quelque chose de différent encore
de ton ombre au matin marchant derrière toi,
de ton ombre au soir se levant à ta rencontre ;
Je te montrerai la peur dans une poignée de poussière.*

T. S. ELIOT
The Waste Land

*N'entre pas humble dans cette douce nuit.
Enrage, enrage face à la mort de la lumière.*
Dylan THOMAS

PREMIÈRE PARTIE

Avant l'aube

*« Je continue d'espérer que je vais me réveiller
et m'apercevoir que tout ceci n'était qu'un mauvais rêve.
Alina sera vivante,
je n'aurai pas peur du noir,
aucun monstre n'arpentera les rues de Dublin.
Et je serai libérée de cette effroyable impression
que le jour ne se lèvera jamais. »*

Extrait du journal de Mac

Prologue

Je donnerais ma vie pour lui.

Eh, minute ! Ce n'est pas par là que mon histoire doit commencer...

Entendu, mais si cela ne tenait qu'à moi, je me contenterais de survoler les événements des semaines à venir, ne retenant que les détails les plus glamour pour vous faire voir ces journées sous une lumière plus flatteuse pour moi.

Tout le monde a ses heures sombres, et dans ces moments-là, on n'est pas beau à voir. Mais ce sont eux qui font de nous ce que nous sommes. Que nous affrontions le danger ou que nous prenions la fuite. Que nous sortions victorieux et renforcés de nos épreuves, ou définitivement brisés.

Autrefois, je consacrais mes journées au bronzage, au shopping, à mon job de serveuse au *Brickyard* (plus un loisir qu'un travail, c'est ce qui me plaisait tant) et à chercher des moyens de convaincre Papa et Maman de m'acheter une nouvelle voiture. À vingt-deux ans, je bullais toujours chez eux, bercée par le ronronnement paresseux des ventilateurs de mon Sud natal, et persuadée d'être le nombril d'un petit monde bien protégé.

Puis ma sœur Alina a été sauvagement assassinée alors qu'elle était étudiante à Dublin, et du jour au lendemain, j'ai été chassée du paradis. C'était déjà pour le moins difficile de devoir identifier son cadavre atrocement mutilé et d'assister à la douleur de ma famille... mais les choses n'en sont pas restées là. Ma vie a continué de se disloquer. Jusqu'à ce que je découvre que tout ce qu'on m'avait dit sur ma propre histoire était faux.

Les gens que j'appelais Papa et Maman n'étaient pas mes parents. Ma sœur et moi avons été adoptées, et malgré notre accent traînant (et parfois exagéré), nous sommes loin d'être des filles du Sud. Nous descendons d'une ancienne lignée celte de *sidhe-seers*, des femmes capables de voir les faës, cette terrifiante race d'êtres d'un autre monde qui vivent cachés parmi nous depuis des milliers d'années, drapés d'un voile d'illusion et de mensonge.

Voilà pour les leçons les plus faciles.

Le plus dur était encore à venir, tapi dans les rues de Temple Bar – quartier du *craic* et des plaisirs de Dublin – où j'allais apprendre à tuer et à regarder des gens mourir. Où j'allais croiser la route de Jéricho Barrons, de V'lane et du Haut Seigneur. Où j'allais prendre position sur l'échiquier en tant que pièce maîtresse d'un affrontement mortel dont l'enjeu n'était rien moins que le destin de l'humanité.

Pour ceux d'entre vous qui viennent de nous rejoindre, mon nom est MacKayla Lane – Mac pour les intimes. Mon véritable patronyme est probablement O'Connor, mais je n'en ai pas la preuve. Je suis une *sidhe-seer*, et l'une des plus puissantes qui aient jamais existé. Non seulement je vois les faës, mais je peux les blesser à l'aide de l'une de leurs reliques les plus sacrées, la Lance de Longin, ou Lance de la Destinée. Je peux même tuer des immortels.

Ne vous croyez pas en sûreté au fond de votre fauteuil. Ce n'est pas seulement mon monde qui est en danger. C'est aussi le vôtre. C'est en train de se passer, maintenant, pendant que vous êtes assis là, à grignoter des friandises, prêt à vous plonger dans un moment d'évasion et d'imagination. Vous voulez savoir ? Il n'y a rien d'imaginaire dans tout ceci et on ne s'en évade pas. Les murs entre les faës et les humains s'effritent, et au risque de vous déplaire, ces faës-là ne sont pas vraiment des Fée Clochette.

Si les murs venaient à s'effondrer complètement... eh bien, contentez-vous d'espérer que cela n'arrive pas. À votre place, je me dépêcherais d'allumer toutes mes lumières. De rassembler quelques lampes-torches. Et de vérifier que mes piles sont chargées.

En venant à Dublin, j'avais deux buts. Découvrir qui a tué ma sœur et la venger. Vous voyez avec quelle facilité je le dis, à présent ? Je veux la vengeance. Une Vengeance avec un grand V. Une vengeance avec des os brisés et des flots de sang. Je veux voir son meurtrier assassiné, de préférence de mes propres mains. Il ne m'a fallu que quelques mois ici pour oublier des années de bonne éducation sudiste.

Je serais sans doute morte peu de temps après avoir posé mes jolis petits petons aux ongles vernis sur le sol irlandais, à la descente de l'avion qui m'amenait d'Ashford, Géorgie, USA, si je n'avais pas poussé la porte de la librairie de Jéricho Barrons. J'ignore qui il est, ou plutôt, ce qu'il est. Ce que je sais, c'est qu'il détient des connaissances dont j'ai besoin et que je possède quelque chose qu'il désire, ce qui fait de lui et moi des alliés malgré nous.

Quand j'ai eu besoin d'un abri, Barrons m'a accueillie, m'a appris qui j'étais, ce que j'étais, m'a ouvert les yeux et m'a aidée à survivre. Il l'a fait de mauvais gré, mais tant que je suis en vie, peu m'importent les détails.

Je me suis installée dans sa boutique, lieu plus sûr que ma

minable chambre d'hôtel. Ce sanctuaire où je suis protégée de la plupart de mes ennemis par toute sorte de sorts et de dispositifs, se tient tel un bastion à la limite de ce que j'appelle une Zone fantôme : un quartier tombé aux mains des Ombres, ces ectoplasmes *unseelies* qui rôdent dans la pénombre et se nourrissent de la vie des êtres humains.

Barrons et moi avons combattu des monstres ensemble. Il m'a sauvé deux fois la vie. Nous avons vécu quelques instants de passion brûlante. Il est à la recherche du *Sinsar Dubh*, livre vieux d'un million d'années recélant la magie la plus noire que l'on puisse imaginer, écrit par le souverain *unseelie* en personne et dans lequel se trouve la clé du pouvoir suprême sur les mondes humain et faë. Je veux retrouver ce bouquin – telle fut la dernière volonté d'Alina – parce que je le soupçonne d'être le seul moyen de sauver notre monde du chaos.

Barrons, lui, affirme le rechercher par pur intérêt de bibliophile. Admettons.

Quant à V'lane, c'est une autre histoire. V'lane est un prince *seelie* et un faë de volupté fatale. Vous en saurez plus sur le sujet assez rapidement. Les faës sont répartis en deux cours ennemies comportant chacune sa maison royale et sa caste régnante : la Cour de Lumière, ou *seelie*, et la Cour de Ténèbres, ou *unseelie*. Ne vous laissez pas abuser par ces termes, « lumière » ou « ténèbres » : les deux sont mortellement dangereuses. Cela dit, les *Seelies* se méfient des *Unseelies* au point de les avoir emprisonnés sans ménagement voici sept cent mille ans. Quand un faë a peur d'un autre faë, vous pouvez vous faire du souci.

Chaque cour possède ses Piliers, ou Objets de Pouvoir, dotés d'une puissance colossale. Les Piliers de Lumière sont la Lance Brillante (que je détiens), l'Épée de Lumière, la Pierre Blanche et le Chaudron de Clarté ; les Piliers des Ténèbres sont l'Amulette Maléfique (que j'ai eue et que le Haut Seigneur m'a reprise), la Cassette Obscure, le Miroir Sombre et le tant recherché Livre Noir, ou *Sinsar Dubh*. Ces artefacts possèdent tous une fonction différente. Pour certains d'entre eux, je les connais. Pour les autres, je n'en ai qu'une très vague idée.

Comme Barrons, V'lane cherche le *Sinsar Dubh*. Il veut l'apporter à sa souveraine *seelie*, Aoibheal, qui en a besoin pour consolider les murs entre les royaumes faë et humain et les empêcher de s'effondrer. Et comme Barrons, il m'a sauvé la vie (il m'a également fait connaître quelques-uns des plus fabuleux orgasmes de cette même vie).

Le Haut Seigneur est l'assassin d'Alina. Il l'a séduite, s'est servi d'elle, puis l'a massacrée. Ni tout à fait faë, ni tout à fait humain, il a commencé à ouvrir les portes entre les royaumes pour libérer des *Unseelies*, les pires des faës, dans notre monde, et leur enseigner

comment s'infiltrer parmi nous. Il veut la chute des murs afin de pouvoir délivrer tous les *Unseelies* de leur prison glacée. Lui aussi cherche le *Sinsar Dubh*, bien que j'ignore à quelles fins. À mon avis, il a pour but de le détruire, afin que nul ne puisse reconstruire les murs.

C'est là que j'interviens.

Ces trois hommes aussi puissants que dangereux ont besoin de moi.

Non seulement je peux voir les faës mais j'ai aussi le don de percevoir les reliques faës et Objets de Pouvoir. Je suis capable de déceler la présence du *Sinsar Dubh* dans les environs, tel un cœur noir vibrant de haine.

Je peux le chercher.

Je peux le trouver.

Mon père dirait que cela fait de moi la meilleure joueuse de la saison.

Tout le monde me veut. Voilà comment je reste en vie dans un monde où la Mort rôde devant ma porte jour après jour.

J'ai vu des choses qui vous donneraient la chair de poule. J'ai fait des choses qui me donnent la chair de poule.

Mais là n'est pas le plus important, pour l'instant. L'important, c'est de commencer par le commencement – en l'occurrence... voyons, où en étais-je ?

Je tourne en arrière les pages du livre de ma mémoire, l'une après l'autre, en plissant les yeux pour en avoir une vue d'ensemble. Je remonte le temps, survolant rapidement ce passage à vide où tous mes souvenirs se sont évanouis, survolant aussi au passage cette effroyable soirée d'Halloween, et ce que Barrons m'a fait, et cette femme que j'ai tuée, et cet épisode où V'lane m'a percé la langue, et ce que j'ai fait à Jayne...

Ah, voilà.

Zoom avant sur une ruelle sombre au pavé luisant d'humidité.

Dans cette ruelle, une fille. Moi, sexy en diable, tout en rose et or.

Je suis dans Dublin. Il fait nuit. Je traverse le dédale de Temple Bar. Je suis vivante, rayonnante d'énergie. Rien de tel qu'une petite valse avec la Mort pour vous donner l'impression d'être invincible !

J'ai le regard pétillant et la démarche légère. Je porte une robe rose ultra-moulante et mes talons préférés, ainsi que des accessoires rose, or et améthyste. J'ai soigné mon brushing et mon maquillage. Je suis en route pour retrouver Christian MacKeltar, un Écossais aussi séduisant que mystérieux, et qui connaissait ma sœur. Et pour la première fois depuis une éternité, j'ai une pêche d'enfer.

Ça ne va pas durer.

Accélérons le film.

Quelques instants plus tard, je me tiens la tête entre les mains en

titubant, tombe du trottoir et roule dans le caniveau. Je me retrouve à quatre pattes sur le pavé. Je viens de frôler le *Sinsar Dubh* de plus près que jamais, et celui-ci exerce sur moi le même effet que d'habitude : une douleur si puissante que j'en perds tous mes moyens.

Je ne suis plus sexy du tout. En fait, j'ai l'air d'une loque.

Affalée sur les mains et les genoux, dans le caniveau qui pue la bière et l'urine, je suis glacée jusqu'aux os. Mes cheveux sont emmêlés, mes longues boucles d'oreilles améthyste pendent contre mon nez et je suis en larmes. J'écarte les mèches qui cachent mon visage d'une main répugnante de saleté et regarde, les yeux agrandis par l'horreur, la scène qui s'offre à moi.

Je me souviens de cet instant. Qui j'étais. Ce que je n'étais pas. Arrêt sur image. Il y a tant de chose que je voudrais dire à la Mac d'alors.

Redresse la tête, ma fille. Du cran ! L'orage gronde. N'entends-tu pas le claquement de sabots portés par le vent ? Ne perçois-tu pas ce froid qui t'engourdit ? Ne sens-tu pas cette odeur de sang et d'épices dans la brise qui se lève ?

Cours ! lui dirais-je. Cache-toi !

Seulement, je ne m'écouterai pas.

À quatre pattes, telle une proie impuissante hypnotisée par son prédateur, je regarde la... chose... faire ce qu'elle fait.

À contrecœur, je plonge dans mes souvenirs et me glisse de nouveau dans la peau de la Mac de ce soir-là...

J'ai mal. Dieu que j'ai mal ! La douleur va me fendre le crâne.

Je serre ma tête entre mes mains humides et puantes dans l'espoir de la garder entière, jusqu'à ce que l'inévitable se produise : je m'évanouis.

Rien n'est comparable à la souffrance que le *Sinsar Dubh* peut me causer. Chaque fois que je passe non loin du Livre, c'est le même scénario. Je suis pétrifiée par une douleur de plus en plus forte jusqu'à ce que je perde conscience.

Barrons dit que c'est parce que le Livre Noir et moi sommes la thèse et l'antithèse : il est si maléfique et moi si innocente qu'il me repousse avec une violence implacable. Sa théorie est que je dois me mithridatiser, en quelque sorte. Devenir un peu plus mauvaise afin de pouvoir l'approcher sans souffrir. Pour ma part, je ne vois pas en quoi le fait de noircir mon âme dans le seul but de voler ce maudit grimoire pourrait être une bonne chose. Je suppose que je serais plutôt tentée de l'utiliser pour faire le mal.

— Non ! m'entends-je gémir, vautrée dans la boue. S'il vous plaît... non !

Pas ici ! Pas maintenant ! Jusqu'à présent, chaque fois que j'ai été proche du *Sinsar Dubh*, Barrons était à mes côtés. J'avais au moins la ressource de me dire qu'il ne laisserait rien de trop affreux m'arriver pendant mon évanouissement. D'accord, il me promenait avec lui comme une baguette de sourcier, mais cela restait supportable. Ce soir-là, j'étais seule. La pensée d'être à la merci de qui que ce soit – de *quoi* que ce soit – dans les rues de Dublin, même pour quelques instants, me terrifiait. Et si je restais inconsciente pendant une heure ? Si je tombais tête la première dans l'immonde boue du caniveau et me noyais dans quelques centimètres de... *beurk*.

Je *devais* me sortir de là. Pas question de mourir de façon aussi lamentable !

Une rafale polaire balaya la rue, mugissant entre les maisons, me glaçant jusqu'aux os. De vieux journaux se mirent à tourner comme des fétus de paille humides par-dessus les bouteilles brisées, les emballages et les gobelets qui jonchaient le sol. Je pataugeai dans le

ruisseau nauséabond, griffant le sol de mes ongles qui s'ébréchaient en se coinçant dans les rainures des pavés.

Centimètre par centimètre, je remontai en terrain sec, sur le trottoir.

Il était là, juste en face. Le *Sinsar Dubh* ! Je percevais sa présence devant moi, à une cinquantaine de pas, peut-être plus proche encore. Ce n'était pas qu'un livre. Oh, non ! Ce n'était rien d'aussi simple. Il émettait sa noire pulsation, lacérant les bords de mon esprit.

Pourquoi n'avais-je pas encore perdu connaissance ?

Pourquoi la douleur ne cessait-elle pas ?

J'étais à l'agonie. Un flot de bile envahit ma bouche et jaillit en écume de mes lèvres. J'aurais préféré vomir franchement, mais même cela m'était refusé. Mon estomac était noué par la souffrance.

Dans un gémissement, je tentai de redresser la tête. Il fallait que je le voie. Je l'avais déjà approché, mais jamais mes yeux ne s'étaient posés dessus. Puisque j'étais toujours consciente, il y avait des questions auxquelles je voulais une réponse. Je ne savais même pas à quoi il ressemblait. Qui le possédait ? Qu'en faisait-on ? Pourquoi sa route et la mienne se croisaient-elles régulièrement ?

Parcourue de frissons, je me redressai sur mes genoux, repoussai une mèche de cheveux puants de mon visage et regardai.

Quelques instants auparavant, la rue était grouillante de fêtards allant d'un pub à l'autre. À présent, elle semblait avoir été littéralement balayée par la bise arctique. Les portes s'étaient refermées, la musique s'était tue.

Il n'y avait plus que moi.

Et eux.

Le spectacle qui s'offrait à moi n'était pas du tout ce à quoi je m'étais attendue.

Un homme armé tenait en respect un groupe de gens plaqués contre un mur – une famille de touristes, leurs appareils photo se balançant autour du cou. Le canon d'un semi-automatique scintillait dans les rayons de la lune. Le père criait, la mère hurlait, étreignant frénétiquement trois jeunes enfants.

— Non ! hurlai-je.

Du moins, me semble-t-il. Je ne jurerais pas que j'aie émis le moindre son. Mes poumons étaient comprimés par la douleur.

L'homme fit feu, les réduisant au silence. Il abattit en dernier la plus jeune, une blondinette de quatre ou cinq ans dont les grands yeux suppliants me hanteront jusqu'à la fin de mes jours. Une fillette que je n'aurais pas pu sauver parce que je ne pouvais pas effectuer un seul mouvement. Les membres paralysés par une insoutenable souffrance, je restai à genoux, lèvres ouvertes sur un cri muet.

Pourquoi tout ceci ? Où était le *Sinsar Dubh* ? Pourquoi ne le

voyais-je pas ?

L'homme pivota sur lui-même et j'eus le souffle coupé.

Il tenait un livre sous le bras.

Une édition reliée à l'air parfaitement inoffensif – environ trois cent cinquante pages, sans jaquette, gris pâle avec des finitions rouges. Le genre de roman un peu usé que l'on trouve dans les librairies d'occasion de toutes les villes.

J'en demeurai stupéfaite. Devais-je vraiment croire que *ceci* était le grimoire multiséculaire recélant la plus noire magie que l'on puisse imaginer, rédigé de la main du Souverain *unseelie* ? Était-ce une plaisanterie ? Quelle désillusion ! Et quelle absurdité !

L'homme baissa les yeux vers son arme d'un air perdu. Puis tourna de nouveau la tête en direction des cadavres étendus sur le trottoir et le mur de brique maculé de sang, d'éclats de chair et d'os broyés.

Le livre lui glissa du bras. Il sembla tomber au ralenti, changeant, se transformant à mesure qu'il chutait en tournant sur lui-même, vers le pavé luisant. Lorsqu'il heurta le trottoir dans un choc sourd, ce n'était plus un banal roman à couverture cartonnée mais un volumineux ouvrage épais d'une trentaine de centimètres, noir, gravé de runes, cerclé d'acier et couvert de serrures alambiquées. Exactement le genre d'objet que j'avais imaginé : plus vieux que le monde et plus noir que l'enfer.

Je poussai un nouveau soupir.

Sous mes yeux, le livre était de nouveau en train de se métamorphoser. Il tournoya sur lui-même et virevolta, comme s'il tirait sa substance du vent glacé et des ténèbres.

À sa place, s'éleva une... *chose*... d'une nature effroyablement... maléfique. Une... *chose*, je ne vois pas d'autre mot... vibrante de haine, qui existait au-delà de toute forme, au-delà de toute appellation. Une créature ignoble jaillie de je ne sais quel gouffre de folie malsaine et d'abjecte fantaisie.

Et cela *vivait*.

Il n'y a pas de mots pour la décrire, parce que rien de comparable n'existe dans notre monde. (J'en suis bien contente car, si c'était le cas, je ne suis pas certaine que notre monde existerait encore.)

Je ne peux la désigner que par ce terme : *la Bête immonde*.

Il me sembla que mon âme frémissait, comme si elle percevait intuitivement que mon corps ne lui offrait plus un abri assez sûr. Contre cela, nulle protection possible.

L'homme regarda le Livre et le Livre regarda l'homme. Puis le meurtrier retourna son arme contre lui-même. Je sursautai en entendant la détonation. Puis il se recroquevilla sur le pavé tandis que le semi-automatique roulait au loin.

Une autre rafale polaire s'engouffra dans la ruelle, tandis que je percevais un mouvement à la périphérie de mon champ de vision.

Une femme apparut à l'angle d'une rue, comme obéissant à un ordre, regarda la scène d'un air inexpressif pendant quelques instants puis, d'une démarche de droguée, s'approcha du Livre (*de la Bête immonde aux membres grêles et aux babines ensanglantées !*) qui avait perdu ses ferrures antiques et son apparence organique pour prendre de nouveau l'aspect d'une innocente édition reliée.

— Ne le touchez pas ! hurlai-je.

La seule idée me donnait la chair de poule.

Elle se pencha, ramassa le livre, le glissa sous son coude et s'en alla.

J'aimerais dire qu'elle partit sans un coup d'œil en arrière, mais ce serait faux. Elle tourna la tête par-dessus son épaule et me regarda. Son expression fit jaillir de ma poitrine le peu d'air qui restait encore dans mes poumons.

Ses yeux luisants d'une méchanceté sournoise, malsaine, qui semblaient me reconnaître et comprendre sur moi des choses que j'ignorais (et ne voulais d'ailleurs pas savoir), lançaient des éclairs de haine absolue – une haine qui profitait de chaque occasion pour célébrer sa propre existence, faisant régner le chaos, la ruine et la folie meurtrière.

La femme me sourit, d'un effroyable sourire qui dénuda une centaine de petites dents acérées.

Et dans un éclair de lucidité, je compris.

Je me souvenais que la dernière fois que je m'étais approchée du *Sinsar Dubh* et que je m'étais évanouie, j'avais lu le lendemain dans les journaux l'histoire d'un homme qui avait assassiné toute sa famille avant d'aller emboutir sa voiture sous un pont, à quelques rues de là où j'avais perdu conscience. Toutes les personnes interrogées avaient dit la même chose – il ne pouvait pas avoir fait cela, cela ne lui ressemblait pas, depuis quelques jours, il se comportait comme un possédé. Je me souvenais aussi de la vague d'articles horribles qui répétaient les mêmes commentaires incrédules quelle que soit la brutalité du crime relaté. *Il (ou elle) ne pouvait pas avoir fait cela. Ce n'était pas elle (ou lui).* Je fixai du regard cette femme, qui n'était plus celle qui était apparue au croisement pour entrer dans cette rue quelques instants auparavant. Une possédée. Comment n'avais-je pas compris plus tôt ?

Ce n'était pas ces gens qui avaient commis cette vague de meurtres épouvantables.

La Bête avait pris possession d'elle. Elle allait la garder sous son contrôle jusqu'à ce qu'elle en ait fini avec elle, pour ensuite s'en débarrasser et passer à sa prochaine victime.

Nous avions tout faux, Barrons et moi.

Nous avions cru que le *Sinsar Dubh* se trouvait entre les mains de quelqu'un qui le transportait d'un endroit à l'autre, avec un plan précis en tête. Quelqu'un qui l'utilisait pour parvenir à certaines fins, ou le conservait afin de l'empêcher de tomber entre de mauvaises mains.

Le Livre n'était détenu par personne, et il n'était pas déplacé.

Il se déplaçait.

Passant de mains en mains, transformant chacune de ses victimes en bombe humaine. Barrons m'avait dit que les reliques faëes avaient tendance, avec le temps, à s'animer et à développer une volonté propre. Le Livre Noir était vieux d'un million d'années. Autant dire pas mal de temps. Assez pour avoir pris vie.

Lorsque la femme disparut au coin d'une rue, je me laissai retomber sur le sol comme une pierre. Les yeux clos, je cherchai ma respiration. Tandis qu'elle s'éloignait, avec le Livre, disparaissant dans la nuit vers je ne sais quel prochain crime, la douleur qui m'étreignait commença à s'atténuer.

Ce livre était le plus dangereux Pilier jamais forgé... et il circulait en liberté dans notre monde.

Jusqu'à ce soir, pensai-je, parcourue d'un frisson d'effroi, il ne semblait pas avoir eu conscience de moi.

Maintenant, il l'était.

Il m'avait regardée, et m'avait vue. Je ne savais pas comment l'expliquer mais j'avais l'impression qu'il m'avait *enregistrée*, baguée comme un pigeon. J'avais plongé les yeux dans un abîme sans fond et cet abîme m'avait rendu mon regard, exactement comme Papa l'avait toujours dit. *Tu veux connaître la vie, Mac ? C'est simple. Observe les arcs-en-ciel, mon petit Observe le ciel. Tu y trouveras ce que tu espères. Si tu poursuis le bien dans ce monde, tu l'y trouveras. Si c'est le mal que tu recherches... eh bien, il vaut mieux éviter.*

Quel était l'imbécile, maugréai-je en me traînant sur le trottoir, qui avait décidé de *me* doter de pouvoirs exceptionnels ? Quel naïf s'était imaginé que je pouvais régler des problèmes aussi démesurés ? Et comment aurais-je pu *ne pas* rechercher le mal, alors que j'étais l'une des seules à pouvoir le voir ?

Les touristes avaient recommencé à envahir la rue. Les portes des pubs s'ouvraient de nouveau. L'obscurité reflua. On entendit de nouveau de la musique, et le monde se remit en marche. Des rires fusèrent au loin. Dans quel univers vivaient-ils tous ? Sûrement pas le mien !

Sans plus m'occuper d'eux, je vomis tout ce que j'avais dans l'estomac. Puis je fus secouée de spasmes, jusqu'à ce que je me vide de toute ma bile.

Je me remis sur mes pieds, essuyai mes lèvres du dos de la main et regardai mon reflet dans la vitre d'un pub. J'étais sale, j'étais trempée et je dégageais une odeur pestilentielle. Mes cheveux n'étaient qu'une masse ruisselante de bière et de... *oh*, je ne voulais même pas y penser. On ne sait pas ce qu'on peut trouver dans le caniveau du quartier chaud de Dublin. Je rassemblai mes cheveux vers l'arrière et les attachai de façon à ce qu'ils ne puissent pas toucher mon visage.

Ma robe était déchirée, il lui manquait deux boutons, j'avais cassé le talon de ma sandale droite et mes genoux écorchés ruisselaient de sang.

— Voilà ce que j'appelle tomber plus bas que terre, ironisa un type en me croisant.

Ses camarades – ils étaient une bonne dizaine – éclatèrent de rire. Ils portaient des ceintures de smoking et des nœuds papillons rouges par-dessus leurs jeans et leurs sweat-shirts : ils devaient enterrer la vie de garçon de l'un d'entre eux au cours d'une soirée à la gloire de la testostérone. Ils prirent bien soin de me contourner.

Les ignorants !

Dire que vingt minutes plus tôt, je souriais aux passants ! Dire que je traversais Temple Bar, rayonnante de vie et de séduction, prête à prendre ce que la vie avait à m'offrir ! Vingt minutes plus tôt, ces types m'auraient accostée pour flirter avec moi.

Je fis quelques pas maladroits, essayant d'oublier qu'il manquait presque dix centimètres de talon à ma chaussure droite. Sans grand succès. J'avais mal partout. La souffrance provoquée par la proximité du Livre s'atténuait mais j'étais endolorie de la tête aux pieds, comme si j'avais été prise dans un étau. Si ma situation évoluait comme la dernière fois que j'avais croisé le Livre, j'allais avoir des élancements sous le crâne pendant des heures et une sérieuse migraine durant plusieurs jours. Mon rendez-vous avec Christian MacKeltar, le jeune Écossais qui avait connu ma sœur, allait devoir attendre. Je regardai autour de moi dans l'espoir de retrouver le talon de ma sandale, mais il avait disparu. Nom de nom, j'adorais ces chaussures ! J'avais économisé des mois pour me les offrir.

Je pris une profonde inspiration. J'allais m'en remettre. Pour l'instant, j'avais d'autres soucis en tête.

Je ne m'étais pas évanouie.

J'étais passée à moins de cinquante mètres du *Sinsar Dubh* et j'étais restée consciente tout le temps.

C'est Barrons qui allait être content ! Ravi, même, bien que le ravissement ne soit pas une expression facile à capter sur son visage à la beauté âpre. Taillé dans le roc de la sauvagerie par un demiurge inspiré, Barrons semble provenir tout droit des âges farouches et son

apparence est aussi brute de décoffrage que ses manières.

Manifestement, je m'étais mithridatisée au contact des derniers événements et je commençais à être comme le Livre.

Capable du pire.

Sur le chemin qui me ramenait à la librairie, il se mit à pleuvoir. Je boitillais misérablement sous l'averse. Je déteste la pluie. Pour tout un tas de raisons.

Un, c'est mouillé, froid, désagréable, et je n'avais pas besoin de ça pour être trempée et transie. Deux, le soleil ne brille pas quand il pleut, et je suis une adoratrice inconditionnelle de l'astre solaire. Trois, cela assombrit encore davantage les soirées de Dublin et les monstres qui les hantent n'en deviennent que plus hardis. Quatre, cela m'oblige à utiliser un parapluie. La plupart des gens ont tendance à porter leur parapluie très bas, pointe devant eux, surtout si l'averse souffle dans leur direction. J'en fais autant. Petit problème : on ne voit pas les passants que l'on croise. Résultat, dans une rue pleine de monde, on se cogne sans arrêt les uns contre les autres en marmonnant des excuses – ou en grommelant des jurons – et dans Dublin, cela pourrait me conduire à marcher droit sur un faë (le voile d'illusion dont ils se drapent ne m'atteint pas, aussi je ne m'écarte pas spontanément de leur chemin, comme le font tous les humains), au risque de me trahir. Pour résumer, lorsqu'il pleut ici, la prudence m'interdit de me munir d'un parapluie.

Ce qui ne serait pas un inconvénient majeur s'il ne pleuvait pas *tout le temps* dans ce fichu pays.

Donc, je suis régulièrement trempée jusqu'aux os, ce qui m'amène à ma cinquième raison de maudire la pluie : mon rimmel coule et mes cheveux ne sont plus qu'une masse informe d'épis.

Cela dit, comme toute médaille a son revers, après cette bonne rincée, je ne sentais plus aussi mauvais ce soir-là.

J'atteignis enfin ma rue. Ce n'est pas exactement *ma* rue. La mienne, la vraie, se situe à six ou sept mille kilomètres de Dublin, dans un bled perdu du sud des États-Unis. C'est une allée verte et ensoleillée plantée de magnolias aux feuilles brillantes, d'azalées éclatantes et de chênes centenaires. Et dans ma rue à moi, il ne pleut pas en permanence.

Je ne peux pas rentrer à Ashford pour l'instant, de peur de ramener des monstres dans mon sillage, alors comme il faut bien qu'il y ait un endroit que j'appelle « chez moi », je dois me contenter de cette ruelle grise qui suinte la pluie et la tristesse.

En m'approchant de la librairie, j'examinai avec soin la façade du petit immeuble de trois étages au charme suranné. Des lampadaires extérieurs fixés sur l'avant, l'arrière et les deux côtés éclairaient les

murs de brique rouge de halos de lumière. Le panonceau peint de couleurs éclatantes annonçant *Barrons – Bouquins & Bibelots*, suspendu perpendiculairement au-dessus du trottoir à une élégante tige de cuivre, se balançait en gémissant dans les bourrasques de glacées de cette fin d'après-midi. L'enseigne lumineuse brillait doucement derrière la vitrine à l'ancienne, en verre teinté émeraude, indiquant « Fermé ». La grande arcade de pierre blanche qui surmontait l'entrée de la librairie était éclairée par des appliques de cuivre qui diffusaient une lumière orangée. Entre les deux colonnes de pierre qui marquaient l'entrée, les portes en bois de cerisier aux vitres biseautées reflétaient la lueur des lampes extérieures.

Tout allait bien « à la maison ». L'éclairage avait été allumé, et le bâtiment protégé de son ténébreux voisinage. Je fis halte pour parcourir d'un regard méfiant la rue et la lisière de la Zone fantôme, afin de m'assurer qu'aucune Ombre ne s'aventurerait sur mon territoire.

Le quartier fantôme qui commence juste derrière *Barrons – Bouquins & Bibelots* est le plus grand que j'aie vu jusqu'à présent (et le plus grand que j'espère jamais voir). Englobant plus d'une vingtaine de pâtés de maisons, il grouille de mortelles Ombres noires. Deux éléments caractérisent une Zone fantôme : l'obscurité et la mort. Des créatures de la nuit, les Ombres, dévorent tout être vivant qui s'y risque – humain, brin d'herbe, feuille d'arbre et même ver de terre – ne laissant derrière elles qu'une zone désertique et stérile.

Il ne faisait pas encore nuit mais les Ombres s'agitaient déjà sur les franges de leur territoire, telles des mouches sur un papier collant, impatientes de quitter leur repère désolé pour les terres d'abondance qu'elles entrevoyaient dans ce voisinage brillamment éclairé.

Pour l'instant, j'étais en sécurité. Les Ombres ne supportent pas la lumière, et près de la librairie, celle-ci régnait sans partage. Cependant, que je m'aventure à vingt pas plus bas dans la rue, dans la pénombre où les lampadaires publics ne fonctionnent plus, et j'étais morte.

Ces voisins sont une obsession pour moi. Ce sont des vampires, au vrai sens du terme. J'ai vu ce qu'ils peuvent faire aux humains. Ils les vident littéralement jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'un petit tas de vêtements, de bijoux et autres accessoires, ainsi qu'une mince enveloppe parcheminée de je ne sais quelle substance humaine qu'ils ne trouvent pas comestible. C'est un peu comme la carapace des crevettes, je suppose. Une partie de nous doit être trop croquante à leur goût. Même moi, je ne peux pas les abattre. Leur nature ectoplasmique rend les armes inutiles. La seule chose qui les affecte, c'est la lumière, cela ne les tue pas mais se contente de les tenir à distance. Encadrée de toutes parts par les lumières des quartiers voisins, cette Zone fantôme a gardé à peu près la même taille depuis

plusieurs mois. Je le sais ; je surveille régulièrement son périmètre.

À moins d'être *sidhe-seer*, vous ne les remarquez même pas. Les gens qui ont trouvé la mort dans une Zone fantôme n'ont jamais vu le visage de leurs meurtriers. N'allez pas en déduire que les Ombres aient un visage. Leur trait commun, c'est justement de ne pas en avoir. Et même si vous êtes *sidhe-seer*, et que vous savez très bien ce que vous cherchez, vous avez du mal à les distinguer dans l'obscurité. Plus noires que la nuit, elles rôdent surnoisement comme autant d'obscurs bancs de brouillard, rampent le long des bâtiments, se fauillent dans les gouttières, s'enroulent autour des lampadaires brisés. Je n'en ai jamais approché d'assez près pour vérifier mon intuition, et j'espère ne jamais le faire, mais je pense qu'elles sont glaciales.

Elles sont de toutes tailles et de toutes formes, les unes aussi petites qu'un chat, les autres aussi grandes que...

Je clignai des yeux.

Celle-ci ne pouvait pas être celle qui m'avait coincée dans le salon de derrière la nuit où Fiona, l'ancienne vendeuse de la librairie, avait tenté de me tuer en laissant entrer une horde d'Ombres pendant mon sommeil ! La dernière fois que j'avais vu cette créature, cinq semaines auparavant, en comptant le mois que j'avais perdu en Faery, elle mesurait à peu près six mètres de long sur trois de haut. Elle était à présent *deux fois* plus grande et s'étirait, tel un répugnant conglomerat de ténèbres, sur presque toute la largeur de la bâtisse abandonnée qui jouxtait l'immeuble de Barrons.

Grandissaient-elles à mesure qu'elles nous absorbaient ? Pouvaient-elles prendre la taille d'une petite ville ? Se pencher sur une cité et l'avalier toute entière ?

Je plissai les yeux. Pour une créature qui n'avait pas de visage, celle-ci avait une drôle de façon de me dévisager ! Je l'avais déjà repoussée à une ou deux reprises. La dernière fois que je l'avais vue, elle avait pris une forme presque humaine et m'avait fait un bras d'honneur.

Je n'avais pas l'intention de lui apprendre d'autres petits tours de ce genre.

Je secouai la tête... et le regrettai aussitôt. J'avais une telle migraine que mon cerveau était douloureux et je venais de le cogner sans ménagement contre les parois de mon crâne. La pluie avait enfin cessé de tomber – ou peut-être n'était-ce que l'une des trop brèves éclaircies dublinoises – mais j'étais trempée et je grelottais de froid. J'avais mieux à faire que de rester là, à maudire l'un de mes innombrables ennemis ! Par exemple, avaler un demi-tube d'aspirine et prendre une douche brûlante. Ou réfléchir au spectacle dont j'avais été témoin ce soir, ainsi qu'à ses possibles ramifications, et trouver Barrons afin d'en parler avec lui. Je n'en doutais pas, il risquait d'être

aussi surpris que je l'avais été en découvrant le mode de locomotion du Livre. Quel sombre dessein poursuivait ce dernier ? La violence gratuite et le chaos suffisaient-ils à le combler ?

Alors que je m'avançais sous l'arche en cherchant mes clés dans mon sac à main, j'entendis des pas derrière moi. Je regardai par-dessus mon épaule en fronçant les sourcils, contrariée.

L'inspecteur Jayne me rejoignit sous l'arcade en essuyant d'une main gantée son trench-coat ruisselant. Je l'avais croisé un peu plus tôt dans la rue alors que je partais retrouver Christian, avant ma rencontre avec le *Sinsar Dubh*. Il m'avait lancé un regard lourd de menaces, mais j'avais espéré qu'il me laisserait un jour ou deux de répit avant de passer à l'action.

Pas de chance.

Grand et carré, il avait le visage buriné, taillé à coups de serpe, et ses cheveux bruns étaient soigneusement partagés en une raie de côté. Beau-frère de feu l'inspecteur Pat O'Duffy – précédemment chargé de l'enquête sur le décès d'Alina et retrouvé égorgé, un bout de papier portant mon nom entre les mains –, Jayne m'avait récemment traînée jusqu'au commissariat de police et m'y avait gardée toute la journée pour suspicion de meurtre. Il m'avait interrogée, laissée mourir de faim, accusée d'avoir eu une liaison avec O'Duffy, puis m'avait jetée à la nuit tombée dans les rues de Dublin après m'avoir délestée de mes lampes-torches anti-Ombres en m'obligeant à rentrer à pied. Je n'étais pas près d'oublier ces mauvais traitements.

Je ne vous lâche pas d'un pouce, m'avait-il avertie.

Il avait tenu parole car depuis, il me suivait, m'épiait, surveillait chacun de mes déplacements.

Il m'observa de la tête aux pieds et émit un reniflement de dégoût.

— Je ne veux même pas savoir ce que vous avez fait.

— Vous êtes venu m'arrêter ? demandai-je froidement.

Je cessai de faire semblant d'avoir toujours mon talon sous ma sandale droite et m'appuyai contre la porte en me déhanchant. Mes pieds et mes genoux me lançaient douloureusement.

— Peut-être.

— C'était une question au format oui ou non, Jayne. Réessayez.

Il ne répondit pas, et nous savions l'un comme l'autre ce que cela signifiait.

— Alors fichez le camp. La librairie est fermée. Pour l'instant, c'est donc une propriété privée. Vous n'avez rien à faire ici.

— Soit nous discutons tout de suite, soit je reviens demain matin, quand ce sera ouvert. Vous n'avez pas envie qu'un détective vienne interroger votre clientèle ?

— Vous n'en avez pas le droit.

— Je suis un *garda*, Mademoiselle. Cela me donne tous les droits dont j'ai besoin. J'ai bien l'intention de vous pourrir la vie. Vous n'avez encore rien vu.

— Que voulez-vous ? grommelai-je.

— Il fait froid et humide, ici, dit-il en soufflant entre ses mains. Que diriez-vous d'une tasse de café ?

— Que diriez-vous d'aller vous faire foutre ? répondis-je avec un sourire mielleux.

— Comment, mon beau-frère à moitié chauve et bedonnant était assez bien pour vous, et moi pas ?

— Je ne couchais pas avec lui, répliquai-je.

— Alors que fichait-il avec vous, nom de nom ?

— On en a déjà discuté. Je vous ai tout dit. Si vous voulez m'interroger de nouveau, il va falloir me faire arrêter, mais cette fois, je ne dirai pas un mot si je n'ai pas un avocat.

Je jetai un coup d'œil par-dessus son épaule. Les Ombres s'agitaient de plus belle, comme ragaillardies par notre échange. En fait, notre querelle semblait les exciter. Je me demandai si la colère ou la passion nous rendaient plus goûteux. Puis je m'obligeai à chasser ces macabres supputations de mon esprit.

— Vos réponses n'en étaient pas, et vous le savez.

— Vous ne voulez pas entendre les vraies réponses.

Moi non plus, je ne le voulais pas. Malheureusement, je n'avais pas le choix.

— Peut-être que si, aussi... invraisemblables qu'elles paraissent.

Je lui décochai un regard acéré. Il arborait toujours son air de chien méchant, mais il y avait sur ses traits une nuance que je n'avais pas remarquée jusqu'à présent – la même que celle que j'avais vue dans les yeux de O'Duffy le matin où il était passé me voir. Le matin où il était mort. C'était l'expression désorientée de quelqu'un qui vient de perdre toutes ses certitudes, un signe qui m'annonçait que, à l'instar de son beau-frère, Jayne allait commencer à mettre son nez dans une affaire qui risquait fort de lui coûter la vie. Même si, selon toutes les apparences, O'Duffy avait été tué de main humaine, je ne doutais pas qu'il avait été assassiné à cause de ce qu'il avait découvert au sujet des nouveaux venus en ville – les faës.

Je soupirai. Je voulais retirer mes vêtements dégoûtants. Je voulais laver mes cheveux répugnants.

— Laissez tomber, s'il vous plaît. Oubliez cette histoire. Je n'ai rien à voir avec la mort de votre beau-frère, et je n'ai rien de plus à vous dire.

— Oh, que si ! Vous savez ce qui se passe dans cette cité, Mademoiselle Lane. J'ignore de quelle manière vous êtes liée à tout ceci, mais je suis certain que vous l'êtes. C'est pour cela que Patty vous

a rendu visite. Il n'est pas venu vous *dire* quoi que ce soit à propos de votre sœur, mais vous *demandeur* quelque chose... mais quoi ? Qu'est-ce qui a pu le tracasser au point qu'il n'ait pas pu attendre le lundi matin, qu'il ait laissé sa famille partir à l'église sans lui et manqué la messe ? Que Patty vous a-t-il demandé le matin de sa mort ?

Je peux lui accorder cela : Jayne était plutôt bon, dans son genre. Sans plus.

— Est-ce que je vais mourir, moi aussi, maintenant que je suis venu vous voir, Mademoiselle Lane ? demanda-t-il d'un ton hargneux. C'est comme cela que ça se passe ? Aurais-je dû réveiller mes gosses avant de partir ce matin pour les embrasser une dernière fois, et dire à ma femme combien je l'aime ?

— Ce n'est pas de ma faute s'il a été assassiné ! répliquai-je, piquée au vif.

— Peut-être ne l'avez-vous pas tué, mais vous ne l'avez pas sauvé non plus. Avez-vous répondu à ses questions ? Est-ce pour cette raison qu'il a été tué ? Si vous l'aviez fait, serait-il encore en vie ?

Je le fusillai du regard.

— Partez d'ici.

Il fouilla dans la poche intérieure de son trench et en retira une liasse de plans de la ville.

Affreusement mal à l'aise, je détournai les yeux. J'avais une désagréable impression de déjà-vu, et je n'avais pas envie de revivre la même expérience.

Patty O'Duffy m'avait apporté des plans, lui aussi. Le dimanche matin où il était passé me voir à la librairie, il m'avait montré, cartes à l'appui, une impossibilité apparente, que j'avais moi-même découverte deux semaines avant lui. Certains quartiers de Dublin ne figuraient plus sur les plans de la ville. Peu à peu, ils se rayaient de la carte – et de la mémoire humaine – comme s'ils n'avaient jamais existé. O'Duffy avait vu les Zones fantômes. Il les avait examinées et s'y était aventuré, au risque d'y laisser sa peau.

Jayne se pencha vers moi, jusqu'à ce que son nez frôle le mien.

— Y avez-vous jeté un coup d'œil, récemment ?

Je ne répondis pas.

— J'en ai trouvé une bonne dizaine sur le bureau de Patty. Il avait entouré certaines zones. Il m'a fallu un certain temps pour comprendre pourquoi. La *Garda* ont un entrepôt dans Lisle Street, à sept rues d'ici. Vous ne le trouverez sur aucune carte de la ville imprimée depuis moins de deux ans.

— Et alors ? Où voulez-vous en venir ? Qu'en plus d'être une meurtrière, j'appartiens à un vaste complot anti-plans de la ville ? Sous quel chef allez-vous m'inculper, collusion en vue d'égarer des touristes ?

— Très drôle, Mademoiselle Lane. Pendant ma pause déjeuner, hier, je suis allé à Lisle Street. J'ai tenté de m'y rendre en taxi mais le chauffeur n'a rien voulu entendre. Cette adresse n'existait pas et il refusait d'y aller. Finalement, j'ai dû faire le chemin à pied. Cela vous intéresse de savoir ce que j'ai vu ?

— Non, mais mon petit doigt me dit que vous allez m'en parler quand même, marmonnai-je en me massant les tempes.

— L'entrepôt est toujours là. En revanche, le quartier alentour semble avoir été... oublié. Je veux dire, complètement oublié. La voirie n'est plus entretenue. Les ordures ne sont plus collectées. L'éclairage public est hors d'état de fonctionnement. Les égouts refoulent dans le caniveau. Mon portable ne captait plus rien. J'étais en plein milieu de Dublin, et ce foutu téléphone ne passait pas !

— Je ne saisis toujours pas en quoi cela me concerne, répondis-je d'un ton las.

Il ne parut pas m'entendre et je compris qu'en esprit, il arpentait toujours les rues désolées et jonchées d'ordure. Une Zone fantôme ne semble pas seulement désertée : elle suinte la mort et la putréfaction, au point que vous en êtes vous-même tout poisseux. Cela vous marque de façon indélébile. Par la suite, vous vous réveillez au beau milieu de la nuit, le cœur au bord des lèvres, effrayé par l'obscurité. Pour ma part, je dors avec les lumières allumées et j'ai sur moi des lampes-torches, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept.

— J'ai trouvé des véhicules abandonnés sur la chaussée, portières ouvertes. Modèles de luxe. Le genre de voitures à être mises en pièces avant que leur propriétaire ait eu le temps de revenir avec un bidon d'essence. Expliquez-moi ça ! aboya-t-il.

— Peut-être le taux de criminalité de Dublin est-il en train de baisser ? suggérai-je, consciente qu'il n'y croirait pas plus que moi.

— Il est en pleine explosion. Cela dure depuis des mois. Les médias nous le reprochent assez.

Il disait vrai. Et après ce que j'avais vu ce soir, l'augmentation des actes de violence était un sujet qui m'intéressait de plus en plus. Car une idée commençait à germer dans mon esprit...

— Il y avait des piles de vêtements au pied des voitures, avec des portefeuilles dans les poches. Certains bourrés de billets, attendant gentiment d'être volés. Bon sang, j'ai même trouvé deux Rolex sur le trottoir !

— Vous les avez sur vous ? demandai-je sans dissimuler mon intérêt.

J'avais toujours rêvé de posséder une Rolex.

— Et vous savez ce qu'il y avait de plus étrange, Mademoiselle Lane ? Je n'ai vu personne. Pas un chat ! Comme si tous les habitants du quartier avaient décidé au même moment d'évacuer une zone de

vingt et quelque rues, toutes affaires cessantes, sans emporter quoi que ce soit, ni leurs voitures, ni même leurs vêtements. Est-ce qu'ils sont partis nus comme des vers ?

— Que voulez-vous que j'en sache ?

— C'est ici que ça se passe, Mademoiselle Lane. Il manque toute une partie de la ville, là, juste derrière votre librairie. Ne me dites pas que vous n'avez jamais regardé de ce côté quand vous sortez !

Je haussai les épaules.

— Je ne sors pas beaucoup.

— Je vous ai suivie. Vous êtes tout le temps en vadrouille.

— Je suis plutôt du genre introverti, Inspecteur. Je ne regarde pas autour de moi.

Pour la dixième fois, je lançai un regard par-dessus son épaule. Les Ombres continuaient de ramper à la lisière de leur prison de ténèbres, léchant leurs minces lèvres noires d'Ombres avides.

— Foutaises. Je vous ai interrogée. Vous avez l'esprit vif et acéré. Et vous mentez.

— Bon, alors je vous écoute. À votre avis, que s'est-il passé ?

— Aucune idée.

— Vous ne voyez rien qui pourrait expliquer ce que vous avez vu ?

Un muscle de sa mâchoire tressaillit.

— Rien du tout.

— Dans ce cas, que voulez-vous que je vous dise ? Que des créatures infernales ont envahi Dublin ? Qu'elles sont là...

D'un geste de la main, je désignai la rue derrière nous.

— ... et qu'elles dévorent les gens en n'en recrachant que les parties qu'elles ne trouvent pas comestibles ? Qu'elles ont pris le contrôle de certaines parties de la ville, dans lesquelles vous ne pouvez plus vous aventurer qu'au péril de votre vie ?

C'était là ce que je pouvais faire de mieux pour l'avertir du danger.

— Ne dites pas n'importe quoi, Mademoiselle Lane.

— Vous non plus, Inspecteur, ripostai-je. Vous voulez un conseil ? Évitez les endroits que vous ne pouvez pas trouver sur les cartes. Et maintenant, *fichez le camp*.

Je lui tournai le dos.

— Je n'en ai pas terminé avec vous, dit-il d'une voix tendue.

Décidément, tout le monde me disait la même chose, en ce moment. Non, rien n'était terminé. Et j'avais la désagréable impression de savoir comment cela allait se conclure. Par un mort de plus sur ma conscience qui viendrait hanter mes nuits déjà blanches.

— Laissez-moi tranquille, ou allez chercher un mandat d'arrestation.

J'introduisis la clé dans la serrure et ouvris la porte. Tout en poussant le battant, je jetai un coup d'œil derrière moi.

Jayne se tenait sur le trottoir, à l'emplacement précis où je m'étais trouvée quelques minutes plus tôt, les sourcils froncés, le front barré par une ride de contrariété. Il ne se doutait pas que les Ombres l'observaient, malgré leur absence d'yeux et de visages. Quelle serait ma réaction, s'il se dirigeait vers elle ?

Je connaissais la réponse, et je la détestais. Je dégainerais mes lampes-torches et le suivrais. Je me donnerais en spectacle en le sauvant d'un danger qui lui était – et lui serait toujours – invisible. Et je finirais probablement au pavillon des fous de l'hôpital local pour tout remerciement du mal que je me serais donné.

Ma migraine redoubla de violence. Si je ne prenais pas rapidement de l'aspirine, j'allais être de nouveau secouée de nausées.

Jayne me regardait. Il avait beau maîtriser à la perfection l'art de se composer ce que j'appelle une tête de flic – cette façon de vous scruter d'un regard imperturbable dans l'attente que vous révéliez votre profonde stupidité –, je n'étais pas dupe.

Il était terrifié.

— Rentrez chez vous, Inspecteur, dis-je doucement. Embrassez votre femme et bordez vos enfants. Réjouissez-vous de ce que vous avez. Ne jouez pas avec le feu.

Il me dévisagea un long moment, comme s'il cherchait où finissait la prudence et où commençait la couardise, puis, pivotant sur ses talons, il s'élança vers Temple Bar.

Je laissai échapper un profond soupir de soulagement et entrai en boitillant dans la librairie.

Même si *Barrons – Bouquins & Bibelots* n'avait pas représenté pour moi un abri vital, j'aurais adoré ce lieu. J'avais trouvé ma vocation : ce n'était pas d'être *sidhe-seer* mais de tenir une librairie. Surtout quand celle-ci offre une sélection idéale de magazines de mode, jolis stylos, papiers à lettres et autres cahiers, dans un cadre aussi raffiné. Cette boutique représentait tout ce que je voulais être moi-même : chic, élégante, pleine d'esprit et de bon goût.

La première chose qui vous frappe lorsque vous poussez la porte de *Barrons – Bouquins & Bibelots*, à part la profusion de meubles en acajou et de vitres biseautées, c'est une sensation vaguement déroutante d'anomalie spatiale, comme si à l'intérieur d'une boîte d'allumettes, vous aviez trouvé un terrain de football.

La salle principale mesure une vingtaine de mètres de long sur quatre ou cinq de large. Sur la partie avant, elle s'élève jusqu'au toit, trois étages plus haut. Sur l'arrière, des rayonnages délicatement sculptés bordent les deuxième, troisième et quatrième niveaux, du sol

jusqu'aux moulures du plafond. Derrière d'élégantes rambardes, des galeries donnent accès à chacun de ces paliers. Des échelles coulissantes montées sur des rails huilés permettent de passer d'une section à l'autre.

Le rez-de-chaussée est meublé de bibliothèques disposées en larges allées sur sa partie gauche et comporte deux coins-salon, l'un sur l'avant, l'autre vers le fond, avec un poêle à gaz émaillé (devant lequel j'ai passé pas mal de temps à essayer de combattre le froid humide de Dublin), et sur la droite, le comptoir qui dissimule un petit réfrigérateur, une petite télévision et mon sounddock. Au-delà des balcons des niveaux supérieurs, on trouve encore d'autres bouquins, dont certains assez rares ou anciens, mais aussi quelques-uns des bibelots promis par l'enseigne, en sécurité derrière des vitrines fermées à clé.

Des tapis précieux recouvrent le plancher en chêne massif. Le mobilier est ancien, luxueux, sûrement hors de prix, de même que l'authentique Chesterfield tendu de velours dans lequel j'aime tant me blottir pour lire un bon livre. L'éclairage est assuré par des appliques d'époque et des globes de verre suspendus dont la nuance ambrée baigne l'ensemble d'une chaude lumière dorée.

Quand j'en franchis le seuil, laissant derrière moi les rues froides et grises, j'ai l'impression de pouvoir enfin souffler un peu. Et quand j'ouvre la boutique et commence à encaisser les achats sur l'antique appareil qui fait entendre un tintement argentin chaque fois que le tiroir s'ouvre, ma vie devient soudain simple et légère, et mes problèmes s'envolent.

Je regardai ma montre et me débarrassai rapidement de mes sandales désormais inutilisables. Il était presque minuit. Quelques heures auparavant, installée dans le salon de derrière, j'avais demandé à l'énigmatique propriétaire des lieux de me dire qui il était.

Comme d'habitude, il ne m'avait pas répondu.

Je ne sais vraiment pas pourquoi je me fatigue. Barrons sait pratiquement tout de moi. Je ne serais pas surprise d'apprendre qu'il détient quelque part un dossier résumant ma vie jusqu'à ce jour, illustré de clichés aux légendes acerbes collés avec soin. *Mac peaufinant son bronzage. Mac se vernissant les orteils. Mac agonisant.*

Seulement, chaque fois que je tente d'en savoir plus sur lui, tout ce que j'obtiens, c'est un laconique « Je suis ce que je suis », assorti d'un rappel du nombre de fois où il m'a sauvé la vie. Comme si cela allait suffire à me clouer le bec et à me faire tenir tranquille !

D'accord, c'est souvent le cas.

Entre lui et moi, le rapport de forces ne penche pas en ma faveur. C'est lui qui a tous les atouts, tandis que je peine à faire bon usage des maigres cartes dont la vie veut bien me faire l'aumône.

Nous avions beau chasser ensemble les Objets de Pouvoir – les reliques sacrées des faës, telles que les Piliers – combattre et tuer nos ennemis côte à côte (voire, à l'occasion, nous jeter l'un sur l'autre en arrachant nos vêtements dans un élan de passion aussi torride que la violente bourrasque de désir que j'avais perçue dans son esprit un jour où je l'avais embrassé), mais jamais nous n'entrions dans les détails de notre vie privée ou de notre emploi du temps personnel. Je n'avais aucune idée de l'endroit où il habitait, de là où il allait lorsqu'il n'était pas avec moi, ou de la date ou de l'heure de sa prochaine apparition. Cela me plongeait dans une rage folle. D'autant plus folle que, désormais, il pouvait me retrouver quand il lui en prenait la fantaisie, grâce au signe qu'il avait tatoué à l'arrière de mon crâne : un Z, sa maudite seconde initiale. Oui, il m'avait sauvé la vie. Non, cela ne signifiait pas que je devais aimer cela.

Je me débarrassai de ma veste dégoulinante et la suspendis. Deux lampes-torches vinrent s'écraser sur le plancher. Il fallait que je trouve un meilleur moyen de les transporter. Elles encombraient mes poches et tombaient tout le temps. Bientôt, on m'appellerait « la cinglée aux lampes-torches » dans les coins de Dublin que je fréquentais.

Je me dirigeai rapidement vers le cabinet de toilette sur l'arrière du magasin, nouai avec précaution une serviette autour de mes cheveux et essuyai doucement mon maquillage ruiné. Tout mon être aspirait au flacon d'aspirine qui m'appelait à l'étage. Un mois plus tôt, je n'aurais pas eu d'autre priorité que de refaire mon maquillage. À présent, je me contentais d'avoir une peau saine, heureuse de ne plus être sous la pluie.

Je sortis de la salle d'eau et traversai les doubles battants qui séparaient la librairie de la partie privative de l'immeuble, appelant Barrons sans savoir s'il était toujours là ou non. J'ouvris les portes de toutes les pièces du rez-de-chaussée, mais il ne s'y trouvait pas. Inutile de chercher aux premier et deuxième étage – tout était fermé à clé. Les seules pièces accessibles se trouvaient au troisième, où je m'étais installée, et il n'y montait jamais, sauf la fois où il avait mis ma chambre sens dessus dessous, quand j'avais disparu pendant un mois.

J'envisageai un instant de l'appeler sur mon portable mais j'avais si mal à la tête que je renonçai. Il serait bien temps le lendemain de lui annoncer que j'avais vu le *Sinsar Dubh*. Je commençais à le connaître : si je le contactais maintenant, il était bien capable de m'obliger à retourner là-bas pour me lancer à la recherche du Livre Noir, et pour l'instant, je n'avais l'intention d'aller nulle part ailleurs que dans mon lit, en passant par la case « douche brûlante ».

Tout en gravissant l'escalier, je perçus un mouvement à la limite de mon champ de vision. Je tournai la tête pour voir d'où cela provenait. Ce ne pouvait pas être une Ombre ; toutes les lumières

étaient allumées. Je descendis d'une marche pour observer les pièces que je pouvais voir. Rien ne bougeait. Haussant les épaules, je poursuivis ma montée.

Cela se reproduisit.

Cette fois, j'éprouvai un pressentiment bizarre – non pas un avertissement formel de mes sens de *sidhe-seer*, mais un signe avant-coureur. Je concentrai mon attention vers l'endroit qui m'inquiétait : le cabinet de travail de Barrons. Après y avoir jeté un rapide coup d'œil, j'avais laissé la porte entrebâillée. Au-delà du battant, je pouvais voir son élégant bureau vieux de plusieurs siècles, ainsi qu'une partie du grand miroir qui occupait presque tout le mur situé derrière lui, encastré entre deux bibliothèques.

Le mouvement se reproduisit à nouveau... et j'en restai bouche bée. Le reflet argenté de la glace venait de *frissonner*.

Sans quitter le miroir des yeux, je revins sur mes pas en restant prudemment sur le palier. J'attendis quelques minutes, en vain.

J'ouvris grand la porte et entrai dans le bureau. L'odeur de Barrons planait dans l'air. J'inhalai profondément. En reconnaissant les effluves capiteux de son after-shave, je fus soudain ramenée dans les dédales souterrains du Burren, où j'avais failli laisser la vie une semaine plus tôt. J'avais été capturée et torturée à mort par le vampire Mallucé, en repréailles pour les irréparables blessures que je lui avais infligées, peu de temps après mon arrivée à Dublin. Je me revis, étendue sur le sol, plaquée par le corps de Barrons animé d'une force sauvage, électrique, déchirant sa chemise afin de poser mes mains sur son ventre plat et musclé qu'ornait d'étranges tatouages noirs et écarlates aux motifs aussi complexes que mystérieux. Enivrée par son parfum qui m'enveloppait tout entière, j'avais eu l'impression qu'il était en moi, ou que j'étais en lui. Et je m'étais demandé jusqu'où je pourrais entrer en lui si je le laissais entrer en *moi*...

Ni l'un ni l'autre n'avions jamais fait allusion à cette nuit. Sans doute lui ne le ferait-il jamais. Pour ma part, je n'avais pas l'intention d'aborder le sujet. L'expérience m'avait déstabilisée à un niveau qui me dépassait totalement.

Je concentrai mon attention sur le cabinet de travail. J'avais déjà examiné cette pièce, ouvert tous les tiroirs, regardé dans l'armoire et même fouillé derrière les livres de la bibliothèque, à la recherche de je ne sais quel secret que j'aurais pu arracher à mon énigmatique employeur. En vain. Cet homme semblait vivre dans une bulle aseptisée. Je doute même qu'il laisse derrière lui ne serait-ce qu'un cheveu à utiliser pour une analyse ADN.

Je m'approchai du miroir et fis courir mes doigts à sa surface. Orné d'un cadre aux délicates moulures, il occupait le mur, du sol jusqu'au plafond. La matière dure et lisse qui le constituait ne pouvait

pas être agitée de frissons.

Si ! Sous ma main, elle remua. Cette fois, mes sens de *sidhe-seer* passèrent à l'état d'alerte maximale. Je retirai mes doigts comme si je m'étais brûlée et reculai d'un bond en poussant un gémissement étouffé, me heurtant contre le bureau.

La surface était à présent couverte de frémissements.

Barrons était-il informé de ce prodige ? Je réfléchis frénétiquement. Bien sûr qu'il savait. Barrons était omniscient ! Cet objet se trouvait chez lui, après tout. Et pourtant... S'il était moins bien informé que je l'avais cru ? S'il pouvait être dupé et que quelqu'un – disons, au hasard, le Haut Seigneur –, connaissant son penchant pour les antiquités, avait placé quelque miroir ensorcelé sur son chemin ? Si Barrons avait acheté cet article, depuis lequel le meneur des *Unseelies*, drapé dans sa tunique pourpre, pouvait l'observer à loisir ou manigancer je ne sais quelle trahison ? Comment avais-je pu ne pas m'en rendre compte ? S'agissait-il au moins d'un objet faë ?

Des runes brumeuses apparurent à sa surface, puis le pourtour de la vitre s'assombrit soudain pour prendre une nuance cobalt, encadrant le miroir d'une bordure large d'une main, plus noire que la nuit la plus opaque.

Bon sang, il était faë ! Ce cadre sombre en était la sinistre preuve. Si elles avaient été visibles plus tôt, j'aurais immédiatement compris ce qu'était cet objet, mais sa véritable nature avait été dissimulée derrière un voile d'illusion que même mes perceptions *sidhe-seers* n'avaient pu déchirer. J'étais entrée une demi-douzaine de fois dans ce bureau, jamais je n'avais ressenti le moindre picotement. Qui était capable de créer un leurre aussi parfait ?

Ceci n'était pas une simple glace mais l'un des miroirs forgés par le Roi Noir en personne, véritable porte entre les royaumes faë et humain. Ce Pilier des Ténèbres n'était rien de moins que l'un des Miroirs de Transfert, et il se trouvait dans *ma* librairie ! Que faisait-il ici ? Le magasin recelait-il d'autres trésors cachés à mes yeux, invisibles mais pourtant exposés aux regards de tous ?

J'avais déjà eu un aperçu de ce Pilier. Une bonne dizaine de ces mystérieuses portes d'argent à l'encadrement obscur ornaient les murs de la demeure du Haut Seigneur, au 1247, LaRuhe, au cœur du quartier fantôme. J'y avais vu des choses épouvantables. Des choses qui me poursuivent encore dans mes cauchemars. Des choses... eh bien, des choses comme la silhouette hideuse qui venait de se matérialiser devant moi.

Lorsque j'avais parlé à Barrons des miroirs que j'avais vus dans la maison du Haut Seigneur, il m'avait demandé s'ils étaient « ouverts ». Si c'est *cela* qu'il voulait dire, ils l'avaient été. Lorsqu'ils étaient

ouverts, les monstres qu'ils contenaient pouvaient-ils en sortir ? Si c'était le cas, comment s'y prenait-on pour « fermer » un Miroir de Transfert ? Suffisait-il de le briser ? *Pouvait-on* seulement le briser ? Avant que j'aie eu le temps de regarder autour de moi à la recherche d'un objet contondant, la créature à moignons et à dents démesurées avait disparu.

Je laissai échapper un soupir saccadé. Je comprenais à présent d'où venait l'étrange sensation de distorsion spatiale que l'on éprouvait en poussant la porte de *Barrons – Bouquins & Bibelots*. J'avais ressenti la même impression dans la demeure du Haut Seigneur, le jour où je m'étais aventurée dans la Zone fantôme et où j'avais découvert que l'ex-petit ami de ma sœur était le grand méchant de Dublin, mais à l'époque, je n'avais pas compris. Ces miroirs, ces passages entre des dimensions différentes, affectaient l'espace autour d'eux.

Maintenant, quelque chose d'autre apparaissait dans les profondeurs de la glace, entraînant dans sa marche inexorable des tourbillons argentés. Je reculai à prudente distance.

Des formes obscures ridèrent la surface mouvante du miroir. Des ombres encore floues, mais qui éveillaient en moi une terreur primitive. C'était l'un de ces moments où la meilleure idée est encore de se mettre à courir, mais le problème est que je ne voyais pas vers où courir. Cet endroit était *déjà* mon sanctuaire, mon abri le plus sûr. Si je n'y étais pas en sécurité, je ne le serais nulle part.

La chose continuait d'approcher ; elle était à présent tout près de la surface.

Je plongeai mon regard dans le miroir, tout au bout de l'étroite allée argentée aux bords rongés par l'obscurité, jalonnée d'arbres squelettiques dans lesquels s'accrochaient des lambeaux de brouillard jaunâtre, et arpentée par d'innombrables créatures monstrueuses qui apparaissaient et disparaissaient dans la brume. Ce paysage suintait la mort et la désolation, avec plus de puissance encore qu'une Zone fantôme, et j'eus la certitude qu'à l'intérieur du miroir, l'air était d'un froid polaire, mortel, non seulement sur le plan physique, mais aussi sur le plan psychique. Seule une forme de vie infernale, ou tout juste humaine, pouvait endurer de telles conditions.

Sur le passage de la silhouette obscure, le long de cette route cauchemardesque, les ombres démoniaques s'écartaient dans des cris muets.

D'autres runes brumeuses se matérialisèrent sur la surface ondulante. Je n'aurais su dire si ce qui s'approchait marchait à quatre pattes, sur ses deux jambes, ou si cela rampait sur une douzaine de griffes. Je plissai les yeux dans l'espoir de discerner sa silhouette, mais les détails se noyaient dans le brouillard malsain.

Tout ce que je savais, c'est que la créature était immense, ténébreuse, effrayante... et presque sur moi.

Je quittai silencieusement la pièce et refermai la porte, ne laissant qu'un infime espace entre le battant et l'encadrement afin d'y glisser un œil, prête à la refermer d'un coup sec et à m'enfuir à toutes jambes.

Le miroir exhala une rafale glacée.

La créature était là !

Son long manteau noir claquant dans le vent, Jéricho Barrons sortit du miroir.

Il était couvert de sang, lequel s'était figé en plaques pourpres sur ses mains, son visage et ses vêtements. Sa peau était blanchie par le froid extrême et ses yeux noirs comme la nuit luisaient d'un éclat féroce, inhumain.

Dans ses bras, il portait le corps ensanglanté d'une jeune femme sauvagement massacrée.

Je n'avais pas besoin de prendre son pouls pour savoir qu'elle était morte.

2

— Je voudrais parler à l'inspecteur Jayne, s'il vous plaît, demandai-je dans le combiné du téléphone, le lendemain matin.

Tout en attendant que l'intéressé décroche, j'avalai trois comprimés d'aspirine avec mon café.

J'avais espéré être débarrassée pour quelque temps de l'exécrable Jayne, mais après ce qui s'était passé la nuit dernière, j'avais compris que j'avais besoin de lui. J'avais mis au point un plan aussi simple qu'ingénieux, et il ne me manquait plus qu'un élément pour le compléter : un appât innocent.

Il y eut un silence, puis j'entendis une série de déclics.

— Jayne à l'appareil. Que puis-je faire pour vous aider ?

— À vrai dire, c'est plutôt moi qui peux vous aider.

— Mademoiselle Lane, dit-il d'un ton sans surprise.

— Elle-même et en personne. Vous voulez savoir ce qui se trame dans cette ville, Inspecteur ? Passez prendre le thé cet après-midi. Seize heures, à la librairie.

Je me retins au dernier moment d'ajouter d'une voix dramatique : « Et venez seul. » J'appartiens à une génération qui regarde trop la télévision.

— Entendu, mais si vous me faites perdre mon temps, Mademoiselle Lane...

Je raccrochai sans écouter la suite. Non seulement je n'étais pas d'humeur à supporter ses menaces, mais j'avais obtenu ce que je voulais : il viendrait.

Je n'ai aucun talent pour la cuisine. Maman la fait très bien. En toute franchise, jusqu'à peu, j'étais si paresseuse et gâtée que j'aurais repoussé avec horreur toute idée de me préparer moi-même à manger, et, armée de mon plus joli sourire, je serais allée supplier ma mère de me concocter mon repas préféré. Je ne saurais dire laquelle de nous deux était la plus coupable : moi pour pratiquer de telles méthodes, ou elle pour les tolérer.

Depuis que je dois me débrouiller toute seule, je mange essentiellement des pop-corn, des corn flakes, des pâtes précuites et

des barres chocolatées. J'ai un chauffe-plat dans ma chambre, un micro-ondes et un mini-réfrigérateur. Voilà le genre de cuisine dans laquelle j'aime officier.

Ce jour-là, pourtant, j'avais coiffé ma toque de cordon-bleu, accoutrement bien inhabituel pour moi. En temps normal, je serais allée acheter un plateau de *shortbreads* bien riches et bien sucrés à la pâtisserie d'à côté, mais j'avais décidé de préparer moi-même de petits sandwiches. Aussi avais-je coupé des tranches de pain de mie en jolis triangles aux bords festonnés, préparé la garniture (une recette personnelle) et étalé celle-ci sur les toasts. Je salivais rien qu'en regardant ces ravissantes petites bouchées farcies...

Je consultai ma montre, versai l'eau sur du thé Earl Grey et apportai des tasses à une table dans le salon de derrière, où un feu crépitait joyeusement, chassant la froide humidité de cette triste journée d'octobre. Cela m'en coûtait de perdre quelques ventes et de briser ma routine, mais j'avais fermé la librairie plus tôt que d'ordinaire. Il était essentiel que je règle cette affaire avant que mon employeur ne fasse irruption.

J'avais été rudement secouée la nuit précédente, lorsque j'avais vu Jéricho Barrons sortir du miroir.

J'avais gravi l'escalier en moins de temps qu'il n'en fallait à un faë pour changer de royaume, verrouillé et barricadé la porte de ma chambre, le cœur battant et le crâne au bord de l'explosion.

Cela avait déjà été assez pénible de découvrir que Barrons conservait chez lui un Pilier des Ténèbres – et l'utilisait sans doute de façon régulière, étant donné que l'objet se trouvait dans son bureau – mais le spectacle de la femme... Oh, Seigneur, la malheureuse !

Pourquoi donc Barrons portait-il son cadavre ensanglanté dans ses bras également couverts de sang ? La logique me criait : *Parce qu'il l'a tuée, voyons !*

Entendu, mais pour quelle raison ? Qui était cette fille ? D'où venait-elle ? Pourquoi la faisait-il sortir du miroir ? Qu'y avait-il à l'intérieur ? Au matin, j'étais retournée examiner la glace, en vain. Sa surface était de nouveau lisse et impénétrable, et quel que soit le secret pour y entrer, seul Barrons le connaissait.

Et ce *regard* qu'il avait ! Celui d'un homme qui venait d'accomplir un acte auquel il avait pris, sinon du plaisir, du moins un certain réconfort. Son visage exprimait je ne sais quelle... satisfaction morose.

Il n'était pas difficile de fantasmer sur Jéricho Barrons (si on ignore certaine manie de transporter des cadavres couverts de sang, bien entendu). Fiona, la vendeuse qui tenait le magasin avant moi, était si follement éprise de lui qu'elle avait tenté de me tuer pour m'écarter. Barrons était un homme puissant, rayonnant d'une ténébreuse beauté, scandaleusement riche, effroyablement intelligent

et doté d'un goût exquis... ainsi que d'un physique d'athlète qui émettait en permanence une sourde vibration. En un mot, il avait l'étoffe des héros.

Et des meurtriers psychopathes.

S'il y a une leçon que j'ai apprise à Dublin, c'est que la frontière qui sépare les deux est bien mince.

Pour ma part, je n'étais pas prête à l'idéaliser. Je savais qu'il était sans pitié. Je l'avais su dès le premier jour, lorsque je l'avais vu, au fond de sa librairie, darder sur moi un regard glacial et sans âge. Barrons fait exactement et exclusivement ce qui sert au mieux les intérêts de Barrons. Point. Me garder en vie sert aux mieux ses intérêts. Point. Un jour, cela pourrait changer. Point d'exclamation.

Pourquoi conservait-il un miroir *unseelie* dans son bureau ? Où cette porte le menait-elle ? Qu'y faisait-il ? (Je veux dire, à part promener des cadavres de femmes.)

Les démons ectoplasmiques du miroir s'étaient comportés exactement comme les Ombres dans le quartier fantôme : ils lui avaient cédé le passage, évitant même soigneusement de le croiser. Récemment, j'avais même vu le Haut Seigneur en personne s'écarter, après lui avoir jeté un seul regard.

Qui était Jéricho Barrons ? Qu'était Jéricho Barrons ? Un certain nombre d'hypothèses me venaient à l'esprit, toutes plus glaçantes les unes que les autres.

Je n'avais aucun moyen de savoir qui il était, mais je savais ce qu'il n'était pas. Il *n'était pas* quelqu'un à qui j'allais révéler quoi que ce soit à propos de ce que j'avais appris sur le *Sinsar Dubh* la veille au soir. Il gardait ses secrets ? Très bien. Je garderais les miens.

Je n'éprouvais aucune envie de participer à la rencontre entre Jéricho Barrons et le Livre Noir. Barrons entraînait dans un Pilier des Ténèbres et en recherchait un autre. Cela faisait-il de lui un *Unseelie* ? Était-il l'une de ces créatures diaphanes qui pouvaient se glisser sous la peau d'un humain pour s'emparer de lui, ceux que j'appelais les *Envahisseurs* ? Était-il possédé par l'une d'entre elles ?

J'avais déjà envisagé cette possibilité, avant de la rejeter aussi vite. À présent, je devais admettre que je n'avais aucune raison valable de l'avoir écartée, à part le fait que... eh bien... que j'avais fantasmé sur Jéricho Barrons et cru qu'il était trop coriace pour être possédé par qui que ce soit ou quoi que ce soit. Qui étais-je pour affirmer cela ? J'avais vu un Envahisseur entrer tout droit dans une jeune femme dans Temple Bar, peu de temps auparavant. Dès l'instant où la créature avait pris possession de celle-ci, j'avais été incapable de détecter une présence *unseelie* en elle. Malgré mes perceptions *sidhe-seers*, elle m'apparaissait comme tout à fait humaine.

Et si Barrons était à la solde des forces des Ténèbres, m'utilisant

de manière aussi rusée que le Haut Seigneur, lorsque celui-ci avait séduit ma sœur pour mieux la lancer à la recherche du Livre Noir ? Cela aurait expliqué pas mal de choses à son sujet ! Sa force surhumaine, sa solide connaissance des faës, le fait qu'il possédait l'un des Miroirs de transfert et semblait en faire un usage régulier, le mouvement de recul des Ombres sur son passage, la volte-face du Haut Seigneur en sa présence... Et s'ils étaient du même bord ?

Je laissai échapper un soupir de frustration.

La seule occasion où j'avais eu l'impression de pouvoir me défendre seule depuis mon arrivée à Dublin était la nuit où Mallucé avait failli me tuer et où j'avais mangé de la chair *unseelie* pour survivre. Aussi répugnante qu'elle soit, cette viande dispensait dans une certaine mesure un peu de puissance faë à ceux qui en consommaient, accroissant considérablement leur force physique, guérissant des blessures mortelles et, semble-t-il, leur conférant des pouvoirs en magie noire.

Cette nuit-là, j'avais l'impression de prendre le dessus et de n'avoir besoin de personne pour me protéger. J'avais été capable de me battre comme tous les autres méchants qui m'entouraient. J'avais été l'égale de Mallucé. J'avais été presque aussi dangereuse que Barrons lui-même... voire *aussi* dangereuse, mais moins bien entraînée. Enfin, j'avais été une force avec qui compter, quelqu'un qui pouvait exiger des réponses à ses questions et peser de tout son poids, sans éprouver en permanence la peur d'être blessée ou tuée.

L'expérience avait été euphorisante. Une véritable libération ! Seulement, je ne pouvais pas manger de l'*Unseelie* tous les jours. Il y avait trop de conséquences négatives. Non seulement cela annihilait temporairement tous mes dons *sidhe-seers* et me rendait vulnérable même à ma propre lance (cet Objet de Pouvoir tue tout ce qui est faë, même si vous venez d'en manger, j'avais appris cela en regardant Mallucé se décomposer), mais je m'étais aperçue au cours de la semaine passée que la chair *unseelie* possédait des propriétés addictives qu'un seul « repas » suffisait à déclencher. Mallucé n'était pas un faible. L'attraction de la puissance faë était terrible ! La nuit, j'en rêvais quelque fois. Tailler des morceaux dans un Rhino-boy vivant... mâcher la chair... l'avalier... percevoir sa fabuleuse et ténébreuse semi-vie pénétrer dans mon organisme... électrifier mon sang... me transformer... me rendre de nouveau invincible...

Je m'arrachai à mes rêveries en m'apercevant qu'un minisandwich avait déjà presque atteint ma bouche. J'avais de la farine sur les lèvres.

Je remis brusquement le canapé sur son plateau, portai celui-ci sur la table et disposai le tout de façon attrayante, à côté d'assiettes et de serviettes de papier ornées de fleurs.

La Mac sudiste et raffinée avait honte de n'avoir ni porcelaine, ni argenterie.

La Mac porteuse de lance se désolait surtout en songeant qu'il y aurait des restes, car elle détestait jeter la nourriture. Il y a des gens qui meurent de faim dans le monde.

Je consultai ma montre. Si Jayne était ponctuel, il serait là dans trois minutes, et je pourrais mettre mon plan en action – un plan aussi risqué que nécessaire.

La nuit dernière, entre deux cauchemars où je retrouvais le Livre, lequel, chaque fois que je m'en approchais, se transformait, non pas en Bête mais en Barrons, j'avais occupé mes insomnies à trier les idées qui assaillaient mon esprit, jusqu'à ce que j'en trouve une qui m'avait frappée par son ingéniosité.

Pour remonter la piste du *Sinsar Dubh*, il fallait suivre la trace des crimes les plus ignobles. Là où régnaient le chaos et la brutalité, se trouvait le Livre. Au début, j'avais envisagé de me procurer un poste de radio appartenant à la police, mais la perspective de devoir en voler un et rester sur écoute vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept, m'avait fait renoncer.

Puis je m'étais aperçue que j'avais déjà ce qu'il me fallait.

L'inspecteur Jayne.

Maman m'avait toujours dit de ne pas mettre tous mes œufs dans le même panier, et c'était exactement ce que j'avais fait avec Barrons. Qui avais-je choisi comme plan B ? Personne. Il était temps de me diversifier.

Si je pouvais convaincre un *garda* de m'appeler lorsqu'il recevrait un rapport de crime correspondant à mes critères, j'aurais une piste valable, sans être coincée derrière un poste de radio. Je pourrais me rendre immédiatement sur les lieux dans l'espoir que la piste du Livre soit encore assez chaude pour que je retrouve celui-ci à l'aide de mes perceptions *sidhe-seers*. Il y aurait sans doute de nombreuses fausses alertes, mais à force de persévérance, je finirais par avoir de la chance, ne serait-ce qu'une fois.

Jayne serait mon informateur. On peut se demander par quel miracle j'espérais opérer un tel renversement des rôles dans les relations habituelles entre flics et civils. C'était là l'aspect le plus simple et le plus génial de mon plan.

Bien entendu, je n'avais aucune idée de ce que je ferais si je parvenais effectivement à localiser le *Sinsar Dubh*. Je ne pouvais même pas m'en approcher et, même si j'y parvenais d'une façon où d'une autre, j'avais vu ce qui arrivait à ceux qui le touchaient. Cependant, je devais le retrouver. C'était l'une de ces ardentes obligations gravées dans mon patrimoine génétique, au même titre que ma peur innée des Traqueurs, mes réflexes incontrôlables en présence d'un Objet de

Pouvoir et ce besoin permanent d'alerter les gens contre les faës, même si je savais que personne ne me croirait.

Aujourd'hui, j'avais besoin qu'on me croie. Jayne voulait savoir ce qui se passait.

Eh bien, aujourd'hui, j'allais lui montrer.

La voix de ma conscience tenta faiblement de se faire entendre. Je l'effaçai. Ce n'est pas ma conscience qui va me garder en vie.

Je posai les yeux sur le plateau. La salive me monta à la bouche. Ces appétissants petits canapés que j'avais mis tant de soin à préparer n'étaient pas de simples sandwiches au poulet, aux œufs durs ou au thon, je devais me retenir pour ne pas me jeter dessus. Ils éveillaient en moi une faim qu'aucune nourriture humaine n'avait jamais déclenchée.

Ces petites friandises agitées de soubresauts étaient des sandwiches farcis à la chair *unseelie*.

Jayne allait bientôt voir sa ville comme il ne l'avait jamais vue.

*

* *

Tout se déroula bien. Dans la mesure où un désastre se déroule bien.

L'inspecteur ne mangea que deux de mes petits canapés. Le premier parce qu'il ne s'était pas attendu à le trouver si mauvais ; le second, je pense, parce qu'il avait dû croire qu'il s'était trompé.

Une fois qu'il eut avalé le deuxième, il vit que les canapés bougeaient dans l'assiette, et il était peu probable qu'il en prenne un troisième. Je ne savais pas combien de temps dureraient les effets d'une si faible quantité de chair *unseelie*, mais je tablai sur un jour ou deux. Je ne lui parlai pas de la force surhumaine, des pouvoirs de régénération ni des facultés en magie noire qui résultaient de l'absorption d'un tel aliment. J'étais la seule à savoir que Jayne était momentanément assez puissant pour me pulvériser d'une chiquenaude.

Les mains tremblantes, je m'étais obligée à jeter dans les toilettes les sandwiches qui n'avaient pas été consommés, avant notre départ. J'en avais mis deux de côté en cas d'urgence, mais au moment de partir, j'étais retournée m'en débarrasser également, juste pour voir si j'en étais capable. C'est alors que j'avais croisé mon reflet dans le miroir. J'étais livide de frustration. Oh, le bonheur d'être de nouveau invincible face à la multitude d'ennemis qui hantaient les rues de Dublin ! Et je ne parle pas de la perspective de pouvoir enfin tenir tête à Barrons... Une main crispée sur le rebord de la cuvette, j'avais regardé les morceaux de chair disparaître dans le flux d'eau qui

envahissait les parois de porcelaine.

Nous étions à présent arrivés à la limite de Temple Bar, et j'étais exténuée.

Voilà des heures que je me trouvais en compagnie de Jayne, mais je ne l'appréciais pas plus maintenant qu'avant de lui avoir fait manger de la chair *unseelie* afin de lui ouvrir les yeux sur ce qui se passait dans sa ville.

Lui non plus ne me tenait en plus haute estime, au demeurant. En vérité, j'étais à peu près certaine qu'il allait me haïr jusqu'à son dernier jour pour ce que j'allais l'obliger à voir ce soir.

Peu après le début de notre visite guidée « spéciale monstres », il m'avait accusée de l'avoir drogué aux hallucinogènes, menacée de me faire arrêter pour usage de stupéfiants, expulser d'Irlande et jeter en prison dans mon pays.

Je n'y croyais pas plus que lui, et il le savait.

Pendant des heures, je l'ai promené dans Dublin pour qu'il comprenne ce qu'était la faune qui tenait les bars, conduisait les taxis et se trouvait derrière les stands des vendeurs de rue. J'ai fini par y arriver. Pendant toute la soirée, j'avais dû lui montrer comment se comporter, comment regarder discrètement autour de lui sans nous trahir, à moins qu'il ne veuille finir comme O'Duffy.

Indépendamment de ce que je pense de ses méthodes, l'inspecteur Jayne était bon flic, doté de solides instincts – qu'il écoute ou non leurs avertissements. Il avait eu beau répéter que tout ceci ne pouvait être vrai, il avait néanmoins déployé des talents acquis au terme de vingt-deux années de filatures et d'investigation. Et c'est avec l'impassibilité de l'incrédule qu'il avait observé les tristes monstres larmoyants aux visages sans lèvres, les gargouilles aux ailes de cuir et les masses informes aux membres malingres et aux chairs suintantes.

Il n'avait commis qu'une gaffe, quelques minutes auparavant.

Je venais de Nullifier et poignarder les trois Rhino-boys dans l'allée obscure où ils avaient espéré trouver un raccourci.

Jayne, immobile, regardait leurs cadavres aux membres grisâtres, leurs visages bouffis aux mâchoires proéminentes et aux dents trop longues, leurs petits yeux ronds et leurs peaux d'éléphant, leurs plaies ouvertes, révélant une chair d'un gris rosâtre marbrée de pustules infectées.

— C'est ça que vous m'avez donné à manger ? demanda-t-il après un long silence.

Je haussai les épaules.

— C'est la seule façon que je connais de vous montrer ce que vous deviez voir.

— Il y avait des morceaux de ces... *trucs* dans ces petits sandwichs ?

Sa voix avait monté d'un ton, son visage tanné avait pâli.

— Euh...

Il leva les yeux vers moi. En voyant sa pomme d'Adam monter et descendre, je crus qu'il allait vomir, mais il parut recouvrer son contrôle sur lui-même.

— Vous êtes complètement timbrée, ma belle.

— Allons. Il reste quelque chose que je veux vous montrer, répondis-je.

— J'en ai vu assez.

— Non. Pas encore.

J'avais gardé le pire pour la fin.

Je terminai notre visite par la lisière d'un nouveau quartier fantôme sur la rive nord de la Liffey dont je voulais reporter les frontières sur la carte que j'avais punaisée au mur de ma chambre.

— Vous vous souvenez de ces zones que vous ne retrouviez pas sur les plans de la ville ? demandai-je. Le quartier voisin de la librairie ? Ceux que recherchait O'Duffy ? Voilà ce qu'ils sont devenus.

D'une main, je désignai le bout de la rue.

En voyant Jayne faire un pas vers les ténèbres, j'aboyai :

— Ne quittez pas la lumière !

Il pila net sous un réverbère et s'y appuya. Je regardai son visage tandis qu'il découvrait les Ombres qui s'agitaient, affamées, à l'orée de la nuit.

— Et vous voulez me faire croire que ces ombres mangent les gens ? demanda-t-il d'un ton âpre.

— Si vous avez un doute, rentrez chez vous, prenez l'un de vos gosses et envoyez-le là-bas. Vous verrez bien ce qui se passe.

Je n'étais pas aussi désinvolte que je le feignais, mais il fallait le convaincre, et pour cela, je devais le toucher là où il était vulnérable : au cœur de sa vie familiale.

— Ne parlez plus jamais de mes enfants ! gronda-t-il en se tournant vers moi. Vous m'entendez ? Plus jamais !

— Quand l'effet se sera dissipé, lui fis-je remarquer, vous ne saurez plus où se trouvent les quartiers fantômes. Vos enfants pourront très bien s'engager dans ces rues et ne jamais en revenir. Vous mettrez-vous en quête de ce qu'il restera d'eux ? Saurez-vous seulement où chercher ? Y survivrez-vous ?

— Vous me menacez ? tonna-t-il en s'approchant de moi, poings serrés.

Je me campai sur mes jambes.

— Au contraire. Je vous offre mon aide. Je vous propose un marché. Dans vingt-quatre heures environ, vous ne serez plus capable de voir tout ceci. Vous n'aurez aucune idée des lieux qui représentent une menace pour votre famille, et ce danger est partout. Je peux vous

tenir informé. Je peux vous dire où se trouvent les Zones fantômes, où se rassemblent les *Unseelies* et comment protéger au mieux votre femme et vos enfants. Et si les choses tournent vraiment mal, je peux vous dire quand quitter la ville et où trouver refuge. Tout ce que j'attends en échange, ce sont quelques tuyaux. Je ne vous demande pas de m'aider à commettre des crimes mais à les empêcher, dans la mesure de mes possibilités. Nous sommes dans le même camp, Inspecteur. Jusqu'à ce soir, vous ignoriez ce qu'il y avait en face. Maintenant, vous le savez. Aidez-moi à mettre un terme à ce qui se passe dans cette ville.

— C'est de la folie.

— Peut-être, mais c'est la réalité.

Moi aussi, j'avais eu du mal à accepter cela. J'avais bien souvent trébuché avant de traverser le pont entre le monde normal et le Dublin obscur, infesté de faës.

— Ils ont eu O'Duffy. Allez-vous les laisser vous avoir, à votre tour ?

En le voyant détourner le regard sans un mot, je sus que j'avais gagné. La prochaine fois qu'un crime serait annoncé sur la radio de la police, il m'appellerait. À contrecœur, car il aurait l'impression d'avoir perdu la raison. Mais il le ferait. C'était tout ce dont j'avais besoin.

Je laissai Jayne au commissariat de Pearse Street en lui promettant que ses capacités de vision se dissiperaient rapidement. En le quittant, je reconnus dans ses yeux la même expression hagarde que j'entrevois parfois dans les miens.

Cela me serrait le cœur, mais j'avais besoin d'un allié dans la place.

À présent, je l'avais.

Et de toute façon, si je ne l'avais pas forcé à ouvrir les yeux, il n'aurait pas survécu plus de quelques jours. Il avait trop fouiné. Il aurait fini par remarquer une voiture abandonnée dans une ruelle sombre et se serait aventuré à la nuit tombée dans une Zone fantôme. Ou alors, celui qui avait tranché la gorge de O'Duffy pour le réduire au silence l'aurait égorgé à son tour.

Jusqu'à ce soir, il avait été un vivant en sursis. Désormais, il avait au moins une chance de s'en sortir.

3

Je donnerais ma vie pour lui.

C'est aussi simple que ça.

Pour le garder vivant, je donnerais le dernier souffle de mon corps, le dernier espoir de mon cœur. Quand je croyais avoir perdu la raison, il est venu à moi et tout est devenu clair. Il m'a aidée à comprendre ce que j'étais, m'a montré comment chasser et me cacher. Il m'a appris que certains mensonges sont nécessaires. J'ai fait pas mal de progrès sur ce point, depuis quelque temps. Chaque fois que Mac appelle, je m'améliore. Pour elle aussi, je donnerais ma vie.

Il a changé mon regard sur moi-même. Avec lui, je suis celle que j'ai toujours voulu être. Ni la fille idéale, l'étudiante parfaite qui fait tout ce qu'il faut pour que Papa et Maman soient fiers d'elle. Ni la super grande sœur qui essaie en permanence d'être un bon exemple pour Mac et d'empêcher les voisins de baver sur nous. Que je hais ces petits bleds où tout le monde se mêle de la vie des autres ! J'ai toujours rêvé de ressembler à Mac. Elle ne fait jamais quelque chose dont elle n'a pas vraiment envie. Quand on la traite de paresseuse et d'égoïste, elle s'en fiche. Elle est heureuse. Je me demande si elle sait combien cela me rend fière d'elle ?

Tout a changé, maintenant.

Ici, à Dublin, avec lui, je peux être qui je veux. Je ne suis plus enfermée dans une petite ville du Sud profond, obligée de jouer les filles parfaites. Je suis libre !

Il m'appelle sa Reine de la Nuit. Il me montre toutes les merveilles de cette ville extraordinaire. Il m'encourage à trouver ma voie et à choisir entre le

bien et le mal.

Et le sexe. Le sexe ! Je ne savais pas ce que c'était, avant lui. Cela n'a rien à voir avec de la musique douce et des bougies, ni même avec un acte consentant.

C'est aussi involontaire que respirer, et aussi indispensable : C'est contre un mur dans une allée sombre, ou sur le dos à même le bitume, parce que je ne peux pas supporter une seconde de plus d'être vide de lui. C'est à quatre pattes, les lèvres sèches, le cœur battant, attendant le moment où il voudra bien me toucher et me rendre la vie. C'est une punition et une purification, c'est violent et velouté, et cela dissout tout le reste, jusqu'à ce que plus rien d'autre ne compte que l'avoir en moi. Et alors, non seulement je donnerais ma vie pour lui, mais je tuerais pour lui...

Ainsi que je l'ai fait ce soir.

Et quand je la verrai demain.

Comme je le détestais !

Je vouais déjà une haine féroce au meurtrier de ma sœur, mais à présent, je le méprisais encore plus.

Là, entre mes mains aux jointures crispées, je tenais la preuve que le Haut Seigneur avait usé de magie noire contre Alina pour faire d'elle une étrangère, avant de l'assassiner. Cette preuve : une page arrachée à son journal, couverte de cette élégante écriture un peu penchée qui était la sienne avant même que j'apprenne à lire.

Une page qui ressemblait si peu à ma sœur que, de toute évidence, il lui avait lavé le cerveau. Il avait utilisé sur elle cette Voix dont il s'était servi l'autre nuit dans les galeries sous le Burren pour m'ordonner de lui remettre l'amulette et de le suivre. Je n'avais pas pu lui résister, ni refuser. Par le pouvoir de quelques simples mots, il avait fait de moi une automate incapable de réfléchir. Sans Barrons, je lui aurais docilement emboîté le pas, captive de sa volonté. Seulement, Barrons lui aussi maîtrisait le pouvoir druidique de la Voix, aussi m'avait-il aussitôt libérée du sortilège du Haut Seigneur.

Je connaissais ma sœur. Elle avait été heureuse, à Ashford. Elle avait aimé être la personne qu'elle était : intelligente, brillante et enjouée, adorée de la plupart des gens, à commencer par moi. Elle était celle dont le visage souriant apparaissait souvent dans le journal local pour une raison ou pour une autre. Celle à qui tout réussissait.

Il m'appelle sa Reine de la Nuit

« Reine de la Nuit », mes f...leurs ! Alina n'avait jamais voulu être

la reine de quoi que ce soit, et encore moins de la nuit ! À la limite, elle aurait pu être reine de quelque chose de joyeux, comme de la Parade de la Pêche et du Potiron qui avait lieu tous les ans à Ashford. Elle aurait porté de brillants rubans orange et une tiare argentée et, le lendemain, elle aurait fait la une de *La Constitution*, le journal local.

J'ai toujours rêvé de ressembler à Mac. Pas une seule fois je ne l'avais entendue dire une chose pareille ! *Quand on la traite de paresseuse et d'égoïste, elle s'en fiche.* On avait vraiment dit cela de moi ? Étais-je sourde, à cette époque ? ou trop sotte pour comprendre ?

Quant à ses allusions à sa vie sexuelle, c'était la preuve qu'elle n'était plus elle-même. Alina n'avait pas ce genre de pratiques. Elle aurait trouvé cela dégradant. *À quatre pattes, femme ! « C'est ça, aurait-elle répliqué en riant. Et puis quoi, encore ? »*

— Tu vois, ce n'est pas Alina, dis-je à la page devant moi.

Qui ma sœur avait-elle assassiné le soir où elle avait écrit ces lignes ? Un monstre ? Le Haut Seigneur l'avait-il convaincue d'occire un homme honnête pour lui ? Qui était cette femme qu'elle devait voir le lendemain ? Alina avait-elle eu l'intention de l'abattre, elle aussi ? Qui étaient ses victimes, des humains ou des faës ? Et dans ce dernier cas, comment s'y prenait-elle ? La lance était en ma possession. Et l'épée, entre les mains de Dani, coursière chez Post Haste, Inc., couverture officielle de l'organisation de *sidhe-seers* dirigée par la Grande Maîtresse Rowena. À ma connaissance, seules ces deux armes étaient capables de tuer un faë. Alina en avait-elle découvert une autre dont j'ignorais l'existence ? De toutes les pages de son journal, pourquoi m'avait-on fait parvenir *celle-ci* ?

Et, question plus importante et plus troublante, *qui* me l'avait envoyée ? Qui détenait le journal de ma sœur ? V'lane, Barrons et Rowena avaient tous nié avoir rencontré Alina. Était-il possible que le Haut Seigneur lui même en soit l'expéditeur, s'imaginant peut-être, avec son arrogance malsaine, que cela le rendrait aussi séduisant à mes yeux qu'il l'avait été à ceux d'Alina ? Comme toujours, je dérivais sur un océan de questions et, sans aucune réponse pour me sauver, je n'étais pas loin de me noyer.

Je pris l'enveloppe pour l'examiner. Elle était lisse, épaisse, en vélin blanc, assez chic pour avoir été achetée pour l'occasion. Malgré tout, cela ne me disait pas grand-chose.

L'adresse, impeccablement typographiée dans un caractère courrier, aurait pu sortir de n'importe quelle imprimante du monde.

Il n'y avait pas d'adresse d'expéditeur. Le tampon d'affranchissement indiquant « Dublin » et la date de la veille étaient les seuls indices – qui n'avaient d'indices que le nom.

Je sirotai mon café, pensive. Je m'étais levée tôt ce matin-là et, après m'être rapidement habillée, je m'étais empressée de quitter ma chambre du dernier étage pour installer dans les présentoirs les quotidiens et les nouveaux mensuels. C'est alors que mon attention avait été attirée par la pile de courrier entassée sur le comptoir. Après avoir ouvert trois factures, j'avais trouvé le pli contenant la page arrachée au journal d'Alina. À présent, le tas d'enveloppes était sur le point de s'écrouler et les journaux attendaient encore dans leurs cartons de livraison.

Je me frottai vigoureusement les paupières. J'avais désespérément cherché le cahier d'Alina dans l'espoir d'être la première à le retrouver, et j'avais perdu. Quelqu'un d'autre l'avait raflé avant moi. Ce même Quelqu'un d'Autre était dans le secret de ses pensées les plus intimes et disposait de toutes les informations qu'elle avait rassemblées depuis son arrivée sur le sol irlandais infesté de faës.

À part certaines révélations peu flatteuses à mon sujet, quels autres mystères contenait son carnet ? Y parlait-elle de l'endroit où se trouvaient les Piliers ou les reliques que nous cherchions ? Le fameux Quelqu'un d'Autre était-il au courant de l'existence du *Sinsar Dubh* et de la façon dont il se déplaçait ? Mon adversaire inconnu espérait-il retrouver sa piste de la même façon que moi ?

Le téléphone sonna. Voyant qu'il s'agissait d'un appel local, je l'ignorai. Tous ceux qui comptaient pour moi avaient mon numéro de portable. Le fait de retrouver la calligraphie soignée d'Alina et d'entendre ses paroles résonner dans mon esprit à mesure que je lisais m'avait fichu un coup au moral. Je n'étais pas d'humeur à discuter littérature avec un client.

L'appareil finit par se taire... avant de reprendre après une pause de trois secondes.

À la troisième sonnerie, je décrochai dans l'idée d'en finir très vite.

C'était Christian MacKeltar, qui me demandait ce qui m'était arrivé l'autre soir et voulait savoir pourquoi je n'avais répondu à aucun de ses messages. Difficile de lui avouer que j'avais été très occupée à patauger dans un caniveau à cause d'un livre doté d'une volonté propre, à épier mon assassin d'employeur balader un cadavre ensanglanté entre les royaumes faë et humain, à offrir une collation cannibale à un inspecteur de police dans le but de faire de celui-ci mon informateur, à l'emmener visiter la ville pour lui montrer des fantômes, et enfin, à apprendre combien ma sœur avait apprécié de s'envoyer en l'air avec le monstre responsable du déferlement de

hordes répugnantes sur notre monde...

Cela n'aurait pu que faire fuir cet homme, dont j'espérais qu'il se révélerait une source d'informations fiable.

Je lui offris un bouquet de mensonges fleuris et acceptai un nouveau rendez-vous pour le soir même.

*
* *

Lorsque je quittai le magasin pour aller retrouver Christian, Barrons n'avait toujours pas reparu, ce qui me convenait fort bien. Je n'étais pas encore prête à l'affronter.

Pendant que je fermais la porte à clé, je parcourus du regard les abords de la Zone fantôme. Trois Ombres rôdaient à la lisière de la lumière. Les autres grouillaient dans l'obscurité. Rien n'avait changé ; elles étaient toujours prisonnières de leur geôle de ténèbres.

Je pivotai vivement sur ma gauche et me mis en route pour Trinity College, où Christian travaillait au département des Langues anciennes. J'avais fait sa connaissance quelques semaines plus tôt, le jour où Barrons m'avait envoyée chercher une enveloppe dans le bureau de la directrice du département. En l'absence de celle-ci, c'était Christian qui m'avait reçue.

Lorsque je l'avais de nouveau croisé, une semaine auparavant dans un pub, il avait marqué un point en me révélant qu'il avait connu ma sœur et savait ce que nous étions, elle et moi. Notre conversation avait été interrompue par un appel de Barrons, qui m'informait que des Traqueurs se trouvaient dans la ville et m'ordonnait de rentrer au plus vite à la librairie. J'avais pensé téléphoner à Christian le lendemain afin de voir s'il en savait plus, mais en chemin, j'avais été rattrapée par des Traqueurs et enlevée par Mallucé. Faut-il le préciser ? j'avais été assez occupée à sauver ma peau au cours des jours suivants. Puis, l'autre soir, la présence paralysante du *Sinsar Dubh* m'avait empêchée de le rejoindre. J'étais impatiente de découvrir ce qu'il pourrait m'apprendre.

Du bout des doigts, je fis bouffer mes cheveux. À nouveau, je m'étais habillée avec soin et j'avais noué autour de ma tête une jolie écharpe de soie, dont les extrémités aux couleurs joyeuses flottaient sur mes épaules et soulignaient mon décolleté. J'avais pris une résolution : au moins deux fois par semaine, je porterais une jolie tenue aux nuances claires. Sinon, je craignais d'oublier qui j'étais et de devenir pour de bon celle à qui je commençais à ressembler : une garce au look un peu *grunge* assoiffée de vengeance, aigrie et hargneuse, bardée d'armes jusqu'au cou. La beauté aux longs cheveux blonds, au maquillage et à la manucure impeccables, n'existait peut-

être plus, mais j'étais toujours jolie. Mes mèches noir de jais qui cascadaient sur mes épaules encadraient mon visage de boucles flatteuses, faisant ressortir mes yeux verts et mon teint clair. Mon rouge à lèvres vermillon, ainsi que cette nouvelle couleur de cheveux, achevaient de me donner l'air plus mûr et plus sexy qu'autrefois.

Ce soir, j'avais choisi des vêtements ajustés qui soulignaient joliment mes formes. Je portais une jupe écru, un petit top moulant couleur pêche en l'honneur d'Alina (sous un petit trench très couture qui dissimulait huit lampes-torches, deux couteaux et une pointe de lance), des chaussures à talons et des perles. Papa disait que le jour où Maman et lui étaient allés nous chercher à l'agence d'adoption, Alina était habillée en rayon de soleil et moi en arc-en-ciel.

Alina.

Son absence était si douloureuse qu'elle en devenait une présence. Le chagrin me réveillait chaque matin sans ménagement, me tenait compagnie toute la journée et se glissait sous mes draps quand je me couchais.

À Dublin, tout me la rappelait. Elle était dans chaque rue, présente sur le visage de chaque jeune étudiante se promenant sans savoir ce qui marchait réellement à ses côtés, dissimulé sous une apparence humaine. Elle riait dans les pubs et agonisait dans la pénombre des ruelles.

Elle était tous ceux que je ne pouvais pas sauver.

Évitant le quartier de Temple Bar, toujours grouillant de monde, je me dirigeai vers Trinity College. La veille, j'avais traversé la zone touristique animée par l'activité de plus de six cents pubs, mais ce soir, je n'étais pas d'humeur à me souvenir qu'il n'existait que deux armes capables tuer les faës et que la ville était infestée de centaines, si ce n'est de milliers d'*Unseelies*. Ma rencontre avec le *Sinsar Dubh* avait été une douche froide. L'aura de haine qui émanait de l'objet m'avait cruellement rappelé que, même si j'avais récemment surmonté avec succès une situation désespérée et que j'en étais ressortie plus forte qu'avant, je n'avais pas encore affronté le pire.

Lorsque j'arrivai aux bureaux où travaillait l'équipe du département des Langues anciennes, Christian me rejoignit à la porte. Avec son jean élimé, ses bottes de cuir et son grand pull, ainsi que ses longs cheveux bruns attachés par un lien de cuir, c'était un éphèbe sexy terriblement tendance. En le voyant me parcourir d'un regard approbateur, je me félicitai d'avoir soigné mon apparence. Une femme apprécie de constater que ses efforts se remarquent.

Il me prit par le bras et me suggéra d'aller autre part.

— Ils sont en réunion pour la préparation du budget, m'expliquait-il dans un murmure aux inflexions feutrées, tout en ajustant son sac à dos sur une épaule musclée.

— Tu ne dois pas y assister ?

— Non. Seuls ceux qui travaillent à plein-temps y sont conviés. Moi, je suis à mi-temps.

Il m'adressa un sourire au charme ravageur ; aussitôt, je me redressai de toute ma hauteur. Christian MacKeltar possédait le genre de beauté qui vous faisait tourner la tête et vous attarder un peu plus longtemps que nécessaire sur ses larges épaules, son visage au teint mat et lisse, et ses iris couleur d'ambre liquide. Avec ses longues jambes musclées, il marchait avec une grâce de félin qui lui donnait l'air d'être plus mûr que son âge.

— De plus, ce n'est pas un endroit où je suis à l'aise pour discuter, et nous avons besoin de parler, toi et moi.

Ce qui signifiait, je l'espérais, que quelqu'un allait enfin me donner des informations utiles. Il m'entraîna vers une grande pièce aveugle située après une rangée de distributeurs automatiques dans les sous-sols presque déserts du bâtiment. Nous prîmes place sur des chaises pliantes en métal, sous des néons dont s'élevait un bourdonnement assourdi, et je me dis qu'Alina s'était peut-être assise ici, qu'elle avait peut-être étudié dans cette salle. Je ne perdis pas de temps à demander à Christian comment il avait connu ma sœur. Faisait-il partie des garçons qu'elle avait fréquentés au début de son séjour, avant que le Haut Seigneur ne la vampirise ? Moi, je serais sortie avec lui. Dans une autre vie. Une vie normale.

— Elle s'est adressée au département des Langues anciennes dans l'espoir de trouver quelqu'un qui pourrait lui traduire un texte.

Aussitôt, je songeai au *Sinsar Dubh*.

— Quel genre de texte ?

— Rien que je puisse traduire. Mes oncles non plus, d'ailleurs.

Lorsque je lui demandai si tous ses oncles étaient linguistes, il sourit doucement, comme amusé par ma question.

— Ce sont... des historiens, en quelque sorte. Très bien informés sur tout ce qui concerne les antiquités, notamment. C'était la première fois que je les voyais sécher sur un texte.

— Avez-vous fini par découvrir de quoi il s'agissait ?

— À mon tour, Mac. Moi aussi, il y a des choses que je voudrais savoir. Que t'est-il arrivé l'autre soir ? Pourquoi n'es-tu pas venue ?

— Je te l'ai dit, mon père m'a appelée, nous nous sommes lancés dans une conversation au sujet de ma mère, dont l'état s'est empiré, et je n'ai pas vu passer l'heure. Quand j'ai raccroché, je ne me sentais pas très bien, alors je suis allée me coucher.

— Bien essayé, dit-il d'un ton sec. Maintenant, dis-moi la vérité.

— Je viens de le faire.

— Non. Tu mens. Je l'entends à ta voix.

— Tu peux déceler un mensonge à ma façon de parler ?

m'esclaffai-je. Je sais bien que le langage corporel donne parfois des indices, mais...

— Oui, je le peux.

Il me décocha un nouveau sourire ravageur, mais celui-ci était teinté d'amertume.

— Littéralement, reprit-il. Si tu mens, je l'entends. Même si je préférerais que ce ne soit pas le cas. Tu n'as pas idée de la fréquence à laquelle les gens mentent. Tout le temps, à propos de tout et de n'importe quoi, même pour des brouilles au sujet desquelles ça ne vaut vraiment pas la peine de se fatiguer à mentir... La vérité entre toi et moi, Mac, ou rien du tout. Choisis, mais n'essaie pas de me tromper ; tu n'y arriverais pas.

Je voulus enlever mon trench mais, me souvenant de l'arsenal qui s'y trouvait, je me ravisai et m'installai plus confortablement sur ma chaise, jambes croisées, en faisant danser l'une de mes chaussures au bout de mon pied. Puis je scrutai son visage. Enfer ! Il était sérieux.

— Tu sais vraiment quand les gens mentent ?

Il hocha la tête.

— Prouve-le.

— Tu sors avec quelqu'un ?

— Non.

— Est-ce qu'il y a un homme dans ton entourage qui te plaît ?

— Non.

— Tu mens.

Je tressaillis.

— Pas du tout !

— Si, *lass*. Tu ne sors peut-être pas avec lui mais il y a un homme qui te plaît assez pour que tu aies envie de coucher avec lui.

Je le fusillai du regard.

— Je te dis que non. Et je ne vois pas comment tu peux le savoir.

Il haussa les épaules.

— Désolé, Mac. J'entends les mensonges, même quand ceux qui les profèrent ne sont pas conscients de se cacher la vérité.

Il arquait un sourcil.

— Ce ne serait pas moi, par hasard ?

Je rougis. Il venait de m'y faire penser. Lui et moi... nus. *Waouh !* Après tout, j'étais une femme normalement constituée, et il était un très bel homme.

— Non, marmonnai-je, embarrassée.

Il éclata de rire, tandis que des paillettes d'or pur s'allumaient au fond de ses iris.

— C'est un mensonge, dit-il. Un mensonge éhonté ! Tu adorerais ça. Je ne t'ai pas dit que je suis très doué pour satisfaire les fantasmes féminins ?

Je levai les yeux au plafond, agacée.

— Je n’y pensais pas avant que tu en parles. Tu m’as mis cette idée en tête et *ensuite*, j’y ai pensé.

Ce qui m’inquiétait au plus haut point car je ne voyais que deux hommes – et j’employais ce terme par défaut, pour l’un comme pour l’autre – avec qui j’aurais pu envisager de coucher *avant* qu’il me fasse des suggestions inappropriées, et ils étaient aussi peu recommandables l’un que l’autre.

— Cela ne prouve rien du tout, repris-je.

— Alors tu devras me croire sur parole, *lass*, jusqu’à ce que tu me connaisses mieux. Moi, je te crois sur parole. Je ne te demande pas de me prouver que tu peux voir les faës.

— Les gens pensent tout le temps au sexe, répondis-je, irritée. Es-tu conscient de toutes les fois où tu y penses, et avec qui ?

— Non, heureusement ! Sinon, je ne ferais plus rien de mes journées. La plupart du temps, c’est juste une musique en sourdine qui passe dans ma tête, sur un rythme sensuel et agréable. Quelque chose comme « sexe-sexe-sexe... viens-prends-donne... fais-toi-plaisir-avant-qu’il-soit-trop-tard », jusqu’à ce que je croise une fille comme toi, et que la chanson commence à ressembler à cette chanson de Nine Inch Nails que mon oncle joue tout le temps pour sa femme.

Il fit la grimace.

— Quand ça lui prend, on quitte tous le château.

— Ton oncle écoute Trent Reznor ? demandai-je, incrédule. Et tu vis dans un château ?

Des deux informations, je ne savais pas laquelle était la plus étrange !

— Un grand, plein de courants d’air. Ce n’est pas aussi impressionnant que ça en a l’air. Et tous mes oncles ne sont pas aussi cools que Dageus. Lui... les hommes voudraient lui ressembler et les femmes sont folles de lui. C’est assez agaçant, en fait. Je ne lui présente jamais mes petites amies.

S’il ressemblait à Christian, je comprenais pourquoi.

— Bref, Mac, pas de mensonges avec moi. Je le saurais. Et je ne le tolérerais pas.

Je réfléchis à ces conditions. Je savais ce que c’était que d’être capable de prodiges que les autres croyaient irréalisables. Je décidai de jouer le jeu et de voir ce qui se passerait. Le temps serait seul juge.

— C’est un don de naissance, comme pour moi d’être *sidhe-seer* ?

— Tu ne penses pas vraiment que c’est un don d’être *sidhe-seer*. Oui, je suis né comme ça, et ça n’a pas toujours été un cadeau pour moi ni pour mes parents. Certains mensonges sont nécessaires, ou du moins, utiles. Je ne me suis jamais fait aux uns ni aux autres. Je ne m’y fais toujours pas.

Des mensonges nécessaires... Alina avait employé la même formule.

— Eh bien, il faut voir le bon côté des choses. Tu n'as pas envie d'entendre des mensonges, mais personne autour de toi n'a envie d'en proférer. Tu crois que c'est facile de fréquenter quelqu'un à qui tu dois toujours dire la vér... Oh !

Je me mordis les lèvres.

— Tu n'as pas beaucoup d'amis, n'est-ce pas ?

S'il disait franchement le fond de sa pensée – et il n'avait pas l'air d'avoir sa langue dans sa poche –, il ne devait guère en avoir.

Il me lança un regard indifférent.

— Pourquoi n'es-tu pas venue hier soir ?

— J'ai vu de près l'un des Piliers des Ténèbres, et si je m'en approche trop, ils ont le don de me faire perdre tous mes moyens.

Il se pencha en avant, coudes sur les genoux, pour me couvrir d'un regard fasciné.

— *Voilà* ce que j'appelle la Vérité avec un grand V. Un vrai chœur angélique ! Tu as vu un Pilier des Ténèbres ? Lequel ?

— Que sais-tu des Piliers des Ténèbres ? Qui es-tu, et en quoi es-tu impliqué dans tout ceci ?

Je n'avais pas besoin d'un nouveau mystificateur dans ma vie.

— Jusqu'à quel point me diras-tu la vérité ?

Je n'hésitai qu'une seconde. De tous les hommes que j'avais rencontrés à Dublin, il était celui qui me ressemblait le plus – normal en apparence, mais affligé malgré lui de dons qui lui compliquaient sérieusement l'existence.

— Aussi loin que je le pourrai, si tu en fais autant.

Il hocha la tête, satisfait, et s'adossa à sa chaise.

— Je viens d'un clan qui, dans les temps anciens, était au service des faës.

Le Keltar, m'expliqua Christian, avait été autrefois l'assemblée des Grands Druides des Tuatha Dé Danaan, des milliers d'années auparavant, durant la brève période où les faës avaient tenté de coexister pacifiquement avec les hommes. À la suite d'un événement sur lequel Christian se montra assez peu loquace, cette fragile paix vola en éclats et hommes et faës, après s'être quittés en mauvais termes, suivirent chacun leur chemin.

Un Pacte fut négocié afin de permettre aux deux peuples de vivre sur la même planète tout en conservant des royaumes bien séparés et le Keltar reçut pour mission de célébrer certains rituels destinés à assurer la solidité des murs entre eux. Pendant des millénaires, ils s'y appliquèrent avec constance, à quelques exceptions près, et s'il leur arrivait d'égratigner le contrat, ils avaient toujours fait en sorte de se

racheter au dernier moment.

Depuis peu, toutefois, les rituels avaient commencé à prendre un tour inhabituel. Lors des nuits où le Keltar devait procéder aux cérémonies, d'obscurcs puissances magiques s'étaient élevées, interdisant aux druides de renouveler le Pacte comme prévu et de payer dûment la dîme. Bien que cette sombre magie n'ait pu faire s'écrouler les barrières entre les deux mondes, elle les avait sérieusement fragilisées. Les oncles de Christian craignaient que les murs ne résistent pas à un nouvel échec du rituel. La souveraine de la cour *seelie*, Aoibheal, qui dans le passé était systématiquement intervenue lors des périodes de danger, n'était toujours pas apparue, bien qu'ils l'eussent invoquée en usant de tous les sortilèges à leur disposition.

J'étais suspendue aux lèvres de Christian. L'idée que, pendant des milliers d'années, un clan des Highlands, en Écosse, ait protégé l'humanité contre les faës me fascinait. Surtout si tous ses ancêtres étaient aussi beaux, virils et séduisants que Christian ! Cela était rassurant de savoir qu'il y avait dans le monde d'autres lignées dotées de pouvoirs extraordinaires. Je n'étais plus seule à savoir ce qui se passait. J'avais trouvé un autre homme que Barrons à en savoir plus que moi, mais celui-ci acceptait, lui, de partager ses informations !

— Mes oncles pensent que la reine est en difficulté, poursuivit-il, et qu'à mesure que ses pouvoirs diminuent, ceux d'un autre gagnent en puissance. Les murs sont de plus en plus fragiles ; si nous ne trouvons pas une solution avant le prochain rituel, ils vont s'effondrer.

— Que se passera-t-il, alors ? demandai-je dans un murmure. Le Pacte sera-t-il rompu ?

— D'après mes oncles, le Pacte est *déjà* brisé et les murs ne tiennent que grâce aux tributs de plus en plus élevés qu'ils versent. La magie faëe est quelque chose d'étrange.

Il marqua un silence, avant de poursuivre d'une voix tendue :

— Lors du dernier rituel, nous avons dû utiliser du sang, du sang Keltar, dans un rituel païen. Cela ne s'était jamais vu. C'était bien la première fois que nous utilisions du sang. Oncle Cian savait comment s'y prendre. Cette magie-là est perverse, j'en suis persuadé. Nous avons mal agi, mais nous ne savions que faire d'autre.

Je comprenais ces sentiments. Toute ma vie, je m'en voudrais de ce que j'avais infligé à Jayne mais j'avais été incapable de trouver une alternative. Ce n'était pas de la magie noire, juste d'ignobles sandwichs. De la manipulation. De la violence. J'avais commencé à comprendre qu'on ne peut pas se permettre de jouer les saints face à de tels enjeux.

— Et si les murs s'effondrent complètement ? insistai-je.

J'avais besoin de savoir jusqu'où les choses pouvaient dégénérer.

— Autrefois, lorsque les faës se mêlaient à nous, il n'y avait que les *Seelies*. Les *Unseelies* étaient emprisonnés depuis si longtemps qu'il ne restait d'eux que l'écho de mythes oubliés. Si les murs s'effondrent complètement, tous les *Unseelies* seront libérés. Pas seulement les castes inférieures qui parviennent pour l'instant à s'infiltrer, d'une façon ou d'une autre. Les membres les plus puissants des Maisons royales *Unseelies* s'échapperont.

Il marqua une pause. Lorsqu'il reprit la parole, sa voix était basse et tendue.

— Les mythes font correspondre les héritiers de ces quatre Maisons, les Princes des Ténèbres, aux Quatre Cavaliers de l'Apocalypse.

Je savais qui étaient ceux-ci : la Mort, la Peste, la Guerre et la Famine. Les *Unseelies* que j'avais vus jusqu'à présent n'étaient déjà pas des enfants de chœur ; je n'éprouvais aucune envie de faire la connaissance d'un prince royal faë.

— Tout cela va mal finir, Mac. Ils vont faire de notre monde un véritable enfer. D'après mes oncles, les *Seelies* pourraient ne pas être capables de remettre les *Unseelies* en prison si ceux-ci s'échappaient.

Était-ce pour cette raison que tout le monde cherchait le *Sinsar Dubh* ? Celui-ci contenait-il le sortilège nécessaire pour renvoyer les *Unseelies* dans leur geôle, voire pour empêcher les murs de s'effondrer ? Cela expliquerait pourquoi V'lane et Aoibheal le voulaient, pourquoi Alina m'avait demandé de le retrouver avant le Haut Seigneur. Nul doute que si ce dernier mettait la main dessus, il s'empresserait de le détruire afin que personne ne puisse jamais renvoyer ses troupes derrière les barreaux. Je me demandais où Barrons intervenait dans tout ceci. Allait-il vendre le Livre au plus offrant ?

Je refusai d'envisager un instant la possibilité de voir notre monde sous la coupe des *Unseelies*. La meilleure façon de contrôler la terreur que cela m'inspirait était encore de rester concentrée sur mes buts.

— Parle-moi d'Alina.

Il parut soulagé de m'entendre changer de sujet. Je compris alors que je n'étais pas la seule à avoir l'impression d'être chargée d'un poids trop lourd pour mes épaules. Pas étonnant que Christian ait l'air plus mûr que son âge ! Il l'était effectivement. Lui aussi, à sa façon, portait la responsabilité de l'avenir de l'humanité.

— Désolé, Mac, mais je n'ai pas grand-chose de plus à te dire. J'ai essayé d'être son ami. Même si mes oncles n'ont pas réussi à traduire le texte, ils savaient d'où il provenait et nous avions besoin de savoir comment elle se l'était procuré. C'était la photocopie d'une page d'un livre très ancien...

— ... appelé le *Sinsar Dubh*.

La Bête immonde, songeai-je en mon for intérieur, secouée de frissons jusqu'à l'âme.

— Je me demandais si tu le savais. As-tu plus d'informations ? Une idée de là où il se trouve ?

J'ignorais où il était précisément au moment où nous parlions. Brandissant cette pensée devant mon esprit tel un bouclier, je répondis « Non », au cas où Christian aurait été un authentique détecteur de mensonges. Puis, comme il dardait sur moi un regard un peu trop inquisiteur à mon goût, j'ajoutai rapidement :

— Que s'est-il passé quand tu as essayé de sympathiser avec elle ?

— Elle a repoussé toutes mes tentatives. Elle était très amoureuse de quelqu'un qui semblait assez possessif. Il n'aimait pas qu'elle parle à qui que ce soit.

— L'as-tu rencontré ?

— Non. Une fois, je l'ai vu de loin, juste un instant. Je ne m'en souviens pas très bien, ce qui me conduit à penser qu'il pourrait être faë. Quand ils ne veulent pas être vus, ils sèment la confusion dans notre esprit.

— As-tu dit à Alina ce que tu viens de m'expliquer ?

— Elle ne m'en a pas laissé l'occasion.

— Si vous n'étiez pas amis, comment as-tu deviné qu'elle était *sidhe-seer* ? Et moi, comment as-tu compris que je l'étais ?

— Je l'ai suivie à plusieurs reprises, dit-il. Elle tournait souvent les yeux vers des choses invisibles, elle observait des espaces vides. J'ai grandi en écoutant des histoires de *sidhe-seers*. Ma famille possède... une solide connaissance de la mythologie et du folklore. Et je sais additionner deux et deux.

— Et moi ?

Il haussa les épaules.

— Tu hantes Trinity College en posant des questions sur elle. Et puis, il n'est pas difficile de savoir qui appartient à la même famille, si on sait où chercher.

Avec tous les ennemis que j'avais, cela n'était guère rassurant. Par chance, mes parents se trouvaient à plus de six mille kilomètres de là.

— Quel Pilier des Ténèbres as-tu croisé, hier soir ? demanda Christian d'un ton détaché.

— L'Amulette.

— Faux.

Je décidai de le mettre à l'épreuve.

— Le Sceptre.

— Encore faux. Et il n'y en a pas.

— Exact. C'était la Casette, dis-je d'un ton appuyé.

— Dis-moi la vérité, Mac.

Je haussai les épaules.

— Le *Sinsar Dubh* ? suggérai-je, comme si je n'y croyais pas moi-même.

À ces mots, il bondit de sa chaise.

— Le... Tu me prends pour un imbécile ? Non, pas la peine de répondre. Je sais que ce n'est pas le cas. Je croyais que tu ne savais pas où il était ?

— Je ne le sais pas. Je l'ai vu en passant.

— Ici, à Dublin ?

Je hochai la tête.

— Il a disparu. Je n'ai aucune idée de l'endroit où il a... été emporté.

— Qui...

— Salut les jeunes ! Qu'est-ce que vous fichez ici ?

Je vis Christian lever les yeux vers la porte, située derrière moi, et tressaillir.

— Salut, vieux. Je ne t'ai pas entendu arriver.

Ce qui était également mon cas.

— Il y a longtemps que tu es là ?

— Je viens d'ouvrir la porte. Il me semblait bien que c'était vous.

Sans me lever, je tournai la tête. Je connaissais cette voix. Le beau brun aux yeux rêveurs que j'avais croisé au Muséum et que j'avais revu par la suite le jour où Jayne m'avait interrogée se tenait dans l'encadrement de la porte, qu'il occupait de toute sa carrure athlétique. Beau-Gosse m'avait dit qu'il travaillait au département des Langues anciennes, mais je l'avais oublié. Tout comme avec Christian, dans une autre vie, je n'aurais pas hésité une minute à sortir avec lui. Comment se faisait-il que c'était Barrons que j'avais laissé m'embrasser ?

— Salut, beauté. Comme on se retrouve ! Le monde est petit, non ?

— Bonjour.

Je rougis un peu, comme chaque fois qu'un type séduisant m'appelle « beauté ». Surtout maintenant que j'ai peine à me reconnaître lorsque je croise mon reflet dans un miroir... Curieusement, quand votre univers vole en éclats, chaque petite chose du quotidien devient soudain plus précieuse qu'un diamant.

— Vous vous connaissez ? demanda Christian d'un air abasourdi.

— Nous nous sommes croisés une fois ou deux, répondis-je.

— Ils te cherchent, au bureau, Chris, expliqua Beau-Gosse. Je crois qu'Elle veut te parler.

— Ça ne peut pas attendre ? maugréa Christian.

L'autre haussa les épaules.

— On ne dirait pas. C'est à propos d'un financement mal attribué,

ou quelque chose comme ça. Je lui ai dit que ce n'était sans doute qu'une erreur d'écriture, mais elle est à cran.

Christian leva les yeux au plafond.

— Cette femme est impossible. Tu peux lui dire que je suis là dans cinq minutes ?

— Pas de problème, répondit Beau-Gosse.

Puis, tournant son regard vers moi :

— C'est lui, le fiancé dont tu m'as parlé ? s'enquit-il.

Je secouai la tête.

— Tu es certaine que tu en as un ?

— Des dizaines. Tu as oublié ?

Il éclata de rire.

— À un de ces jours, beauté ! Et toi, Chris, cinq minutes, pas une de plus. Tu connais Elle, quand elle est furieuse contre toi...

Souriant, il passa un doigt sur sa gorge d'un geste menaçant et s'en alla.

Christian se rua vers la porte pour la refermer derrière lui.

— Bon, je vais devoir être bref. J'ai besoin de ce job pour l'instant mais depuis quelque temps, j'ai l'impression qu'Elle guette la première occasion de me mettre à la porte. Il faut que je te montre quelque chose.

Il ouvrit son sac à dos et en sortit un cahier relié de cuir fermé par un cordon.

— Mes oncles m'ont envoyé ici à Dublin dans un but précis, Mac. Enfin, *plusieurs* buts, mais il y en a un qui te concerne directement. Voilà un moment que je surveille ton boss.

— Barrons ? Pourquoi donc ?

Qu'avait découvert Christian, qui pourrait m'aider à faire le tri parmi mes sombres suppositions au sujet de Barrons ?

— Mes oncles sont des collectionneurs. Tout ce qu'ils ont essayé d'acquérir au cours des dernières années intéressait également ton patron. Il a raflé certains objets, mes oncles en ont obtenu d'autres et le reste est allé à un troisième acheteur.

Ayant retiré un dossier de son cahier, il me tendit un magazine ouvert à une page précise.

— S'agit-il bien de Jéricho Barrons ?

Un coup d'œil me suffit.

— Oui.

Il se tenait dans la pénombre, derrière un groupe de personnes, mais le flash éclairait son visage sous l'angle parfait, de sorte qu'il était baigné d'une clarté presque brutale. Malgré le grain de la photographie, on ne pouvait se tromper : c'était bien lui. Barrons est quelqu'un de particulier. Un jour, il avait affirmé descendre d'ancêtres basques et pictes. Des barbares et des criminels, avais-je rétorqué. Il en

avait bien l'apparence, en tout cas.

— Quel âge lui donnerais-tu ?

— Sur ce cliché ?

— Non, aujourd'hui.

— Il a trente ans. Je l'ai vu sur son permis de conduire.

Son anniversaire arrivait à grands pas ; le jour de Halloween, il fêterait ses trente et un ans.

— Regarde la date du magazine.

Je tournai les pages pour revenir à la couverture. Le journal était paru dix-sept ans auparavant, ce qui signifiait que Barrons avait... treize ans ce jour-là. Ce qui était évidemment impossible. Aucun garçon de treize ans n'offrait un visage aussi mûr.

Christian me tendit un autre journal, où l'on voyait un rassemblement mondain à l'occasion d'un gala donné au British Muséum. Là aussi, Barrons était parfaitement reconnaissable, même si son visage n'était pas directement tourné vers l'objectif. Même coiffure, même costume à la coupe irréprochable, même expression sur son visage aux traits cruels et aristocratiques : un mélange d'ennui hautain et de plaisir carnassier.

Je regardai la couverture. Le cliché avait été pris *quarante et un* ans auparavant. Perplexe, j'étudiais avec attention son visage. Je ne détectai aucune anomalie. Soit cet homme était bien Barrons, soit celui-ci était le portrait craché de son grand-père, mais s'il s'agissait effectivement de lui, il avait aujourd'hui au moins... soixante et onze ans.

Ensuite, Christian me montra la photocopie d'un article illustré d'un vieux cliché en noir et blanc représentant un groupe d'hommes en uniforme. Barrons était le seul à être en civil. De même que sur les deux précédentes images, il détournait légèrement le visage, comme pour disparaître avant que l'opérateur prenne la photographie. Et, de même que sur les précédentes images, il semblait avoir exactement le même âge qu'aujourd'hui.

— Sais-tu de qui il s'agit ? me demanda Christian en désignant un homme d'une trentaine d'années, grand et maigre, qui se tenait au milieu du groupe.

Je secouai la tête.

— Michael Collins. Un célèbre meneur révolutionnaire irlandais.

— Et alors ?

— Il a été tué en 1922. Cette photo a été prise deux mois avant sa mort.

J'effectuai un rapide calcul. Cela voulait dire que Barrons n'avait pas soixante et onze ans, mais qu'il était un vieillard extrêmement bien conservé de... cent quinze printemps.

— Il s'agit peut-être d'un parent doté d'une très forte

ressemblance physique ? suggèrai-je sans conviction.

— Tu ne le penses pas, répondit-il. Pourquoi les gens font-ils cela ? Pourquoi disent-ils à haute voix des choses dont ils savent pertinemment qu'elles sont fausses ?

Il avait raison, je n'y croyais pas un instant. Les images étaient trop semblables. J'avais passé assez de temps en compagnie de Jéricho Barrons pour savoir comment il se tenait, comment il marchait, quelle était son expression. Sur toutes ces photos, c'était bien lui. Un calme surnaturel m'envahit.

Barrons était vieux. Inconcevablement vieux. Maintenu en vie par l'Envahisseur qui le possédait ? Cela était-ce possible ?

— Tu en as d'autres ?

Je me demandais à présent jusqu'à quelle époque les oncles de Christian avaient remonté la trace de Barrons. J'avais bien envie d'emporter ces clichés avec moi, de lui en frapper le torse et d'exiger des explications, même si je savais qu'il ne m'en donnerait aucune.

Christian consulta sa montre.

— Oui, mais je dois y aller.

— Prête-moi celles-ci quelques jours.

— Pas question. Mes oncles me tueraient si Barrons mettait la main dessus.

Je les lui rendis à contrecœur. Puis je songeai que je pourrais commencer des recherches de mon côté, à présent que je savais dans quelle direction aller. Puis je me dis que cela n'était peut-être pas indispensable. Qu'importait que Barrons eût cent ans, mille, ou plusieurs milliers ? Seule chose certaine : il n'était pas humain. Et la question était de savoir jusqu'à quel point je devais me méfier de... ce qu'il était en réalité.

— Je pars demain pour Inverness ; je ne serai pas de retour avant une semaine. Il y a... quelque chose dont je dois m'occuper chez moi. Passe me voir jeudi prochain. Je crois qu'on peut s'aider, toi et moi.

Il marqua un silence.

— Je crois qu'on *doit* s'aider, Mac. Je pense que nous avons beaucoup d'intérêts en commun.

Je hochai la tête et le regardai quitter la salle, dubitative. J'étais devenue assez terre à terre, ces derniers temps. Malgré les informations dont Christian disposait, sa volonté de maintenir les murs entre les royaumes et le plaisir que me procurait sa compagnie, il ne pouvait voir les faës. En cas de combat rapproché, il serait une charge supplémentaire, une personne de plus à protéger, et en ce moment, j'éprouvais déjà assez de difficultés à me protéger moi-même.

Sur le chemin du retour, je croisai un flot de touristes et

contournai nombre de Rhino-boys et autres *Unseelies*. Je n'étais plus qu'à quelques rues de la librairie lorsque, passant à la hauteur de l'un des innombrables pubs qui ont fait la réputation de Temple Bar, je regardai machinalement par la vitre de l'établissement. Elle était là.

Alina.

Assise parmi un groupe d'amis dans un coin de la salle, elle venait de porter à ses lèvres une bouteille de bière. Elle la posa sur la table et éclata de rire à une plaisanterie de son voisin.

Puis je fermai les yeux en comprenant ce qui se passait. *Il* allait devoir trouver de nouveaux tours ! Je rouvris les paupières pour m'examiner. Au moins, je n'étais pas nue.

— V'lane ? appelle-je.

Oh, qu'il m'agaçait !

— MacKayla.

Ignorant le demi-dieu au teint d'or mat rayonnant de sensualité qui venait d'apparaître derrière moi dans le reflet de la vitre, je concentrai une certaine partie de mon esprit – aussi vieille que le monde, presque étrangère à moi-même et authentiquement *sidhe-seer* – sur l'apparition. « Montre-moi ce qui est réel », demandai-je. Aussitôt, la vision d'Alina vola en éclats, telle une bulle de savon, révélant un groupe de rugbymen fêtant bruyamment leur dernière victoire.

Je pivotai sur mes talons... et manquai de m'évanouir en posant les yeux sur le faë de séduction fatale.

Mes jambes se mirent à flageoler, mes seins furent soudain lourds et brûlants et je fus prise d'une irréprouvable envie de me donner à lui, là, sur le trottoir, ou sur le capot de la voiture la plus proche, ou encore contre la vitre du pub, sans me soucier un instant que tout le monde à l'intérieur puisse voir mon postérieur dénudé au cours de l'opération.

Le prince V'lane appartient à l'une des quatre Maisons royales *seelies*, et lorsqu'il apparaît dans toute la splendeur de sa séduction, il offre un spectacle d'un insoutenable érotisme. Il est tout d'or et de bronze, de velours et d'acier, et ses yeux luisent de l'éclat grandiose d'un ciel d'hiver étoilé. Devant sa beauté qui n'est pas de ce monde, une part de moi-même a envie de pleurer. Lorsque je le vois, mon corps est traversé de désirs que mon esprit ne peut même pas concevoir. L'idée qu'il puisse ne pas poser les mains sur moi me met au supplice. L'idée qu'il puisse poser les mains sur moi me met à la torture. Si je faisais l'amour avec lui, je pense que ma cohésion cellulaire n'y résisterait pas et que je serais pulvérisée en myriades de fragments que personne, jamais, ne pourrait reconstituer.

Si V'lane était un panneau, on y lirait « Abandonne toute volonté propre, toi qui entres ici », et moi qui n'ai jamais eu beaucoup de volonté personnelle à l'époque où je me tournais les pouces à Ashford,

je commence à comprendre qu'ici, c'est à peu près tout ce qui me reste.

Je tentai de le regarder tout en le maintenant à la lisière de ma vision, mais cela ne m'aidait guère. J'étouffais dans mes vêtements soudain trop serrés et je devais lutter contre une irrésistible envie de m'en débarrasser.

Un prince faë rayonne d'une colossale puissance de séduction, capable d'exciter une femme au-delà de ce que son organisme peut supporter, rabaisant celle-ci au rang de bête en chaleur, prête à tout pour assouvir ses ardeurs. Bien que cela puisse ressembler à la promesse de plaisirs érotiques inédits et des plus formidables orgasmes de votre vie, sachez que les faës ne saisissent pas certains concepts humains tels que la mort. Le temps ne signifie rien pour eux, ils n'ont pas besoin de manger ni de dormir et leur appétit sensuel pour les femmes humaines est sans limites. Tout ceci pour expliquer la conclusion inévitable de telles rencontres : une femme sur laquelle un prince faë a jeté son dévolu se laisse posséder jusqu'à ce que mort s'ensuive. Celles qui survivent à une telle épreuve finissent *Pri-ya* – des droguées du sexe, soumises à un insatiable appétit charnel, qui ne vivent que pour un seul but : servir leur seigneur et maître... celui à qui elles se donnent, quel qu'il soit.

Lors de ma première rencontre avec V'lane, j'avais commencé à me déshabiller sur place. Mes capacités de résistance s'améliorèrent, car cette fois, je retenais ma main dès qu'elle se posait sur le bas de mon top, avant de le faire passer par-dessus ma tête. Cela dit, je ne savais pas combien de temps j'allais résister.

— Baissez le volume, exigeai-je.

Un demi-sourire étira ses lèvres sensuelles.

— Je fonctionne déjà en mode assourdi. Ce que tu ressens ne provient pas de moi.

— Vous mentez.

Je songeai aux paroles de Christian, qui m'accusait de fantasmer sur quelqu'un. V'lane n'était pas quelqu'un. Il était *quelque chose*.

— Pas du tout. Tu as bien spécifié que tu ne te laisserais pas... exciter par ma personne. Peut-être es-tu... comment dites-vous cela, vous autres humains ? en chaleur ?

— Nous employons ce terme pour les animaux, pas pour les gens.

— Les bêtes, les hommes, quelle différence ?

— Les *Unseelies*, les *Seelies*, quelle différence ?

Des flocons argentés se cristallisèrent entre lui et moi tandis que l'air se faisait soudain glacial sous le souffle de sa colère princière.

— La différence est trop vaste pour que ton esprit borné la comprenne.

— Parlez pour vous !

— Tu n'es pas nue, à quatre pattes, en train de m'offrir ton charmant petit cul, MacKayla, ce qui se produit lorsque j'use du *Sidhba-jai* sur toi. Une piqure de rappel ?

— Essayez, et je vous tue.

— Avec quoi ?

Je retirai prestement ma main du bouton de ma jupe, au creux de mes reins, pour m'emparer de la lance glissée dans un étui sous mon bras, mais l'arme avait disparu. V'lane me l'avait déjà prise lors de notre dernière rencontre. Comment faisait-il cela ? Il fallait que je trouve une façon de l'en empêcher !

À pas lents, il décrivit un cercle autour de moi. Lorsqu'il fut revenu à son point de départ, son regard était aussi polaire que l'air glacial de la nuit.

— Qu'as-tu fait, *sidhe-seer* ? Tu n'as plus la même odeur.

— J'ai changé de crème hydratante.

Avait-il deviné que j'avais consommé de la chair de ses semblables ? Même si je ne ressentais plus les spectaculaires effets de mon acte de cannibalisme, mon ignoble festin m'avait-il marqué le visage, de même qu'il avait terni une autre part de moi-même, moins visible ? Certes, la viande que j'avais consommée était *unseelie* et non *seelie*, mais cela faisait-il une différence, à ses yeux ? J'en doutais. Ce qui comptait, c'était que j'avais mangé du faë pour voler la puissance faë. En outre, j'en avais donné à un autre être humain. Jamais je ne reconnaîtrais un seul de ses faits devant *aucun* faë.

— Vous aimez ? demandai-je d'un ton léger.

— Tu ne disposes d'aucun pouvoir qui te permettrait de me défier mais malgré ton infériorité, tu n'hésites pas à me tenir tête. Pourquoi ?

— Peut-être parce que je ne suis pas aussi faible que vous le croyez.

Quels effets un morceau de chair royale *seelie* auraient-ils sur moi ? S'il le fallait, je n'hésiterais pas à le savoir. Je pouvais sûrement le paralyser assez longtemps pour planter mes dents quelque part sur lui. La perspective était même terriblement alléchante ! Tout ce pouvoir en moi, en une seule petite bouchée. Ou en dix. À vrai dire, j'ignorais quelle quantité exacte je devais en ingérer afin d'être investie d'une force surhumaine, si j'arrivais jusque-là sans être mortellement blessée.

Il me regarda un instant, puis éclata de rire. L'écho de sa voix m'emplit soudain d'une joie euphorique, presque enivrante.

— Arrêtez ! sifflai-je entre mes dents. Et cessez d'amplifier toutes mes sensations.

— Je suis ce que je suis. Même quand je « baisse le volume », comme tu dis, ma seule présence submerge les simples mortels de...

— Foutaises ! l'interrompis-je. Lorsque vous étiez à genoux sur la

plage en Faery et que vous me touchiez, vous étiez un homme comme les autres, rien de plus.

Cela n'était pas la stricte vérité, mais la situation avait été plus confortable qu'en cet instant. V'lane pouvait atténuer sa puissance de séduction de manière *considérablement* plus efficace s'il le voulait.

— Je sais que vous en êtes capable. Si vous voulez que je vous aide à trouver le *Sin...* hum, le Livre, baissez le volume, à *fond*. Tout de suite. Et n'y touchez plus.

Dani, la jeune *sidhe-seer* dont j'avais récemment fait la connaissance, m'avait avertie du risque qu'il y avait à prononcer à haute voix certaines paroles compromettantes et j'avais adopté sa superstition. Chaque fois que je parlais du *Sinsar Dubh*, surtout la nuit, dans les rues, je m'efforçais de le désigner simplement par « le Livre ».

V'lane scintilla, projetant une vive lueur blanche, puis il disparut, et se matérialisa de nouveau. Je me mordis les lèvres pour ne pas laisser tomber ma mâchoire inférieure. Disparus, les tuniques diaprées, les iris plus étincelants qu'un ciel étoilé, le corps de dieu de l'Amour ! Un homme se tenait à présent devant moi, irrésistiblement sexy, en jeans délavés, veste de motard et bottes de cuir. Un ange de sensualité au teint d'or mat qui aurait oublié ses ailes... Avec ce V'lane-là, je pourrais garder le contrôle de la situation. Avec ce prince faë, je ne me déshabillerais pas plus vite que mon ombre au beau milieu de la rue...

— Faisons un tour, proposa-t-il en me tendant sa main.

Une *sidhe-seer* se promenant au bras d'un faë ? Tous mes instincts me criaient de refuser.

— Je vais vous Nullifier, si je vous touche.

Il me dévisagea quelques instants, comme s'il hésitait à répondre. Puis il haussa les épaules avec une raideur d'automate. Ce geste pourtant humain ne le rendait que plus étranger à mes yeux.

— Seulement si tu le veux, MacKayla. Il faut que tu souhaites me paralyser, ou que tu désires te protéger. Si ce n'est pas le cas, tu peux me toucher.

Il marqua un silence.

— Je n'ai jamais vu aucun autre faë qui ait pris autant de risques que moi en t'offrant une telle intimité. Tu me parles de confiance ? Je t'en donne. Une fois que tu auras posé la main sur moi, tu pourrais changer d'intention, et je serais alors à ta merci.

V'lane, à ma merci ? Voilà qui était tentant ! Je pris sa main. C'était une main d'homme, chaude et solide, mais sans plus. Il entrelaça ses doigts avec les miens. Je n'avais pas tenu la main de quelqu'un depuis une éternité. C'était bon.

— Tu as effectué un séjour dans mon univers, dit-il. Maintenant, c'est moi qui vais passer un peu de temps dans le tien. Montre-moi les

choses pour lesquelles tu donnerais ta vie. Enseigne-moi les coutumes humaines, MacKayla. Explique-moi pourquoi je devrais aimer ce que tu aimes.

Cette créature qui, rien que pour sa dernière incarnation, était âgée de plus de cent quarante-deux mille ans, me demandait des leçons ? Elle voulait que je lui apprenne à aimer et respecter les humains ? À d'autres !

— Vous n'arrêtez jamais, n'est-ce pas ?

— Quoi donc ? demanda-t-il, innocemment.

— D'essayer de séduire. Vous avez juste changé de tactique. Je ne suis pas stupide, V'lane, je suis consciente que même en un million d'années, je serais incapable de vous apprendre à faire attention à nous, mais vous savez ce qui me chiffonne vraiment ? C'est que je ne devrais même pas avoir à justifier notre existence à vos yeux, ou à n'importe quel faë. On était là les premiers. C'est notre planète. Pas la vôtre.

— Si la loi appartient au plus fort, nous avons tous les droits d'occuper ce monde. Nous aurions pu exterminer ton peuple voilà bien longtemps.

— Pourquoi ne pas l'avoir fait ?

— C'est assez complexe.

— J'écoute.

— C'est une longue histoire.

— J'ai toute la nuit.

— Il n'appartient pas aux humains de connaître ni de comprendre les décisions des faës.

— Et voilà, vous prenez encore vos airs supérieurs ! Vous n'êtes pas fichu de faire semblant d'être gentil plus de trois secondes.

— Je ne feins pas, MacKayla. J'essaie d'apprendre à te connaître, de gagner ta confiance.

— Vous y arriveriez mieux en étant là quand j'ai besoin de vous. Pourquoi n'êtes-vous pas venu à mon secours ?

Ma captivité sous le Burren m'avait traumatisée au-delà de ce que je pouvais concevoir, et même si mes blessures avaient guéri, même si j'étais plus forte que jamais, je n'aurais pas juré que l'épreuve avait fait de moi quelqu'un de meilleur.

— J'ai failli mourir. Je vous ai appelé à l'aide.

Il pila net et m'obligea à pivoter sur mes talons pour lui faire face. Son corps était peut-être aussi réel que le mien et son sang aussi chaud, mais le feu qui brillait au fond de ses prunelles n'était pas humain.

— Tu m'as appelé à l'aide ? As-tu dit mon nom ? M'as-tu supplié ?

— J'aurais dû me douter que c'est ça que vous attendiez,

grommelai-je.

Je lui donnai de petits coups sur le torse, du bout du doigt. Aussitôt, des picotements sensuels montèrent le long de mon bras. Même « éteint », il m'allumait encore...

— Ce qui est grave, c'est que j'ai failli *mourir*.

— Tu es vivante, où est le problème ?

— J'ai horriblement souffert, voilà le problème !

Il m'attrapa la main avant que j'aie pu recommencer à le frapper, l'éleva à la hauteur de son visage et effleura de ses lèvres l'intérieur de mon poignet... avant d'y planter ses dents. Je retirai vivement mon bras, en proie à une douleur cuisante.

— Que ce poignet nu est donc vulnérable ! s'écria-t-il. Combien de fois t'ai-je proposé le Bracelet de Cruce ? Non seulement il empêche les *Unseelies* des castes inférieures de te faire du mal, mais si tu l'avais porté, tu aurais pu m'appeler et je serais venu te délivrer. Je te l'ai dit lors de notre première rencontre. Je t'ai offert ma protection à maintes reprises et tu l'as refusée chaque fois.

— Un bracelet peut être enlevé, marmonnai-je.

Mon amertume n'était pas feinte, car c'était une leçon que j'avais payée le prix fort.

— Pas celui...

V'lane se mordit les lèvres, mais trop tard. Il avait gaffé. Sa Toute-Puissante Majesté V'lane le Hautain avait gaffé !

— Ah oui ? demandai-je d'un ton sec. Vous voulez dire qu'une fois que je l'aurai au poignet, je ne pourrai plus jamais m'en débarrasser ? C'est cela, le léger détail que vous avez toujours omis de mentionner ?

— Pour ta sécurité. Comme tu le dis, un bracelet peut être retiré. À quoi cela te servirait-il ? Mieux vaut qu'il ne puisse être enlevé.

Barrons et V'lane avaient tous les deux tenté la même manœuvre : imprimer sur moi leur marque indélébile. Le premier avait réussi. Pas question de laisser le second parvenir à ses fins ! En outre, étant à peu près certaine que Mallucé m'aurait scié le bras sans états d'âme dans le seul but de me débarrasser d'un bracelet, je me réjouissais d'avoir refusé celui que m'offrait le prince faë.

— Vous voulez que je vous fasse confiance, V'lane ? Donnez-moi un autre moyen de vous appeler. Un moyen qui ne me coûte rien.

Il fit la grimace.

— Un prince faë à la disposition d'une *sidhe-seer* ?

— Permettez-moi de vous présenter la situation sous un angle différent. J'ai revu le Livre l'autre soir et je n'avais aucune possibilité de vous alerter.

— Tu l'as vu ? Quand ? Où ?

— Comment puis-je vous appeler ?

— Tu es bien audacieuse, *sidhe-seer* !

— Vous êtes bien exigeant, faë !

— Pas autant que je pourrais l'être.

Avais-je manqué un épisode, ou s'était-il imperceptiblement penché vers moi pendant que nous parlions ? Ses lèvres n'étaient plus qu'à quelques centimètres des miennes. Je pouvais sentir son souffle sur ma peau. Une enivrante odeur de santal émanait de lui.

— Reculez, V'lane, ordonnai-je.

— Je m'apprête à te donner le moyen de m'appeler, *sidhe-seer*.
Calme-toi.

— En m'embrassant ? Bien sûr ! Je ne suis pas si stup...

— Mon nom sur ta langue. Je ne peux t'enseigner à le prononcer. Les humains ne sont pas dotés de la capacité de formuler de telles sonorités. En revanche, je peux t'en faire cadeau en le plaçant sur ta langue avec mes lèvres. Ensuite, il te suffira d'envoyer mon nom sur les ailes du vent pour que j'apparaisse.

Il était si proche de moi que la chaleur de son corps me caressait comme un rayon de soleil. Pourquoi tout était-il si compliqué ? Je ne voulais pas de bracelet. Je ne voulais pas de baiser. Je voulais des moyens de communications simples et normaux.

— Pourquoi pas un téléphone portable ?

— Il n'y a pas d'antennes relais en Faery.

Je fronçai les sourcils.

— Vous êtes capable de plaisanter ?

— Tu affrontes les pires de mes semblables, *sidhe-seer*, mais tu trembles à la perspective d'un baiser.

— Je ne tremble pas. Vous voyez quelque chose trembler, vous ?

Je fourrai dans mes poches mes mains agitées de frémissements tout en défiant V'lane d'un regard résolu. Mon petit doigt me disait qu'avec lui, rien n'était innocent. Surtout pas un baiser.

— Et un téléphone portable éthérique, qui n'aurait pas besoin d'antenne ? insistai-je. Ne me dites pas qu'avec tout le pouvoir que vous vous vantez de posséder, vous ne pouvez pas créer...

— Tais-toi, MacKayla.

Il me saisit par les cheveux et me plaqua contre lui. Incapable de retirer assez vite mes mains de mes poches, je me heurtai contre son torse. J'envisageai un instant de le Nullifier, mais s'il avait réellement l'intention de me faire cadeau d'un moyen de le contacter, il n'était pas question de refuser. Cela faisait partie de mon plan « Pas tous les œufs dans le même panier ». J'avais besoin de toutes les protections, de toutes les armes potentielles, de toutes les chances dont je pouvais me doter. Si j'étais de nouveau en difficulté comme je l'avais été sous le Burren, V'lane viendrait à ma rescousse en quelques secondes. Il avait fallu des heures à Barrons pour me localiser et me retrouver, en

s'orientant sur le signal laissé par mon tatouage.

D'ailleurs, à ce propos...

V'lane passa le bout de ses doigts sur l'arrière de mon crâne, là où Barrons avait imprimé sa marque. Je vis ses pupilles s'étrécir, puis je l'entendis prendre une brusque inspiration. L'espace d'un instant, il parut frémir, comme s'il devait lutter pour conserver sa présente apparence et ne pas revenir à l'ancienne.

— Tu portes sa marque sur toi et tu refuses la mienne ? siffla-t-il entre ses dents.

Puis il referma ses lèvres sur ma bouche.

Les Traqueurs *unseelies* exercent une terreur particulière sur nous autres, *sidhe-seers*, car ils sont capables de localiser le dernier bastion de notre esprit où nous nous retranchons. Ils savent d'instinct où trouver en nous l'enfant terrifié.

Les princes *seelies* également, mais leurs proies sont les femmes en âge d'être séduites. C'est notre corps qu'ils désirent et ils nous pourchassent jusque dans les recoins les plus obscurs de notre libido. Ils séduisent la madone la plus chaste. Vénèrent la fille de joie. Assouviennent nos ardeurs sans jamais défaillir, s'enivrent de notre passion qu'ils amplifient avant de nous la retourner au centuple. Ils sont les maîtres de nos désirs, les experts de nos fantasmes. Ils nous entraînent au bord du gouffre et nous y abandonnent, suspendues au-dessus de l'abîme, griffant l'air de nos ongles lacérés, les suppliant de nous en donner encore.

Sa langue effleura la mienne. Une décharge fulgurante, magnétique, courut dans mon palais avant de me transpercer la langue. La sensation grandit en moi, m'emplit la bouche. Je l'avalai... et fus secouée d'un soudain orgasme, tout aussi brûlant, tout aussi électrique que le picotement qui avait traversé ma langue. Des spasmes de volupté me parcoururent, avec tant d'exquise délicatesse qu'il me sembla que tout mon corps fondait et se liquéfiait. Je manquai de défaillir mais il me retint d'une poigne ferme, et pendant quelques instants, je dérivai dans un espace inconnu, bercée par son rire aux accents de velours noir, entraînée par son désir sans fin. Puis je retrouvai mes esprits.

Quelque chose de puissant et de dangereux était imprimé sur ma langue. Le moyen de parler, avec cette sensation de corps étranger dans ma bouche ?

Il recula d'un pas.

— Attends un peu ; cela va passer.

Cela « passa » avec toute la discrétion d'un orgasme multiple prodigué par une pointe d'acier. Une jouissance mêlée de souffrance, qui me fit vibrer tout entière. Je lui décochai un regard noir, refusant d'admettre combien j'étais secouée.

Il haussa les épaules.

— Et encore, je me suis retenu. L'expérience aurait pu être bien plus... quel est le mot ? Traumatique. Les humains ne sont pas faits pour tenir un nom faë sur la langue. Qu'en dis-tu, MacKayla ? Tu as une part de moi dans ta bouche. En voudrais-tu une autre ?

En le voyant sourire, je sus qu'il ne faisait pas allusion au mot, à la chose que j'avais sur la langue, enroulée sur elle-même et prête à déployer toute sa puissance, dans une fragile cage de porcelaine.

L'année de mes quatorze ans, je m'étais abîmé une dent à l'entraînement des majorettes. Mon dentiste absent, j'avais dû patienter presque deux semaines avant qu'il puisse intervenir. Pendant cette interminable attente, ma langue n'avait cessé de venir se frotter contre l'émail au bord ébréché. J'avais la même impression en cet instant. La sensation d'un corps étranger dans la bouche, et une furieuse envie de l'en faire sortir car il n'avait rien à faire là et que tant qu'il serait sur ma langue, je serais incapable de chasser le prince faë de mes pensées.

— C'est désagréable, grommelai-je.

Son visage s'assombrit, puis la température chuta si bas que mon souffle blanchit dans la nuit soudain glaciale.

— Je t'ai honorée. Jamais je n'ai offert un tel cadeau. Ne le méprise pas.

— Comment est-ce qu'on s'en sert ?

— Si tu as besoin de moi, ouvre la bouche et je serai là.

Je ne le vis pas se déplacer, mais tout d'un coup, ses lèvres se pressèrent contre mon oreille.

— Ne révèle à personne ce que je viens de t'offrir. Si tu en parles, je reprends mon cadeau.

Il disparut avant d'avoir achevé sa phase. Ses paroles flottèrent dans l'air, tel le sourire du chat du Cheshire.

— Attendez, je croyais que vous vouliez des informations, à propos du *Sinsar Dubh* !

J'avais été tellement surprise par son départ abrupt que j'avais parlé sans réfléchir. Je le regrettai aussitôt. Les mots que je venais de prononcer étaient aussi lourds et collants que la moiteur de Géorgie. Il me sembla que l'écho répétait avec insistance *Sinsar Dubh*, gémissant dans la brise nocturne, filant dans l'obscurité telle une flèche, vers des oreilles plus noires encore, et j'eus l'impression que je venais de me tatouer un énorme X rouge sur la peau.

Je n'avais aucune idée de l'endroit où V'lane avait disparu, ni de la raison pour laquelle il était parti aussi vite, mais je songeai que le plus sage serait de l'imiter.

Avant que j'aie pu faire un geste, une main se posa sur mon épaule.

— Moi, j'en veux bien, Mademoiselle Lane, dit Jéricho Barrons d'un ton menaçant. Mais d'abord, j'aimerais savoir ce que diable vous faisiez là, à l'embrasser.

Je pivotai sur mes talons en soupirant d'agacement. Barrons a la manie de jaillir de nulle part sans prévenir, à l'instant où je l'attends le moins et au moment le plus inopportun. Je le regardai longuement, car c'était la seule façon pour moi de m'accoutumer à son apparition impromptue. Barrons rayonne d'une présence si magnétique qu'il semble occuper dix fois l'espace dans lequel il se trouve. J'aimerais bien savoir pourquoi. Parce qu'un *Unseelie* est logé sous sa peau ? Et je serais curieuse de savoir quel âge il a vraiment...

Je devrais avoir peur de lui. Parfois, au cœur de la nuit, lorsque je suis seule et que je pense à lui – surtout si je me le représente portant le cadavre d'une femme, et que je revois l'expression de son visage ensanglanté – je suis en effet terrifiée.

En revanche, quand il se tient en face de moi, je ne ressens aucun effroi.

Je me demande parfois s'il est possible à quelqu'un de jeter un sortilège « hypnotisant » et de se dissimuler derrière un voile d'illusion si parfait qu'il tromperait tous les sens, y compris ceux des *sidhe-seers*.

— Il y a quelque chose sur votre revers, dis-je en essuyant celui-ci de la main.

Barrons est également méticuleux. Jamais il ne tolérerait une tache ou une déchirure sur ses vêtements. Pourtant, ce soir, sur le côté gauche de sa veste sombre s'étalait une tache luisante. J'étais en train d'épousseter le costume d'un... disons *homme*, faute de mieux, plus âgé que Mathusalem, et qui hantait les couloirs des Miroirs Sombres en promenant des cadavres. Cela était aussi absurde que de broser les dents d'un loup, ou d'essayer de discipliner sa fourrure avec du gel pour les cheveux.

— Et je n'étais pas en train de l'embrasser !

Et j'aimerais fichtrement bien savoir ce que diable vous fabriquez avec cette femme dans ce miroir, me retins-je d'ajouter. Mon père utilisait souvent une expression latine. *Res ipsa loquitur*. Les choses parlent d'elles-mêmes. Je savais ce que j'avais vu et désormais, je surveillais Barrons. Ainsi que mes arrières.

Il écarta ma main de son torse.

— Dans ce cas, que faisait sa langue dans votre bouche ? J'imagine qu'il voulait tester votre réflexe de contraction du larynx...

Il m'adressa un sourire glacial.

— Est-ce une technique efficace, Mademoiselle Lane ? Êtes-vous assez... réactive ?

Barrons n'hésite pas à glisser des sous-entendus graveleux dans la conversation, sans doute dans l'espoir de me clouer le bec. Il doit s'attendre à ce qu'en bonne fille du Sud à l'éducation parfaite, je pousse un petit cri effarouché et m'en tienne là. En général, s'il m'arrive en effet de retenir un petit cri effarouché, je ne m'en tiens pas là...

— Je n'avale pas, si c'est ce que vous voulez savoir, répliquai-je en lui décochant mon sourire le plus angélique.

— J'ai l'impression que c'est plutôt le contraire. Sa langue vous descendait jusqu'à l'estomac et on aurait dit que vous en redemandiez.

— Seriez-vous jaloux ?

— Cela supposerait un investissement émotionnel de ma part. Le seul investissement que je place en vous, c'est mon temps, et j'espère en être largement récompensé. Parlez-moi du *Sinsar Dubh*.

Je regardai ma main qui avait touché sa veste et la tournai légèrement vers la lumière. Dans la nuit, le rouge devient noir. Je la portai à mes narines. Elle sentait le cuivre. Allons, bon, du sang. Au demeurant, en étais-je vraiment surprise ?

— Vous vous êtes battu ? Non, laissez-moi deviner. Vous avez encore sauvé un chien blessé ?

— J'ai saigné du nez.

— Saigné du nez, mes f...leurs !

— Fleurs ?

— Fesses. Comme les vôtres, qui mériteraient d'être bottées.

— Le Livre, Mademoiselle Lane.

Je scrutai ses iris insondables. Un Envahisseur s'y dissimulait-il ? Il me sembla qu'une créature sans âge me rendait mon regard.

— Rien à signaler, répliquai-je.

— Dans ce cas, pourquoi avez-vous fait appel à lui ?

— V'lane ? Je ne l'avais pas revu depuis ma dernière rencontre avec le Livre. Je l'informe, lui aussi. Vous n'êtes pas le seul requin dans la mer, Barrons.

Il darda sur moi un regard vibrant de mépris.

— Il est dans la nature des faës de faire des femmes humaines leurs esclaves sexuelles, Mademoiselle Lane. Il est dans la nature des femmes de devenir des esclaves. Essayez d'échapper à cette fatalité.

— Je ne suis l'esclave de personne et je vous interdis de proférer de telles horreurs ! protestai-je au nom de toutes les femmes, prête à en découdre.

Il se détourna et s'en alla.

— Vous portez ma marque, Mademoiselle Lane, dit-il par-dessus son épaule, et si je ne me trompe pas, vous portez désormais la sienne. Qui est votre maître ? Je ne pense pas que ce soit vous.

— Je le suis *également*, rétorquai-je à Barrons, qui était déjà loin et commençait à disparaître dans l'obscurité. Et je ne porte *pas* sa marque !

Au fait, qu'en savais-je ? Que V'lane m'avait-il tatoué sur la langue ? Je serrai les poings tout en regardant Barrons s'éloigner.

Soudain, j'entendis des pas énergiques derrière moi. Instinctivement, je cherchai ma lance. Elle était de nouveau à sa place, dans son étui sous mon bras. Il fallait que je comprenne comment V'lane réussissait à me la subtiliser. L'avait-il remise lorsqu'il m'avait embrassée ? Était-il possible que je n'aie rien remarqué ? Pouvais-je persuader Barrons de la protéger par un sort, afin que nul ne puisse me l'enlever ? Il semblait très désireux de me voir la porter.

Un groupe de Rhino-boys à la vilaine peau grisâtre passa à ma hauteur. Aussitôt, je feignis de chercher quelque chose dans mon sac, autant pour m'interdire de les regarder, de les compter et d'essayer de savoir s'ils étaient nouveaux en ville, que pour dissimuler mon visage. Je n'aurais pas été surprise d'apprendre que le Haut Seigneur faisait placarder des avis de recherche illustrés par mon portrait. Peut-être était-il temps de changer de nouveau de coiffure, et de faire l'acquisition de casquettes ou de perruques...

Je me remis en marche vers la librairie. Il n'avait pas échappé à mon esprit embrumé par la volupté que V'lane avait disparu à l'instant même où Barrons était apparu. Peut-être ce dernier n'était-il pas un Envahisseur mais un *Unseelie* encore plus dangereux que tous ceux que j'avais vus jusqu'à présent ? Dans un monde qui s'assombrissait de jour en jour, Barrons possédait un sacré talent pour tenir à distance des monstres plus épouvantables les uns que les autres.

Parce que c'était un monstre bien pire ?

Lundi, réveil difficile.

En général, je bondis du lit dès que j'ouvre les yeux. Ma vie n'est pas exactement celle dont j'avais rêvé mais c'est la seule que j'ai, alors j'essaie d'en tirer le meilleur parti. Pourtant, certains matins, j'ai beau essayer d'attaquer ma journée avec optimisme pour en retirer tout le bonheur qu'elle voudra bien m'offrir – même si celui-ci se résume à un café au lait surmonté d'une couche de crème et saupoudré de cannelle, ou à vingt minutes de rock endiablé au son de mon iPod entre les rayonnages de la librairie –, je me réveille courbaturé, alourdie par de mauvais rêves qui me collent à la peau jusqu'au soir.

Ce matin, j'en étais couverte.

J'avais de nouveau rêvé de cette belle femme en train de mourir.

À présent que ce cauchemar m'était revenu, je me demandai comment j'avais pu l'oublier si longtemps. Pendant des années, lorsque j'étais enfant, il m'avait hantée, à tel point que j'avais fini par confondre le rêve et la réalité et que je n'aurais pas été surprise de croiser cette femme alors que j'étais bien réveillée.

J'ignorais ce qui me rendait si triste à propos de cette inconnue ; je savais seulement qu'il lui arrivait quelque chose d'affreux et que j'aurais donné ma vie pour sauver la sienne. Pour elle, j'aurais brisé toutes les lois, piétiné toutes les morales. À présent que j'avais appris qu'Alina et moi avions été adoptées, je commençais à soupçonner qu'il ne s'agissait pas d'un rêve mais d'un souvenir remontant à ma plus tendre enfance, que l'on avait tenté d'effacer mais qui revenait me hanter dans mon sommeil, lorsque mon esprit s'affranchissait de toute censure.

Cette belle femme au regard désespéré était-elle notre mère biologique ?

Avait-elle renoncé à nous élever parce qu'elle était condamnée, et sa tristesse était-elle due au chagrin d'être obligée de nous abandonner ?

D'un autre côté, si elle nous avait fait adopter, se sachant mourante, pourquoi nous avoir envoyées aussi loin ? Si j'étais réellement une O'Connor, comme l'affirmait Rowena, Grande Maîtresse des *sidhe-seers*, Alina et moi étions probablement nées sur le sol irlandais. Pourquoi notre mère nous avait-elle fait quitter le pays ? Pourquoi ne pas nous avoir confiées à des gens qui auraient pu nous enseigner quel était notre héritage et faire de nous des *sidhe-seers* comme les autres ? Pourquoi avoir fait jurer à nos parents adoptifs de nous élever dans une petite ville et de ne jamais nous autoriser à nous rendre en Irlande ? De quoi avait-elle tenté de nous protéger ? Qu'avait-elle voulu éloigner de nous ?

Y avait-il d'autres souvenirs que ma mémoire d'enfant avait maintenus dans l'oubli ? Si c'était le cas, il fallait que je les retrouve, que je les libère, que la vérité se révèle.

Je me rendis à la salle de bains pour prendre une douche. Je réglai le mitigeur sur la température la plus chaude possible et regardai le jet d'eau brûlante charger l'air de vapeur. Je frissonnais de froid. Du plus loin qu'il m'en souvienne, ce rêve m'avait toujours glacée. Dès que la femme mourante apparaissait, un froid mortel s'abattait sur moi, et ce matin-là n'échappait pas à la règle.

Parfois, mes rêves prennent une telle consistance que j'ai du mal à croire qu'ils ne sont qu'une errance de mon subconscient au hasard d'une carte capricieuse et mouvante. Parfois, il me semble que le Rêve est un pays qui existe bel et bien quelque part, repéré par une latitude

et une longitude précises, doté de règles et de lois, de régions dangereuses et d'habitants dont il faut se méfier.

Il paraît que si on meurt dans un rêve, notre cœur cesse effectivement de battre. J'ignore si cela est vrai. Je n'ai jamais rencontré personne qui soit mort en rêve et puisse me le confirmer... Peut-être parce que tous ceux à qui cela est arrivé sont réellement morts ?

L'eau brûlante lava mon corps, mais pas mon esprit. Aucun savon n'aurait pu chasser ce pressentiment qui me collait à la peau : une mauvaise journée s'annonçait.

Je n'avais pas idée à quel point.

*
* *

Je me souviens qu'en cours de psycho, on nous avait parlé des zones de réconfort.

Les gens ont tendance à en chercher et à y rester. Une zone de réconfort peut être un état d'esprit. Par exemple, croire en Dieu offre une zone de réconfort à beaucoup d'entre nous. Comprenez-moi bien : je n'ai rien contre la foi. Je pense seulement que croire dans le seul but de se sentir en sécurité ne suffit pas. Je pense que la foi n'a pas d'autre justification qu'elle-même. Il me semble que l'on ne devrait croire que parce que tout au fond de soi, on sait sans aucun doute possible que *quelque chose* d'infiniment plus vaste, plus sage et plus aimant que nous ne pouvons le concevoir s'intéresse de près à l'Univers et à ce qui s'y passe. Parce que l'on pressent que, malgré la fureur avec laquelle certaines forces obscures tentent d'étendre leur domination, il existe un Pouvoir suprême.

Personnellement, c'est ma zone de réconfort.

Les zones de réconfort peuvent aussi être des endroits réels. Le fauteuil préféré de votre père, que votre mère menace depuis des années de donner aux bonnes œuvres, avec ses ressorts aplatis et sa tapisserie usée jusqu'à la trame, mais dans lequel, immanquablement, votre père se détend chaque soir. Ou bien le coin de la cuisine où votre mère prend son petit déjeuner, parce que c'est là que les rayons du soleil tombent au meilleur angle le matin à l'heure où elle boit son café, l'auréolant de lumière dorée. Ou encore le jardin planté de roses que la vieille dame d'à côté entretient à la perfection malgré l'implacable chaleur de l'été, et qui vous met de bonne humeur pour la journée.

Ma zone de réconfort *physique*, c'est la librairie.

À l'intérieur, je suis en sécurité. Tant que les lampes sont allumées, aucune Ombre ne peut y entrer. Barrons a protégé

l'immeuble contre mes ennemis : le Haut Seigneur, Derek O'Bannion, qui veut ma mort parce que j'ai tué son frère et lui ai volé la lance, les effroyables Traqueurs *unseelies*, qui n'ont rien de personnel contre moi mais pourchassent et abattent les *sidhe-seers* par principe, ainsi que tous les faës, y compris V'lane. Si, par un hasard aussi malencontreux qu'improbable, quelque créature parvenait à s'y introduire, j'ai tout un arsenal fixé au sparadrap sur moi, sans compter les armes, lampes-torches, flacons d'eau bénite et autres gousses d'ail que j'ai dissimulés dans tous les endroits stratégiques du magasin.

Ici, rien ne peut m'atteindre. Il y a bien le propriétaire lui-même, mais si Barrons doit me faire du mal, il attendra d'en avoir fini avec moi. Et comme je suis loin d'avoir retrouvé le Livre, ce n'est pas demain la veille. Voilà une pensée relativement réconfortante.

Vous voulez connaître quelqu'un ? Je veux dire, le connaître vraiment ? Enlevez-lui sa zone de réconfort et regardez ce qui se passe.

Je savais que c'était une erreur de monter au deuxième étage pour cataloguer les livres, en laissant la porte ouverte et ma caisse sans surveillance deux niveaux en contrebas. Mais après une journée fort calme, j'avais relâché ma surveillance. Après tout, il faisait jour et j'étais dans la librairie. Je ne risquais rien.

Lorsque la clochette de l'entrée tinta, je criai « J'arrive ! », rangeai sur la tranche, afin de le retrouver plus facilement, le livre que je m'apprêtais à cataloguer, puis courus vers l'escalier.

Lorsque je passai devant la dernière rangée de rayonnages, quelque chose qui ressemblait à une batte de base-ball me frappa aux tibias.

Je fis un vol plané, tête la première, sur le parquet de chêne. Puis une furie se jeta sur mon dos et tenta de réunir mes poignets derrière moi.

— Je l'ai ! hurla-t-elle.

Mes f...leurs, ça, c'est ce qu'elle croyait ! Je ne suis plus aussi gentille que je l'étais autrefois. Je me retournai, la pris par les cheveux et tirai assez fort pour *me* donner une bonne migraine, juste par compassion.

— Aïe !

Les femmes ne se battent pas de la même façon que les hommes. Pour rien au monde vous ne pourriez me convaincre de frapper une adversaire au niveau des seins. Je sais combien les miens sont douloureux lors de mes ragnagnas, et ils nous servent tout de même à nourrir nos bébés.

Sans lâcher les cheveux de la harpie, je repoussai vivement celle-ci, la fis rouler sur le dos sans ménagement et la saisis à la gorge. J'allais l'étrangler lorsqu'une seconde amazone se jeta sur moi. Cette fois-ci, j'avais perçu l'approche de l'ennemie. Je reculai vivement mon

coude, lui assénant un coup violent à l'abdomen. Elle se plia en deux et roula un peu plus loin. Une troisième m'assaillit à son tour, que je frappai au visage. Son nez céda sous mon poing dans un craquement, et du sang en jaillit.

Trois nouvelles assaillantes apparurent... et le combat prit un tour nettement moins *fair-play*. Toutes mes illusions concernant la façon dont les femmes se battent se dissipèrent rapidement et j'oubliai que nous étions supposées être plus douces et plus respectueuses. Je cognai au hasard, ne cherchant qu'à faire mal, et mes coups furent accueillis par moult gémissements et ahanements de douleur. Plus je tapais fort, mieux c'était. Six contre une, ce n'était pas du jeu !

Je sentis que je me métamorphosais, de même que le jour où, dans un entrepôt de la Zone fantôme, j'avais combattu Mallucé et les mignons du Haut Seigneur, aux côtés de Barrons. Je me changeais en une force avec laquelle il fallait compter, une fille téméraire défendant sa peau, même sans l'aide ténébreuse de la chair *unseelie* (ce qui ne m'empêchait pas de regretter de ne pas en avoir un morceau à ma portée).

Je devenais *sidhe-seer*, plus forte, plus audacieuse, plus rapide qu'une simple humaine, frappant avant la précision d'un tireur d'élite et l'habileté d'un tueur à gages.

Seul petit problème : comme en témoignaient leurs uniformes vert pâle aux armes de Post Haste, Inc., mes adversaires aussi étaient *sidhe-seers*.

Les scènes de combat m'ennuient dans les films, et puisque c'est moi qui raconte cette histoire, je vais passer rapidement sur les détails de la lutte. J'étais en nette infériorité numérique mais, pour une raison que j'ignorais, mes assaillantes semblaient avoir un peu peur de moi. J'en déduisis qu'elles avaient été envoyées par Rowena, qui les avait sans doute prévenues que j'étais retorse et imprévisible.

Ne vous y trompez pas, j'y laissai quelques plumes. Six *sidhe-seers*, cela représente une véritable armée, et celles-ci m'en firent voir de toutes les couleurs, mêmes si elles ne réussirent pas à me maîtriser.

Avec quelle rapidité une situation peut basculer, passant de « mauvaise » à « irréparable », vous laissant au milieu des décombres, pensant : « Eh, minute ! Qui a la télécommande ? Peut-on rembobiner ? Est-ce que je peux revenir trois petites secondes en arrière et recommencer la scène différemment ? »

Je ne voulais pas la tuer.

Seulement, lorsque je compris qu'elles étaient *sidhe-seers*, j'essayai de discuter avec elles, mais aucune ne voulut m'écouter. Elles étaient résolues à m'assommer, et j'étais tout aussi résolue à ne pas les laisser m'emmener jusqu'à l'Abbaye contre ma volonté. J'irais selon mes propres conditions, de la façon qui me conviendrait, lorsque je me

sentirais en sécurité... ce qui, après ce coup bas de Rowena, risquait de ne jamais se produire.

C'est lorsqu'elles exigèrent que je leur remette la lance, tout en me fouillant dans l'espoir que je la portais sur moi, qu'un déclic se fit dans mon esprit et je compris que si Rowena les avait envoyées, ce n'était pas pour me kidnapper mais pour *me prendre mon arme*. Comme si elle en avait le droit ! C'était *moi* qui l'avais volée. *Moi* qui l'avait payée le prix du sang. Elle voulait m'enlever mes seules défenses ? Il faudrait me passer sur le corps ! Personne ne me dépouillerait de cette source de pouvoir si chèrement acquise.

Je mis la main sous ma veste pour sortir ma lance, dans l'intention de la brandir d'un air menaçant, afin de les faire reculer et de les ramener à la raison. Alors que je venais de la dégainer du holster fixé sous mon bras, la brune en casquette de base-ball plongeait vers moi.

Et s'empala sur la pointe avec violence.

— Oh ! gémit-elle.

Ses lèvres s'arrondirent sur ce cri, ses yeux cillèrent. Elle toussa un flot de sang qui vint rougir ses dents.

Tous les regards se tournèrent vers ma main, puis vers, le sang qui tachait son chemisier à rayures, puis sur la lance logée dans sa poitrine. Je ne saurais dire qui était la plus choquée. Je fus tentée d'abandonner l'arme et de m'éloigner aussi loin que possible de la terrible blessure que venaient d'infliger à la malheureuse ces quelques centimètres d'acier meurtrier, mais même dans des circonstances aussi dramatiques, je ne pouvais me résoudre à abandonner la lance. Elle était ma bouée de sauvetage, mon seul moyen de survie, mon unique bouclier dans les rues obscures grouillant d'ennemis.

La brune battit des cils et soudain, parut s'endormir. Après tout, quoi d'étonnant ? La mort n'est qu'un grand sommeil. Elle fut prise de tremblements, puis se cambra en se contorsionnant. Un flot de sang jaillit de la plaie ouverte, tandis que je demeurais figée, tenant toujours l'arme. Ceci n'était pas la substance verdâtre qui jaillissait lorsque je poignardais un *Unseelie*. Ce qui maculait à présent sa chemise, son pantalon, *moi*, tout... c'était du sang humain. Je fus parcourue d'un frisson brûlant et glacé à la fois. Un afflux de questions affolées submergea mon esprit, m'interdisant toute réflexion. Je tendis la main vers elle, mais elle ferma les yeux et retomba en arrière.

— J'appelle une ambulance, m'écriai-je.

Deux *sidhe-seers* la rattrapèrent avant qu'elle s'effondre sur le sol, où elles l'étendirent avec précaution tout en échangeant des instructions d'une voix tendue.

Je cherchai mon portable.

— Quel est le numéro des urgences, ici ?

J'aurais dû le savoir. Je l'ignorais. La fille était d'une immobilité effrayante. Son visage était livide, ses paupières fermées.

— Il est trop tard, me répondit l'une de mes assaillantes d'un ton mauvais.

Au diable l'aide médicale !

— Il y a une autre façon de la sauver ! m'exclamai-je.

Pourquoi n'avais-je pas conservé quelques-uns de ces maudits sandwiches ? Où avais-je la tête ? En fait, le plus simple serait que j'aie en permanence sur moi des morceaux de chair *unseelie* vivante, où que j'aille.

— Tenez-la tranquille.

Je pouvais encore me ruer dehors, attraper le premier faë noir venu, le ramener ici de force et en faire manger à la blessée. Elle s'en sortirait. J'allais réparer mon geste. Elle n'était pas morte. C'était impossible. La chair *unseelie* allait la guérir. Au moment où je me précipitais vers l'escalier, l'une des *sidhe-seers* me saisit d'une poigne ferme, m'obligeant à piler net.

— Elle est morte, pauvre idiote ! siffla-t-elle. Il est trop tard. Tu paieras pour ça.

Elle me repoussa d'une violente bourrade qui me projeta contre un rayonnage.

Alors que je regardais les femmes en vert se rassembler autour du corps étendu, mon avenir passa devant mes yeux en un éclair. Elles allaient appeler la police. Je serais arrêtée. Jayne m'enfermerait en prison et jetterait la clé. Jamais il ne croirait à la thèse de la légitime défense, *a fortiori* avec une lance fort ancienne que j'avais volée. Il y aurait un procès. Mes parents devraient venir en Irlande. Cela détruirait le peu d'espoir qu'il leur restait. Une fille pourrissant dans sa tombe, l'autre derrière les barreaux.

Elles soulevèrent la morte et se dirigèrent vers l'escalier, emportant le corps vers le rez-de-chaussée.

Elles dérangeaient la scène de crime ! S'il me restait le moindre espoir de prouver que j'étais innocente, celle-ci devait rester intacte.

— Vous ne devriez pas faire ça. Vous n'appellez pas la police ?

Peut-être pouvais-je quitter le pays avant qu'elles aient prévenu les autorités ? Peut-être Barrons pouvait-il rattraper la situation ? ou V'lane ? C'est que j'avais des amis haut placés, moi. Des amis qui tenaient à me voir rester en vie et libre de mes mouvements afin d'exécuter leurs quatre volontés...

L'une d'elles me lança un regard meurtrier par-dessus son épaule.

— Tu les as bien regardés, les *gardai*, depuis quelque temps ? demanda-t-elle d'un ton méprisant. De toute façon, la police des humains n'a rien à faire avec nous. Nous maintenons l'ordre nous-mêmes. Nous l'avons toujours fait. Nous le ferons toujours.

Ses paroles étaient lourdes de menaces.

Je penchai la tête au-dessus de la balustrade pour les voir réapparaître au rez-de-chaussée. L'une d'elles leva les yeux vers moi.

— N'essaie pas de t'enfuir, grinça-t-elle entre ses dents. Nous te retrouverons.

— C'est ça. Pensez à prendre un ticket, parce que vous allez devoir attendre votre tour, marmonnai-je tandis qu'elles ouvraient la porte à la volée.

— J'ai besoin de vous emprunter une voiture, dis-je à Barrons lorsqu'il entra dans le magasin ce soir-là, un peu après vingt et une heures.

Il portait un costume à la coupe parfaite, une chemise blanche impeccablement repassée et une cravate rouge sang. Ses cheveux noirs étaient lissés vers l'arrière, soulignant son visage à la ténébreuse beauté. Des boutons de manchette en diamant brillaient à ses poignets. Tout son être bruissait d'énergie contenue, saturant l'air autour de lui. Ses yeux brillaient avec une extraordinaire intensité, parcourant l'espace alentour d'un œil d'aigle.

J'avais connu le poids de ce corps sur le mien, j'avais été l'objet de ces regards brûlants. Je chassai ces souvenirs de mon esprit. Maintenant, j'ai en moi une boîte dont j'ignorais autrefois l'existence. Je n'en avais jamais eu besoin jusqu'alors. Elle est cachée au plus profond de moi, dans les recoins les plus sombres de mon être. Elle est scellée sous vide, blindée, insonorisée. C'est là que je garde les pensées dont je ne sais que faire et qui m'empêchent d'avancer. Mon festin macabre de chair *unseelie* s'y trouve et il cogne comme un sourd contre les parois. Je tente d'y enfermer également le baiser que j'ai échangé avec Barrons, mais il s'en échappe de temps en temps.

Je ne rangerai pas la mort de la *sidhe-seer* dans ma boîte. Il me fallait regarder mon acte bien en face pour continuer d'aller de l'avant.

— Pourquoi ne pas demander à votre petit copain de Fairyland de vous emmener... là où vous voulez aller ?

C'était une idée, mais elle entraînait d'autres que je n'avais pas encore eu le temps d'approfondir. En vérité, autrefois, lorsque j'avais de très, très gros soucis – par exemple, me casser un ongle alors que je sortais de chez la manucure, ou m'apercevoir que Betty était allée à Atlanta avec sa mère et y avait acheté la même robe rose que moi pour le bal de fin d'année, anéantissant tout le plaisir de la soirée – je prenais ma voiture, mettais la musique à fond et roulais pendant des heures, jusqu'à ce que je me sois calmée.

Je ressentais le besoin de cet exutoire ce jour-là, de me perdre dans la nuit et de sentir le rugissement d'une puissante cylindrée

obéissant à mes ordres. Mon corps était couvert de bleus et j'avais le cœur au beurre noir. J'avais tué une jeune femme ce jour-là. Que je l'aie voulu ou non, elle était morte. Je maudis le caprice du destin par lequel nous avions choisi le même instant, moi pour dégainer mon arme, elle pour plonger vers moi.

— Non, je ne suis pas d'humeur à demander à mon petit copain de Fairyland.

Barrons esquissa un sourire. Or, il sourit à peu près aussi souvent que le soleil brille sur Dublin... et cela me fait le même effet : je me sens soudain toute tiède et vaguement hébétée.

— Je suppose que vous n'accepteriez pas de l'appeler ainsi la prochaine fois que vous le verrez, juste pour que j'aie le plaisir de voir sa tête ?

— Je ne crois pas que cela marcherait, Barrons, lui susurrai-je. Tout le monde décampe à votre arrivée. Comme si on avait peur de vous. Bizarre, non ?

Mon humour suave chassa cette ombre de sourire.

— Aviez-vous une voiture précise en tête, Mademoiselle Lane ? Ce soir, il me fallait de la testostérone.

— La Viper.

— Et pour quelle raison devrais-je vous laisser la conduire ?

— Parce que vous avez une dette envers moi.

— Pourquoi ai-je une dette envers vous ?

— Parce que je vous supporte.

Cette fois-ci, il sourit pour de bon. Je ricanai en détournant les yeux.

— Les clés du garage se trouvent dans le tiroir du haut de mon bureau, côté droit.

Je lui lançai un regard acéré. Tiens, il me disait où il rangeait ses clés ? S'agissait-il d'un début de négociation ? Me proposait-il de renforcer notre tandem en m'accordant plus de confiance ?

— Bien entendu, vous le saviez déjà, reprit-il d'un ton cassant. Vous êtes tombée dessus la dernière fois que vous êtes venue fureter dans mon cabinet de travail, j'ai été surpris que vous ne tentiez pas de vous en servir, l'autre jour, au lieu de fracturer une fenêtre. Vous m'auriez épargné une contrariété.

Barrons mérite qu'on le contrarie. Il est le... le *je-ne-sais-quoi* le plus contrariant que j'aie jamais rencontré. Si je n'avais pas eu le réflexe d'utiliser ses clés la nuit où j'étais entrée par effraction dans son garage, c'est parce que j'avais été tellement persuadée qu'il y enfermait un terrible secret qu'il ne m'était pas venu à l'esprit qu'il puisse laisser les clés traîner ainsi. (Il garde effectivement un terrible secret là-bas. Je n'ai simplement pas réussi à le découvrir.) La vidéo de surveillance installée dans le garage avait enregistré ma visite

nocturne. Barrons en avait déposé une copie devant la porte de ma chambre.

— Laissez-moi deviner... Vous avez aussi caché des caméras dans l'immeuble ?

— Inutile, Mademoiselle Lane. Je peux sentir votre odeur. Lorsque vous êtes entrée dans une pièce, je le sais. Et je vous connais. Vous êtes une fouineuse.

Je ne tentai même pas de nier. Bien sûr, je fouinais ! Par quel autre moyen étais-je supposée en apprendre plus ?

— Vous ne pouvez pas détecter mon passage rien qu'à mon parfum ! protestai-je.

— Ce soir, je sens une odeur de sang, Mademoiselle Lane, et ce n'est pas le vôtre. Que s'est-il passé, aujourd'hui ? Qui a saigné dans mon magasin ?

— Où est l'Abbaye ? contrai-je tout en effleurant ma pommette tuméfiée.

J'y avais appliqué de la glace, mais trop tard. Elle était douloureuse et brûlante sous mes doigts. J'avais reçu la plupart des coups sur le corps. Mes côtes étaient couvertes d'ecchymoses, j'avais du mal à respirer et ma cuisse droite n'était plus qu'une énorme contusion. Mes tibias étaient tout bosselés. J'avais craint de m'être brisé plusieurs doigts dans la bagarre, mais à part le fait, qu'ils avaient doublé de volume, ils semblaient intacts.

— Pourquoi ? C'est là que vous comptez vous rendre ce soir ? Est-ce bien raisonnable ? Et si elles vous attaquent ?

— Je me suis sortie de pires situations. Comment m'avez-vous retrouvée, hier soir ? Étiez-vous en train de me chercher ?

Cette question me tracassait. Pourquoi était-il arrivé au moment où j'étais en compagnie de V'lane ? La coïncidence était trop belle pour en être une !

— Pure coïncidence, répondit-il en haussant les épaules, comme s'il avait lu dans mon esprit. Je me rendais chez Chester. D'où viennent ces bleus ?

Chez Chester. L'endroit où l'inspecteur O'Duffy avait discuté avec un dénommé Ryodan, lequel, selon Barrons, parlait à tort et à travers... de Barrons lui-même. Je me promis de trouver Chester, de remonter la piste du mystérieux Ryodan et de voir ce que je pourrais apprendre de ce côté.

— Je me suis battue contre d'autres *sidhe-seers*. Si vous ne voulez pas répondre à mes questions, à votre guise, Barrons, mais évitez de me traiter comme une idiote.

— Je savais que vous étiez dans les parages, hier soir. J'ai effectué un détour pour m'assurer que vous alliez bien. Comment s'est conclue cette bagarre ? Pas trop de casse pour vous ?

— Pas trop. Rassurez-vous, ce qui vous intéresse en moi est intact. Votre détecteur d'Objets de Pouvoir est toujours en état de fonctionnement.

Ma main se posa sur la base de mon crâne.

— C'est le tatouage qui vous a permis de me localiser aussi facilement ?

— Je capte votre présence lorsque vous êtes dans les environs.

— Génial, grommelai-je.

— Si vous le voulez, je peux vous l'enlever, proposa-t-il, mais cela risque d'être... douloureux.

Son regard incandescent croisa le mien et nous nous scrutâmes un long moment. Dans les profondeurs d'obsidienne de ses iris, il me sembla retrouver les ténèbres de la caverne de Mallucé, et l'imminence de ma propre mort.

Tout au long de l'histoire, les femmes ont payé cher le droit d'être protégées. Un jour, je m'en affranchirai.

— Je peux le supporter. Où est l'Abbaye, Barrons ?

Il écrivit « Abbaye d'Arlington » suivi d'une adresse sur un morceau de papier, prit sur un rayonnage une carte qu'il marqua d'une croix et me tendit le tout. C'était à plusieurs heures de route de Dublin.

— Voulez-vous que je vous y accompagne ?

Je secouai la tête.

— Dans ce cas, bonsoir, Mademoiselle Lane.

— Et la chasse aux Objets de Pouvoir ?

Voilà une éternité que nous n'étions plus partis en expédition.

— Bientôt. Je suis occupé ailleurs, en ce moment.

— Occupé à quoi ?

C'était le genre de questions naïves auxquelles il lui arrivait parfois de répondre.

— Entre autres choses, à identifier ceux qui ont enchéri sur la lance.

Je me souvins qu'il avait trouvé sur l'ordinateur portable de Mallucé, sous le Burren, plusieurs noms de compétiteurs lors d'une vente aux enchères de la fameuse lance. Il tentait sans doute de découvrir s'ils détenaient des articles qui l'intéressaient, et que nous irions dérober dès qu'il se serait procuré une carte des lieux et qu'il aurait mis un plan au point. Une partie de chasse aux Objets de Pouvoir se profilait à l'horizon. Avec surprise, je m'aperçus que je l'attendais avec impatience.

Barrons me salua de la tête et s'en alla. Je regardai la porte se refermer derrière lui. Parfois, j'avais la nostalgie de l'époque où je venais de faire sa connaissance et où je le prenais pour un homme un peu trop arrogant, sans plus. Juste un homme. Il ne l'était pas, et s'il y

a une leçon que j'avais – durement – apprise ces derniers temps, c'est que l'on ne rejoue pas le passé. Jamais. Ce qui est fait est fait, les morts ne reviennent pas à la vie (enfin, la plupart d'entre eux ; Mallucé avait connu quelques petits soucis à ce sujet) et que tous les regrets du monde n'y changeront rien. Si cela avait été le cas, Alina aurait été vivante, et moi, je ne serais pas ici.

Je pris le téléphone pour composer le numéro que j'avais cherché un peu plus tôt. Je ne fus guère surprise de constater qu'il y avait encore quelqu'un pour me répondre, malgré l'heure tardive, chez Post Haste, Inc., la société de livraison express qui servait de couverture aux *sidhe-seers* de Rowena. Celles-ci, sous prétexte d'assurer la livraison de lettres et de colis, surveillaient tout ce qui se passait dans la ville et aux alentours.

Leur maison mère, une abbaye, était assez éloignée de Dublin. On m'informa d'un ton guindé que Rowena s'y trouvait présentement.

— Parfait. Annoncez à la vieille chouette que j'y serai dans deux heures, déclarai-je avant de raccrocher.

La Viper n'est pas la plus chère ni la plus rapide des voitures existant sur le marché, mais elle tient toutes ses promesses. Elle a de l'allure, du tempérament, et atteint les quatre-vingt-quinze kilomètres à l'heure en moins de quatre secondes. Si jamais je rentre un jour chez moi, je ne saurai plus que faire de ma Toyota. Je me traînerai la voiture des Pierrafeu, avec mes pieds qui dépassent à travers le plancher.

La dernière Viper que Barrons m'avait laissée conduire, et que j'avais pensé prendre cette fois encore, avait disparu. À sa place, se trouvait un modèle plus récent, tout juste sorti de l'usine, plus aérodynamique, plus bas et plus musclé : le cabriolet avec quatre-vingt-dix chevaux supplémentaires pour un total de six cents puissants étalons et sept cent cinquante-neuf newton-mètre.

Toute noire, dotée de vitres surteintées, elle ressemblait à un fauve de métal attendant... non, *suppliant* d'être lancé et poussé jusqu'à ses limites. J'eus un instant d'émotion à la perspective de tenir tant de puissance entre mes mains.

Je parcourus le garage du regard pour admirer une fois de plus l'incroyable collection de voitures de Barrons, tendant l'oreille, guettant le moindre son, la moindre vibration sous mes pieds. En vain. Quelle que soit la créature qui vivait dans les sous-sols du garage, elle devait dormir, ou se reposer, repue. J'eus soudain la vision d'une sombre silhouette entourée de tas d'os rongés avec soin. Je secouai la tête pour la chasser de mon esprit.

Je pris place sur le siège couvert de cuir du coupé, mis le moteur en marche, écoutai le ronronnement du moteur, souris, passai la première vitesse et quittai le garage. Certains reprochent à la Viper (des gens qui vivent par procuration devant les *reality shows* et feraient mieux de s'en tenir à leurs automatiques à quatre cylindres) la chaleur qui règne dans l'habitacle, due à l'échappement, et le fait qu'il soit trop bruyant lorsqu'on l'ouvre en roulant.

J'appuyai sur l'accélérateur. En entendant s'élever un rugissement, amplifié par la proximité des murs dans l'étroite allée, j'éclatai de rire. C'est ça, la Viper : de l'énergie virile. Quand vous en

avez à revendre, il faut que cela se sache !

Sur ma droite, l'énorme Ombre bondit, masquant presque totalement l'immeuble derrière elle. Je marmonnai un juron qui aurait fait sursauter Maman, mais gardai une main sur le volant et l'autre sur le levier de vitesses. Plus question de provoquer des monstres dont j'ignorais le degré de dangerosité. J'avais entendu parler de conflits entre automobilistes s'achevant dans le sang pour moins que cela, et je ne voyais pas l'intérêt de contrarier une Ombre déjà furieuse contre moi, et bien plus consciente de ma présence que je ne l'aurais voulu.

Conduire un tel bolide, c'est exactement comme le sexe – ou du moins, comme je reste persuadée que le sexe devrait être. Une expérience physique totale, un bouleversement des sens, qui vous propulse en des lieux inconnus, qui vous coupe le souffle et vous fait trembler jusqu'à l'âme. La Viper m'offrait des sensations bien plus satisfaisantes que mon dernier petit copain.

J'allumai la musique et m'élançai dans la nuit sans une pensée de plus pour les événements de la journée. Après les avoir ressassés tout l'après-midi, j'avais pris une décision. Le temps de réfléchir était passé. Il fallait agir.

À une vingtaine de minutes de l'Abbaye, au milieu de nulle part, entourée par trop de moutons et trop peu de barrières pour mon goût étant donné le prix que devait coûter la Viper, je me garai sur le bas-côté de la petite route de campagne. J'inspectai les alentours pour m'assurer que l'herbe et les feuilles poussaient normalement, signe que je n'étais pas dans une zone infestée par les Ombres, laissai les lanternes allumées et descendis de voiture.

Le corps étranger sur ma langue m'agaçait depuis que V'lane l'y avait placé. Je ne savais pas combien de temps j'allais le supporter, mais pour l'instant, j'étais contente qu'il s'y trouve.

Si tu as besoin de moi, ouvre la bouche et je serai là, m'avait dit V'lane. Je n'aurais jamais cru que j'en aurais besoin moins de vingt-quatre heures plus tard, mais j'avais quelque chose à faire ce soir et il me fallait des renforts. De solides renforts. J'avais besoin d'un allié qui ferait perdre ses moyens à Rowena mais Barrons, tout puissant qu'il soit, n'avait pas le prestige d'un prince *seelie*.

Je me demandai dans quelle mesure je devais « avoir besoin » de V'lane pour que le... signal d'alarme qui me perçait la langue se déclenche. Me suffisait-il de penser à lui ? C'était trop simple ! Il avait plus ou moins hanté mes pensées une bonne partie de la journée. Comme il l'espérait probablement, il devait frémir à petit feu sur le mijoteur de ma gazinière depuis qu'il y avait déposé sa casserole. Peut-être, avec le temps, finirais-je par m'accoutumer à ce corps étranger, mais j'avais un doute.

— V'lane, j'ai besoin de vous ! déclarai-je vers le ciel nocturne.

Bon sang, le truc sur ma langue venait de bouger ! J'eus un haut-le-cœur. La présence se déploya, cognant mes dents au passage. Je la recrachai, prise de panique. Quelque chose de noir et de soyeux jaillit de mes lèvres, s'élança dans les airs et disparut.

— *Sidhe-seer.*

Je pivotai sur mes talons. V'lane se trouvait derrière moi. Je voulus parler, puis je me mordis les lèvres en regrettant le bon vieux temps des téléphones portables. Si, comme nous en menaçaient les experts, les ondes allaient nous faire frire la cervelle après quelques dizaines d'années d'utilisation, les méthodes de télécommunication faëes, en revanche, m'avaient court-circuité les neurones en une seule fois.

Je ne tentai même pas de prendre ma lance. Son poids un peu froid dans le holster fixé à mon épaule s'était volatilisé. À peine apparu, V'lane avait réussi à me la subtiliser. Si j'avais su qu'il répondrait aussi vite à mon appel, je l'aurais agrippée entre mes mains, pour voir si cela l'empêchait de me la prendre. Je me promis d'y songer la prochaine fois.

— Faë, répondis-je sèchement en lui retournant son salut, si toutefois on pouvait appeler cela un salut.

Quel était ce monde où l'on se disait bonjour de façon aussi étrange ? De tous les hommes que j'avais rencontrés à Dublin, le seul à m'appeler Mac était Christian.

— Rendez-moi ma lance.

Je savais qu'il n'en ferait rien mais cela ne me retint, pas de le lui demander.

— Je ne viens pas à toi équipé d'une arme fatale pour les humains.

V'lane était dans toute sa splendeur faëe : paré de mille teintes surnaturelles, ses yeux aux reflets irisés me considéraient d'un regard lointain, son corps parfait rayonnait d'un érotisme à couper le souffle.

— Vous êtes vous-même une arme fatale pour les humains.

C'est ainsi, et ainsi doit-il en être, lus-je dans son regard.

— Pourquoi as-tu fait appel à moi ?

Il semblait impatient, comme si je l'avais interrompu dans une activité importante.

— Jusqu'à quel point êtes-vous résolu à ramener le Livre à votre souveraine ?

— Si tu l'as trouvé et que tu espères me le cacher...

Je secouai la tête.

— Je ne cache rien. Seulement, tout le monde veut que je l'aide à le trouver, et je ne suis pas certaine de savoir qui est le plus fort, ou qui m'apportera l'aide la plus efficace. Moi aussi, il y a certaines choses que je veux.

— Douterais-tu de ma puissance ?

Ses yeux scintillèrent de l'éclat de lames d'acier, et j'eus soudain la vision – un souvenir imprimé dans ma mémoire génétique ? – d'un faë dépeçant un être humain d'un simple regard. *S'ils t'attrapent, courbe la tête devant eux*, enseignerions-nous à nos filles, *et ne les regarde jamais dans les yeux*. Non par peur d'être hypnotisées, car un faë n'a nul besoin de croiser votre regard pour cela, mais parce que si nos petites devaient connaître une mort effroyable, nous ne voudrions pas qu'elles voient leur destin dans le reflet des yeux inhumains de leur bourreau.

— Pourquoi êtes-vous parti lorsque Barrons est apparu ? lui demandai-je.

— Je le méprise.

— Pour quelle raison ?

— Cela ne te regarde pas. Es-tu assez naïve pour t'imaginer que tu peux me convoquer pour un interrogatoire ?

Je frissonnai sous mon léger pull et ma petite veste. La température avait brutalement chuté. Les princes faës sont si puissants que s'ils n'y prennent garde, leur plaisir, ou leur déplaisir, affecte le climat. J'avais récemment découvert que les Traqueurs *unseelies*, avec leurs immenses ailes de cuir, leur langue fourchue et leurs petits yeux cruels, possédaient le même pouvoir.

— Je vous ai appelé parce que j'ai besoin de votre aide. Je me demandais seulement si vous étiez capable de faire ce que j'attends de vous.

— Je peux te garder en vie. Et je ne te laisserai pas... qu'était donc ce qui t'a tant déplu, la fois où tu n'as pas pu me prévenir ? Ah, oui, tu as dit que tu as horriblement souffert. Voilà, je ne permettrai pas cela.

— Ça ne me suffit pas. J'ai besoin que vous gardiez tout le monde en vie, ce soir, et que vous ne laissiez personne souffrir horriblement. Et je veux être sûre que vous ne reviendrez pas dans l'avenir pour vous en prendre à elles.

Les *sidhe-seers* se cachaient des faës depuis des millénaires et j'étais sur le point de faire entrer l'un des plus puissants de ceux-ci dans leur repaire secret. Serais-je considérée comme une traîtresse ? Exclue ? La belle affaire ! Ne l'étais-je pas déjà ? Celles qui auraient dû être mes alliées dans cette guerre me pourchassaient sur ordre de Rowena. Je n'aurais pas eu à faire ce que je m'apprêtais à faire si elle ne m'y avait pas poussée.

V'lane fronça les sourcils et, de ses yeux étranges et prodigieux, lança un regard à la ronde. Puis il éclata d'un rire sonore.

Je me retins de justesse d'ôter mon pull, un sourire idiot aux lèvres. Mes seins étaient lourds et brûlants.

— Baissez le volume, grommelai-je. Nous avons passé un marché, vous vous souvenez ? Vous m'avez promis de laisser tomber les effets spéciaux chaque fois que vous seriez près de moi.

Sa silhouette fut parcourue de frémissements, et il prit soudain l'apparence de l'homme que j'avais vu la veille au soir – jeans, bottes et veste de cuir.

— J'avais oublié.

Il n'y avait dans sa voix ni sincérité ni contrition.

— Tu vas à l'Abbaye, reprit-il.

— Nom de nom, explosai-je, est-ce que je dois toujours être la dernière au courant de tout ?

Je me consolai en songeant qu'au moins, je ne me sentirais pas coupable de trahir un secret. V'lane le connaissait déjà !

— On dirait. Tu es jeune. Ton bref temps de vie n'est qu'un bâillement dans la mienne.

Il marqua une pause, avant d'ajouter :

— Et dans celle de Barrons.

— Que savez-vous de lui ? demandai-je.

— Que tu serais plus avisée de t'en remettre à moi, MacKayla.

Voyant qu'il s'approchait de moi, je reculai d'un pas. Même sous sa forme humaine, atténuée, il rayonnait de sensualité. Il passa doucement devant moi, fit halte devant la voiture et caressa les courbes rutilantes du capot. V'lane se tenant devant une Viper noire comme la nuit, le spectacle valait le détour.

— Je veux que vous m'accompagniez à l'Abbaye, lui dis-je. Pour me protéger. Je veux que vous soyez mon garde du corps et que vous ne fassiez de mal à aucune des *sidhe-seers* présentes.

— Tu oses me donner des ordres ?

La température baissa encore et des flocons de neige tombèrent sur mes épaules.

Je réfléchis à ses paroles. Après tout, cela ne me tuerait pas de demander les choses gentiment. Maman dit toujours qu'on attrape plus de mouches avec du miel qu'avec du vinaigre.

— Voulez-vous me promettre que vous ne blesserez aucune des *sidhe-seers* ? demandai-je.

Puis, grimaçant intérieurement, j'ajoutai :

— S'il vous plaît ?

Il sourit. Près de nous, un arbre se couvrit soudain d'odorants boutons de velours blanc qui embaumèrent l'air de lourdes senteurs épicées, s'ouvrirent, puis tombèrent en voltigeant lentement vers le sol en une épaisse pluie de pétales d'albâtre, avant de se décomposer aussitôt. Le cycle de naissance, de vie et de mort n'avait duré que quelques secondes. À l'image de ce que ma propre existence représentait aux yeux de V'lane ?

— Je dois t'avouer que j'adore t'entendre dire « S'il vous plaît ». Tu le diras de nouveau.

— Certainement pas. Une fois suffit.

— Que feras-tu pour moi, en échange ?

— Je le fais déjà. Je vous aide à trouver ce maudit bouquin.

— Cela ne me suffit pas. Tu veux un prince faë comme animal de compagnie ? Cela a un prix, MacKayla. Tu me laisseras te posséder.

Je tressaillis, muette de fureur. J'étais d'autant plus contrariée que ses paroles avaient allumé en moi un frisson traîtreusement érotique, qui se propagea jusqu'au creux de mon ventre. Avait-il de nouveau « monté le volume » ? M'avait-il décoché je ne sais quelle flèche aphrodisiaque tout en parlant ?

— Pas question. Même si l'Enfer gelait, je ne me donnerais pas à vous en échange de quoi que ce soit. C'est clair ? Il y a des choses qui ne sont pas négociables, et ça en fait partie.

— Le coït n'est qu'un acte physique, comme le fait de manger ou d'évacuer des déchets. Pourquoi y attacher tant d'importance ?

— C'est peut-être vrai pour les faës ou pour d'autres personnes, mais pas pour moi.

— Parce que le sexe t'a offert des expériences aussi extraordinaires, dans ta brève existence ? ironisa-t-il. Parce que tes amants t'ont fait connaître des brasiers de passion qui t'ont consumée, corps et âme ?

Je redressai le menton.

— Peut-être pas encore, mais un jour, cela m'arrivera.

— Je peux te l'offrir tout de suite. Une extase assez puissante pour t'anéantir, ce que je ne permettrai pas. Je m'arrêterai juste avant.

Ses paroles me glacèrent. Il n'était qu'un vampire comme les autres, promettant de retirer ses crocs de ma gorge avant d'avoir bu les dernières gouttes de sang qui faisaient battre mon cœur.

— Laissez tomber, V'lane. Navrée de vous avoir dérangé. Je vais me débrouiller toute seule. Je n'ai pas besoin de vous, ni de qui que ce soit.

J'ouvris la portière de la voiture.

Il la referma si brusquement que je faillis y laisser un doigt. Son explosion de violence m'avait stupéfaite. Il me plaqua contre la Viper et effleura mon visage. Ses yeux brillaient d'un éclat redoutable, effrayant. Ses doigts étaient légers comme une plume.

— Qui t'a blessée ?

— Je me suis battue contre d'autres *sidhe-seers*. Écartez-vous de moi.

Il fit courir un doigt sur ma pommette. La douleur s'évanouit. Il posa sa main sur ma cage thoracique. Je cessai d'avoir mal à chaque inspiration. Il fit glisser sa paume sur ma cuisse. Je perçus nettement

le mouvement du sang qui se retirait, tandis que les contusions se résorbaient. Il pressa sa jambe contre la mienne. Aussitôt, les bosses qui me couvraient les tibias disparaurent. Dans le sillage de son contact, ma peau était brûlante.

Il pencha la tête vers moi. Ses lèvres étaient presque sur les miennes.

— Offre-moi quelque chose en échange de ce que tu me demandes, MacKayla. Nous autres princes, nous avons notre fierté.

Malgré la douceur de sa main sur moi, je devinai toute la tension qui l'habitait et je compris que je l'avais poussé jusqu'au bout de ses limites.

Dans le Sud profond, nous savons ce que c'est que la fierté. Nous avons tout perdu autrefois, mais, Dieu merci, nous avons gardé notre dignité. Nous avons jeté de l'essence sur ses cendres encore rouges et nous en avons fait de fantastiques bûchers, sur lesquels nous nous immolons parfois.

— Je sais comment le Livre se déplace. Je n'en ai parlé à personne.

La pression du corps de V'lane sur le mien m'ouvrait des portes sur des espaces qu'il valait mieux que je continue à ignorer.

Je frémis sous la caresse de ses lèvres sur ma joue.

— Même pas à Barrons ?

Je secouai la tête. Sa bouche vint effleurer mon oreille.

— Non, répondis-je. Mais à vous, je vais le dire.

— Vous ne le direz pas à Barrons ? Ce sera notre secret ?

— Non. Oui. Dans cet ordre-là, murmurai-je.

La peste soit des gens qui empilent les questions sans attendre les réponses !

Sur ma peau, ses lèvres allumaient un incendie.

— Dis-le.

— Non, je n'en parlerai pas à Barrons, et oui, ce sera notre secret.

Je ne sacrifiais pas grand-chose sur ce coup-là : je n'avais de toute façon pas prévu de le dire à Barrons. Un sourire éclaira le visage de V'lane.

— Marché conclu. Je t'écoute.

— Une fois que vous m'aurez aidée.

— Tout de suite, MacKayla, ou tu y vas toute seule. Si je dois accompagner une *Null* dans un antre de *sidhe-seers*, j'exige d'être payé d'avance.

Il avait parlé d'un ton qui ne souffrait aucune négociation.

Je détestais l'idée de me délester d'un atout, mais si, en concédant à V'lane une information que j'aurais préféré lui dissimuler, j'obtenais la certitude de ne plus avoir Rowena sur le dos à chaque pas, j'acceptais le prix à payer. Je ne pouvais pas surveiller tous les

dangers qui rôdaient dans la ville. Les faës me donnaient pas mal de fil à retordre mais au moins, je les voyais venir. En revanche, les envoyées de Rowena, si elles avaient une apparence tout à fait normale, étaient capables de s'approcher de moi avant que je comprenne le danger. En outre, si je libérais sans complexe mes instincts meurtriers contre les premiers, j'éprouvais les plus vives réticences à frapper les secondes et je n'avais aucune envie de changer d'avis. Les êtres humains n'étaient pas mes ennemis. J'avais juste besoin d'envoyer à Rowena et à ses *sidhe-seers* un retentissant *vade rétro* dont V'lane serait le messenger idéal.

Pour autant, je n'étais pas obligée de tout dire à ce dernier. Je le repoussai et fis quelques pas de côté. Il me regarda m'éloigner avec un sourire moqueur aux lèvres. Une fois à prudente distance, j'entrepris de lui relater quelques extraits choisis de ce que j'avais vu, vautrée dans le caniveau. Je lui révélai que le Livre passait d'une personne à l'autre, obligeant chacune de ses victimes à commettre des crimes.

En revanche, je n'évoquai pas les différents aspects que le Livre pouvait prendre, ni la sévérité desdits crimes, ni le fait qu'il tuait ses porteurs avant de les quitter. Je lui laissai croire qu'il passait simplement d'un humain à un autre. Ainsi, s'il décidait de se lancer à sa recherche, je garderais une longueur d'avance. Il me semblait que je n'aurais jamais assez de longueurs d'avance ! Je le savais, V'lane considérait les humains comme quantité négligeable, et je lui faisais aussi peu confiance qu'à Barrons. V'lane était peut-être *seelie*, Barrons m'avait peut-être sauvé la vie à plusieurs reprises, cela ne changeait rien au fait que j'avais bien trop de questions sans réponses à leur sujet. Ma sœur s'était aveuglément fiée à son fiancé. Elle en était morte. Avait-elle trouvé des excuses au Haut Seigneur, tout comme j'en trouvais à Barrons ? *Qu'importe, s'il ne répond pas à mes interrogations ? Il m'en a plus dit sur ma véritable identité que qui que ce soit au monde. Qu'importe, s'il tue sans pitié ? Il ne le fait que pour me protéger...* Je pouvais citer une demi-douzaine d'autres bonnes raisons sans avoir à me creuser la cervelle. Et j'en avais autant pour V'lane. *Qu'importe, s'il est un faë de volupté fatale ? Il ne m'a jamais vraiment fait mal. Qu'importe, s'il s'amuse à me faire me dévêtir en public ? Il m'a sauvée des Ombres...*

Je suis barmaid. J'aime les recettes. Ça, c'est du concret. Celle de la séduction était-elle une dose de charme pour deux doses de tromperie dans un shaker ?

— Tu es restée consciente tout le temps ?

Je hochai la tête.

— Mais tu ne peux pas l'approcher ?

Je secouai la tête.

— Comment comptes-tu le retrouver ?

— Aucune idée, mentis-je. Il y a plus d'un million de gens à Dublin et le taux de criminalité a explosé. En supposant que le Livre reste dans la ville, ce qui reste encore à prouver.

(Encore un fieffé mensonge. Je ne saurais dire pourquoi mais j'étais intimement persuadée que le Livre n'avait aucune intention de quitter les rues chaotiques de Dublin dans l'immédiat, ni dans un proche avenir.)

— Bref, repris-je, nous cherchons une aiguille dans une botte de foin.

Il me scruta un long moment.

— Très bien. Tu as rempli ta part du marché. À moi de tenir ma parole.

Nous montâmes dans la Viper et nous mîmes en route pour l'Abbaye.

L'abbaye d'Arlington fut construite au ^{vii}^e siècle sur un sol consacré, après l'incendie d'une église originellement bâtie par saint Patrick en 441. Détail intéressant, celle-ci remplaçait un cercle de pierres en ruines dont certains affirmaient qu'il avait été, bien longtemps auparavant, le lieu de rassemblement d'une communauté de femmes païennes. On prétendait que ce cercle avait autrefois été un *shian*, un mont-aux-fées, qui dissimulait entre ses murs une porte sur l'Autre Monde.

L'Abbaye avait été dévastée en 913, reconstruite en 1022, incendiée en 1123, reconstruite en 1218, incendiée en 1393, reconstruite en 1414. Chaque fois, elle avait fait l'objet d'extensions et de fortifications.

Elle avait connu de nouveaux agrandissements au ^{xvi}^e siècle, puis d'autres plus spectaculaires encore au ^{xvii}^e, financés par un mécène anonyme qui avait fait compléter le rectangle de bâtiments de pierre, incluant la cour intérieure, et ajouter des logements capables d'accueillir – pour le plus grand étonnement des habitants de la région – jusqu'à un millier de résidents.

Ce même généreux donateur avait acheté les terres attenantes à l'Abbaye, permettant à cette enclave de vivre en autarcie, comme elle l'a fait jusqu'à présent. L'Abbaye s'enorgueillit de sa laiterie, de ses vergers, de ses troupeaux de bétail et de moutons, mais aussi de ses vastes jardins dont le joyau est une serre qui, selon la rumeur, accueille sous son dôme de verre quelques-unes des fleurs parmi les plus rares, et des herbes parmi les plus curieuses.

Voilà tout ce que j'avais pu glaner sur le Net au cours des vingt minutes dont j'avais disposé avant de me mettre en route pour la destination que m'avait indiquée Barrons.

De nos jours, l'abbaye d'Arlington appartient à la branche d'une

institution qui n'est elle-même que l'une des holdings d'une vaste organisation. Personne ne sait rien de ses activités actuelles. Étrangement, personne ne semble s'en émouvoir. Pour ma part, je m'étonnai que ce pays qui entretenait avec un soin jaloux ses monastères, châteaux, sites mégalithiques et innombrables monuments historiques se désintéresse ainsi de l'abbaye la plus extraordinairement bien préservée située sur son sol. Tout le monde l'ignorait superbement, et elle se drapait dans son silence et son mystère au milieu de ses terres immenses et dans l'indifférence générale.

J'étais curieuse de savoir quels formidables secrets les *sidhe-seers* dissimulaient derrière ces murs pour avoir protégé leur fief avec tant de ténacité, y compris en le dotant de toutes les apparences du christianisme, et pour l'avoir érigé de nouveau chaque fois qu'il était tombé, le fortifiant toujours un peu plus, jusqu'à lui donner l'apparence d'une forteresse aussi solitaire que rébarbative bâtie sur les rives d'un lac aux calmes eaux noires.

À côté de moi, V'lane tressaillit. Sa silhouette parut vaciller. Je lui lançai un bref coup d'œil.

— Nous laisserons la voiture ici, déclara-t-il.

— Pourquoi ?

— Ces personnes là-bas sont... agaçantes, avec leur manie de défier les miens.

Traduction : l'Abbaye était protégée par des sorts.

— Pouvez-vous vous y introduire ?

— Elles ne peuvent m'en empêcher. Nous nous déplaçons par transfert. Elles n'ont pas de barrière contre cela.

Bon, cela était ennuyeux, mais je décidai que j'y reviendrais plus tard. Chaque chose en son temps.

— Barrons affirme que vous pouvez vous transférer dans le temps, aussi.

En vérité, il avait spécifié que les faës l'avaient pu autrefois mais que cela leur était désormais impossible.

— Il dit que vous pouvez vous rendre dans le passé, insistai-je.

Là où Alina était encore vivante. Là où je pouvais encore la sauver, empêcher cet épouvantable avenir. Là où nous pouvions retrouver notre bienheureuse ignorance, sans savoir ce que nous étions réellement, vivre heureuses en famille et ne jamais quitter Ashford, en Géorgie. Nous nous marierions, ferions des enfants et mènerions une longue et paisible existence dans le Sud profond, avant de nous éteindre à un âge avancé.

— Est-ce vrai ? Pouvez-vous remonter dans le temps ?

— Il fut une époque où certains d'entre nous le pouvaient. Même alors, nos capacités étaient limitées, sauf celles de la reine. Cela ne nous est plus possible. Nous sommes piégés dans le présent, comme les

humains.

— Pourquoi ? Que s'est-il passé ?

Il tressaillit de nouveau.

— Arrête cette voiture, MacKayla. Je n'apprécie pas cela. Leurs protections sont nombreuses.

Je me garai et éteignis le moteur. Lorsque nous descendîmes de voiture, je regardai V'lane par-dessus le toit.

— Bon, vous trouvez cela inconfortable, c'est tout ? Elles ne vous empêchent pas d'entrer ?

Pouvait-il pénétrer dans la librairie chaque fois qu'il le voulait ? Les sortilèges mis en place par Barrons me protégeaient-ils réellement des faës ?

— C'est exact.

— Je croyais que vous ne pouviez pas entrer dans le magasin ? Vous faisiez semblant, le soir où les Ombres s'y sont introduites ?

— Nous parlons des protections des *sidhe-seers*. La magie que connaissent les tiennes et celle qu'emploie Barrons ne sont pas les mêmes.

Lorsqu'il prononça le nom de mon patron, ses yeux lancèrent des éclairs.

— Viens, reprit-il. Donne-moi la main, afin que je te transfère à l'intérieur. Et surveille tes intentions. Si tu emploies tes pouvoirs de *Null* et me paralyse à l'intérieur de ces murs, tu le regretteras. Une fois de plus, MacKayla, vois-tu la confiance que je t'accorde ? Je te permets de m'emmener dans ton monde de *sidhe-seers*, où je suis craint et haï, et je suis à ta merci. Aucun de mes semblables n'y songerait seulement.

— Pas de Nullification. Parole de scout.

Alors comme cela, Barrons possédait un atout supplémentaire contre nous ? Bizarrement, je n'en étais pas surprise. Était-ce par ce moyen qu'il était parvenu à me cacher l'existence du Miroir *unseelie* ? Grâce à une magie plus noire, plus dangereuse que celle employée par les *sidhe-seers* ? D'un autre côté, je n'avais guère de raisons de m'en formaliser outre mesure, puisque cela signifiait que j'étais réellement en sécurité dans la librairie. Voilà comment je devenais ! Reconnaissante envers le pouvoir, d'où qu'il vienne, tant qu'il servait mes intérêts...

— Ai-je été bien claire sur ce que j'allais faire et sur ce que vous n'allez *pas* faire ?

— Aussi claire que tes désirs transparents, *sidhe-seer*.

Levant les yeux au ciel, je contournai la voiture et pris sa main.

Chez moi, à Ashford, j'ai plein d'amis.

À Dublin, je n'en ai pas un seul.

Le seul endroit où j'avais espéré m'en faire était l'Abbaye, parmi les miennes. À présent, à cause de Rowena, cette chance m'était refusée. Elle m'avait gâché la vie dès le premier jour de mon séjour en Irlande, le soir où j'avais failli me trahir dans un pub, devant le premier faë que j'avais jamais vu. Au lieu de m'emmener et de m'apprendre qui j'étais, elle m'avait dit d'aller mourir ailleurs.

Puis elle m'avait regardée sans intervenir, le jour où V'lane m'avait pratiquement violée au Muséum.

Puis elle avait envoyé ses *sidhe-seers* pour m'épier (comme si je n'en étais pas une, moi aussi !) et finalement, ajoutant l'insulte aux blessures, elle leur avait ordonné de m'attaquer pour me prendre ma lance, m'obligeant à blesser l'une des miennes. Pas une seule fois elle ne m'avait montré autre chose que du dédain et de la méfiance, et ceci sans la moindre raison.

Ces femmes ne me pardonneraient jamais d'avoir tué l'une d'entre elles. Je le savais et d'ailleurs, je n'étais pas là pour le leur demander. Ce qui compte, ce n'est pas la main que l'on vous distribue mais la façon dont vous jouez vos cartes.

J'étais là pour mettre les choses au point.

Rowena m'avait envoyé un message, cet après-midi. En m'expédiant ses *sidhe-seers* pour une opération coup de poing, avec ordre de me maîtriser et de me voler ma lance, elle m'avait dit, en substance : *« Tu n'es pas l'une des nôtres et la seule façon dont tu peux espérer le devenir est de te soumettre sans restriction à ma volonté. Donne-moi ton arme, obéis-moi en tous points, et j'envisagerai de t'accepter parmi nous. »*

J'étais venue lui apporter ma réponse. *« Va te faire cuire un œuf vieille sorcière. »* Afin de m'assurer que je serais bien comprise, j'avais choisi comme garde du corps un prince faë assez puissant pour les tuer toutes (même si je n'en avais nullement l'intention). Si elle était sage, elle me montrerait un peu plus de respect et rappellerait sa meute. Il y avait déjà assez de monstres et créatures en tous genres qui se mêlaient de mes affaires.

Moi qui avais tant voulu des amies qui me ressemblent !

J'avais espéré me confier, parler, partager les secrets de notre héritage avec des filles comme Dani, mais un peu plus âgées. J'avais espéré me sentir chez moi, ici. J'avais espéré en apprendre plus sur les O'Connor, la lignée à laquelle j'étais supposée appartenir et dont j'étais apparemment la dernière représentante.

— Allons-y, dis-je à V'lane en me préparant au transfert.

Je lui demandai pourquoi les faës appelaient cela ainsi, et il me répondit que c'était le seul terme correspondant à la description de l'opération. Les faës filtrent les dimensions sans limites, tels des grains de sable entre leurs doigts, laissant passer un petit filet ici, un autre là,

les triant jusqu'à ce qu'il ne leur reste que celui qu'ils veulent. Lorsqu'ils l'ont choisi, la situation se modifie.

Je lui demandai si cela signifiait qu'il sélectionnait un « grain » de l'endroit où il voulait se rendre et qu'il y allait par le pouvoir de sa volonté. Il ne comprit pas la notion de se déplacer. Selon lui, ni nous, ni les dimensions ne nous déplacions. Nous changions simplement. Toujours les deux concepts faës de base : fixité et transformation !

Le transfert me donna l'impression de mourir. Je cessai simplement d'exister, puis je fus de nouveau là. L'expérience fut indolore mais profondément perturbante. J'étais dehors, dans la nuit, près de la Viper... et l'instant d'après, mes pupilles agrandies par l'obscurité furent aveuglées par une vive lumière. Lorsque ma vision se rajusta, je vis que je me trouvais à l'intérieur des murs brillamment éclairés de l'abbaye d'Arlington.

Des femmes hurlaient. Elles étaient nombreuses et elles criaient si fort que c'en était assourdissant.

L'espace d'un instant, je crus qu'elles avaient été attaquées. Puis je compris que leur assaillant, c'était *moi*. Ce que j'entendais n'était autre que la rumeur de centaines de *sidhe-seers* percevant l'irruption d'un faë immensément puissant à l'intérieur de leur forteresse. J'avais négligé ce léger détail. Comment avais-je pu oublier qu'elles allaient ressentir la présence de V'lane et crier haro sur l'attaquant ?

— Dois-je les faire taire ? s'enquit mon garde du corps.

— Non. Laissez-les tranquilles ; elles vont se calmer dans une minute.

Du moins, je l'espérais.

J'avais vu juste.

Sur mes indications, V'lane nous avait transférés vers l'arrière de l'Abbaye, où je pensais trouver les dortoirs. Mon intuition, fondée sur les plans que j'avais consultés sur le Net, s'avéra juste. Une par une, je vis les portes s'ouvrir, des visages apparaître, bouches bées... et les portes se refermer.

Une tignasse rousse qui m'était familière jaillit non loin de moi.

— Alors là, ça va être chaud ! s'exclama Dani. Déjà qu'elle était remontée contre toi... Elle va te dézinguer !

— Dani, surveille ton langage ! la gronda une femme qui venait d'apparaître derrière elle.

Dani leva les yeux au plafond.

— Qu'elle essaie ! répondis-je.

La rouquine fit la grimace.

— Comment oses-tu venir ici ? De quel droit peux-tu faire entrer cette *créature* ici ? s'écria une femme en pyjama, pointant V'lane d'un doigt accusateur.

Une autre apparut derrière elle, un bandage sur le nez. Je

connaissais celle-ci. Mon poing avait rencontré son visage le jour même. Ses yeux rougis par les larmes me fixèrent d'un air hostile.

Comme V'lane avait tressailli, je posai une main sur son bras, attentive à n'émettre aucune intention de Nullification, dans un geste de solidarité par lequel j'espérais le protéger contre toute agression.

Le couloir était à présent envahi par une foule de *sidhe-seers* plus ou moins habillées. Non pas à cause de la présence de V'lane mais parce qu'il était minuit passé et que nous les avions réveillées. Apparemment, mon associé tenait parole : pas un soupçon d'érotisme ne planait dans l'air. Aucune de ces femmes n'avait commencé à se dévêtir... en revanche, toutes le scrutaient d'un regard éberlué.

— Je n'ai pas voulu venir ici sans être accompagnée du prince V'lane.

Je compris au souple frémissement de ses muscles sous la peau que je l'avais flatté en faisant mention de son titre.

— Aujourd'hui, Rowena a envoyé six d'entre vous m'attaquer.

— J'ai vu celles qui sont revenues, dit la femme en pyjama d'un ton sec.

Elle lança un coup d'œil par-dessus son épaule à sa camarade au visage bandé, puis tourna de nouveau vers moi un regard glacial.

— Celles qui ont survécu sont été affreusement blessées. Toi, tu n'as pas une égratignure. Pas le moindre petit bleu !

Elle marqua une pause, avant de cracher :

— *Pri-ya*.

— Je ne suis pas une *Pri-ya* !

— Tu te promènes avec un prince faë. Tu le touches librement, de ta propre volonté. Que pourrais-tu être d'autre ?

— Peut-être une *sidhe-seer* qui s'est associée à un prince faë pour aider la reine Aoibheal à retrouver le *Sinsar Dubh* afin de mettre un terme à la pagaille générale ? suggèrai-je d'un ton détaché. V'lane m'a contactée de la part de la souveraine *seelie* parce que je peux capter la présence du Livre Noir lorsqu'il passe non loin de moi. J'ai été...

La femme poussa un petit cri de stupeur.

— Tu peux ressentir le *Sinsar Dubh* ? Est-il proche d'ici ? L'as-tu vu ?

D'un bout à l'autre du couloir, les *sidhe-seers* échangèrent des regards étonnés dans un concert d'exclamations.

— Vous ne le pouvez pas ? demandai-je, incrédule.

Je regardai autour de moi. Tous les visages tournés vers moi exprimaient la même surprise... et je devais leur ressembler. J'avais toujours cru qu'il y en avait d'autres comme moi. Au moins une ou deux.

Dani secoua la tête.

— La capacité de percevoir les objets faës est extrêmement rare,

Mac.

— Sa compagne de chambre ajouta d'un ton raide :

— La dernière *sidhe-seer* qui possédait ce don est morte il y a longtemps. Nous n'avons pas réussi à reproduire cette lignée.

Reproduire cette lignée ? Le doux accent irlandais n'adoucissait en rien ces paroles qui me glaçaient. Elles m'évoquaient des blouses blanches, des laboratoires et des boîtes de Pétri. Pas étonnant que je sois si populaire ! Pas étonnant que Barrons soit si résolu à me garder en vie, qu'un Prince faë accepte de me servir de garde du corps et que le Haut Seigneur n'ait pas encore lancé l'offensive contre moi. Ils avaient tous besoin de moi *vivante*. J'étais comme Tigrou dans *Winnie l'Ourson*. J'étais la plus forte !

— Tu as tué Moira ! cria une femme de l'autre côté du couloir.

V'lane darda sur moi un œil intrigué.

— Tu as abattu l'une de tes semblables ?

— Non, je n'ai pas tué Moira.

Je me tournai vers les *sidhe-seers*, qui me regardaient toutes avec une hostilité presque palpable, à l'exception de Dani.

— C'est Rowena qui l'a condamnée en l'envoyant m'attaquer et me voler ma lance.

La morte avait un prénom. Moira. Avait-elle une sœur, elle aussi, qui la pleurait comme je pleurais Alina ?

— Je suis aussi choquée que vous par ce qui s'est passé aujourd'hui.

— Bien sûr ! ironisa une voix dans l'assemblée.

— Elle ne dit même pas qu'elle est désolée, siffla une autre. Mademoiselle voudrait nous faire croire que tout est de la faute de notre meneuse ! Mademoiselle vient nous narguer jusqu'ici avec son petit copain faë... Et pourquoi pas avec un Traqueur, tant qu'elle y est ?

Je voulais bien leur présenter des excuses, si c'était ce qu'elles voulaient.

— Je suis désolée d'avoir dégainé ma lance et de l'avoir tenue à la main. Je suis encore plus désolée que cette femme ait choisi cet instant précis pour sauter sur moi. Si elle ne l'avait pas fait, elle serait encore en vie.

— Elle le serait aussi si tu n'avais pas refusé de nous remettre la lance, protesta quelqu'un.

— La lance nous appartient ! cria une autre. Pourquoi est-ce toi qui devrais l'avoir ? Il n'existe que deux armes capables de tuer les faës. Nous sommes plus de sept cents à partager l'épée. Tu as la lance. Fais ton devoir et rends-la à celles qui la méritent par leur naissance et leur éducation !

Des cris d'approbation fusèrent ici et là.

La naissance et l'éducation, tu parles ! Comme si je valais moins qu'elles !

— Je suis la seule à pouvoir percevoir le Livre et j'arpente Dublin toutes les nuits à sa recherche. Vous avez une idée de ce qui se passe en ville, en ce moment ? Sans la lance, je n'y survivrais pas quelques heures. Et puis, c'est moi qui suis allée la voler là où elle se trouvait, au risque d'y laisser ma vie.

Mon accusatrice émit un petit reniflement de mépris et, croisant les bras, se détourna.

— Une femme qui vole, qui est amie avec un prince faë et qui a tué une de nos sœurs ne peut pas être des nôtres.

— Si, elle l'est. Elle a démarré sur les mauvaises bases, c'est tout, déclara Dani. Elle n'a eu personne pour l'aider à comprendre ce qui lui arrivait. Vous auriez fait comment, vous, dans la même situation ? Elle essaie juste de survivre. Comme nous toutes.

Je souris. Je lui avais un jour posé la même question et elle m'avait pris de haut. Apparemment, elle avait fini par comprendre ce qui m'arrivait. J'admire son courage de me défendre ainsi. Elle n'avait que treize ou quatorze ans, mais elle possédait déjà un cran impressionnant. Sa remarque était également la plus longue suite de phrases qu'elle ait dit devant moi sans une seule grossièreté.

— Retourne te coucher, la petite, ordonna quelqu'un.

— Je ne suis plus une foutue gamine, grinça-t-elle entre ses dents. J'en ai abattu plus que n'importe laquelle d'entre vous.

— À combien en es-tu, Dani ?

La dernière fois que nous avions évoqué ce point, elle avait tué quarante-sept *Unseelies*. Avec son don *sidhe* de vitesse et équipée de l'arme *seelie*, l'Épée de Lumière, elle devait être une formidable guerrière. Je songeai que j'aimerais avoir la chance de combattre un jour à ses côtés. À nous deux, nous formerions un tandem redoutable.

— Quatre-vingt-douze, annonça-t-elle fièrement. Et je viens d'avoir cette gigantesque saleté avec des dizaines de bouches et une énorme bi...

— Ça va, Dani, on a compris, l'interrompit sa camarade de chambre d'un ton ferme, tout en la guidant de force vers la porte. Au dodo !

— Tu as eu la Chose-aux-mille-bouches ? m'écriai-je. Chapeau, Dani !

— Merci, répondit-elle, ravie. Il a été coriace. Tu te rends compte que...

— Au lit tout de suite !

Sa collègue la poussa dans la chambre, referma la porte sur elle et resta dans le couloir.

— À quoi bon la chasser ? demandai-je. Vous savez qu'elle est de

l'autre côté du battant et qu'elle écoute.

— Ne te mêle pas de nos affaires et emmène cette *créature* hors d'ici.

— Bien dit ! déclara la voix d'acier que j'attendais.

Les *sidhe-seers* s'écartèrent pour laisser passer une femme aux cheveux d'argent. Je m'étais demandé combien de temps elle mettrait à intervenir. J'avais tablé sur deux ou trois minutes. Il lui en avait fallu cinq. J'avais voulu avoir un moment où je serais seule avec les *sidhe-seers*, sans être interrompue par Rowena, afin de clamer mon innocence. À présent que j'avais dit à ses séides ce que j'avais à dire, il me restait une petite mise au point à effectuer avec la Grande Maîtresse.

Je levai les yeux vers V'lane. Il me rendit mon regard. Malgré son visage impassible, ses iris lançaient des éclairs, des myriades de minuscules éclats d'acier scintillant capables de faire couler le sang en l'espace d'un clin d'œil.

Faisant bruisser sa longue tunique blanche, la vieille femme vint se planter devant moi. Je n'aurais su déterminer son âge avec précision. Peut-être avait-elle soixante ans, peut-être quatre-vingts. Ses longs cheveux gris étaient tressés en couronne au-dessus de son visage finement ridé. Derrière les lunettes perchées sur son nez fin et pointu, ses yeux bleus perçants pétillaient de vivacité et d'intelligence.

— Rowena, la saluai-je.

Elle portait ce que je supposai être sa tenue officielle de Grande Maîtresse. Une tunique blanche à capuche bordée d'émeraude et ornée sur la poitrine d'un trèfle au dessin maladroit formé des lettres SSP – savoir, servir et protéger, l'engagement de notre ordre.

— Comment oses-tu ? gronda-t-elle d'une voix basse, vibrante de fureur rentrée.

— Vous êtes bien placée pour parler ! répondis-je sur le même ton.

— Je t'ai invitée pour que tu prennes ta place parmi nous et j'ai attendu que tu acceptes ma proposition. Tu ne l'as pas fait. Je n'ai pu qu'en déduire que tu nous avais tourné le dos.

— Je vous ai dit que je viendrais et je pensais le faire, mais j'ai eu quelques imprévus.

En fait d'« imprévus », j'avais été chassée, enlevée, séquestrée et torturée à mort.

— Et ce n'était qu'il y a quelques jours.

— Une semaine et demie ! Les jours comptent, désormais, et même les heures.

Une semaine et demie, vraiment ? Comme le temps passe quand on agonise !

— Leur avez-vous donné l'ordre de m'abattre si c'était la seule

façon de me prendre ma lance ?

— *Och !* Ce n'est pas moi qui ai versé le sang *sidhe-seer*, aujourd'hui !

— Si, c'est vous. C'est vous qui avez envoyé ces six femmes m'attaquer. Jamais je n'aurai tué l'une d'entre elles, et elles le savent. Elles ont vu ce qui s'est passé. Moira s'est empalée sur ma lance. C'était un terrible accident, mais rien de plus. Un accident.

Elle ôta ses lunettes de son nez et les laissa reposer sur sa poitrine, au bout d'une chaîne de minuscules perles passée à son cou. Sans me quitter des yeux, elle s'adressa à l'assistance.

— Elle qualifie un meurtre d'accident, voilà ce qu'elle fait. Elle nous trahit et introduit nos adversaires chez nous par effraction, brisant nos protections. Cette femme est notre ennemie !

— Je sais depuis des millénaires où se terrent les vôtres, susurra V'lane. Vos sortilèges sont ridicules ; ils n'empêcheraient même pas mon fantôme d'entrer ici. Et toi, vieille femme, tu pues la mort. Veux-tu que je t'envoie des rêves de ta fin, que ton anéantissement vienne te hanter ?

Rowena le transperça du regard, comme s'il n'était pas là.

— Je n'ai rien entendu, commenta-t-elle.

Puis, se tournant vers moi :

— Remets-moi la lance et je vous laisserai vivre, toi et... ça. Tu resteras ici avec nous. *Cela* s'en ira et ne reviendra jamais.

Des flocons de neige voltigèrent jusque sur mes joues. Des murmures étouffés s'élevèrent autour de nous. Des mains se levèrent pour tenter d'attraper les flocons. J'étais prête à parier qu'aucune d'entre elles n'avait jamais vu un prince faë.

La voix de V'lane était encore plus glaciale que la neige surnaturelle née de sa colère.

— Est-ce avec l'épée dissimulée dans les plis de ta tunique que tu espères me tuer, vieille femme ?

Je ravalai un gémissement. Génial ! À présent, V'lane détenait les *deux* armes. Devais-je le paralyser pour tenter de les récupérer ?

Rowena chercha l'épée. J'aurais pu lui conseiller de ne pas se donner cette peine. V'lane éleva la lame dans un éclair d'argent et posa sa pointe acérée comme un rasoir dans le creux de sa gorge ridée.

La Grande Maîtresse des *sidhe-seers* se figea comme une statue.

— Je connais les tiennes, vieille femme. Et tu connais les miens. Je pourrais te faire tomber à genoux devant moi. Est-ce ce que tu veux ? Aimerais-tu que tes petites *sidhe-seers* chéries te voient se rouler par terre nue en gémissant d'extase ? Dois-je les faire toutes se rouler par terre ?

— Arrêtez, V'lane, dis-je sèchement.

— Elle ne t'a pas sauvée de moi, me rappela-t-il, faisant allusion

au jour où il m'avait pratiquement violée au Muséum. Elle t'a regardée souffrir sans intervenir. Ma seule intention est de... comment dites-vous cela... de lui rendre la monnaie de sa pièce. Je vais la punir du mal qu'elle t'a fait. Peut-être me pardonneras-tu un peu.

— Je ne veux pas qu'elle soit punie, cela n'apporterait rien de bon. Arrêtez.

— Elle se mêle de tes affaires et t'insulte. Je vais l'éliminer.

— Vous n'en ferez rien. N'oubliez pas que nous avons un marché.

La pointe de l'épée sur la gorge de Rowena, la poignée au creux de sa paume, V'lane me jeta un regard appuyé.

— Je m'en souviens très bien. Tu m'aides à venir au secours des tiens. Pour la première fois depuis sept mille ans, les faës et les humains œuvrent ensemble pour une cause commune. Cela est rare, mais indispensable si nous voulons, les uns comme les autres, survivre et garder nos mondes intacts.

Il se tourna de nouveau vers Rowena.

— En unissant nos efforts, nous accomplirons ce que toutes vos *sidhe-seers* ensemble ont échoué à réaliser. Ne me contrarie pas, vieille femme, ou je t'abandonnerai à l'enfer qui déferlera ici si MacKayla ne réussit pas à trouver le *Sinsar Dubh*. N'essaie plus jamais de lui dérober sa lance et comprends qu'il est urgent de la protéger. Elle est le plus solide espoir de ton peuple. À genoux !

Je n'aimais pas ces histoires de « plus solide espoir de mon peuple ». Je n'ai jamais bien fonctionné sous la pression.

Il obligea Rowena, lèvres exsangues et agitées de tics, à s'agenouiller. Je pouvais voir la bataille qui faisait rage dans le corps menu mais solide de celle-ci. Sa tunique tremblait, sa bouche se retroussait en un rictus de souffrance.

— Arrêtez ! dis-je pour la troisième fois.

— Dans un instant. Tu ne te présenteras plus jamais devant moi avec une arme sur toi, vieille femme, ou j'oublierai les promesses que j'ai faites et te détruirai. Assiste-la dans ses tentatives pour m'aider, et je te laisserai en vie.

Je poussai un soupir. Inutile de regarder autour de moi pour comprendre que je ne me ferais pas d'amies ici ce soir. En vérité, j'en étais certaine, je n'avais fait qu'aggraver la situation.

— Rendez-lui son épée, V'lane, et emmenez-nous hors d'ici.

— Tes désirs sont des ordres.

Il prit ma main et nous transféra hors de l'Abbaye.

À peine nous étions-nous rematérialisés à une dizaine de pas de la Viper que je plaquai mes paumes sur lui pour le paralyser, faisant appel à toutes les forces contenues dans cette zone mystérieuse sous mon crâne.

Contrairement à la première fois où j'avais tenté de le Nullifier, le soir où j'avais fait sa connaissance, il demeura immobile un peu plus que quelques secondes. J'en restai figée de stupeur... jusqu'à ce qu'il recommence à bouger. Je fis de nouveau appel à mes dons de *Null*, en concentrant toute ma volonté sur mon désir de le neutraliser. Si la puissance de l'intention était un critère déterminant, j'étais assez forte à ce petit jeu. Un jour, voilà bien longtemps, j'avais eu l'intention de devenir adulte. L'intention, c'était un sujet que je maîtrisais sur le bout des doigts.

Je comptai le temps. V'lane demeura figé pendant sept secondes. Je le palpai rapidement à la recherche de ma lance tout en lui envoyant par mes paumes d'énergiques ondes d'immobilité.

La lance n'était pas sur lui.

Reculant à prudente distance, je le laissai retrouver sa liberté de mouvement.

Nous nous scrutâmes un long moment de part et d'autre des quelques pas que j'avais mis entre nous, et je vis bien des choses passer dans ses yeux. Je vis ma mort. Je vis ma rédemption. Entre les deux, je vis mille punitions. Et je vis l'instant où il décidait de ne rien entreprendre contre moi.

— Vous avez vraiment du mal à me considérer comme une forme de vie autonome, n'est-ce pas ? demandai-je. Que dois-je faire pour que vous me preniez au sérieux ? Combien d'années devrai-je vivre pour compter comme un interlocuteur digne de ce nom ?

— La longévité n'est pas le critère essentiel. À mes yeux, la plupart des miens ne sont pas des interlocuteurs dignes de ce nom. N'y vois pas d'arrogance de ma part, mais seulement l'expérience de millions d'années passées parmi les pires fous qui soient. Pourquoi m'as-tu paralysé, *sidhe-seer* ?

— Parce que vous avez fichu mon plan en l'air, là-bas.

— Alors peut-être, la prochaine fois, devras-tu m'expliquer les subtiles nuances de ton projet. Je croyais que tu voulais établir ta supériorité et j'ai tenté de t'aider dans ce sens-là.

— Vous leur avez laissé croire que j'étais votre alliée. À cause de vous, elles ont peur de moi.

— Tu es véritablement mon alliée. Et elles *devraient* avoir peur de toi.

Je fronçai les sourcils.

— Pourquoi donc ?

Un léger sourire étira ses lèvres.

— Tu as à peine commencé à comprendre ce que tu es.

Et sans prévenir, il disparut.

Avant de réapparaître une seconde plus tard, sa main dans mes cheveux, sa langue dans ma bouche. Puis l'effrayante brûlure noire me

transperça de nouveau la langue pour s'y incruster, et je fus secouée par un violent orgasme.

V'lane se matérialisa de nouveau à quelques pas de moi, tandis que je cherchais l'air tel un poisson hors de l'eau, saisie de vertiges. Les spasmes de jouissance qui me traversaient étaient d'un érotisme si intense que tout mouvement m'était soudain impossible. La moindre tentative m'aurait fait perdre connaissance.

— Le sort est à usage unique, MacKayla. Je devrai imprimer de nouveau mon nom sur ta langue chaque fois que tu l'auras utilisé. J'ai supposé que tu souhaitais que je l'y remette ?

Furieuse, je hochai la tête. Comme par hasard, il ne m'avait pas prévenue de ce petit détail.

Il se volatilisa et cette fois, ne reparut pas.

Je cherchai ma lance. Elle était de nouveau à sa place.

Je demeurai immobile, attendant que l'onde de choc se dissipe en moi. Avais-je réellement Nullifié V'lane ce soir ? Avait-il feint de l'être ? J'étais de plus en plus paranoïaque et il m'arrivait de me demander si le monde entier ne s'était pas ligué pour se jouer de moi. Un être capable de se déplacer à une telle vitesse devait pouvoir échapper sans grands efforts à mes maigres talents d'apprentie magicienne *sidhe-seer*. À moins que je l'aie réellement eu par surprise... mais dans ce cas, qu'avait-il à gagner à feindre d'être paralysé ? Cela lui permettait-il de garder un atout dans sa manche, par exemple jusqu'au jour où j'aurais *vraiment* besoin de faire appel à mes dons de *Null* et où je m'apercevrais que je n'en ai jamais été capable ?

Je pivotai sur mes talons et me dirigeai vers la Viper. Je n'avais pas regardé dans sa direction depuis que V'lane nous avait transférés hors de l'Abbaye. Je posai les yeux sur la voiture... et réprimai un cri de surprise.

Un peu plus loin derrière elle, à demi cachée dans la pénombre, était garée une Wolf Countach contre laquelle Jéricho Barrons était nonchalamment adossé, bras croisés sur sa poitrine, vêtu de noir de la tête aux pieds, aussi sombre et immobile que la nuit.

Je clignai des yeux. Oui, c'était bien lui. Tout juste visible dans l'obscurité qui l'entourait, mais bel et bien là.

— Bon sang, que... comment... d'où venez-vous ? bafouillai-je.

— De la librairie.

Très drôle. Parfois, ses réponses me donnent envie de l'étrangler.

— V'lane vous a-t-il vu ?

— Il me semble que vous étiez un peu trop occupés pour me remarquer, tous les deux.

— Que faites-vous ici ?

— Je venais m'assurer que vous n'aviez pas besoin d'aide. Si vous

m'aviez dit que c'était votre petit copain faë que vous emmeniez faire un tour ce soir, je n'aurais pas perdu mon temps. Je déteste que vous me fassiez perdre mon temps, Mademoiselle Lane.

Sur ces mots, il monta en voiture et s'en alla.

Je le suivis pendant un bon moment sur le chemin de retour vers Dublin, mais dans la banlieue de la ville, il lança la Wolf à une allure que je ne pouvais pas suivre et je le perdis rapidement.

Il était quatre heures moins le quart lorsque, au volant de la Viper, je remontai l'allée qui longeait l'arrière de la librairie. Les heures qui précèdent l'aube, entre deux et quatre, sont toujours les plus pénibles pour moi. Ces dernières semaines, je m'étais réveillée à deux heures dix-sept précises, comme si c'était le moment officiellement programmé de ma crise d'anxiété et que le monde allait s'écrouler – encore plus qu'il le fait déjà – si je ne me levais pas pour faire les cent pas dans ma chambre.

C'est l'heure où l'immeuble est d'un calme surnaturel et où je n'ai guère de mal à m'imaginer que je suis l'unique survivante sur la planète. Dans l'ensemble, j'arrive à supporter l'enfer qu'est devenue ma vie, mais au cœur de la nuit, même moi, j'ai tendance à avoir des coups de blues. En général, je finis par ranger ma maigre garde-robe ou par feuilleter des magazines de mode en essayant de ne pas réfléchir. Assortir mes vêtements me tient lieu de calmant. Accessoiriser mes tenues, d'euphorisant. À défaut de sauver le monde, je peux le rendre plus joli à regarder.

La nuit précédente, pourtant, même la haute couture des capitales de la mode n'avait pas réussi à me distraire. Enveloppée d'une couverture, je m'étais réfugiée sur la banquette de la fenêtre en compagnie d'une austère *Histoire du peuple irlandais* qui incluait divers essais aussi pédants qu'ennuyeux consacrés aux cinq invasions et aux mythiques Tuatha Dé Danaan. Le livre ouvert sur mes genoux, j'avais laissé mon regard errer par la fenêtre et je voyais du coin de l'œil les Ombres qui se mouvaient au-dessus des innombrables toits de la ville.

Soudain, ma vision m'avait joué un tour. Aussi loin que portait la vue, il m'avait semblé que l'horizon s'était bouché et que chaque lumière s'était éteinte, plongeant Dublin dans une nuit absolue.

J'avais battu des cils pour chasser l'illusion d'optique, faisant aussitôt revenir la lumière, mais la panne générale m'avait paru si authentique que j'avais craint qu'elle n'annonce un événement réel.

Je rentrai la Viper dans le garage et la remis à sa place attitrée, trop épuisée pour apprécier, même brièvement, la GT garée juste à côté. Et lorsque le sol trembla sous mes pas, je frappai du pied en lui

disant de se calmer.

J'ouvris la porte qui donnait sur l'allée, sursautai... et la refermai en hâte, le cœur battant la chamade.

Le local où Barrons abrite sa fabuleuse collection de voitures est situé juste derrière le petit immeuble où se trouve la librairie, de l'autre côté d'une allée large de sept à huit mètres. Une rangée de projecteurs fixés sur les façades de part et d'autre crée un passage brillamment éclairé entre les deux bâtiments, permettant de traverser à l'abri des Ombres, même par la nuit la plus obscure. Malheureusement, on n'a pas encore inventé la lumière perpétuelle. Les ampoules brûlent et les piles se vident.

Une partie des projecteurs de la façade s'était éteinte durant la nuit – pas suffisamment pour que je le remarque dans la vive lueur des phares de la Viper et la douce luminosité que déversaient les fenêtres derrière l'immeuble, mais assez pour ouvrir une mince brèche praticable par une Ombre plus audacieuse que les autres.

Comme celle qui se trouvait présentement sur le pas de la porte.

Recrue de fatigue, j'avais manqué de vigilance. J'aurais dû lever les yeux et vérifier les projecteurs. La panne de toute une série d'entre eux créait une ligne d'ombre qui courait maintenant au centre de l'allée, là où ne parvenait plus la lueur projetée par les immeubles voisins. L'Ombre colossale qui semblait aussi intriguée par ma personne que je l'étais par elle était parvenue à se glisser dans cette faille, générant un mur d'encre noire qui s'élançait jusqu'au second étage, large comme l'immeuble, m'interdisant de franchir l'allée.

En ouvrant la porte, je l'avais vue se dresser devant moi, me surplombant de toute sa hauteur telle une monstrueuse vague noire, impatiente de s'écraser sur moi pour m'étouffer sous sa mortelle étreinte. J'avais beau être sûre à 99,9 % qu'elle ne le pouvait pas, enfermée comme elle l'était dans sa faille vertigineuse entre deux murs éclairés, il restait cet effrayant 0,1 % de doute dans mon esprit. Chaque fois que j'avais cru connaître ses limites, je m'étais trompée. La plupart des Ombres reculaient devant l'éventualité du plus pâle, du plus diffus des éclairages. Le seul fait d'agiter l'une de mes lampes-torches vers la Zone fantôme suffisait en général à les disperser.

Sauf celle-ci. Si la lumière lui faisait mal, cette Ombre aussi énorme qu'agressive était de plus en plus coriace et son seuil de douleur s'était élevé d'un cran. Comme moi, elle évoluait. Il ne me restait qu'à espérer que j'étais aussi dangereuse...

Je fouillai dans ma veste, saisis une lampe-torche dans chaque main et ouvris la porte à la volée.

L'une des deux lampes refusa de s'allumer. Les piles étaient mortes. Un malheur n'arrive jamais seul. Je la jetai au loin et en pris une seconde dans ma ceinture. Dans mon élan, j'en fis tomber deux

autres qui s'écrasèrent sur le sol, dévalèrent bruyamment les marches et finirent leur course en tournoyant sur le pavé de l'allée, éteintes, inutilisables.

Il m'en restait deux. C'était ridicule. Il devait exister un moyen de protection plus efficace que me promener partout avec des torches impossibles à manipuler !

J'en allumai une autre et m'intimai l'ordre de sortir sur le trottoir. Mes pieds refusèrent d'obéir.

Je dirigeai l'une des deux lampes droit sur l'Ombre. Le mur d'encre recula tandis qu'un trou du diamètre exact du faisceau de lumière s'ouvrait dans son épaisseur... me permettant de voir que celle-ci ne faisait pas plus de deux ou trois centimètres.

Je poussai un soupir de soulagement. Elle ne pouvait toujours pas supporter la lumière directe.

Je la scrutai avec attention. L'accès au magasin ne m'était pas tout à fait coupé. Je pouvais suivre le mur sur ma gauche jusqu'à l'extrémité du bâtiment en longeant l'énorme muraille noire que les projecteurs de l'épicerie voisine empêchaient de s'aventurer plus loin, puis contourner l'immeuble jusqu'à la porte de devant et entrer par là.

Seul petit problème : je n'étais pas certaine d'avoir les nerfs assez solides. En outre, je n'aurais pas juré que c'était la solution la plus sage. Et si, alors que je parvenais à l'extrémité de la masse obscure, les projecteurs de l'épicerie s'éteignaient ? En temps normal, j'aurais considéré que cette éventualité était hautement improbable, mais s'il y avait une leçon que j'avais retenue des mois passés, c'était qu'improbable rimait un peu trop souvent avec « plus que probable d'arriver à MacKayla Lane ». Il n'était pas question de prendre le risque. J'avais mes lampes-torches, mais je ne pouvais pas les braquer sur toutes les parties de mon corps à la fois, et encore moins éclairer l'Ombre tout entière.

Il me restait la solution d'appeler V'lane. Dans le passé, il m'avait déjà aidée à me débarrasser des Ombres. Certes, avec lui, tout avait un prix, et je devrais de nouveau le laisser imprimer son nom sur ma langue.

Je regardai mon portable. Trois numéros y étaient programmés : Barrons, SVNPPMJ et SVEETDM.

Le premier code, le subtil raccourci de Barrons pour signifier « Si vous ne pouvez pas me joindre » me mettrait en relation avec le mystérieux Ryodan, lequel, bien que Barrons lui ait reproché d'être trop bavard, ne m'avait rien appris d'intéressant lors de notre récent et bref échange téléphonique. Je n'avais aucune envie d'attirer une nouvelle victime entre les griffes de cette Ombre qui suintait l'agressivité. J'avais besoin de quelques jours de répit avant la prochaine mort d'un innocent sur ma conscience.

Le second signifiait « Si vous êtes en train de mourir », ce n'était pas le cas.

J'étais lasse de dépendre des autres pour survivre. Je voulais pouvoir compter sur mes propres forces. Il ne restait que quelques heures avant l'aube. En ce qui me concernait, l'Ombre pouvait rester toute la nuit là où elle se trouvait.

Je rentrai dans le garage, refermai la porte à double tour, allumai toutes les lumières à l'intérieur, considérai quelques instants la collection de voitures, puis montai dans la Maybach pour m'y étendre.

Il me vint à l'esprit, alors que je somnais déjà dans le sommeil, que mes sentiments envers ce véhicule avaient bien changé. Je me fichais bien, à présent, qu'il ait autrefois appartenu au chef de gang Rocky O'Bannion, à qui j'avais volé la lance et dont j'étais, indirectement, responsable de la mort, ainsi que de celle de quinze de ses hommes de main, dans la même allée où l'Ombre rôdait à présent. J'étais seulement reconnaissante qu'elle soit assez confortable pour que je puisse y dormir.

Nous nous attendons à ce que le Mal s'annonce avec tambours et trompettes.

Le Mal est supposé respecter un certain nombre de conventions. Il doit déclencher un frisson d'anticipation chez l'objet de son attention. Être immédiatement reconnaissable. Offrir une apparence hideuse. Le Mal est censé jaillir de la nuit, monté sur un sombre destrier aux flancs entourés de volutes de vapeur, ou à la rigueur sur une Harley squelettique, sanglé de cuir noir, le torse orné d'un collier de crânes fraîchement scalpés et d'os disposés en croix.

— *Barrons – Bouquins & Bibelots* ! entonnai-je d'une voix enjouée en décrochant le combiné du téléphone. Vous le voulez, nous l'avons, et sinon, nous le trouvons.

Je prends mon job très au sérieux. Après six heures d'un sommeil agité dans le garage, j'avais traversé l'allée, j'étais montée prendre une douche et j'avais ouvert la boutique. Une véritable employée modèle !

— Je n'en doute pas. Que tu puisses le trouver, je veux dire. Sinon, je n'aurais pas appelé.

Je me figeai tandis que ma main se crispait sur le combiné. Était-ce une plaisanterie ? Il me téléphonait ? J'avais imaginé bien des scénarios de rencontre avec le Mal, mais celui-ci ne m'était jamais venu à l'esprit.

— Qui est à l'appareil ? demandai-je, incrédule.

— Tu sais très bien qui je suis. Dis-le.

Je n'avais entendu cette voix qu'à deux reprises – l'après-midi où j'avais failli mourir dans le quartier fantôme, et plus récemment dans le repaire de Mallucé – mais je n'aurais pas pu l'oublier.

Contrairement à l'idée que l'on se fait du Mal, elle était séduisante, agréablement modulée, à l'image de la beauté physique de son propriétaire.

C'était la voix de l'amant de ma sœur... et de son meurtrier.

Je connaissais le nom de celui-ci, mais tant que je serais vivante, je ne l'appellerais pas Haut Seigneur.

— Ordures !

Je raccrochai vivement, tandis que mon autre main pianotait déjà sur mon portable pour composer le numéro de Barrons. Ce dernier répondit aussitôt. Il semblait inquiet. J'allai droit au but.

— Est-ce que le pouvoir druidique de la Voix marche aussi au téléphone ?

— Non. L'efficacité du sort est annulée par...

— Merci, à plus !

Comme je m'y attendais, le téléphone fixe sonnait déjà de nouveau. Je coupai la connexion sur le portable, laissant Barrons marmonner à l'autre bout de la ligne. J'étais insensible au pouvoir de la Voix, c'était tout ce que j'avais besoin de savoir pour l'instant, vite, avant que le Haut Seigneur risque de l'utiliser sur moi.

Songeant qu'il s'agissait peut-être d'un vrai client, je répondis :

— *Barrons – Bouquins &...*

— Il suffisait de me le demander, reprit la voix aux inflexions sensuelles et feutrées. Je t'aurais dit que la Voix ne résiste pas à la technologie. Les deux personnes doivent être à proximité physique. Pour l'instant, je suis trop loin.

Je n'allais pas lui donner la satisfaction de savoir que c'était précisément ce dont j'avais eu peur.

— J'ai laissé tomber le combiné.

— Tu peux raconter ce que tu veux, MacKayla.

— Je vous interdis de prononcer mon prénom, grinçai-je entre mes dents.

— Comment dois-je t'appeler ?

— Vous ne m'appellez pas, c'est tout.

— Tu n'as donc aucune curiosité à mon sujet ?

Mes mains tremblaient. J'étais en train de parler avec le meurtrier d'Alina, le monstre qui ouvrait aux *Unseelies* les portes des dolmens, faisant de notre monde le cauchemar qu'il était devenu.

— Oh, si. Quel est le moyen le plus rapide et le plus efficace de vous éliminer ?

Il éclata de rire.

— Tu as plus de cran qu'Alina. Elle était tout de même intelligente. Je l'ai sous-estimée. Elle a réussi à me cacher ton existence. Pas une fois elle ne m'a parlé de toi. J'ignorais totalement que vous étiez deux à posséder les mêmes talents.

Nous avons été deux à ne rien savoir de l'autre. À moi aussi, elle avait caché son existence.

— Comment m'avez-vous trouvée ?

— J'ai entendu dire qu'une autre *sidhe-seer* dotée d'un potentiel exceptionnel était en ville. J'aurais fini par retrouver ta piste, mais le jour où tu es venue à l'entrepôt, j'ai senti ton odeur. Impossible de se tromper sur tes origines. Tu peux percevoir le *Sinsar Dubh*, exactement comme Alina.

— Vous faites erreur, mentis-je.

— Il t'appelle. Tu sais qu'il est là, qu'il rôde, plus fort de jour en jour. Ton pouvoir, en revanche, ne va pas s'accroître. Tu vas faiblir, MacKayla. Tu ne fais pas le poids, face au Livre. Ne rêve pas. Tu n'as pas la moindre idée de ce à quoi tu t'attaques.

Au contraire, j'en avais une assez bonne image.

— C'est pour cela que vous m'appellez ? Pour m'avertir ? Je tremble de peur !

Cette conversation était insensée. J'étais au téléphone avec le monstre qui avait assassiné ma sœur – l'infâme Haut Seigneur – mais, loin de me menacer d'un ton féroce, de délirer comme un maniaque, de venir à moi suivi d'un escadron de faës noirs et accompagné de son garde du corps vêtu de noir et de pourpre, il avait composé mon numéro et s'exprimait d'une voix feutrée, cultivée, élégante, sans la moindre trace d'hostilité. Ceci était-il le vrai visage du Mal ? Préférait-il donc la séduction à la force ? *Il me laisse être la femme que j'ai toujours rêvé d'être*, avait écrit Alina dans son journal. Allait-il m'inviter à dîner, ensuite ? Et s'il le faisait, accepterais-je, dans le seul espoir de l'abattre ?

— Que désires-tu le plus au monde, MacKayla ?

— Vous voir mort.

Mon portable sonna. C'était Barrons. Je l'ignorai.

— Non, ce n'est pas cela que tu veux le plus. Tu le veux *à cause* de ce que tu désires le plus au monde. Retrouver ta sœur.

Je n'aimais pas du tout le tour que prenait cette discussion.

— Je t'appelle pour te proposer un marché.

Les pactes avec le Diable, m'avait récemment avertie Barrons, tournaient en général au fiasco.

— Lequel ? m'entendis-je pourtant demander.

— Apporte-moi le Livre et je te rendrai ta sœur.

À ces mots, mon cœur s'arrêta de battre. J'écartai le combiné de mon oreille, comme pour trouver l'inspiration, ou peut-être le courage de raccrocher.

Je te rendrai ta sœur. L'écho de ses paroles résonnait encore à mes oreilles.

J'ignore ce que je cherchai, mais je ne le trouvai pas. J'approchai

de nouveau le combiné de mon oreille.

— Le Livre pourrait ramener Alina d'entre les morts ?

J'étais pleine de superstitions inspirées par les contes enfantins. La plupart du temps, ce genre d'opération avait un prix exorbitant et se soldait par un résultat aussi inattendu que catastrophique. Comment un être infiniment mauvais aurait-il pu faire revenir un être infiniment bon ?

— Oui.

Je ne lui poserais pas la question. Je ne lui poserais pas la question. Je ne...

— Est-ce qu'elle serait exactement comme avant, et pas une zombie effrayante ?

— Oui.

— Pourquoi le feriez-vous, puisque c'est vous qui l'avez tuée ?

— Je ne l'ai pas tuée.

— Peut-être pas de vos mains, mais vous l'avez fait assassiner !

— Je n'en avais pas fini avec elle.

Il me sembla percevoir une légère hésitation.

— Et je n'avais pas l'intention de la tuer lorsque j'en aurais eu terminé avec elle.

— C'est ça. Elle vous a démasqué. Un jour, elle vous a suivi dans la Zone fantôme, n'est-ce pas ? Et elle a refusé de continuer à vous aider. C'est pour, cela que vous l'avez assassinée.

J'en avais la certitude. Voilà des mois que j'y réfléchissais chaque soir avant de m'endormir. C'était la seule conclusion qui expliquait le message qu'elle avait laissé sur ma boîte vocale, quelques heures à peine avant sa mort. *Le voilà*, avait-elle dit. *J'ai peur qu'il ne me laisse pas quitter le pays.*

— Tu as ressenti mon pouvoir de conviction. Elle a cessé de coopérer de son plein gré ? La belle affaire ! Je n'ai jamais eu besoin qu'elle soit d'accord.

À cette allusion à la facilité avec laquelle il avait pris le contrôle de ma volonté, sa voix se mit à vibrer d'une insupportable arrogance. De fait, il avait très bien pu se passer de l'autorisation d'Alina. Grâce à l'effrayant pouvoir de la Voix, devant laquelle toute volonté s'annihilait, il avait pu lui faire faire tout ce qu'il voulait. Absolument tout.

Mon portable sonna de nouveau.

— Réponds, Barrons déteste attendre. Et réfléchis à ma proposition.

— Comment connaissez-vous Barrons ? grommelai-je.

La ligne était coupée.

— Est-ce que vous allez bien ? s'enquit Barrons lorsque je pris la communication.

- Très bien.
- C'était lui ?
- Le grand HS ? demandai-je d'un ton sec. Exact.
- Que vous a-t-il offert ?
- De me rendre ma sœur.

Barrons ne dit rien pendant quelques instants.

- Et ?

J'observai une pause encore plus longue.

- Je lui ai dit que j'allais réfléchir.

Le silence tomba de nouveau entre nous et se prolongea. Curieusement, aucun de nous deux ne raccrocha. J'aurais aimé savoir où il était, ce qu'il faisait. Je tendis l'oreille mais je ne distinguai pas le moindre bruit de fond. Soit il possédait un portable équipé d'un réducteur de bruit très efficace, soit il se trouvait dans un environnement particulièrement calme. Une image s'imprima devant mes yeux. Barrons, si grand, si mat, nu entre des draps de soie blancs, couvert de tatouages pourpre et noir du torse jusqu'aux abdominaux, les bras repliés derrière la tête, son portable à l'oreille. Les jambes emmêlées avec celles d'une femme.

Non. Il n'était pas du genre à rester jusqu'à l'aube avec une conquête. Même après une nuit d'amour torride.

- Barrons, dis-je enfin.
- Mademoiselle Lane.
- Il faut que vous m'appreniez à résister à la Voix.

Je le lui avais déjà demandé mais il s'était contenté d'une de ces réponses évasives dont il possédait le secret.

Un nouveau silence tomba entre nous.

— Pour essayer – et croyez-moi, cela ne sera rien de plus qu'une tentative, car je doute fort que vous réussissiez – je devrai l'utiliser sur vous. Êtes-vous prête à cela ?

Je fus parcourue d'un frisson.

- Nous poserons quelques règles de base.

— Vous aimez cela, n'est-ce pas ? Dommage. Vous êtes sur mon territoire, à présent, et chez moi, il n'y a pas de règles du jeu. Vous apprendrez de la façon dont je vous enseignerai, ou pas du tout.

- Vous êtes insupportable.

En l'entendant éclater de rire, je frémis de nouveau.

- Pouvons-nous commencer ce soir ?

J'avais été à l'abri ce matin, puisque le Haut Seigneur était au téléphone, mais si au lieu de m'appeler, celui-ci m'avait rattrapée dans la rue et m'avait ordonné de me taire, mes lèvres seraient restées scellées avec tant de force que je n'aurais pas même été capable d'appeler V'lane.

Je fronçai les sourcils.

Pourquoi ne m'avait-il pas rattrapée dans la rue ? Pourquoi n'avait-il pas lancé ses chiens à mes trousses ? À présent que j'y pensais, les deux seules fois où il avait tenté de me capturer étaient quand j'avais été sur le point de me livrer à lui et qu'il m'avait crue seule, comme si j'avais représenté une occasion trop belle pour être négligée. Pourquoi le Haut Seigneur mettait-il si peu d'empressement à entrer en contact avec moi ? Craignait-il ma lance, à présent qu'il avait vu les dégâts qu'elle avait fait sur Mallucé ? *Moi-même*, j'avais eu peur d'elle lorsque j'avais consommé de la chair *unseelie*. J'avais été incapable de supporter sa proximité physique. Avec la Voix, pourtant, il pouvait aisément me la retirer. Il avait souhaité la coopération volontaire d'Alina, et à présent, il semblait désirer la mienne. Pourquoi ? Tout simplement parce que cela lui était plus facile ainsi, ou bien existait-il d'autres enjeux que j'ignorais ? La Voix ne fonctionnait-elle que dans une certaine mesure, et y avait-il quelque chose que j'étais seule à pouvoir lui apporter, et dont il ne pouvait s'emparer de force ? Peut-être – un frisson d'effroi me parcourut à cette idée – n'étais-je qu'une petite pièce dans un plan bien plus vaste, peut-être avait-il déjà prévu d'autres arrangements en ce qui me concernait, et peut-être le temps n'était-il pas encore venu. Peut-être était-il en train de tisser patiemment autour de moi un piège encore invisible. Allais-je me réveiller un matin et m'y jeter tout droit ? Mallucé m'avait déjà dupée. Jusqu'à la fin, je l'avais pris pour un pur produit de mon imagination.

Je chassai ces sombres réflexions avant qu'elles prennent de l'ampleur. Assurément, il fallait que je me rapproche de *lui*. Pour le tuer. Et son sale petit tour de la Voix était une barrière que j'allais devoir apprendre à franchir.

— Alors, dis-je, quand commençons-nous ?

Je n'avais aucune confiance en Barrons mais il avait eu mille occasions d'employer la Voix sur moi et n'en avait saisi aucune. Je ne pensais pas qu'il l'utiliserait à présent pour me faire du mal. Du moins, pas trop. Le jeu en valait la chandelle.

— Je serai là à vingt-deux heures, répondit-il avant de raccrocher.

Je mis la dernière touche à mon invention à vingt et une heures quinze, soit quarante-cinq minutes avant mon rendez-vous avec Barrons.

Je la tournai entre mes mains en l'observant, puis je hochai la tête.

Elle était superbe.

Enfin, pas vraiment. Elle était... bizarre. Comme un bidule sorti tout droit d'une mauvaise série de science-fiction. Cela dit, elle fonctionnait, et c'était tout ce qui comptait à mes yeux. J'étais lasse de

ne jamais être en sécurité dans le noir. Lasse de regarder, impuissante, mes lampes-torches tomber à mes pieds et rouler par terre. *Celles-ci* ne pourraient pas tomber. Et si je ne surestimais pas les capacités de mon bricolage, je pourrais désormais traverser une Ombre-mur en toute sécurité.

Il ne me restait qu'un ultime test à effectuer.

C'était une magnifique invention, et j'en étais fière. L'idée m'en était venue dans l'après-midi, pendant un moment de tranquillité. J'étais en train de m'inquiéter au sujet de l'énorme Ombre qui rôdait dans l'allée derrière l'immeuble lorsque soudain, j'avais eu une illumination. Au sens propre du terme !

À dix-neuf heures sonnantes, j'avais retourné la pancarte sur la porte de la librairie, fermé à clé et couru jusqu'à la boutique d'articles de sport un peu plus bas dans la rue. Là, j'avais acheté tout ce dont j'allais avoir besoin : casque de cycliste, piles, lampes de spéléologue et leur support, ainsi que, précaution supplémentaire, des tubes de Super Glue et bandes Velcro.

Puis j'étais revenue au magasin, avais branché mon iPod sur ma dernière playlist préférée, réglé le volume au maximum, et m'étais mise au travail.

Je secouai mon chef-d'œuvre. Le laissai tomber par terre. Lui donnai un coup de pied. Rien ne se détacha. La Super Glue ? Après le chatterton, c'est la meilleure alliée des filles.

J'étais satisfaite. Il me restait trois quarts d'heure avant ma leçon de Voix, soit tout le temps nécessaire pour tester le dispositif, puis faire un saut dans ma chambre pour me rafraîchir. Non pas que je me soucie de mon apparence devant Barrons, mais dans le Sud, les femmes apprennent très jeunes, lorsque le monde s'écroule autour d'elles, à décrocher les rideaux pour s'y tailler une robe neuve.

Chaque invention digne de ce nom mérite un nom qui sonne bien, et j'avais trouvé celui qui convenait à la mienne. Qui avait besoin du Bracelet de Cruce pour se promener parmi les Ombres ?

Je coiffai le casque de cycliste et fixai la jugulaire. Elle était bien serrée, de sorte que mon couvre-chef ne tombe pas dans le feu de la bataille. Je pouvais faire une pirouette (en admettant que je *sache* faire une pirouette) en gardant l'appareil fermement vissé sur le crâne. J'avais collé à la Super Glue des dizaines de lampes Click-It sur toute la surface du casque. Sur l'arrière et sur les côtés, à plusieurs centimètres, dépassaient des fixations auxquelles étaient attachées des lampes de spéléologue tournées vers le bas.

Je décrivis un demi-cercle avec mon bras et plongeai en une profonde révérence. Le *MacHalo* était né !

Une fois toutes les lampes allumées, le casque diffusait un halo de lumière autour de mon corps jusqu'à mes pieds. J'adorais ! Si l'engin

n'avait pas été aussi encombrant, j'aurais même dormi avec. Par mesure de précaution, j'attachai à mes poignets et à mes chevilles les bandes Velcro dans lesquelles j'avais taillé de petites fentes pour y coudre d'autres lampes Click-It. Il me suffisait de frapper ensemble mes poignets et mes chevilles pour qu'elles s'allument.

J'étais prête.

Avant de m'aventurer dehors, il ne me restait qu'un dernier test à effectuer.

Je m'illuminai de la tête aux pieds, courus au panneau de commande des interrupteurs et me mis à éteindre l'éclairage de la partie avant du magasin. Pas les lampadaires extérieurs, uniquement les appliques intérieures. J'avais beau savoir que l'immeuble était toujours baigné de lumière côté rue, je dus me faire violence. Ma crainte de l'obscurité avait pris des proportions irrationnelles. Voilà ce qui arrive quand vous savez qu'une Ombre peut vous dévorer toute crue.

Ma main hésita un long et pénible moment sur la dernière rangée d'interrupteurs.

Allons ! J'avais mon MacHalo, je savais qu'il allait fonctionner. Si je reculais, fut-ce d'un pied, devant la peur, j'aurais perdu. C'était une leçon que Barrons m'avait enseignée et que Mallucé m'avait fait réviser. L'espoir vous renforce. La peur vous affaiblit.

J'éteignis la dernière rangée et la librairie fut soudain plongée dans l'obscurité.

Je brillais comme un soleil au milieu de la pièce !

J'éclatai de rire. Pourquoi n'y avais-je pas pensé plus tôt ? Pas un centimètre carré de ma personne n'était dans l'ombre. Mon halo de lumière rayonnait à trois bons mètres autour de moi. J'avais vu juste : à condition d'en trouver le courage, je pouvais à présent traverser tout droit une Ombre-mur. Grâce à cet attirail, aucun vampire buveur de vie ne pourrait m'approcher !

En entendant Creedence Clearwater Revival entonner *Bad Moon Rising* sur mon iPod, j'esquissai une pirouette, enivrée par mon succès. Non seulement j'avais une arme de plus dans mon arsenal pour assurer ma sécurité, mais je l'avais fabriquée moi-même !

Je me mis à virevolter dans le magasin en mimant la guerrière héroïque que j'étais désormais, équipée de mon astucieux MacHalo. Plus jamais je n'aurais peur des ruelles obscures ! Je sautai par-dessus les chaises, filai entre les rayonnages. Je bondis sur les canapés repoussai les ottomanes. Je poignardai d'imaginaires assaillants, protégée des Ombres par ma brillante invention. Il n'y a pas beaucoup d'occasions de franche rigolade dans ma vie, et pas grand-chose à fêter. Quand une opportunité se présente, je la saisis !

— *J'espère que tu as fait ton testament*, chantonnai-je tout en

éventrant un oreiller de ma lance.

Un nuage de plumes vola dans l'air.

— *J'espère que tu es prêt à mourir !*

Je me mis à tourner dans un étourdissant tourbillon de lumières, projetai un vigoureux coup de pied sur une Ombre inexistante tout en assénant un uppercut du droit au rayonnage de magazines.

— *On dirait que le temps se gâte...*

Je plongeai sur une petite Ombre invisible, me redressai pour assommer sa grande sœur...

Et me figeai sur place.

Barrons se tenait sur le seuil du magasin, rayonnant d'élégance nonchalante.

Assourdie par la musique, je ne l'avais pas entendu arriver. Une épaule contre le mur, les bras croisés sur sa poitrine, il m'observait.

— *Œil pour œil...*

Ma voix s'étrangla dans ma gorge, tout mon enthousiasme retombé. Inutile de me regarder dans un miroir pour savoir à quel point je devais avoir l'air, stupide ! Je considérai longuement Barrons d'un regard furieux, puis je me dirigeai vers le sounddock pour aller l'éteindre. En entendant un son étouffé derrière moi, je pivotai sur mes talons pour lui décocher un coup d'œil assassin. Il arborait son éternelle expression d'ennui arrogant. Je me remis en chemin, et le son s'éleva de nouveau. Cette fois, en me retournant, je vis que les coins de sa bouche s'étiraient. Je le fixai jusqu'à ce qu'il se morde les lèvres.

Je parvins au sounddock, coupai le son... et entendis un éclat de rire sonore.

Je fis prestement volte-face.

— Je n'avais tout de même pas l'air *aussi* ridicule, grinçai-je entre mes dents.

Ses épaules se soulevèrent convulsivement.

— Oh, ça va, grommelai-je. Arrêtez un peu !

Il toussota pour éclaircir sa voix et cessa de rire, mais à peine ses yeux avaient-ils remonté vers mon MacHalo tout illuminé qu'une nouvelle crise d'hilarité le secoua. Sans doute étaient-ce les crochets dépassant vers l'extérieur qui l'amusaient tant. Ou peut-être aurais-je mieux fait de choisir un casque noir et non rose.

Je décrochai celui-ci et l'arrachai. Puis je marchai lourdement vers la porte, rallumai l'éclairage intérieur, frappai Barrons à la poitrine d'un coup de casque et fonçai vers l'escalier.

— Vous avez intérêt à vous être calmé quand je redescendrai, lui lançai-je par-dessus mon épaule.

Il riait tant que je ne jurerais pas qu'il m'ait entendue.

— La Voix peut-elle vous contraindre à effectuer quelque chose que vous réprouvez moralement ? à oublier toutes vos convictions ? demandai-je à Barrons un quart d'heure plus tard, une fois que je fus redescendue.

Je l'avais volontairement fait attendre, un peu parce que j'étais encore mortifiée par son hilarité, et un peu parce que, de manière générale, je déteste qu'il soit en avance. J'aime qu'un homme arrive à l'heure. Ni trop tôt, ni trop tard. Au bon moment. C'est l'une de ces règles de savoir-vivre dans un couple qui ont tendance à se perdre. Non pas que je forme un couple avec Barrons, bien au contraire, mais je pense que les lois qui s'appliquent en la matière sont valables dans tous les autres domaines de la vie et devraient être observées entre personnes de bonne compagnie. Je regrette l'époque où l'on respectait les convenances.

Je m'abstins de toute allusion à ses moqueries, au MacHalo ou à ma grotesque chorégraphie. Barrons et moi maîtrisons à la perfection l'art d'ignorer tout ce qui, dans nos relations, peut suggérer une émotion de quelque sorte qu'elle soit, y compris un sentiment aussi simple que de l'embarras. Parfois, j'ai du mal à croire que j'ai senti sur moi le poids de son corps d'athlète dur comme le roc, et qu'en répondant à ses baisers j'ai pu capter de brèves visions de sa vie. Le désert. L'enfant abandonné. L'homme solitaire. Je sais ce que vous pensez. Il me suffirait de me donner à Barrons pour obtenir les réponses aux questions qui me taraudent au sujet de qui il est... ou plutôt, de *ce* qu'il est. Moi aussi, j'y ai songé. Et je me suis empressée de refouler cette idée dans ma boîte hermétique à air comprimé. Pour un milliard de raisons qui ne nécessitent aucune explication.

— Cela dépend de l'habileté de la personne qui use de la Voix et de la force de conviction de sa victime.

C'était bien une réponse signée Barrons !

— Explicitez, dis-je sèchement.

J'avais appris des tas de mots nouveaux, depuis quelque temps. Je lisais beaucoup.

Tandis que je faisais quelque pas dans la pièce, le regard de Barrons se posa sur mes pieds, puis remonta jusqu'à mon visage. Je portais des jeans élimés, des bottes et un tee-shirt moulant rose vif assez sexy de chez Juicy que j'avais acheté à TJ-MAXX l'été précédent, et sur lequel était inscrit *Je suis une fille Juicy*.

— Une fille juteuse ? Je n'en doute pas un instant, murmura Barrons, avant d'ajouter plus fort : *Ôtez votre haut*.

Il me sembla soudain que sa voix était reprise en écho par un véritable chœur. Elle résonna autour de moi, emplissant tout l'espace jusqu'au moindre recoin de l'immense pièce, peuplant celle-ci de voix

qui toutes m'ordonnaient d'obéir, faisant pression sur chaque cellule de mon corps pour que j'obtempère. Je *voulais* retirer mon top. Non pas pour les mêmes raisons qu'avec V'lane, par pure compulsion érotique, mais simplement parce que... eh bien, j'ignorais pourquoi. Quoi qu'il en soit, il fallait que je l'enlève et cela ne souffrait aucun délai.

Je soulevai le bas de mon tee-shirt... puis je me dis « Eh, minute, je ne vais pas montrer mon soutien-gorge à Barrons ! » et je suspendis mon geste.

Je souris, d'abord faiblement, puis plus franchement, contente de moi. Je glissai les mains dans les poches arrière de mon jean et décochai à Barrons un regard en biais.

— Je crois que je vais très bien m'en sortir.

— *ÔTEZ VOTRE HAUT.*

L'ordre me frappa de plein fouet, tel un mur de brique, anéantissant toute volonté en moi. Je pris une inspiration saccadée, douloureuse... et déchirai mon tee-shirt de haut en bas.

— *Arrêtez, Mademoiselle Lane.*

C'était de nouveau la Voix, mais ce n'était plus un mur de brique. Plutôt un levier qui soulevait le mur de brique pour m'en libérer. Je tombai à genoux, rapprochant de mes mains tremblantes les bords de mon tee-shirt déchiré, puis je posai mon front sur mes genoux. Je respirai profondément pendant quelques secondes, avant de redresser la tête pour chercher le regard de Barrons. Il aurait pu me forcer à obéir ainsi n'importe quand. Faire de moi une esclave sans résistance. À l'instar du Haut Seigneur, il aurait pu me plier à toutes ses volontés. Il ne l'avait pas fait. La prochaine fois que je découvrirais quelque chose d'épouvantable à son sujet, me dirais-je : « Oui, mais il ne m'a jamais contrainte par la Voix » ? Me servirais-je de ce prétexte pour l'excuser ?

— Qu'est-ce que vous êtes ? m'entendis-je demander.

Cela avait été plus fort que moi, même si je savais que c'était inutile.

— Pourquoi ne me le dites-vous pas, que l'on puisse passer à autre chose ? ajoutai-je, irritée.

— Un jour, vous arrêterez de me poser la question. Je pense qu'à partir de ce moment-là, j'apprécierai de vous connaître.

— Pourrons-nous laisser mes vêtements de côté, la prochaine fois ? marmonnai-je. Je n'ai pris des affaires que pour quelques semaines.

— Vous vouliez du moralement condamnable.

— Exact.

Je n'aurais pas juré que sa démonstration avait atteint son but. Je n'aurais pas juré que déchirer mon tee-shirt devant lui était

moralement condamnable.

— Mon propos était de vous faire percevoir des nuances, Mademoiselle Lane. Je crois que le Haut Seigneur fait preuve d'une maîtrise absolue de l'art de la Voix.

— Génial. En tout cas, à l'avenir, épargnez mes tee-shirts. Je n'en ai que trois. Je dois les laver dans le lavabo, et les deux autres sont sales.

Il n'y avait pas de lave-linge chez Barrons – *Bouquins & Bibelots*. Jusqu'à présent, j'avais refusé d'apporter ma lessive au Lavomatic un peu plus loin dans la rue, mais j'allais devoir m'y résoudre, car les jeans ne sont pas faciles à laver à la main.

— Commandez tout ce dont vous avez besoin, Mademoiselle Lane, et mettez-le sur le compte du magasin.

— Vraiment ? Je peux acheter un lave-linge et un sèche-linge ?

— Vous pouvez également garder les clés de la Viper. Je suis certain que vous aurez l'usage d'une voiture.

Je lui décochai un regard méfiant. Venais-je de perdre encore quelques mois en Faery, étions-nous arrivés à l'époque de Noël ?

Barrons retroussa les lèvres en un sourire de prédateur.

— N'allez pas vous imaginer que c'est parce que je vous aime bien. Une employée épanouie est une employée rentable, et moins vous passerez de temps au Lavomatic ou à faire... le genre de choses que fait quelqu'un comme vous, plus vous en consacrerez à servir mes propres buts.

Touché. Cela dit, puisque c'était son jour de bonté, il y avait d'autres points sur ma liste au Père Noël.

— Je veux un groupe électrogène et une alarme. Et je crois qu'un revolver ne serait pas de trop.

— *Debout.*

Je n'avais plus aucune volonté. Mes jambes obéirent.

— *Allez vous changer.*

Je revins quelques instants plus tard, portant un tee-shirt pêche auréolé d'une tache de café sur le devant.

— *Sautez à cloche-pied.*

— Vous m'énervez, grommelai-je en m'exécutant.

— Le secret, pour résister à la Voix, m'expliqua Barrons, c'est de trouver cet endroit en vous que personne ne peut atteindre.

— Vous parlez de la zone *sidhe-seer* ? demandai-je tout en sautant sur un pied.

— Non, un autre endroit. Tout le monde l'a. Pas seulement les *sidhe-seers*. Nous sommes nés seuls et nous mourons seuls. Cet endroit.

— Je ne comprends pas.

— Je sais. C'est pour ça que vous continuez de sautiller.

Je sautai sur place pendant des heures. Je commençais à m'épuiser, mais pas mon tortionnaire. Je crois que Barrons aurait pu employer la Voix toute la nuit sans jamais se fatiguer.

Il aurait pu me faire sautiller jusqu'à l'aube, mais vers une heure moins le quart, mon portable sonna. Je songeai immédiatement à mes parents, et cela dut se lire sur mon visage car il me libéra aussitôt.

Je sautais depuis si longtemps que c'est en bondissant que je me dirigeai vers mon sac à main, posé sur le comptoir près de la caisse, avant de reprendre une démarche normale.

Comme l'appel était sur le point de basculer vers ma boîte vocale – quelque chose que je ne supporte plus depuis le jour où j'ai manqué le dernier coup de téléphone d'Alina –, j'enfonçai la touche de prise de ligne alors que mon portable était encore dans mon sac, sortis l'appareil et le plaquai sur mon oreille.

— Croisement de la Quatrième Avenue et de Langley Street, aboya l'inspecteur Jayne.

Je tressaillis. Je m'étais attendue à entendre mon père, en songeant qu'il avait dû oublier le décalage horaire. Nous nous appelions chacun notre tour un jour sur l'autre, même pour quelques minutes seulement, et j'avais omis de lui téléphoner la veille.

— C'est moche. Il y a sept morts. Le tireur s'est barricadé dans un pub et menace d'abattre d'autres otages avant de se suicider. Ça ressemble au genre de meurtre que vous vouliez que je vous signale, non ?

— Si.

Le tireur, avait dit Jayne. Il s'agissait donc d'un homme, ce qui signifiait que j'avais raté le crime commis par la femme que j'avais vue prendre le Livre, et que celui-ci avait déjà changé de porteur. Entre combien de mains était-il passé depuis ? Il faudrait que je feuillette la presse à la recherche d'indices. J'avais besoin de toute l'information que je pourrais me procurer afin d'essayer de comprendre le Livre Noir et d'espérer anticiper ses futurs mouvements.

La connexion fut coupée. Jayne avait tenu parole ; il n'en ferait pas plus. Je considérai mon portable en cherchant un moyen de me débarrasser de Barrons.

— Pourquoi Jayne vous appelle-t-il à une heure pareille ? demanda-t-il doucement. Seriez-vous entrée dans la *Garda* comme membre honoraire depuis la dernière fois qu'ils vous ont arrêtée ?

Je lui jetai un regard incrédule par-dessus mon épaule. Il se trouvait de l'autre côté de la pièce et le volume de mon appareil était réglé au minimum. Même s'il avait reconnu les intonations de l'inspecteur malgré la distance, il ne pouvait avoir saisi les détails de ses paroles !

— Très drôle, ricanai-je.

— Pourquoi ne me répondez-vous pas, Mademoiselle Lane ?

— Il dit qu'il a peut-être une piste dans l'enquête sur le décès de ma sœur.

C'était là un piètre mensonge, mais c'était le premier qui m'était venu à l'esprit.

— Je dois y aller, poursuivis-je.

Je contournai le comptoir, pris mon sac à dos, y glissai mon MacHalo, fixai mon holster à mon épaule, retirai ma lance de ma botte pour la ranger sous mon bras, passai une veste et me dirigeai vers la sortie de derrière. J'allais prendre la Viper et me rendre au plus vite au croisement de la Quatrième Avenue et de Langley Street. Si le tireur se trouvait toujours sur place, le *Sinsar Dubh* y serait aussi. Si l'homme était déjà mort à mon arrivée, je parcourrais en voiture les rues et ruelles les plus proches en m'éloignant peu à peu de l'épicentre du drame, dans l'espoir de percevoir la présence du Livre.

— Vous vous fichez de moi ? Il a dit « Quatrième Avenue et Langley Street, sept morts ». En quoi cela vous concerne-t-il ?

Quelle créature pouvait donc être dotée d'une ouïe aussi fine ? Pourquoi le destin ne m'en avait-il pas plutôt réservé une à moitié sourde ? Je poursuivis mon chemin vers la porte, contrariée.

— *Vous allez vous arrêter immédiatement et me dire où vous partez de ce pas.*

Mes pieds s'immobilisèrent, refusant soudain d'obéir à ma volonté. Ce scélérat avait utilisé la Voix !

— Ne me... faites pas... cela, articulai-je avec peine tandis que mon front se couvrait d'un voile de sueur.

Je le repoussai de toutes mes forces, mais je faiblissais rapidement. Mon envie de lui dire où je me rendais était soudain presque aussi impérieuse que celle d'abattre le Haut Seigneur.

— Ne m'obligez pas à vous faire cela, répliqua-t-il d'une voix normale. Je croyais que nous faisons équipe, Mademoiselle Lane. Je pensais que nous étions alliés pour une cause commune. Y a-t-il un rapport entre cet appel de l'inspecteur et le *Sinsar Dubh* ? Vous ne me cachez rien, n'est-ce pas ?

— Non.

— Dernier avertissement. Si vous ne me répondez pas, je vous arracherai les mots de la bouche. Et tant que j'y serai, je vous demanderai tout ce qui me passera par la tête.

— C'est inique ! protestai-je. Moi, je ne peux pas utiliser la Voix sur vous ! Vous ne m'apprenez qu'à y résister.

— Vous ne pourrez jamais me contraindre par le pouvoir de la Voix. Pas si c'est moi qui vous l'enseigne. Le professeur et son élève développent une immunité réciproque. Voilà qui est intéressant, n'est-

ce pas, Mademoiselle Lane ? Et maintenant, parlez. Sinon, je vous ferai cracher les informations que je désire et si vous tentez de résister, cela vous fera très mal.

Tel un requin qui avait flairé l'odeur du sang, il allait décrire des cercles autour de moi jusqu'à ce qu'il m'ait dévorée toute crue. Je ne doutais pas instant qu'il mettrait ses menaces à exécution, et s'il usait de sa force pour me faire parler, je n'osais penser à ce qu'il risquait ensuite d'exiger de moi. Il avait entendu l'adresse. Avec ou sans moi, il s'y rendrait. Le mieux était que j'y aille également. Je trouverais bien une idée pendant le trajet.

— Montez en voiture avec moi. Je vous expliquerai en route.

— Ma moto est garée juste devant. Nous irons plus vite en cas d'embouteillages. Si vous m'avez dissimulé quoi que ce soit, Mademoiselle Lane, vous allez le regretter.

Je n'en doutais pas une seconde. En revanche, je n'aurais su dire qui serait le plus furieux contre moi avant que la nuit soit finie. Barrons parce que je ne lui avais rien dit plus tôt, ou V'lane parce que j'avais brisé ma promesse et parlé à Barrons. Le corps étranger sur ma langue me sembla soudain plus envahissant et inquiétant que jamais.

Dublin était un cirque infernal que je traversais telle une funambule, et s'il y avait un filet de sécurité en dessous, j'étais tellement haut que je ne le voyais pas.

Tout comme les pick-up hauts sur roues du Sud profond, les Harley sont une ode à la testostérone. Plus elles sont grandes et bruyantes, mieux cela vaut. Dans le Sud, les camionnettes et les motos rugissent *Regardez-moi donc ! Wouhou ! Je suis énorme, bruyante et sauvage... Je ne vous fais pas envie ?*

La Harley de Barrons ne rugissait pas. Elle ne ronronnait même pas. Tel un prédateur de chrome et d'ébène, elle fendait la nuit sans un bruit, tout en murmurant *Je suis grande, silencieuse et implacable... Priez pour ne pas me faire envie !*

Je pouvais percevoir la fureur de Barrons sous mes mains posées sur ses épaules tandis qu'il louvoyait entre d'étroites ruelles, prenant ses virages si bas que la moto était presque couchée et que je devais soulever mes pieds et plaquer mes genoux sur les flancs de l'engin de peur de m'érafler sur le bitume. Cependant, comme toujours, Barrons faisait preuve d'une précision absolue et obtenait du deux-roues des prouesses stupéfiantes. À plusieurs reprises, je faillis enrouler mes bras et mes jambes autour de lui, tant je craignais de tomber.

Tout son corps vibrait de rage. En lui cachant certaines de mes découvertes sur le Livre, j'avais commis une transgression majeure à ses yeux. Notre dernière rencontre avec le *Sinsar Dubh* m'avait appris que, pour une raison que j'ignorais, ce dernier était son Graal. Faisant abstraction de la sombre et inquiétante énergie qui émanait de sa personne, je me résolus à m'agripper à lui de toutes mes forces afin de rester sur la moto. J'avais l'impression de serrer contre moi un courant électrique à basse tension... Barrons a-t-il seulement la notion du danger ? Je me le demande quelquefois. Il vit comme si rien ne pouvait lui arriver !

— Comme si vous, vous me disiez tout ! criai-je à ses oreilles.

— Je vous dis tout ce qui concerne ce fichu Livre, répliqua-t-il par-dessus son épaule. C'est bien cela, notre marché, n'est-ce pas ? À tout le moins, nous sommes honnêtes l'un envers l'autre au sujet du Livre !

— Je n'ai pas confiance en vous.

— Parce que vous croyez que j'ai confiance en vous ? On ne vous

a pas enlevé vos couches depuis assez longtemps pour que je puisse me fier à vous, Mademoiselle Lane ! Je ne suis même pas certain que l'on puisse vous confier des objets coupants !

Je lui donnai un coup de poing dans les côtes.

— Ne dites pas n'importe quoi ! *Qui* a mangé de l'*Unseelie* ? *Qui* a survécu à n'importe quel prix ? *Qui* affronte jour après jour des créatures plus monstrueuses les unes que les autres et réussit quand même à garder le sourire ? Ça, ça demande de la force. Et c'est bien plus que vous n'en êtes capable. Vous êtes tout le temps bougon, grognon et renfermé. Si vous croyez que vous êtes facile à vivre !

— Il m'arrive de sourire. Et même de rire, quand je vois votre... chapeau.

— *MacHalo*, rectifiai-je d'un ton pincé. C'est une brillante invention qui va me permettre de ne plus dépendre de vous ni de V'lane pour me protéger des Ombres, et ça, Jéricho Barrons, ça vaut son pesant d'or. Ne plus avoir besoin d'aucun d'entre vous pour quelque chose !

— Qui est venu ce soir vous enseigner la Voix ? Pensez-vous pouvoir trouver un autre professeur ? Ceux qui détiennent ce pouvoir ne le partagent pas. Que cela vous plaise ou non, vous avez besoin de moi. En fait, vous avez besoin de moi depuis que vous avez posé le pied dans ce pays. Souvenez-vous en, *et cessez de me casser les pieds*.

— Vous aussi, maugréai-je, vous avez besoin de moi.

— C'est pour cette raison que je vous donne des leçons. C'est pour cette raison que je vous offre un foyer sûr. C'est pour cette raison que je m'obstine à venir vous sauver la vie et que j'essaie de vous donner ce que vous voulez.

— Ce... ce que je... je veux ? bégayai-je, si furieuse que les mots se bousculaient sur mes lèvres. Comme des réponses à mes questions, par exemple ? Si vous m'en donniez, pour changer ?

Il éclata de rire et l'écho de sa voix ricocha sur les murs de brique de l'étroite ruelle que nous remontions à une vitesse folle, me donnant l'impression effrayante que tout un groupe d'hommes s'esclaffiaient autour de moi.

— Je vous donnerai des réponses le jour où vous n'en aurez plus besoin.

— Le jour où je n'en aurai plus besoin, rétorquai-je d'un ton glacial, je serai morte.

À notre arrivée sur les lieux du drame, le forcené s'était tiré une balle dans la tête, les otages qui avaient survécu étaient pris en charge, et commençait la macabre tâche de compter et ramasser les cadavres.

La rue, barrée sur toute la longueur du pâté de maisons où se trouvait le pub, était envahie de voitures de police et d'ambulances, et

grouillait de *gardai*. Nous garâmes la moto et en descendîmes un peu en contrebas.

— Je suppose que le Livre est dans les parages. Ressentez-vous sa présence ?

Je secouai la tête.

— Il est déjà parti. Par là, précisai-je en désignant la direction de l'ouest.

Un courant d'air polaire provenait de l'est, trouant la nuit. J'allais entraîner Barrons dans la direction opposée, puis feindre d'avoir perdu le « signal ». J'avais mal au cœur, mais pas à cause des cadavres et du sang. Le *Sinsar Dubh* représente ce que j'ai connu de pire en matière de nausées. Je sortis de ma poche une pastille contre le mal de mer. Une sourde migraine commençait à se former entre mes tempes et j'espérais qu'elle n'allait pas s'aggraver.

— Plus tard, vous me direz tout ce que vous savez. D'une façon ou d'une autre, vous avez compris comment il se déplace dans la ville et cela est lié aux crimes, n'est-ce pas ?

Barrons était assez doué, dans son genre. Comme je hochais la tête avec prudence, de peur d'accentuer mon mal de crâne, il poursuivit :

— Et d'une façon ou d'une autre, vous êtes parvenue à convaincre Jayne de jouer les informateurs. Je serais curieux de savoir comment vous avez réussi cet exploit.

— Peut-être parce que je ne suis pas aussi stupide que vous le pensez ?

Je glissai une nouvelle pastille entre mes lèvres en me promettant de me munir également d'aspirine, la prochaine fois.

— C'est possible, admit Barrons d'un ton pincé – aveu qui, chez lui, avait valeur d'excuse.

— Je lui ai fait manger de l'*Unseelie*.

— Vous êtes complètement cinglée ? explosa-t-il.

— Ça a marché.

Je le vis froncer les sourcils.

— On pourrait croire que vous êtes en train de développer une éthique situationnelle.

— Vous croyez que je ne sais pas ce que ça veut dire ? Mon père est avocat. Je connais ce terme.

Il esquissa l'ombre d'un sourire.

— Remontez sur la moto et dites-moi où aller.

— Je vais vous le dire, où vous pouvez aller ! grommelai-je.

Il éclata de rire et nous nous remîmes en route. Mon mal de tête s'évanouit dès que nous nous éloignâmes du Livre Noir... pour être aussitôt remplacé par une violente excitation. Je me retins de justesse de frotter mes seins, soudain lourds et brûlants, contre le dos de

Barrons. Dans un sursaut, je regardai par-dessus mon épaule. Folle d'inquiétude, je cherchai ma lance. Elle avait disparu.

Barrons dut déceler la tension qui m'habitait car il jeta un rapide coup d'œil dans ma direction et découvrit, tout comme moi, le prince faë opérer une rapide succession de transferts derrière nous – d'abord ici, puis là, de plus en plus proche.

— Il est déjà assez regrettable que vous ayez omis de m'informer de votre rencontre avec le Livre, Mademoiselle Lane, mais ne me dites pas que vous *lui* en avez parlé ?

— Je n'avais pas le choix. J'avais besoin qu'il accomplisse quelque chose pour moi. C'était tout ce que j'avais à offrir et que j'acceptais de sacrifier. Je ne lui ai pas tout dit.

En vérité, j'avais même délibérément orienté V'lane sur une fausse piste. Comment m'avait-il retrouvée ce soir ? Un malheureux hasard ? Il ne pouvait tout de même pas se rendre sur toutes les scènes de crime de la ville !

Barrons fut de nouveau secoué de colère, avec encore plus de force. Il freina si brusquement que je me cognai contre lui, perdis l'équilibre et roulai sur le bitume. Le temps que je me redresse et que je remette de l'ordre dans ma tenue, Barrons était descendu de la moto. V'lane s'était également arrêté. Il se tenait à présent à une vingtaine de pas de nous dans la rue.

— Venez ici, Mademoiselle Lane. Tout de suite.

Je ne bougeai pas. Non seulement j'étais furieuse qu'il m'ait fait tomber aussi brutalement, mais j'avais de nouveau mal à la tête. En outre, un Barrons en colère est à peu près aussi rassurant qu'un cobra contrarié.

— À moins que vous ne vouliez qu'il se transfère jusqu'ici pour vous emmener, rapprochez-vous de moi. Immédiatement. Sauf si vous avez envie de partir avec lui ?

Après un regard en direction de V'lane, j'effectuai un pas vers Barrons. Le prince faë était si furieux qu'un petit blizzard givrait toute la portion de la rue de son côté, et je n'étais pas vêtue pour la circonstance. D'accord, je peux bien l'avouer : peut-être V'lane m'effraie-t-il un peu plus que Barrons. V'lane utilise sa séduction pour me manipuler et je réagis au quart de tour. Barrons n'agit pas de la sorte. Déjà, ma main se tendait vers la braguette de mon jean et mes doigts se refermaient sur le bouton. Un gémissement m'échappa. Je cherchai le mystérieux sanctuaire qui se dissimulait quelque part sous mon crâne douloureux. Je suis forte, me dis-je. Je suis une *sidhe-seer*. Je ne céderai pas !

Barrons entoura mon épaule de son bras et je me réfugiai contre son torse. Sur ma langue, le corps étranger était brûlant comme un tison. Sur l'arrière de mon crâne, mon tatouage était soudain

douloureux. En cet instant, je les maudis tous les deux.

— Ne la touche pas, gronda Barrons.

— Elle vient à moi de sa propre volonté. C'est elle qui m'appelle et me choisit.

V'lane était dans toute sa gloire, tout d'or, de cuivre et de glace irisée. Il me parcourut d'un regard impérieux.

— Je m'occuperai de toi plus tard. Tu as brisé notre pacte. Il y a un prix à payer pour cela.

Il sourit, dans la mesure où les faës sourient. Ils appliquent sur leur visage une expression humaine qui vous glace jusqu'aux os, car elle semble bien peu naturelle sur leurs traits à la beauté surnaturelle.

— N'aie crainte, MacKayla. Je... Comment dites-vous cela ? Je te consolerais quand j'en aurai fini avec toi.

Je retirerai ma main de ma braguette.

— Si j'ai brisé notre pacte, V'lane, c'était tout à fait involontaire. Barrons a entendu des paroles qui ne lui étaient pas destinées.

— Volontairement ou non, quelle différence ?

— Il y en a une. Même les tribunaux établissent une distinction.

— Pour les humains, peut-être. Les lois faës ne reconnaissent pas cela. On juge les conséquences, non les circonstances qui les ont amenées. Tu as affirmé ne pas savoir comment retrouver le Livre.

— J'ai dit la vérité ; je suis venue ici sur une intuition, ce soir. C'était juste un coup de chance. Et vous ?

— Mensonges éhontés, MacKayla ! Je ne le tolérerai pas.

— Ne touche pas un cheveu de sa tête ou je t'abats, avertit Barrons.

Ah oui ? Et comment ? faillis-je demander. V'lane était un prince faë. Je n'avais plus ma lance. Rowena détenait l'épée.

Le signal nauséux du Livre s'atténuait de façon notable. Celui-ci s'éloignait rapidement. Sa prochaine victime était à bord d'une voiture puissante. Une pensée aussi orgueilleuse que déplacée traversa mon esprit : pas aussi puissante que la mienne. *Moi*, j'avais une *Viper*. Ses clés étaient dans ma poche.

Cette inutile réflexion céda la place à une nouvelle préoccupation. Chaque fibre de mon être se révoltait à la seule idée de laisser le Livre s'en aller et poursuivre sa mortelle randonnée. Toutefois, malgré l'insistance avec laquelle la *sidhe-seer* en moi m'ordonnait de m'élancer à sa poursuite, je n'osai prendre ce risque. Pas tant que V'lane et Barrons seraient près de moi. J'avais besoin d'en apprendre plus au sujet du *Sinsar Dubh*. J'avais besoin de comprendre comment m'en emparer, afin d'en faire ce qui était le mieux. Et pour commencer, j'avais besoin de savoir ce qui était le mieux. En supposant que je réussisse à me saisir du Livre Noir, à qui pourrais-je le remettre en toute confiance ? À V'lane ? À Barrons ? Nom de nom, à Rowena ? La

Souveraine *seelie* en personne viendrait-elle jouer le *deus ex machina* ? Non, cela était trop facile. Plus rien n'était simple, dans ma vie, désormais.

— Aucune loi ne t'autorise à posséder le Livre, dit V'lane à Barrons.

— Il n'y a qu'une loi, c'est celle du plus fort, riposta celui-ci. Cela n'a-t-il pas toujours été ta devise ?

— Tu ne pourrais même pas comprendre ma devise.

— Que tu crois, Fée Clochette !

— Tu ne pourrais rien en faire, même si tu pouvais mettre la main dessus. Tu ne parles pas la langue dans laquelle il a été écrit et tu n'as aucun espoir de la déchiffrer un jour.

— J'ai peut-être les pierres ? suggéra Barrons.

— Pas toutes, rétorqua froidement V'lane.

Il avait parlé d'un ton si vibrant de dédain que je compris aussitôt qu'il détenait au moins l'une, sinon les deux pierres de traduction que nous avions recherchées, Barrons et moi. Les quatre pierres magiques d'un bleu nuit translucide étaient nécessaires pour « révéler la véritable nature » du *Sinsar Dubh*. Barrons en détenait déjà une lorsque je l'avais rencontré. J'avais subtilisé la seconde à Mallucé, ce qui avait d'ailleurs déclenché les hostilités entre lui et moi.

Je vis un sourire éclairer le visage de Barrons. Bien joué ! Jusquelà, il avait eu des soupçons, mais aucune certitude.

— J'en ai peut-être suffisamment appris de votre *princesse* pour ne pas avoir besoin des quatre, insinua-t-il d'un air lourd de sous-entendus.

Même moi, qui n'avais aucune idée de ce à quoi il faisait allusion, je perçus le mépris qui habitait ses paroles et je compris que celles-ci avaient fait mouche. Il y avait un passif entre Barrons et V'lane. Je n'étais pas, loin s'en faut, l'unique enjeu de leur querelle. Le contentieux dépassait largement l'échange auquel j'assistais.

Un froid polaire jaillit des tuniques irisées de V'lane, roula sur le sol et envahit l'espace alentour, recouvrant la chaussée, d'un trottoir à l'autre, d'un fin voile noir qui émit de sourds craquements à mesure que la glace se refermait sur les pavés tièdes.

Très bien, qu'ils se battent ! Que le Livre disparaisse, et mes problèmes avec ! Ne résistant pas à la tentation de jeter un peu d'huile sur le feu, si j'ose dire, je lançai :

— Si vous m'expliquiez, pourquoi vous vous détestez autant, tous les deux ?

— Tu as couché avec elle ? demanda V'lane, m'ignorant superbement.

— Je n'essaie pas.

— Traduction : tous tes efforts ont échoué.

— Pas du tout, intervins-je. Il dit vrai. Pour votre information, messieurs, et j'emploie ce terme au sens large, j'offre d'autres intérêts que le sexe.

— Raison pour laquelle vous êtes toujours en vie, Mademoiselle Lane. Continuez de cultiver ces atouts.

Puisque, pour changer, je les avais tous les deux sous la main, c'était le moment de vérifier une petite intuition.

— Qu'est Barrons ? demandai-je à V'lane. Un humain ou autre chose ?

Le prince faë regarda Barrons mais ne dit rien.

Barrons me décocha un regard noir.

— Eh bien, Barrons, demandai-je d'un ton mielleux, parlez-moi un peu de V'lane. Est-ce que c'est un gentil ou un méchant ?

Barrons détourna les yeux sans un mot.

Je secouai la tête, découragée. Je m'en doutais. Les hommes ! Étaient-ils donc tous les mêmes, quelle que soit leur race, humains ou non ?

— Chacun de vous sait quelque chose sur l'autre, mais aucun ne crachera le morceau afin de préserver vos petits secrets... Hallucinant ! Vous vous haïssez, et pourtant vous restez solidaires. Eh bien, vous savez quoi ? Allez vous faire cuire un œuf. J'en ai assez, de vous deux !

— De grandes paroles pour un petit bout de femme, commenta V'lane. Tu as besoin de nous.

— Exact, renchérit Barrons. Il faudra vous y faire, Mademoiselle Lane.

Génial ! Voilà qu'ils unissaient leurs forces contre moi, à présent ! Tout compte fait, je préférerais encore l'époque où V'lane disparaissait lorsque Barrons apparaissait. Cela signifiait-il que V'lane n'avait pas peur de Barrons, finalement ? J'estimai l'espace qui les séparait. Si Barrons effectuait un pas en avant, V'lane allait-il reculer d'autant ? Difficile de le leur suggérer ! Après quelques instants de réflexion, je quittai les bras de Barrons pour aller me placer derrière lui. Aussitôt, il parut se détendre... sans doute parce qu'il pensait que je cherchais à m'abriter derrière lui, et que je lui montrais ainsi que j'avais choisi mon camp. Il me semblait presque voir l'expression suffisante qui devait éclairer son visage !

Sans prévenir, je le poussai de toutes mes forces. V'lane recula immédiatement.

Barrons me jeta un coup d'œil furieux par-dessus son épaule.

Je souris. Il ne doit pas y avoir beaucoup de femmes qui se permettent une telle familiarité avec Barrons.

— À quel jeu joues-tu, *sidhe-seer* ? siffla V'lane.

Le prince faë craignait Barrons. Je tentai d'intégrer cette notion,

mais sans grand succès.

— Pouvez-vous toujours percevoir le Livre ? demanda Barrons, la mâchoire serrée.

— Où est-il parti ? ajouta V'lane. Dans quelle direction ?

— Vous avez perdu trop de temps à vous disputer, mentis-je.

Je captais toujours un faible signal. Le Livre devait avoir fait halte quelque part.

— Voilà déjà quelques minutes qu'il est sorti des limites de mon radar.

Aucun d'eux ne devait me croire, mais qu'y pouvaient-ils ?

Puis je m'avisai qu'ils *pouvaient* me faire des choses très désagréables l'un comme l'autre, si la fantaisie leur en prenait. Barrons *pouvait* user de la Voix sur moi pour me contraindre à lui avouer la vérité et m'obliger à rechercher le *Sinsar Dubh*. Quant à V'lane, si j'avais bien mesuré l'étendue des capacités de nuisance d'un faë de volupté fatale, il *pouvait* éveiller en moi une incontrôlable excitation et me promener ici et là comme une baguette de sourcier.

Dans ce cas, pourquoi ne le faisaient-ils pas ? Parce qu'ils étaient en réalité des *gentlemen* animés de motifs honnêtes, malgré leurs personnalités sulfureuses... ou bien parce qu'aucun d'eux ne voulait avoir son rival dans les pattes lorsqu'il m'utilisait pour chercher le Livre, et que ni l'un ni l'autre ne trouvait de moyen d'éloigner l'adversaire en cet instant ?

Allions-nous tous laisser le Livre s'échapper, de peur que les autres puissent l'avoir ? Incroyable ! Les cours de géométrie m'avaient déjà donné pas mal de fil à retordre quand j'étais au lycée, mais la vraie vie était autrement plus complexe que les mathématiques.

— Venez, m'ordonna Barrons. Montez sur la moto.

Je n'aimais pas le ton qu'il prenait.

— Que comptez-vous faire, Mademoiselle Lane, si vous n'allez ni avec lui ni avec moi ? Rentrer à Ashford ? Rester ici toute seule ? Prendre un appartement ? Votre père devra-t-il venir emballer vos affaires, comme vous l'avez fait pour votre sœur ?

Je pivotai sur mes talons et me mis à marcher. Il me suivit, de si près que je pouvais percevoir la caresse de son souffle sur ma nuque.

— Il vous transférera, gronda-t-il à voix basse, si vous lui en laissez l'occasion.

— Je ne pense pas qu'il prendra le risque d'approcher à moins de vingt pas de vous, répliquai-je calmement. Et vous n'aviez pas besoin de me rappeler que ma sœur est morte. C'était un coup bas.

J'enfourchai la Harley.

Partir avec V'lane, et me faire punir pour avoir brisé notre pacte ?

Je préférais tenter ma chance avec Barrons. Pour le moment.

— Il y avait des lettres par terre à côté de la boîte, déclara Dani en ouvrant la porte de *Barrons – Bouquins & Bibelots*, poussant son vélo devant elle.

Je levai les yeux du livre que j'étais en train de lire (encore les invasions irlandaises, l'une des recherches les plus fastidieuses que j'aie jamais faites, à l'exception de certains passages sur les Fir Bolg et les Fomorians). Après avoir jeté un regard derrière elle pour m'assurer qu'elle venait seule, je lui souris. Ses boucles auburn étaient décoiffées par le vent, ses joues rosies par le froid, et elle avait complété son uniforme rayé de vert de Post Haste, Inc. par une casquette aux armes de la société. Son visage arborait son éternelle expression d'ennui et de détachement souverains.

J'adore Dani. Elle n'est pas comme les autres *sidhe-seers*. Je l'ai aimée dès le premier jour où j'ai fait sa connaissance. D'une certaine façon, nous sommes sœurs, et pas seulement parce que nous avons l'une comme l'autre une chère disparue à venger – elle, sa mère, et moi, ma sœur.

— Rowena te tuera si elle apprend que tu es venue ici, tu sais ?

Puis je fronçai les sourcils, car un soupçon venait de se former dans mon esprit.

— À moins que ce soit elle qui t'ait envoyée ?

— Non. Je me suis sauvée. Je pense que personne ne m'a suivie. Tu es tout en haut de sa liste noire, Mac. Si elle m'envoyait, ce serait avec l'épée.

Je regardai Dani, interdite. Je n'avais aucune envie de me battre contre elle ! Non par crainte de perdre – bien que ce soit possible, car elle possédait le don de la Vitesse – mais parce que jamais je ne supporterais de voir s'éteindre cette petite flamme malicieuse et effrontée, que ce soit par ma main ou par une autre.

— Vraiment ?

Elle me décocha un sourire espiègle.

— Mais non ! Je ne crois pas qu'elle veuille te tuer. Tout ce qui l'intéresse, c'est que tu deviennes une adulte de mes fesses et que tu lui obéisses comme un gentil petit toutou. C'est ce qu'elle voudrait

avec moi aussi. Il serait temps qu'elle comprenne qu'on *est* des adultes, toi et moi. Seulement, on n'est pas des soldats de plomb, comme le reste de son troupeau. Si tu es capable de réfléchir toute seule, Rowena te traite comme une môme. Si tu n'en es pas capable, moi, je dis que tu n'es qu'un mouton. Enfin, une brebis...

Puis, faisant la grimace :

— *Bêêê ! Bêêê !* reprit-elle d'une voix chevrotante. Cette foutue Abbaye en est tellement pleine que ça sent le crottin un jour d'été !

Je ravalai un éclat de rire, de peur de l'encourager.

— Cesse de dire des gros mots, la grondai-je.

Puis, avant qu'elle se vexe, j'ajoutai :

— Une jolie fille ne jure pas, d'accord ? Cela m'arrive quelquefois, mais seulement quand la situation l'exige.

— Une jolie fille, moi ? Tu parles !

Elle avait beau ricaner, je n'étais pas dupe. La première fois que je l'avais vue, elle était maquillée et vêtue « en civil ». Je l'avais crue plus âgée qu'elle n'était en réalité. Dans son uniforme, et sans son crayon aux yeux, il était évident qu'elle n'avait pas plus de treize ou quatorze ans. Elle était empêtrée dans cette délicate période de la vie que nous traversons tous. Moi aussi, j'avais connu un passage difficile. Pendant un bon moment, j'avais bien cru que les gènes Lane m'avaient trahi. Contrairement à Alina, j'allais rester un vilain petit canard, éclipsée par la beauté de ma sœur, et toute ma vie, j'allais devoir écouter les gens commenter d'un ton désolé, mais à voix assez haute pour que j'entende : « Pauvre MacKayla ! C'est Alina qui a reçu l'intelligence *et* la beauté en héritage. »

Dani était encore dans les limbes de l'adolescence. Ses bras et jambes avaient poussé mais pas son buste, et bien que ses hormones fassent des ravages sur son visage, elles n'avaient pas encore façonné ses hanches et ses seins. Non seulement la transition entre l'enfance et l'âge adulte se faisait dans la douleur, mais comme si cela ne suffisait pas, Dani devait également affronter des monstres.

— Un jour, tu seras une femme superbe, Dani, lui dis-je. Alors surveille ton langage, si tu veux qu'on reste amies.

Elle leva les yeux au plafond, appuya son vélo contre le comptoir sur lequel elle jeta plusieurs lettres roulées sur elles-mêmes et s'éloigna d'un pas nonchalant vers l'étalage des magazines. Toutefois, j'avais eu le temps d'apercevoir la lueur de surprise qui s'était allumée au fond de ses yeux. Elle se souviendrait de mes paroles. Elle s'y accrocherait dans les moments de doute et cela l'aiderait, de la même façon que j'avais tenu bon grâce à la promesse de ma tante Eileen que moi aussi, un jour, je serais jolie.

— J'ai trouvé ça sur le trottoir, lança-t-elle par-dessus son épaule. Ces fainéants de postiers ne sont même pas foutus de viser la boîte aux

lettres.

Elle souligna sa phrase d'un regard qui me mettait au défi de la reprendre, ce que j'aurais sans doute fait si elle n'avait pas choisi un exemplaire de *Hot Rod* sur les rayonnages des magazines.

Un journal sur les voitures de collection ? Excellent choix. À son âge, j'en aurais fait autant.

— Tu sais que tu es au bord d'un coin infesté de saletés d'*Unseelies* ?

— Tu parles des Ombres ? demandai-je en parcourant machinalement la pile de courrier. Oui, je sais. J'appelle cet endroit une Zone fantôme. J'en ai trouvé trois dans la ville.

— Tu as le chic pour inventer des noms qui le font ! Ça te fiche pas les boules de savoir qu'ils sont si proches ?

— Ce qui me « fiche les boules », c'est de savoir qu'ils existent. Tu as vu ce qu'ils laissent derrière eux ?

Elle frémit.

— Ouais. Un jour, Rowena m'a envoyée avec une équipe à la recherche de quelques-unes des nôtres qui n'étaient pas rentrées un soir.

Je secouai la tête. Dani était trop jeune pour voir autant d'horreurs. À son âge, elle aurait dû lire des magazines et penser aux garçons. Alors que je faisais défiler les publicités, je remarquai une enveloppe glissée au beau milieu. J'avais déjà vu sa petite sœur auparavant. Épaisse, simple, en vélin blanc.

Sans adresse d'expéditeur.

Oblitérée à Dublin deux jours auparavant.

MacKayla Lane, c/o Barrons – Bouquins & Bibelots, y était-il inscrit. D'une main tremblante, je l'ouvris.

J'ai parlé à Mac ce soir.

Je fermai les yeux pour m'exhorter au courage, puis les rouvris.

*C'était teeeeellement bon d'entendre sa voix !
Je pouvais presque la voir, à plat ventre sur le
patchwork arc-en-ciel que Maman a cousu pour
elle il y a si longtemps, qui est tout élimé par des
centaines de lavages mais dont elle refuse de se
séparer. Et si je fermais les yeux, il me semblait
sentir l'odeur de la tarte aux pommes au caramel
et au crumble de noix de pécan que Maman était
en train de préparer. Je pouvais entendre Papa,
derrière, en train de regarder le base-ball à la
télévision avec le voisin, le vieux Marley, et de*

hurler pour encourager les Braves comme si les capacités du batteur à frapper la balle dépendaient des décibels qu'ils émettaient. J'ai l'impression qu'Ashford est à des millions de kilomètres et pas à sept ou huit mille. Un simple vol, huit heures de trajet, et je pourrais être avec elle...

Qu'est-ce que je raconte ? Ashford est à des millions d'années-lumière ! J'ai tellement envie de lui parler, de lui dire : « Mac, rejoins-moi ici. Tu es une sidhe-seer. Nous avons été adoptées. Une guerre se prépare et j'essaie de l'empêcher, mais si je n'y arrive pas, je vais quand même devoir te faire venir ici pour nous prêter main-forte. Je voudrais te dire que tu me manques plus que tout au monde et que je t'aime énormément. » Mais si je le fais, elle saura qu'il y a quelque chose qui ne va pas. J'ai eu un mal fou à tout lui cacher : elle me connaît si bien ! Je voudrais pouvoir passer par la ligne téléphonique pour serrer ma petite sœur contre moi. Quelquefois, j'ai peur de ne plus jamais pouvoir le faire. De mourir ici et que des milliards de choses ne soient jamais dites, ni accomplies. Je n'ai pas le droit de penser cela, parce que...

Je froissai la page dans mon poing.

— Surveille la caisse, Dani, aboyai-je, avant de foncer aux lavabos.

Je refermai la porte à la volée, m'assis sur les toilettes et laissai retomber ma tête entre mes genoux. Quelques instants plus tard, je me mouchai et séchai mes yeux. L'écriture d'Alina, ses paroles, son amour pour moi... Sans que je m'y attende, tout cela avait été comme un coup de poignard dans le cœur. Qui m'envoyait ces pages qui me faisaient si mal, et pourquoi ?

Je défroissai le feuillet, le lissai sur ma cuisse et repris ma lecture là où je m'étais arrêtée.

... parce que si je le fais, je perdrai l'espoir et que c'est tout ce qui me reste. J'ai appris quelque chose d'important, ce soir. Je croyais que je devais trouver le Sinsar Dubh et que cela suffirait. Maintenant, je sais que nous allons devoir recréer ce qui était autrefois. Il nous faut trouver les cinq

*annoncés par la Prophétie du Cercle. Le Sinsar
Dubh à lui tout seul ne suffit pas. Nous avons
besoin et des pierres et du Livre et des Cinq.*

J'étais au bas de la page. Le verso était vierge.

Je considérai le feuillet jusqu'à ce que ma vision se brouille. Quand le chagrin s'arrêtait-il ? Cessait-il seulement un jour ? Finissait-on par s'abrutir à force de se cogner contre sa propre douleur ?

Allais-je finir par développer des cicatrices émotionnelles ? Je l'espérais. Et en même temps, je le redoutais. Ne plus souffrir chaque fois que je penserais à Alina, ne serait-ce pas trahir l'amour que j'éprouvais pour elle ? Si je n'avais plus mal, cela signifierait-il que je ne l'aimais plus ?

Comment ma sœur avait-elle découvert l'existence du Cercle, ou Haut Conseil des *sidhe-seers* ? Moi-même, je ne l'avais apprise que récemment. Rowena affirmait ne jamais avoir rencontré Alina. Pourtant, non seulement celle-ci mentionnait dans son journal les responsables de l'organisation menée par Rowena, mais elle avait entendu parler d'une prophétie formulée par ceux-là mêmes.

Qu'étaient ces fameux « Cinq » ? Et cette Prophétie du Cercle ?

Je me massai le crâne du bout des doigts. Après les grimoires maudits, les parties d'échecs en aveugle et les intrigues en abyme, j'avais droit à une prophétie, à présent ? Jusqu'à présent, j'avais eu besoin de cinq objets : quatre cailloux et un bouquin. Et maintenant, il m'en fallait dix ? C'était plus qu'absurde : c'était injuste.

Je glissai la page dans la poche de mon jean, me levai, me rafraîchis le visage, pris une profonde inspiration et sortis pour libérer Dani, que j'avais assignée à la caisse. Si mes yeux étaient un peu trop rouges lorsque je pris sa place derrière le comptoir, soit elle ne vit rien, soit elle en savait assez au sujet du deuil et du chagrin pour me fiche la paix.

— Certaines des filles voudraient te rencontrer, Mac. C'est pour ça que je suis là. Elles m'ont envoyée te le demander, parce qu'elles pensaient que tu ne les laisserais même pas passer la porte et qu'elles flippent parce que tu sors avec un prince.

Ses yeux félins s'étrécirent.

— Comment est-il ?

Sa voix juvénile était assourdie par un inquiétant mélange de fascination et d'éveil hormonal.

V'lane était à peu près l'équivalent de Lucifer pour une *sidhe-seer* et même si les enjeux, à ses yeux, ne différaient guère des menaces qui planaient sur l'Humanité, il devait être craint, fui et – une partie de moi en avait l'absolue certitude – éliminé. *Seelies* ou *unseelies*, les faës étaient nos ennemis. Ils l'avaient toujours été et le seraient toujours.

Pourquoi, oh, pourquoi devons-nous toujours trouver irrésistibles les hommes les plus dangereux ?

— Les princes faës tuent les *sidhe-seers*, Dani.

— Il ne t'a pas tuée, *toi*.

Elle me décocha un regard admiratif.

— On dirait qu'il te mange dans la main.

— Aucun faë ne mange dans la main d'une femme humaine, répliquai-je sèchement, alors ne t'emballe pas.

Elle baissa la tête, penaude, et je soupirai. Je me souvenais de ce que c'était que d'avoir treize ans. Lorsque j'étais adolescente, V'lane aurait été l'objet de tous mes fantasmes. Aucune rock star, aucun acteur n'aurait pu lutter contre le prince immortel à la peau dorée et à l'érotisme surhumain. Dans mes rêveries de jeune fille, je l'aurais impressionné par mon intelligence, séduit par ma féminité naissante et j'aurais gagné son cœur alors que toutes mes rivales auraient échoué, car bien sûr, dans mes rêveries de jeune fille, je l'aurais doté d'un cœur qu'il ne possédait pas.

— Il est si beau ! dit-elle d'un ton nostalgique. On dirait un ange.

— Ouais, acquiesçai-je platement. Un ange déchu.

Mes avertissements ne changèrent rien à l'expression de Dani. Mon seul espoir, c'était qu'elle ne le revoie jamais. En vérité, elle n'avait aucune raison de le croiser de nouveau. Un de ces jours, dans un proche avenir, elle et moi allions avoir une bonne discussion sur la vie. Elle l'avait mérité. Je réprimai un éclat de rire. Moi aussi, je l'aurais bien mérité. À l'époque où j'avais débarqué à Dublin.

— Dis-m'en plus, au sujet de cette réunion qu'elles demandent.

J'étais curieuse d'apprendre ce que voulaient les *sidhe-seers* !

— Après ton départ de l'Abbaye, l'autre soir, tout le monde s'est disputé. Rowena nous a toutes renvoyées nous coucher mais dès qu'elle est partie, ça a recommencé. Certaines voulaient lancer une expédition punitive contre toi, mais Kat – elle était avec Moira – a dit que tu n'avais pas l'intention de tuer et que ce serait mal de s'en prendre à toi, et plusieurs filles étaient d'accord. Un bon nombre d'entre elles n'aime pas la façon dont Rowena se comporte. Elles pensent qu'elle impose une discipline trop sévère et qu'on ferait mieux d'être dans les rues pour essayer d'arrêter ce qui se passe, plutôt que de regarder tout ça en bicyclette sans intervenir. Elle ne nous laisse presque *jamais* partir à la chasse.

— Avec une seule arme, je comprends pourquoi.

Je détestais être d'accord avec la vieille bique mais sur ce point, je ne pouvais lui donner tort.

— Elle garde l'épée pour elle. Elle n'aime pas s'en séparer. Je crois qu'elle a peur.

Cela non plus ne m'étonnait guère. La nuit précédente, après être

montée sur la moto, tandis que Barrons redémarrait, j'avais vérifié si ma lance était revenue. Malgré son évidente contrariété contre moi, V'lane avait tenu parole et me l'avait rendue avant de me quitter.

Lorsque je me douchais, je gardais la lance fixée à ma cuisse.

Lorsque je dormais, elle était dans ma main.

— On pourrait *se battre*, Mac. Peut-être qu'on ne peut pas les tuer sans l'épée, mais on pourrait sûrement leur botter les fesses et ils y réfléchiraient à deux fois avant de prendre leurs aises chez nous. Je pourrais protéger des dizaines de vies chaque jour, si seulement elle me laissait essayer. Je les vois marcher dans la rue, tenant la main d'un humain...

Elle fut parcourue d'un frisson.

— ... et je me dis que celui-ci va mourir. Alors que je pourrais le sauver !

— Et l'*Unseelie* que tu empêcherais d'agir s'en prendrait à une autre victime, puisque tu ne pourrais pas le tuer, Dani. Tu épargnerais une personne pour en condamner une autre.

J'avais moi-même réfléchi à ceci. J'avais ressenti les mêmes émotions. Avec seulement deux armes, nous étions dans une écrasante infériorité numérique.

Dani fit la moue.

— C'est aussi ce que dit Rowena.

Hum ! Je n'étais *pas* Rowena.

— Eh bien, elle a raison. Il ne suffit pas de les éloigner. Nous avons besoin de plus d'armes, de plus de façons de les éliminer, et je ne peux pas me séparer de ma lance, alors si elles se servent de toi comme d'un appât...

Je pris un ton menaçant.

— Je n'ai pas tué Moira – c'était un *accident* – mais je ne laisserai personne me prendre ma lance.

— Elles n'essaient pas de te piéger, Mac. Parole. Elles veulent juste parler avec toi. Elles pensent qu'il y a certaines choses que tu ignores et que tu pourrais avoir des informations que nous n'avons pas. Tout ce qu'elles veulent, c'est échanger des tuyaux.

— Que savent-elles que moi j'ignorerais ? demandai-je.

Existait-il d'autres dangers dont l'existence m'avait échappé jusqu'à présent ? Avais-je un nouvel ennemi plus dangereux encore que les autres qui rôdait dans l'ombre, son arme pointée sur moi ?

— Si je t'en dis plus, elles vont se fâcher contre moi et je me suis déjà mis à dos la moitié de l'Abbaye. Je ne peux pas contrarier celles qui restent. Elles proposent de te rencontrer en terrain neutre ; c'est toi qui choisirais l'endroit. Tu acceptes ?

Je fis mine d'y réfléchir, mais ma décision était déjà prise. Je voulais voir ce qu'elles pourraient m'apprendre et j'avais

désespérément besoin d'avoir accès à leurs archives. Rowena m'avait donné un aperçu du contenu de l'un de leurs nombreux ouvrages consacrés aux faës, le jour où Dani m'avait emmenée chez PHI. Depuis qu'elle m'avait montré les premières phrases de l'entrée consacrée à V'lane, l'envie me démangeait de mettre les mains sur ce livre pour lire le reste. S'il existait des informations sur le *Sinsar Dubh*, il y avait fort à parier que les *sidhe-seers* les détenaient quelque part. Et je ne parle pas de mes espoirs de trouver également à l'Abbaye des réponses à mes questions sur ma mère et sur mon héritage...

— Oui, mais je veux une preuve que je peux leur faire confiance.

— Laquelle ?

— Rowena a un livre dans son bureau...

À ces mots, je vis Dani se raidir.

— Alors là, pas question. Elle s'en apercevrait tout de suite. Je refuse de le voler.

— Ce n'est pas ce que je te demande. As-tu un appareil photo numérique ?

— Non. Désolée. Pas possible, répondit-elle en croisant les bras.

— Je vais te prêter le mien. Photographie les pages sur V'lane et rapporte-le moi.

Je ferais ainsi d'une pierre deux coups. Je me procurerais des informations et j'aurais la preuve que Dani était prête à défier Rowena pour moi. Cela permettrait en outre à celle-ci d'en apprendre un peu plus sur l'objet si mal choisi de ses fantasmes et, avec un peu de chance, de s'en guérir.

Elle me décocha un regard buté.

— Si elle me chope, je suis morte.

— Alors montre-toi plus maligne qu'elle, répliquai-je.

Puis, d'une voix radoucie :

— Penses-tu que tu en es capable, Dani ? ajoutai-je. Si c'est vraiment trop risqué...

Elle n'avait tout de même que treize ans, et j'étais en train de la dresser contre une femme très bien informée, endurcie par des années d'expérience, prête à tout pour parvenir à ses fins et dotée d'une volonté de fer.

Ses yeux étincelèrent.

— Tu oublies que je suis super-rapide ! Je t'apporterai ce que tu demandes.

Elle parcourut la librairie d'un regard circulaire, avant de poursuivre :

— Et si ça tourne vraiment mal, je viendrai vivre ici avec toi.

— Certainement pas, répondis-je en réprimant un sourire devant tant de naïveté.

— Pourquoi ? C'est super-cool, ici. Et il n'y a pas de règles.

— Oh, je vais t'en donner, des règles. Toute sorte de règles. Pas de télévision, pas de musique de sauvages, pas de garçons, pas de magazines, pas de barres chocolatées, pas de boissons gazeuses, pas de...

— C'est bon, j'ai pigé, grommela-t-elle.

Puis son visage s'éclaircit et elle demanda :

— Alors, je peux leur dire que tu viendras ?

Je hochai la tête.

Dani surveilla la caisse pendant que je courais jusqu'à ma chambre pour en rapporter mon appareil photo. Je le réglai sur la plus forte résolution possible et demandai à Dani de s'assurer qu'elle prenait bien les pages en entier afin que je puisse les transférer sur mon ordinateur, les agrandir et les lire. Je lui dis de m'appeler dès qu'elle les aurait et nous convînmes d'un rendez-vous.

— Fais bien attention à toi, Dani ! lui lançai-je tandis qu'elle sortait, poussant son vélo par le guidon.

Une tempête s'apprêtait à déferler dans les rues de Dublin, et je ne parle pas des gros nuages noirs qui étaient en train de se former au-dessus des toits de la ville. Je la percevais. Comme si la *bad moon*, la mauvaise lune de Creedence Clearwater Revival se levait pour de bon et que la véritable catastrophe ne faisait que se profiler à l'horizon. Malgré les sombres prédictions de ses paroles, le rythme de cette chanson était si entraînant, si joyeux que je ne parvenais plus à la chasser de mon esprit depuis que je m'étais déhanchée dessus l'autre soir.

Dani me jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— On est comme des sœurs, toi et moi. Hein, Mac ?

Il me sembla que l'on m'enfonçait une lame de poignard entre les côtes. Le regard de Dani était si plein d'espoir !

— Eh bien... Oui, je suppose.

Je ne voulais pas d'une autre sœur. Plus jamais. Je ne voulais plus avoir à m'inquiéter pour quelqu'un d'autre que moi.

Malgré cela, je fis ce qui se rapprochait le plus d'une prière : tout en refermant la porte, je murmurai une sourde invocation pour implorer l'univers de protéger Dani.

De la formidable masse nuageuse qui s'étendait sur la ville, jaillit une longue déflagration. Le ciel se hérissa d'éclairs, puis des milliers de gouttes de pluie aussi glacées que le froid mordant d'octobre s'abattirent sur les pavés, inondant les rues, débordant les caniveaux, s'engouffrant dans les cheminées, chassant tous mes clients.

Après avoir catalogué des ouvrages jusqu'à ce que ma vision se brouille, je me préparai une tasse de thé et allumai les chauffages à gaz. Puis je m'installai devant le feu pour feuilleter un livre sur les

contes de fées irlandais, dans l'espoir de trouver un peu de vérité derrière les mythes, tout en mangeant un plat de nouilles précuites. Depuis que j'avais croqué de l'*Unseelie*, je manquais d'appétit. En tout cas, pour la nourriture.

La veille au soir, Barrons et moi n'avions pas prononcé un seul mot pendant tout le trajet de retour à la librairie. Il m'avait déposée devant l'entrée principale, avait attendu que je rentre, puis s'était dirigé tout droit vers le quartier fantôme, en réussissant l'exploit de me lancer « Allez au diable, Mademoiselle Lane ! » sans même ouvrir la bouche. Il sait combien cela m'irrite de ne pas savoir pourquoi les Ombres n'essaient pas de le dévorer.

Moi aussi, je veux n'avoir peur de rien. Moi aussi, je veux être si féroce que tous les monstres s'écartent sur mon passage.

Je sortis de ma poche la page arrachée au journal d'Alina et la relus, cette fois plus lentement.

Ses pires craintes s'étaient réalisées. J'étais seule à Dublin et des milliards de choses n'avaient pu être dites ni accomplies. Elle ne m'avait plus jamais serrée dans ses bras. Je savais qu'il était temps de me ressaisir et de m'occuper de la Prophétie du Cercle, des Cinq, ainsi que des nouvelles questions que les lignes écrites par Alina avaient soulevées, mais une puissante vague de nostalgie m'en empêchait. Voilà bien longtemps que je n'avais plus parlé au téléphone avec Alina, étendue sur mon lit. Maman préparait toujours des gâteaux qui emplissaient la maison d'appétissants effluves de brioche chaude, de nappage au caramel et d'épices. Papa poussait toujours des cris pour encourager les Braves en compagnie du vieux Marley pendant la saison de base-ball. Et il n'y a pas si longtemps, je bavardais toujours à tort et à travers à propos des garçons, de mes études et de toutes les ridicules contrariétés que je m'inventais, persuadée qu'Alina et moi étions immortelles.

Quel choc, quand une vie s'éteint à vingt-quatre ans. Personne n'y est préparé. Que je regrettais mon vieux patchwork arc-en-ciel ! Que je regrettais Maman ! Bon sang, que je regrettais...

Je me levai, remis la page dans ma poche et, telles des mauvaises herbes, arrachai mes sinistres réflexions alors qu'elles ne faisaient que germer, avant qu'elles n'aient trop poussé. La dépression ne vous mène nulle part, sauf dans une jungle inextricable où vous risquez de laisser votre peau.

Je m'approchai de la fenêtre pour regarder la pluie tomber. La rue était grise. Le jour était gris. La pluie grise déposait des flaques grises sur le pavé gris. Quelle était cette chanson de Jars of Clay, sur mon iPod ? *Le monde disparaît sous le déluge. Peu à peu, je ne fais plus qu'un avec la boue.*

Alors que je regardais fixement toute cette grisaille, un faisceau

de lumière troua les nuées et se dirigea droit vers moi.

Je levai les yeux pour en chercher la source. Le rayon transperçait la sombre masse nuageuse telle une lance étincelante projetée depuis l'éther, dessinant sur le trottoir détrempé un parfait cercle d'or dans lequel il n'y avait ni pluie, ni vent, mais juste de la chaleur et du soleil. Je sortis de ma poche une pastille contre le mal de mer. Mon thé et mon bol de pâtes me pesaient soudain sur l'estomac.

Quand on parlait de l'équivalent *sidhe-seer* de Lucifer, le voici qui sortait de l'Enfer...

— Très drôle, maugréai-je.

Je n'avais aucune envie de rire. Cette nausée caractéristique d'une présence faëe, ce spectacle aussi merveilleux qu'illusoire... tout cela était signé V'lane. Il ne manquait plus qu'une bonne flambée de désir faëe ! Je me préparai à l'impact. Tout d'un coup, son nom gravé sur ma langue prit une douceur de miel, une rondeur souple et sensuelle...

— Fichez le camp ! criai-je à l'inexistante trouée de soleil.

Je concentrai tous mes sens *sidhe-seers* sur l'illusion, sans parvenir à la faire disparaître.

Puis V'lane se matérialisa dans le cercle de lumière. Ni faë ni motard, il se montrait sous un aspect de lui que je n'avais jamais vu auparavant : non seulement humain, mais dépouillé de toute aura de séduction. Cependant, il rayonnait toujours d'une beauté surhumaine. Il portait un caleçon de bain blanc qui rehaussait à la perfection les nuances d'or mat de sa peau et soulignait sa plastique irréprochable. Ses cheveux ruisselaient en cascades de soie sur ses épaules nues. Ses yeux luisaient comme de l'ambre, brûlants de provocation.

Il était venu me punir. Je le savais. Et malgré tout, j'avais envie de sortir en courant sous la pluie pour le rejoindre dans son oasis de lumière. J'avais envie de le prendre par la main et de m'enfuir quelque temps, par exemple en Faery, où je pourrais jouer au volley et boire de la bière avec une illusion d'Alina plus que convaincante... Je m'empressai de faire rentrer cette pensée dans ma boîte hermétique, dont je vérifiai les chaînes. Elles ne tenaient pas très bien, ce jour-là.

Je m'occuperai de toi plus tard, m'avait-il dit la veille au soir. *Tu as brisé notre pacte. Il y a un prix à payer pour cela.*

— Laissez-moi tranquille, V'lane ! criai-je à travers la fenêtre.

Comme mes paroles rebondissaient sur la vitre avant de revenir jusqu'à moi, je me demandai s'il m'avait entendue. Peut-être savait-il lire sur les lèvres ? Tout à coup, le carreau de verre qui nous séparait disparut. Des gouttes de pluie poussées par le vent s'abattirent sur mon visage et sur mes mains comme autant de pointes d'aiguilles.

— Tu es pardonnée, MacKayla. Après réflexion, j'ai compris que ce n'était pas de ta faute. Tu n'es pas responsable de l'intervention de

Barrons. Je ne te demande pas de le maîtriser. Afin de te donner une preuve de ma bienveillance à ton égard, je ne suis pas venu pour te punir mais pour t'offrir un cadeau.

Ses « cadeaux » étaient tous piégés, c'est ce que je lui dis, tandis qu'un doux nectar emplissait mon palais.

— Pas celui-ci, promit-il. Ce que je t'offre n'est que pour toi. Je n'attends rien en échange.

— Je ne vous crois pas.

— Si je l'avais voulu, il y a longtemps que je t'aurais fait du mal.

— Et alors ? Vous retardez peut-être le moment ? Avec vos tromperies, vous me réservez peut-être pour la fin ?

J'essayai mon visage couvert de pluie et ramenai mes cheveux en arrière. Ils frisottaient tant que, bientôt, ils ne seraient plus qu'une masse impossible à coiffer.

— Remettez ce carreau dès que possible.

— Je t'ai pris la main, je t'ai accompagnée dans le sanctuaire de mes ennemies, je t'ai fait confiance, alors que tu pouvais me Nullifer. À toi de me rendre la pareille, *sidhe-seer*.

La température commençait à baisser.

— Je t'ai donné mon nom, le moyen de m'appeler dès que tu le souhaites.

La pluie se transforma en grésil.

— Si vous comptez sur votre petite démonstration climatique pour m'inspirer confiance, c'est raté.

Une violente bourrasque projeta sur moi un paquet d'eau glacée.

— Oh ! Vous l'avez fait exprès !

J'essayai mon visage d'un revers de la manche... et le regrettai aussitôt. Maintenant, mon sweat-shirt était trempé !

V'lane ne tenta pas de nier. Il se contenta de pencher la tête de côté pour me scruter avec attention.

— Je vais te parler de celui que tu appelles le Haut Seigneur.

— Je ne l'appelle pas comme ça et je ne le ferai jamais, rétorquai-je, tout en luttant contre une furieuse envie de sauter par la fenêtre pour secouer V'lane par les épaules et exiger qu'il me révèle tout ce qu'il savait.

— Aimerais-tu apprendre qui il est ?

— Quand je vous ai parlé de lui, vous avez prétendu ne pas le connaître.

Je fis mine d'inspecter mes ongles, consciente que s'il savait combien j'étais impatiente d'entendre ses informations, il ferait aussitôt monter les enchères. Il était bien capable de me faire une proposition indécente !

— J'ai appris bien des choses, depuis.

— Bon, alors qui est-ce ? demandai-je d'un ton négligent.

— Accepte mon cadeau.

— Dites-moi d'abord de quoi il s'agit.

— Tu n'as pas de projets précis pour l'après-midi, déclara-t-il en désignant du regard la rue pluvieuse au-delà de son sanctuaire de chaleur et de soleil. Tu n'auras aucun client. Vas-tu rester sur ta chaise à compter tes pertes ?

— Vous m'énervez, V'lane.

— As-tu déjà vu les Caraïbes ? Là-bas, la mer a des couleurs dignes de Faery.

Je soupirai. Non, je n'avais pas vu les Caraïbes, mais ce n'était pas faute d'en avoir rêvé ! Les rayons du soleil jouant dans l'eau : voilà l'une des choses que je préférerais au monde, que cette eau soit bleu piscine ou bleu tropiques. En hiver, à Ashford, j'allais à l'agence de tourisme feuilleter les catalogues de voyages en rêvant de tous les endroits exotiques et ensoleillés où m'emmènerait le mari que je n'avais pas encore rencontré. L'une des raisons pour lesquelles Dublin me déprimait tant était tout simplement le manque de soleil. Mon séjour dans les caves du Burren m'avait brisée. Je n'avais pas seulement envie de soleil, j'en avais *besoin*. Je crois que si j'avais grandi dans les régions grises et froides du Nord, j'aurais été quelqu'un de complètement différent. Bien sûr, le soleil brille aussi ici, mais pas aussi souvent qu'en Géorgie, et pas de la même façon. Dublin ne connaît pas ces longs mois de brûlante chaleur estivale, sous un ciel si bleu qu'il en devient aveuglant, avec cette chaleur moite qui vous réchauffe jusqu'au plus profond de votre être. Ici, mes os étaient glacés. Mon cœur aussi.

Alors quelques heures sous les tropiques, sans compter des informations sur le Haut Seigneur...

La pluie qui pénétrait par la fenêtre me piquait la peau comme des aiguilles de porc-épic. V'lane avait-il réellement renoncé à me punir pour avoir brisé notre marché ? Je n'étais pas en position de chasser le prince faë de mon existence. Que j'aie ou non confiance en sa parole, j'avais besoin de rester en bons termes avec lui, et s'il m'offrait vraiment une « permission », j'aurais été folle de refuser. Je ne pouvais pas me réfugier dans la librairie chaque fois qu'il faisait irruption. Un jour ou l'autre, je devrais l'affronter en terrain non protégé.

— Remettez le carreau.

Je n'avais pas envie de subir les reproches de Barrons pour une nouvelle fenêtre abîmée, et encore moins de prendre le risque de laisser l'Ombre féroce et gigantesque entrer dans le magasin.

— Acceptes-tu mon cadeau ?

Je hochai la tête.

Une fois le carreau réapparu à sa place, je me dirigeai vers le

comptoir, remplaçai mon sweat-shirt trempé par une veste sèche que j'enfilai par-dessus ma chemise humide et me penchai pour retirer la lance de ma botte et la glisser dans le holster que je portais sous le bras. Elle avait disparu.

Manifestement, si les sortilèges de Barrons empêchaient V'lane d'entrer dans le magasin, ils ne lui interdisaient pas d'y exercer ses petits tours de passe-passe. Je me promis d'aborder cette question avec l'intraitable propriétaire des lieux et responsable des protections magiques. Avec tous ses secrets et ses inexplicables talents, il devait pouvoir faire mieux que cela !

Je tournai la pancarte du côté « FERMÉ », verrouillai la porte, marchai dans des flaques d'eau et, lorsque V'lane me tendit la main, je m'interdis de le Nullifier et entrelaçai mes doigts avec les siens.

Je me trouvais à Cancún, au Mexique, dans une piscine à débordement, assise sur un tabouret de bar immergé sous l'eau. Des palmiers se balançaient doucement dans la brise tiède, se découpant contre l'inimitable splendeur turquoise des Caraïbes et je tenais à la main une moitié de noix de coco emplie de son lait, de citron vert et de tequila, tout en m'offrant aux caresses des embruns salés et des rayons du soleil.

Constat : j'étais morte, et montée directement au paradis.

Dublin, la pluie, mes problèmes, ma déprime... tout avait disparu en un clin d'œil, le temps d'un transfert faë.

Ce jour-là, mon bikini, cadeau de V'lane, consistait en trois triangles ridiculement petits à l'imprimé léopard. Une chaîne d'or incrustée d'ambre ceignait mes hanches. Peu m'importait d'être aussi dénudée. Le ciel était d'une beauté et d'une luminosité éblouissantes. Sur mes épaules, la chaleur du soleil était un baume souverain. La double dose de Cuervo Gold dans mon cocktail ne me faisait pas de mal non plus. Je rayonnais d'or, à l'intérieur comme à l'extérieur.

— Eh bien, alors ? Vous deviez me parler du Haut Seigneur, rappelai-je à V'lane.

Celui-ci se mit à appliquer sur ma peau de l'huile solaire au parfum d'amande et de noix de coco, et l'espace d'un instant, j'oubliai que j'étais dotée de la parole et capable de poser des questions.

Même avec ses capacités de séduction réglées au minimum, un prince faë a toujours de la magie dans les mains. Lorsqu'il vous touche, vous avez l'impression d'être auprès du seul homme sur terre qui vous connaît, vous comprend et vous donne ce dont vous avez besoin. Mensonges, illusion, faux-semblants ? Possible, mais cela semble tout de même vrai. L'esprit remarque peut-être la différence. Pas le corps. Le corps est un traître.

Je m'abandonnai entre les mains de V'lane, cédant sous la

pression de ses caresses solides et sûres, ronronnant de plaisir tandis qu'il me massait. Ses yeux aux nuances irisées s'embrasaient d'éclats ambrés, telles les pierres qui ornaient ma ceinture, et sous ses paupières alourdies de sensualité, il me lançait des regards brûlants, promesse d'ébats qui me feraient tout oublier.

— J'ai une suite ici, MacKayla, murmura-t-il. Viens.

Il me prit par la main.

— Je parie que vous dites ça à toutes les filles, marmonnai-je en le repoussant.

Je secouai la tête en essayant de retrouver mes esprits.

— Les filles ne m'intéressent pas. Je préfère les femmes. Elles sont infiniment plus... intéressantes. Les filles se brisent. Les femmes peuvent vous surprendre.

Les filles se brisent. J'étais prête à parier qu'il en avait brisé plus d'une, dans sa vie. Je n'avais pas oublié le livre que j'avais vu dans le bureau de Rowena, selon lequel ce même prince faë était l'inventeur de la Grande Traque. Cette pensée me ramena brutalement à la réalité.

— Alors ? demandai-je à nouveau en me détournant sur le côté opposé de mon siège. Bas les pattes ! C'est le moment de tenir votre promesse.

Il poussa un soupir las.

— Comment dites-vous, vous autres humains ? Les gens qui ne savent pas prendre le temps de vivre...

— Ont des chances de rester en vie, achevai-je à sa place d'un ton sec.

— *Moi*, je peux t'aider à rester en vie.

— Barrons dit exactement la même chose. Je préférerais m'en charger moi-même.

— Tu n'es qu'un être humain, et une femme, qui plus est.

Je serrai les dents.

— Comme vous le dites, les femmes peuvent vous surprendre. Répondez à ma question. Qui est le Haut Seigneur ?

Je fis signe au barman de me servir la même chose, la tequila en moins, et attendis.

— L'un des nôtres.

— Pardon ? demandai-je en battant des cils. Le Haut Seigneur est un faë ?

V'lane hocha la tête.

J'avais reconnu un faë dans le Haut Seigneur lors des deux occasions où je l'avais rencontré, mais j'avais également reconnu un humain en lui, tout comme en Mallucé et en Derek O'Bannion. J'avais cru que sa part faëe s'expliquait parce qu'il consommait de la chair faëe, et non parce qu'il *était* faë.

— Pourtant, je ne le perçois pas comme un être pleinement faë.

Comment cela se fait-il ?

— Il ne l'est plus. Celui qui se fait appeler le Haut Seigneur était autrefois un *Seelie* connu sous le nom de Darroc. Il appartenait au Haut Conseil de la reine.

Je clignai des yeux. Il était *seelie* ? Pourquoi, alors, faisait-il entrer les *Unseelies* ?

— Que s'est-il passé ?

— Il a trahi notre souveraine. Celle-ci a découvert qu'il conspirait avec les Traqueurs royaux pour la destituer. Il voulait restaurer les méthodes d'autrefois, à l'époque où aucun faë n'aurait souffert l'insulte d'un Pacte avec les humains et où ceux-ci n'avaient d'autre usage que de nous offrir un moment de distraction.

Ses yeux sans âge, inhumains, me scrutèrent quelques instants.

— Le passe-temps favori de Darroc consistait à jouer avec des humaines un long jeu cruel, avant de les détruire.

L'image du corps d'Alina étendu sur une table à la morgue me revint en mémoire.

— Vous ai-je dit combien je le hais ? sifflai-je entre mes dents serrées.

Je demeurai longtemps silencieuse, incapable d'en dire plus, incapable de songer à autre chose qu'au mal qu'il avait fait à ma sœur avant de la laisser agoniser sur le pavé. Je pris une lente et profonde inspiration avant de reprendre :

— Et ensuite ? Vous l'avez mis à la porte de Faery et jeté parmi nous ?

— Lorsque la reine a appris sa trahison, elle l'a dépouillé de ses pouvoirs et de son immortalité, puis banni. Il s'est retrouvé dans votre monde, condamné à la brièveté et l'humiliation d'une existence de mortel, puis à une agonie certaine – le plus ignoble châtiment infligé à un faë, pire encore que de perdre la vie à cause d'une arme sacrée ou même de disparaître purement et simplement, comme cela arrive à certains d'entre nous. Mourir est une insulte et une injustice. La honte que cela représente est la pire des indignités.

Comment pouvait-il être aussi arrogant ?

— Était-il prince ?

— Non, mais il était fort âgé, même à nos yeux. Et puissant.

— Comment pouvez-vous le savoir, si vous avez bu au chaudron ? objectai-je.

Cela était illogique. L'un des effets secondaires de l'extrême longévité, m'avait expliqué V'lane, était de finir par sombrer dans la folie. Les faës résolvaient le problème en buvant à l'un des Piliers de Lumière, le Chaudron *seelie*. Le breuvage sacré leur lavait le cerveau et leur permettait de recommencer une nouvelle vie de faë, sans aucun souvenir de celle d'avant.

— Le Chaudron n'a pas que des effets bénéfiques, MacKayla. La mémoire est... comment pourrait-on dire ? Persistante. Le Chaudron a été créé pour nous soulager du fardeau de l'éternité, pas pour effacer totalement tous nos souvenirs. Lorsque nous y buvons, nous parlons la première langue que nous avons apprise. Celle de Darroc est la même que la mienne : la plus ancienne, celle qui remonte à l'aube de notre histoire. De la sorte, nous savons des choses l'un sur l'autre, malgré la perte de nos souvenirs. Certains tentent d'implanter des informations sur eux-mêmes afin que leur incarnation suivante les retrouve. La cour faë est un enfer pour qui a perdu la capacité de distinguer l'ami de l'ennemi. Nous repoussons aussi longtemps que possible le moment où nous devons boire au chaudron. Parfois, des lambeaux d'époques antérieures restent accrochés. Certains doivent boire deux ou trois fois avant d'en être débarrassés.

— Comment puis-je trouver Darroc ?

À présent que je connaissais son nom, je ne pourrais plus jamais l'appeler par un autre, sauf par un « HS » méprisant.

— Tu ne le peux pas. Il se cache là où même nous, nous avons été incapables de le traquer. Il entre et sort des mondes *unseelies* par des passages que nous ignorons. Nous le chassons, les autres princes *seelies* et moi-même.

— Comment un simple humain peut-il vous échapper et entrer et sortir à sa guise des royaumes faës ? demandai-je d'un ton délibérément acide.

J'étais furieuse. Ils étaient responsables de ce désastre. Ils avaient libéré Darroc dans notre monde pour se débarrasser du problème, et c'étaient les miens qui en souffraient. Ma sœur avait été assassinée à cause d'eux. Le moins qu'ils pouvaient faire était de réparer les dégâts, et vite.

— Ma souveraine ne l'a pas privé de son savoir, mansuétude qu'elle regrette à présent. Elle pensait qu'il ne survivrait pas longtemps. Voilà pourquoi elle ne l'a pas soupçonné d'être le responsable des problèmes qui ont surgi dans votre royaume. Une fois humain, Darroc n'était plus immunisé contre les nombreuses maladies qui frappent les vôtres, et ceux qui vivent comme des dieux ont tendance à sous-estimer la brutalité du troupeau qui les entoure.

— Il n'est pas le seul à sous-estimer certaines choses, répliquai-je froidement.

Troupeau, mes f...leurs ! Malgré le formidable pouvoir dont ils disposaient, les faës restaient aussi faillibles que des humains, mais c'étaient nous qui devons payer pour leurs erreurs.

V'lane ignore cette pique.

— Nous pensions que s'il ne mourait pas de maladie, il finirait, à force d'arrogance, par s'attirer la colère d'un humain et par aller

grossir vos statistiques en matière de criminalité. Contrairement à nos attentes, depuis que Darroc est mortel, il a acquis un immense pouvoir. Non seulement il sait où chercher et comment obtenir ce qu'il veut, mais il a toujours eu des alliés parmi les Traqueurs royaux. Il a promis à ceux-ci de les libérer de la prison *unseelie* où ils sont retenus – une promesse qu'aucun autre faë ne ferait. Les Traqueurs ne sont pas fiables.

— Parce que les autres faës le sont ? demandai-je sèchement.

— Les Traqueurs ne respectent aucune limite.

La silhouette de V'lane vacilla quelques instants, comme s'il luttait pour ne pas revenir à une autre apparence.

— Ils ont appris à Darroc à manger de la chair faëe afin de voler le pouvoir faë !

Il marqua une brève pause, pendant laquelle la température plongea si bas que j'en eus le souffle coupé et que l'océan, aussi loin que portait ma vue, se figea, gelé. Puis, avec la même soudaineté, tout redevint normal.

— Lorsque nous le trouverons, il mourra d'une mort lente et cruelle. La reine pourrait même le condamner à une souffrance éternelle. Nous ne nous dévorons pas entre nous.

Je m'empressai de détourner le regard pour m'absorber dans la contemplation des flots bleus. J'étais précisément coupable de ce même péché et il me semblait que des lettres de feu s'étaient mises à clignoter sur mon front, accusatrices : MANGEUSE DE FAËS. Darroc avait initié Mallucé à l'ignoble festin, Mallucé m'y avait initiée, et j'y avais initié Jayne. Je n'avais aucune envie de souffrir, pour l'éternité ou tout autre durée...

— En quoi puis-je vous aider ?

— Laisse-nous nous occuper de Darroc, répondit V'lane, et fais ce que la reine t'a demandé. Retrouve le Livre. Les murs entre nos royaumes sont à présent si fragiles que c'en est inquiétant. Si Darroc réussit les faire tomber, les *Unseelies* s'évaderont de leur geôle. Sans le *Sinsar Dubh*, nous serons aussi incapables que vous de faire réintégrer leur prison à nos frères déchus. Une fois en liberté, ils vous anéantiront et mettront votre monde à feu et à sang...

Il marqua un silence avant d'ajouter d'un ton sombre :

— Et aussi, très probablement, le mien.

Il était vingt et une heures quarante-cinq ; j'attendais Barrons pour ma leçon de Voix. Nous étions convenus d'un rendez-vous régulier. Aussi, bien que le sachant sans doute encore fâché contre moi, je ne doutais pas qu'il viendrait.

Peu m'importait de sautiller à cloche-pied. En ce qui me concernait, il pouvait bien me faire glousser comme un poulet. À force de me sentir stupide, je trouverais un moyen de lui résister !

Christian avait raison. Si les murs tombaient, tous les *Unseelies* seraient libérés. Et moi aussi, j'avais raison. Sans le *Sinsar Dubh*, les *Seelies* ne pourraient pas les renvoyer derrière les barreaux. Malgré les menaces qui pesaient sur nous, j'étais de nouveau la Mac résolue et déterminée. J'avais volé du soleil – du vrai soleil « humain », pas celui de Faery, comme lors de ma précédente escapade en compagnie de V'lane – et je l'avais stocké. Une vraie mine d'énergie pour mes cellules ! Comme une junkie, j'avais eu ma dose.

Faisant un pied de nez au vent et à la froidure qui régnaient dehors, et que je n'avais aucune intention d'affronter, je portais ma minijupe blanche préférée, de jolies sandales et un top sans manches dont la couleur absinthe donnait au vert de mes iris des reflets plus intenses et plus lumineux. Ces quelques heures passées au soleil avaient joliment doré ma peau. J'avais une mine superbe et une pêche d'enfer. Après une bonne douche, je m'étais coiffée et maquillée, puis j'avais appelé Papa. À Ashford, c'était un après-midi torride ; il faisait plus de trente degrés. À Dublin, la température n'excédait pas quatre degrés, mais le fait de savoir qu'il me suffisait de quelques secondes pour être « transférée » à Cancún me rendait la situation plus supportable.

Tout mon enthousiasme retrouvé, j'avais décidé de partager certaines informations avec Barrons. Changement de méthode : au lieu d'exiger des réponses, j'allais jouer « donnant-donnant ». Je me proposais de lui montrer la page du journal d'Alina que j'avais reçue ce matin. Il était arrivé à V'lane d'en dire plus qu'il ne le voulait. Cela devait aussi être le cas de Barrons, parfois. Peut-être son visage trahirait-il quelque chose. Peut-être savait-il qui étaient les Cinq. Peut-

être aurait-il une idée sur celui qui détenait le journal d'Alina. Je ne pensais pas que ce soit *lui*. Je ne voyais aucune raison pour qu'il ait choisi de m'envoyer ces pages-là. Au demeurant, je ne voyais aucune raison pour que *qui que ce soit* les ait choisies, mais quelqu'un l'avait pourtant fait.

Si je lui révélais certains éléments, peut-être me renverrait-il l'ascenseur. Peut-être estimerait-il que ses réponses seraient si banales que je ne pourrais rien en faire. La Mac optimiste en moi estimait que cela valait la peine d'essayer.

La sonnette de la porte se mit à tinter.

Barrons entra. Il me parcourut du regard, lentement, de la tête aux pieds. Il fit la grimace, puis remonta en sens inverse, toujours avec la même lenteur. Je suppose qu'il n'appréciait pas ma tenue. Comme d'habitude. Si c'est moi qui décide, j'ai tendance à choisir des tenues trop joyeuses à son goût. Miss Arc-en-Ciel et Monsieur Nuit, voilà à quoi nous ressemblons lorsque nous marchons l'un à côté de l'autre.

Afin d'alléger la tension qui restait de la veille au soir, je l'accueillis par un sourire et un « Salut ! » amical, façon de lui faire savoir que j'étais d'accord pour repartir sur de nouvelles bases et que j'espérais que c'était également son cas.

Je perçus la violence qui émanait de lui un quart de seconde avant qu'il passe à l'attaque, mais il était trop tard. Il fit claquer la porte derrière lui et repoussa les verrous d'un geste rageur.

— *Racontez-moi en détail votre dernière rencontre avec le Sinsar Dubh.*

La Voix comprima soudain tout mon corps dans un étau, puis la pression commença à s'accroître. Flûte, flûte, flûte !

Je me pliai en deux, le souffle coupé. Un chœur de voix résonna autour de moi, rebondissant sur les murs, prenant de la puissance à mesure qu'elles s'élançaient vers la gauche ou vers la droite, vers le haut ou vers le bas, puis à travers moi, s'enfonçant sous ma peau, réorganisant mes pensées, jusqu'à ce qu'il m'ait dépossédée de toute volonté. Il me dominait. Me séduisait. Me faisait croire que son désir était le mien et que je ne vivais que pour l'exaucer.

Un voile de sueur emperla mon front et ma lèvre supérieure. Mes paumes étaient moites. Plus je tentais d'échapper à son emprise, plus il m'était difficile de respirer et de me mouvoir. Telle une poupée de papier, je me tenais, bras ballants, toute flasque, privée d'énergie. Et comme une poupée de papier, j'aurais été impuissante à lui résister s'il avait décidé de me déchirer en deux.

— Cessez de lutter, Mademoiselle Lane, et tout sera plus facile. À moins que vous n'appréciez de souffrir ?

Je lui adressai un flot d'insultes muettes, car aucun son ne pouvait franchir mes lèvres scellées, faute du souffle nécessaire pour

les prononcer. Il avait encore augmenté le niveau par rapport à la veille – ce fameux niveau de maîtrise absolue que, selon lui, le Haut Seigneur avait atteint – mais il l'avait fait d'une voix caressante. De même que la moto de Barrons n'est pas comme celle des autres motards, sa démarche est différente. Toute en souplesse, mais accompagnée du plus solide bâton de marche que j'aie jamais vu.

— Superbe bronzage, Mademoiselle Lane. Comment va V'lane ? Avez-vous passé une bonne journée ? Moi, je vous fais visiter des cimetières tandis que lui, il vous emmène à la plage. Est-ce cela, le problème ? Nos rendez-vous ne sont pas à la hauteur de vos attentes ? Vous charme-t-il ? Vous raconte-t-il tous ces jolis mensonges dont vous raffolez tant ? Je vous ai un peu négligée, ces derniers temps. Je vais remédier à cela. *Assise. Là.*

Il désigna une chaise près du feu.

Je me redressai d'un bond et trottinai vers le siège, non par coquetterie, mais parce que c'est ce qui vous arrive lorsque vous tendez vos jambes dans l'espoir d'empêcher vos pieds de se soulever et de se poser, mais que votre corps se déplace tout de même. À contrecœur, un pas après l'autre, je me trémoussai jusqu'à la chaise, avant de m'y laisser tomber telle une poupée de chiffon. Les muscles de ma gorge se serrèrent convulsivement tandis que je tentais de les obliger à former des mots.

— Ne... Ne...

— *Vous ne parlerez que pour répondre à mes questions.*

Mes lèvres se fermèrent. Je refusais de croire qu'il puisse me faire cela. Quelle ironie ! V'lane m'avait demandé d'avoir confiance en lui cet après-midi, j'avais accepté et il avait tenu parole. J'avais été prête à me montrer plus accommodante avec Barrons ce soir, à lui révéler quelques informations, et il me trahissait. V'lane avait réduit au maximum sa puissance de séduction afin de respecter mon libre arbitre. Barrons venait de faire voler celui-ci en éclats en quelques mots. Exactement comme le Haut Seigneur.

— *Dites-moi ce que vous avez vu le soir où vous avez croisé le Sinsar Dubh, m'ordonna-t-il de nouveau.*

Les nerfs tendus à se rompre, le souffle court à force de lutter contre sa volonté, je révélai chaque détail, chaque pensée qui m'avait traversé l'esprit, chaque sensation. Depuis l'humiliation de me vautrer dans le caniveau puant en salissant ma jolie tenue jusqu'aux différentes apparences que le Livre avait prises, depuis le regard que m'avait jeté celui-ci jusqu'à mon plan pour suivre sa trace. Puis, comme si cela ne suffisait pas, j'avouai les dessous de ma « négociation » avec l'inspecteur Jayne.

— *Ne bougez pas, dit-il.*

Je restai raide comme un piquet, incapable même de me gratter

le nez, tandis qu'il s'absorbait dans ses pensées. La pièce autour de nous était emplie de violence, une violence meurtrière. Je ne comprenais pas. Qu'avais-je fait pour m'attirer ainsi sa colère ? Il n'avait pas été dans une telle rage la veille au soir, alors qu'il avait eu toutes les occasions de me soumettre à un interrogatoire musclé. Il n'en avait rien fait. Il s'était contenté de partir sur sa moto.

— *Où êtes-vous allée, aujourd'hui ?*

Le visage ruisselant de transpiration, je le lui révélai aussi. J'aurais voulu pouvoir m'exprimer librement, le traiter de tous les noms, lui dire que notre collaboration était terminée et que c'était moi qui méritais des explications et non lui... mais il lui avait suffi d'un ordre pour me sceller les lèvres et je ne pouvais que répondre à ses questions.

— *V'lane vous a-t-il appris des choses ?*

— Oui, dis-je simplement, sans plus de détails.

J'avais obéi à sa demande à la lettre. Je n'avais rien à ajouter.

— *Que vous a-t-il dit ?*

— Que le Haut Seigneur était autrefois un faë nommé Darroc.

Il ricana.

— Ce n'est pas un scoop. *Vous a-t-il parlé de moi ?*

Comment, pas un scoop ? Il détenait des informations sur le Haut Seigneur qu'il ne me communiquait pas ? Et il me reprochait de ne pas lui dire tout ce que je savais ? S'il ne me tuait pas après son interrogatoire, il était mort. Il était une encyclopédie ambulante dont je ne pouvais ouvrir la couverture. Inutile. Dangereux.

— Non.

— *Avez-vous couché avec lui ?*

— Non, dis-je entre mes dents serrées.

— *Jamais ?*

— Non.

C'était bien la première fois que deux hommes semblaient aussi obsédés par ma vie sexuelle... ou plus exactement, par mon absence de vie sexuelle.

La violence qui régnait autour de nous parut s'apaiser quelque peu.

Je fronçai les sourcils. Était-ce de là que venait sa colère ? Barrons était-il jaloux ? Non par attachement sentimental envers moi, mais parce qu'il me considérait comme sa propriété, sa *sidhe-seer* personnelle qu'aucun amant ne devait venir détourner de sa chasse aux Objets de Pouvoir ?

Il me lança un regard froid.

— J'avais besoin de savoir si vous étiez *Pri-ya*. C'est pour cela que je vous ai posé la question.

— Ai-je l'air d'une *Pri-ya* ? répliquai-je avec agacement.

Je n'avais aucune idée de ce à quoi ressemblait la maîtresse d'un faë, mais mon intuition me disait que je n'avais pas le profil du poste. J'imaginai plutôt une femme semblable aux beautés gothiques que j'avais croisées chez Mallucé : tatouées, piercées, lourdement maquillées et vêtues de tenues d'époque, de préférence noires.

Il tressaillit, me considéra quelques instants, puis éclata de rire.

— Un bon point pour vous, Mademoiselle Lane. Vous progressez !

Je sursautai à mon tour en comprenant que je venais de prononcer des paroles qui n'étaient pas une réponse à une question. Je tentai de recommencer, formulai mentalement mes mots, mais sans parvenir à leur faire franchir la barrière de mes lèvres. Je ne savais pas comment j'avais réussi.

— *Avec qui aviez-vous rendez-vous le soir où vous avez vu le Sinsar Dubh ?*

Oh, non. Ce n'était pas juste. Il ne pouvait tout de même pas tout savoir !

— Un type qui connaissait Alina, dis-je entre mes dents serrées.

— *Dites-moi son nom.*

Non, non, non !

— Christian MacKeltar.

— *Est-ce que vous vous fichez de moi ?*

Il bondit de son siège en me fusillant du regard.

Puisqu'il avait utilisé la Voix, je n'eus d'autre choix que de répondre « Non », mais je savais que la question était purement rhétorique. La violence meurtrière était revenue d'un coup, à cause d'un simple nom. Pourquoi ? Quelle signification le patronyme de Christian revêtait-elle pour lui ? Le connaissait-il ? Fermant les yeux, je me réfugiai dans la zone *sidhe-seer* sous mon crâne. Sans résultat. Je ne parvenais toujours pas à m'exprimer. Comment pouvais-je ressentir un tel pouvoir en provenance de cette part si étrange de moi-même, mais ne rien y trouver qui puisse m'aider dans cette situation ?

— *Comment avez-vous rencontré Christian MacKeltar ?*

— Il travaille au département des Langues anciennes, à Trinity College. J'ai fait sa connaissance quand vous m'y avez envoyée pour récupérer l'invitation à la vente aux enchères auprès de sa chef de service, qui était absente ce jour-là.

Ses narines palpitèrent.

— Ils ont dû le recruter récemment. Ils m'espionnent.

Comme il n'avait pas utilisé la Voix ni posé de question, je ne répondis pas.

— *Les MacKeltar m'espionnent-ils ?*

Fermant les paupières avec force, je répondis :

— Oui.

— *M'espionnez-vous, Mademoiselle Lane ?*

- Autant que je le peux.
- *Qu'avez-vous appris sur moi ?*

Je cherchai de nouveau à tâtons sous mon crâne, mais l'endroit que j'étais supposée trouver restait un mystère. Consciente que je creusais ma propre tombe, une pelletée de révélations après l'autre, je lui avouai tout. Que je savais qu'il n'était pas humain. Qu'il était si vieux que c'en était inconcevable. Que je l'avais vu sortir du Miroir de Transfert *unseelie* qu'il avait dans son bureau, tenant entre ses bras les restes affreusement mutilés d'une inconnue. Que, tout comme les Ombres, les démons à l'intérieur du Miroir avaient détalé devant lui.

Il éclata de rire. Comme s'il trouvait drôle que j'aie percé ses épouvantables secrets. Il ne tenta même pas de s'expliquer ni de se justifier.

— Et moi qui croyais que vous n'étiez pas capable de garder quelque chose pour vous ! Vous saviez tout ceci et n'en avez pas dit un mot ? Vous devenez intéressante. *Travaillez-vous avec les MacKeltar contre moi ?*

— Non.

— *Travaillez-vous avec V'lane contre moi ?*

— Non.

— *Travaillez-vous avec les sidhe-seers contre moi ?*

— Non.

— *Travaillez-vous avec qui que ce soit contre moi ?*

— Non.

— *À qui va votre loyauté, Mademoiselle Lane ?*

— À moi-même ! m'écriai-je. À ma sœur ! À ma famille, et allez au diable, tous !

L'atmosphère de la pièce s'apaisa soudain.

Après quelques instants de silence, Barrons reprit sa place dans le siège en face de moi et, paraissant remarquer mon inconfortable posture, esquissa un sourire sans joie.

— Très bien, Mac. *Détendez-vous.*

Mac ? Il m'avait appelée Mac ? Je cherchai mon souffle.

— Vais-je mourir ? demandai-je dans un filet de voix. Allez-vous me tuer ?

Il parut surpris. J'avais de nouveau réussi à parler de ma propre volonté. Il avait libéré mon corps, mais non mon esprit et mes lèvres, de sa volonté de fer. Je percevais son emprise sur moi, si puissante que c'en était douloureux.

Puis il ricana.

— Je vous dis de vous détendre et vous en concluez que je vais vous assassiner ? Voilà bien le manque de logique des femmes !

Puis, comme s'il venait d'y songer, il ajouta :

— *Vous pouvez parler librement, maintenant.*

L'étiau disparut de ma gorge. Pendant quelques instants, je savourai la sensation du souffle entrant et sortant de mes poumons et le plaisir de retrouver la maîtrise de ma langue. En percevant de nouveau le nom de V'lane gravé dessus, je m'avisai soudain qu'il s'était évanoui et avait disparu hors de ma portée dès l'instant où Barrons avait usé de la Voix pour me priver de ma volonté.

— Vous faites erreur. Les deux seules fois où vous m'avez appelée Mac, j'étais à l'article de la mort. Puisque rien d'autre que vous ne me menace pour l'instant, c'est que vous êtes sur le point de me tuer. Tout ceci est parfaitement logique.

— Je ne vous ai pas appelée Mac.

— Si.

— Je vous ai appelée Mademoiselle Lane.

— Pas du tout.

— Je vous dis que si.

Je serrai les dents. Parfois, malgré l'élégante désinvolture de Barrons et mon attitude cool et glamour, il nous arrive de nous chamailler comme des chiffonniers. Entre nous, je me fichais comme d'une guigne de la façon dont il m'appelait et je n'avais pas l'intention d'argumenter indéfiniment sur la question, mais j'avais retrouvé ma liberté de parler, et j'étais folle de rage. Je bondis de mon siège, me jetai sur lui et plaquai violemment mes paumes sur sa poitrine, bien déterminée à le Nullifier. Sous mon crâne, la zone *sidhe-seer* s'était embrasée comme un petit soleil. Barrons était-il ou non *unseelie* ?

Je le frappai si fort que sa chaise se renversa en arrière et que nous roulâmes sur le plancher, avant de nous arrêter à quelques centimètres de l'âtre. S'il avait été immobilisé, cela avait duré si peu de temps que je n'aurais su dire si je l'avais Nullifié ou simplement figé de stupeur pendant une brève seconde.

J'aurais dû m'en douter. Encore des non-réponses au sujet de Barrons !

Je reculai, me plaçai à califourchon sur lui et lui assénai un vigoureux coup de poing à la mâchoire. Puis, comme il faisait mine de parler, je le frappai de nouveau de toutes mes forces. Il ouvrit de nouveau la bouche, je cognai une fois de plus. Je regrettais de ne pas avoir mangé de l'*Unseelie* ce soir. J'allais en dévorer une dizaine, puis revenir ici et l'achever. Tant pis pour les réponses.

— Comment osez-vous venir ici me soumettre à un interrogatoire alors que vous n'avez jamais répondu à une seule de mes questions ? sifflai-je.

Je le frappai brutalement à l'estomac. Il ne tressaillit pas. Je recommençai, sans plus de résultat.

— Vous arrivez ici, dorée, radieuse, et vous vous demandez pourquoi j'utilise la Voix sur vous ? rugit-il. Où étiez-vous passée ?

Vous étiez encore avec V'lane ! Combien d'humiliations croyez-vous que je vais encore encaisser, Mademoiselle Lane ?

Il m'attrapa par le poignet alors que je tentais de lui donner un coup et me retint fermement. Je voulus le frapper de l'autre main. Il la saisit aussi.

— Je vous ai avertie de ne pas jouer à nous dresser l'un contre l'autre.

— Je ne joue pas. J'essaie de survivre. Et je ne vous humilie pas quand je vais voir V'lane.

Je m'efforçai de me libérer de sa poigne, sans succès.

— Cela n'a rien à voir avec vous, repris-je. J'ai besoin de réponses, mais si vous refusez de m'en donner, vous ne pouvez pas me reprocher d'aller les chercher ailleurs.

— Alors celui qui ne baise pas à la maison peut aller voir ailleurs et tricher ?

— Pardon ?

— Quel est le mot que vous ne comprenez pas ? railla-t-il.

— Voilà bien le manque de logique des hommes ! Ceci n'est pas une maison, ne le sera jamais, et personne ne couche avec personne ! hurlai-je.

— Vous croyez que je ne le sais pas ?

Il s'agita sous moi, me faisant douloureusement prendre conscience d'un détail. Deux détails, en fait. Le premier était que ma jupe était bien haut sur mes cuisses. Le second... Eh bien, le second était *son* problème, pas le mien. Je me contorsionnai pour baisser le bas de ma jupe mais le regard qu'il darda sur moi me figea. Lorsque Barrons me dévisage ainsi, j'en perds tous mes moyens. Le désir, dans ses iris millénaires aux reflets d'obsidienne, n'a plus rien d'humain. Il n'essaie même pas de le prétendre.

Primitive Mac, pourtant, serait prête à lui proposer de jouer avec elle. Je pense qu'elle est folle. Folle à lier !

— Lâchez mes mains.

— Obligez-moi à le faire, ironisa-t-il. Utilisez la Voix, Mademoiselle Lane. Allez, ma poupée, sortez un peu vos griffes.

Ma poupée, tu parles !

— Vous savez que je ne le peux pas. Ce qui rend encore plus impardonnable ce que vous m'avez fait subir ce soir. Vous auriez aussi bien pu me violer. En fait, c'est exactement ce que vous avez fait !

Il roula soudain sur lui-même, et je me retrouvai coincée sous lui, les mains solidement tenues au-dessus de la tête, écrasée sous le poids de son corps athlétique, son visage à quelques centimètres du mien. Il haletait bien plus bruyamment que l'effort ne le justifiait.

— Ne vous trompez pas, Mademoiselle Lane. Je ne vous ai pas violentée. Vous pouvez toujours rester là sur vos jolies petites fesses et

crier avec tout votre stupide idéalisme politiquement correct que toute violation de votre volonté est un viol et que je ne suis qu'un sale macho, moi, je vous répondrai que vous dites n'importe quoi et que manifestement, vous n'avez jamais été violée. Le viol n'est pas une expérience dont on s'échappe en marchant, mais en rampant.

Puis il s'écarta de moi, bondit sur ses pieds et passa la porte d'un pas rageur avant que j'aie eu le temps de prendre mon souffle pour lui répondre.

DEUXIÈME PARTIE

Le crépuscule

*« La tombée de la nuit.
Quelle étrange expression !
“La nuit”, je comprends.
“Tombée” est un joli mot.
Les feuilles d’automne tombent,
elles tournent avec une grâce languide,
et jonchent la terre de leurs feux mourants.
Les larmes tombent, comme des diamants liquides.
Elles brillent doucement avant de disparaître.
Ici, la nuit ne tombe pas.
Elle s’abat avec fracas. »*

Extrait du journal de Mac

Je dormis d'un sommeil agité et rêvai de nouveau de la femme triste.

Elle essayait de me dire quelque chose mais un vent glacial couvrait ses paroles chaque fois qu'elle ouvrait la bouche. Un rire résonnait sur la bise polaire, et il me semblait la reconnaître, mais je ne parvenais pas à extraire un nom de mes pensées. Plus j'essayais, plus la peur et la confusion s'emparaient de moi. Puis V'lane était là, Barrons aussi, avec des hommes que je n'avais jamais vus avant, et soudain, Christian apparaissait, et Barrons se dirigeait vers lui d'un air meurtrier.

Je m'éveillai, transie jusqu'aux os, en proie à une sourde inquiétude.

Mon subconscient avait effectué un rapprochement qui avait échappé à mes pensées conscientes. Nous étions jeudi, Christian revenait aujourd'hui d'Écosse et, à cause de moi, Barrons le soupçonnait.

Je n'avais aucune idée de ce que Barrons pouvait lui infliger, et je n'avais pas envie de le savoir. Le détecteur de mensonges Keltar n'était pas de taille à lutter contre... ce qu'était mon employeur. Claquant des dents, je pris mon portable sur mon chevet et composai le numéro du département des Langues anciennes. Le type aux yeux rêveurs me répondit, pour m'apprendre que Christian n'était attendu que dans l'après-midi. Quand je lui demandai un numéro de téléphone fixe ou de portable, il me répondit que les dossiers du personnel étaient enfermés à clé dans le bureau de la chef du département, laquelle était partie pour un long week-end et ne serait de retour que lundi.

Je laissai un message urgent pour Christian, demandant qu'il m'appelle dès son arrivée.

J'étais sur le point de remonter les couvertures pour me blottir de nouveau dans mon lit et tenter de me réchauffer lorsque mon téléphone sonna.

C'était Dani.

— Elle a failli me choper, Mac ! cria-t-elle, hors d'haleine. Elle n'a pas quitté PHI de toute la journée d'hier. Elle a dormi dans son putain

de bureau, j'ai dû veiller toute la nuit en attendant le moment d'entrer. Il y a quelques minutes, elle est quand même descendue prendre son petit déj'. Je suis entrée mais je n'ai pas trouvé le bouquin que tu voulais. Il y en avait un autre sur sa table de travail, alors j'en ai pris des photos, mais je n'en ai pas fait beaucoup parce qu'elle est revenue tout de suite. J'ai dû me sauver par cette putain de fenêtre et j'ai déchiré mon uniforme et je me suis fait super mal. Je n'ai pas ce que tu demandais mais j'ai essayé et j'ai trouvé autre chose. Ça compte, hein ? Tu es toujours d'accord pour nous rencontrer ?

— Tu n'es pas blessée ?

Elle émit un reniflement hautain.

— Je zigouille des monstres, Mac. Je suis juste tombée d'une saleté de fenêtre.

Je souris.

— Où es-tu ?

Je pouvais entendre des klaxons en bruit de fond et les sons d'une ville qui se réveille.

— Pas très loin de toi.

Elle me donna le nom du carrefour où elle se trouvait. Je connaissais l'endroit.

Je jetai un coup d'œil vers la fenêtre. Il faisait encore nuit. Je détestais savoir Dani dehors dans l'obscurité, malgré ses dons de rapidité, d'autant que je doutais qu'elle eût l'épée sur elle.

— Il y a une église en face, dis-je, car je savais que celle-ci était brillamment éclairée. Je te retrouve devant dans dix minutes.

— Eh ! Les autres ne sont pas là !

— Je veux juste récupérer mon appareil photo. Peux-tu rassembler les filles pour cet après-midi ?

— Je peux essayer. Kat dit que tu dois nous trouver un endroit où les autres... livreuses ne nous verront pas.

Je citai plusieurs cafés, qu'elle refusa tous au motif qu'ils n'étaient pas assez sûrs. Nous nous mîmes finalement d'accord sur un pub en entresol opportunément nommé l'*Underground*, où l'on pouvait jouer aux fléchettes et au billard dans une salle aveugle.

Je raccrochai, allai me laver les dents, m'aspergeai le visage d'eau fraîche, sautai dans un jean, enfilai un gilet doublé de laine par-dessus mon haut de pyjama et vissai une casquette sur mon crâne. Mes racines claires commençaient à se voir. Je me promis de faire un saut au drugstore sur le chemin du retour pour acheter de quoi refaire ma couleur. C'était déjà assez déprimant d'avoir des cheveux foncés, je n'allais pas en plus supporter une coloration négligée.

Il était sept heures vingt lorsque je mis le pied dehors. Le soleil ne se lèverait pas avant sept heures cinquante-deux, pour se coucher à dix-huit heures vingt-six. Je faisais une légère fixation sur

l'éphéméride, dont j'avais punaisé un tableau au mur de ma chambre, à côté du plan où je notais les points chauds *unseelies* et les apparitions du Livre.

Je restai dans la lumière autant que possible, me déplaçant de la zone éclairée par un réverbère à la suivante, une lampe-torche dans chaque main, rassurée par le poids de ma lance glissée dans son holster. Mon MacHalo ne me servait que pour les expéditions nocturnes. Je me fichais bien d'avoir l'air bizarre aux yeux des passants, ainsi armée de lampes de poche allumées. Au moins, je restais en vie. Ils pouvaient ricaner s'ils en avaient envie. Au demeurant, certains ne s'en privaient pas.

Tout en marchant d'un pas vif le long des rues, je songeai à celle que j'étais encore trois mois plus tôt, puis à celle que j'étais devenue, et j'éclatai de rire. L'homme d'affaires qui marchait non loin de moi jeta un coup d'œil dans ma direction, croisa mon regard, sursauta... et détala droit devant lui, me laissant loin derrière.

Il avait plu pendant la nuit. Les rues pavées luisaient doucement dans la lueur qui précède l'aube. Toute la ville était dans cet instant flottant, juste avant que la journée ne commence : les bus klaxonnaient, les taxis et les voitures des banlieusards se disputaient la chaussée, les gens consultaient leur montre en se dépêchant d'aller au travail et les autres personnes... ou plutôt, créatures, étaient déjà à pied d'œuvre, comme ces Rhino-boys qui balayaient les trottoirs ou vidaient les poubelles.

Je les regardai à la dérobée, surprise par l'étrangeté de ce spectacle. Là où les passants ordinaires ne voyaient d'eux que le voile d'illusion qu'ils projetaient – celui d'employés municipaux mal réveillés – je distinguais leurs membres grisâtres courtauds, leurs petits yeux globuleux et leurs mâchoires proéminentes, aussi facilement que je voyais la peau sur le dos de ma propre main. Je savais qu'ils étaient en réalité les chiens de garde de faës de plus haut rang. Je ne comprenais pas pourquoi ils effectuaient le sale boulot des humains. Je n'imaginais pas qu'un faë puisse s'y plier, qu'il soit de la Cour de Lumière ou de celle des Ténèbres. La présence de tant d'*Unseelies* de caste inférieure brouillait mes perceptions *sidhe-seers*. En général, les Rhino-boys ne me perturbent pas trop, mais en grand nombre, ils me donnent l'impression de souffrir d'un ulcère. Je fouillai mentalement sous mon crâne à la recherche d'un moyen d'assourdir cette sensation.

Et je réussis ! Je disposais d'un moyen de « baisser le volume ». C'était mieux ainsi !

Dani était négligemment adossée à un lampadaire devant l'église, son vélo appuyé sur sa hanche. Elle arborait au front une bosse qui semblait fort douloureuse, ses avant-bras étaient sales et cruellement

érafclés sur leur face intérieure et les genoux de son pantalon rayé de vert étaient troués, comme si elle avait glissé à quatre pattes sur un toit de bitume... ce qui était, m'informa-t-elle d'un ton léger, exactement le cas. J'avais envie de l'emmener à la librairie pour nettoyer et panser ses plaies mais, le cœur serré, je me l'interdis. Si nous devons un jour combattre coude à coude, je devais être certaine qu'elle pouvait supporter des blessures qui ne mettaient pas sa vie en danger.

Dani déposa l'appareil dans ma main avec un sourire en coin.

— Allez, dit-elle, dis-moi que j'ai fait du bon boulot.

Je songeai qu'elle ne devait pas entendre souvent de compliments. Rowena n'était pas du genre à se fatiguer à féliciter ses troupes ; elle devait plutôt garder son énergie pour les blâmer. Je doutais également que Dani soit traitée avec douceur par les autres *sidhe-seers*. Sa grande gueule ne donnait pas envie de la chouchouter et ses sœurs d'armes avaient assez de leurs propres soucis. Je fis défiler les clichés sur l'appareil pour regarder les quelques pages sans intérêt qu'elle avait photographiées et m'exclamai :

— Bien joué, Dani !

Elle se redressa de toute sa hauteur, bondit sur son vélo et s'éloigna en pédalant de ses jambes maigrettes. Je me demandai si elle faisait parfois usage de son don de la Vitesse pour rouler à bicyclette, et si l'on ne verrait alors qu'un éclair vert traverser l'espace, telle Kermit la grenouille sous stéroïdes...

— À plus, Mac ! cria-t-elle par-dessus son épaule. Je t'appelle bientôt.

Je me dirigeai vers la librairie en passant par le chemin du drugstore. Le jour était suffisamment levé pour que j'éteigne mes lampes-torches, ce que je fis. Puis je regardai l'écran de mon appareil en zoomant sur les clichés, curieuse de savoir ce que Dani avait photographié.

Je savais que c'était une mauvaise idée de marcher dans la rue, tête baissée. En général, je n'ose même pas me munir d'un parapluie. On ne sait jamais ce qu'on risque de rencontrer.

Comme il fallait s'en douter, je me cognai contre l'épaule d'un homme qui se tenait près d'une voiture de luxe à la carrosserie noire garée le long du trottoir.

— Oh, pardon ! m'exclamai-je.

Puis je poursuivis ma route droit devant moi en me félicitant d'avoir heurté un humain et non un faë... avant de m'aviser que j'avais « baissé le volume ». Et qu'il ne s'agissait pas d'un humain.

Je pivotai sur mes talons et dégainai ma lance, tout en priant pour que les passants – dont la plupart avaient le nez plongé dans leur journal ou sur leur portable – ne me voient pas. Un peu comme si, moi

aussi, j'étais capable de me draper d'un voile d'illusion et me fondre parmi les Ombres en compagnie des autres créatures des Ténèbres.

— Traînée ! cracha Derek O'Bannion, son visage mat déformé par la haine.

Toutefois, ayant posé son regard reptilien sur mon arme, il demeura à prudente distance.

L'ironie du sort veut que j'aie volé cette lance à son frère Rocky, peu avant que Barrons et moi ne menions celui-ci et ses hommes de main à une mort effroyable dans la ruelle hantée par les Ombres, derrière la librairie. Comptant sur le désir de vengeance de Derek, « HS » avait recruté ce dernier pour remplacer Mallucé, lui avait fait manger de la chair *unseelie* et l'avait envoyé à mes trousses pour me reprendre la lance. J'avais fait comprendre à O'Bannion cadet que je l'abattrais s'il me regardait seulement de travers, en insistant bien sur la terrible agonie que je lui infligerais. La lance tuait tout ce qui est faë. Celui qui mangeait de l'*Unseelie* voyait *des parties* de lui-même devenir faës. Lorsque ces parts mourraient, elles pourrissaient de l'intérieur, empoisonnant les parties humaines de leur hôte, puis les tuant. La seule fois où j'avais consommé de la chair faëe, j'avais eu peur de la lance. J'avais vu Mallucé de très près. Tout son corps était marbré par la décomposition. La moitié de la bouche, certaines parties de ses mains, de ses jambes et de son abdomen n'étaient plus qu'une ignoble bouillie, et je ne parle pas de ce qui avait autrefois été sa virilité. Sa mort avait été particulièrement horrible.

O'Bannion ouvrit d'un geste sec la portière de la voiture, marmonna quelque chose au chauffeur, puis la referma. Le moteur s'alluma et les douze cylindres émirent ce ronronnement caractéristique de l'opulence discrète.

Je lui souris. J'aime ma lance. Je comprends pourquoi les soldats donnent un petit nom à leur arme. Derek la craignait. Les Chasseurs royaux la craignaient. À l'exception des Ombres, qui ne pouvaient être poignardées, faute de substance physique, la lance tuait tout ce qui est faë, y compris, dit-on, le roi et la reine eux-mêmes.

Quelqu'un que je ne vis pas ouvrit de l'intérieur la portière arrière de la voiture. O'Bannion posa, sa main sur le haut de la vitre. Il était bien plus marqué par sa consommation de chair faëe qu'une dizaine de jours auparavant. Je le percevais.

— C'est assez addictif, on dirait ? demandai-je d'un ton onctueux.

J'abaissai ma lance et la pressai contre ma cuisse afin de dissuader un éventuel curieux d'appeler la *Garda*. Je n'avais pas envie de la rengainer. Je connaissais la force et la rapidité de l'homme en face de moi. J'en avais moi-même fait l'incroyable expérience.

— Tu devrais le savoir.

— Je n'en ai pris qu'une seule fois.

Ce n'était sans doute pas très malin de l'avouer en cet instant mais j'étais fière de la bataille que j'avais remportée.

— Foutaises ! Quand on a goûté au pouvoir, on n'y renonce pas.

— Nous ne sommes pas pareils, toi et moi.

Il voulait la puissance, fut-elle la plus noire. Moi pas. En fin de compte, tout ce que je voulais, c'était être de nouveau celle que j'avais été autrefois. Je ne franchirais le seuil des ténèbres que si ma survie en dépendait. Pour O'Bannion, entrer dans le monde de la nuit représentait un progrès.

Je feignis de le frapper de ma lance. Il sursauta, tandis que ses lèvres se serraient en une fine ligne blanche.

S'il cessait de consommer maintenant de la chair *unseelie*, retrouverait-il son état humain, ou bien existait-il un point de non-retour où la métamorphose devenait irréversible ?

Comme je regrettais de ne pas l'avoir laissé s'enfoncer dans la Zone fantôme, ce fameux jour ! Je ne pouvais pas l'affronter ici et maintenant, à l'heure de pointe.

— Du vent ! dis-je en le menaçant de nouveau de ma lance. Et si tu me croises dans la rue, cours aussi vite et aussi loin que tu peux.

Il éclata de rire.

— Pauvre gourde, tu n'as aucune idée de ce qui se prépare. Attend un peu de voir ce que le Haut Seigneur te réserve.

Il s'engouffra dans la voiture, puis me regarda de nouveau avec un sourire de pure malveillance et de joie malsaine.

— Une farce ou un bonbon, traînée ? ajouta-t-il avant de rire de nouveau.

J'entendis sa voix, même après qu'il eut fermé sa portière.

Je remis ma lance dans son fourreau... et me figeai sur le trottoir en le regardant s'en aller, bouche bée.

Non pas à cause de ce qu'il m'avait dit, mais de ce que j'avais vu pendant qu'il prenait place sur la banquette en cuir couleur miel.

Ou, plus exactement, de *qui* j'avais vu.

Une femme, belle et voluptueuse comme l'étaient les actrices vieillissantes d'une époque révolue, lorsqu'elles méritaient l'appellation de diva.

Je tournai à fond le volume de mes facultés *sidhe-seers*. Tiens ? Elle aussi mangeait de l'*Unseelie*.

Eh bien, maintenant, j'étais fixée. Barrons avait peut-être assassiné la femme que je l'avais vu sortir du miroir, mais il n'avait pas tué Fiona.

Lorsque j'ouvris *Barrons – Bouquins & Bibelots*, à onze heures sonnantes, j'étrennais une nouvelle coiffure. J'avais choisi une coloration deux tons plus claire que l'ancienne, nuance « Café brûlé »,

et j'avais un peu plus l'air d'avoir mon âge (les cheveux noirs me vieillissent, surtout avec du rouge à lèvres vermillon), puis j'étais allée chez un coiffeur pour une coupe express. De longues mèches encadraient à présent mon visage, me donnant un air doux et féminin en décalage complet avec celle que j'étais devenue. J'avais rassemblé le reste de ma chevelure sur le sommet de mon crâne et j'y avais piqué une longue épingle pour les fixer en un chignon faussement négligé, à la fois chic et sexy.

Mes ongles étaient taillés à ras mais je les avais vernis d'une couche d'Absolu de Rose et j'avais appliqué sur mes lèvres un rouge de la même nuance. Malgré ces concessions à ma passion pour la mode, je me trouvais bien terne dans ce qui constituait désormais mon uniforme – jeans, bottes, tee-shirt noir sous une veste noire, ma lance dans son holster et des lampes-torches dans mes poches. L'époque où je me pomponnais me manquait tant !

Je reculai sur mon tabouret derrière la caisse pour regarder, alignés sous le comptoir, les minuscules pots de verre dans lesquelles s'agitaient des morceaux de chair *unseelie*.

Je n'avais pas chômé, ce matin. En sortant du drugstore, j'avais fait une halte à la supérette pour acheter des petits pots de nourriture pour bébés, j'étais rentrée me teindre les cheveux, j'avais pris une douche, vidé et lavé les pots. Puis j'étais de nouveau sortie, j'avais attaqué un Rhino-boy, coupé un morceau de son bras, puis poignardé à mort, afin de nous épargner des soucis à tous les deux et de m'assurer qu'il ne parlerait pas d'une humaine qui volait le pouvoir des faës. Puis j'avais tranché et taillé le bout de bras en menues bouchées, faciles à manger.

Si seulement j'en avais gardé à portée de main, comme j'y avais songé après en avoir servi à Jayne, Moira ne serait peut-être pas morte. Désormais, lorsque quelque chose d'affreux et d'inattendu se produirait pendant que j'étais au magasin, je ne serais plus prise au dépourvu. Je voulais disposer d'une dose de super-pouvoir facile d'accès. Et j'en avais pour un bon moment : ces snacks-là étaient les seuls, à ma connaissance, ayant une date d'expiration illimitée.

Ma petite virée matinale n'avait rien à voir avec Derek O'Bannion ou avec Fiona, ni avec le fait que j'étais bien faible à côté d'eux. C'était de la prévention. Une mesure prophylactique. Du simple bon sens, en somme. Je fis glisser le miniréfrigérateur sous l'arrière du comptoir et disposai plusieurs petits pots derrière lui avant de le remettre en place. Je stockerais plus tard les autres à l'étage.

Après m'être surprise à les couvrir d'un regard fixe pendant plusieurs minutes, je rangeai les pots dans mon sac. Hors de ma vue, hors de mon esprit.

J'ouvris mon ordinateur portable, branchai mon appareil photo et

me mis à charger les pages. Pendant l'attente, j'appelai de nouveau le département des Langues anciennes afin de m'assurer que le type aux yeux rêveurs avait bien compris que le message que je lui avais demandé de transmettre était urgent. Ce qu'il m'assura.

Pendant les heures qui suivirent, je dus m'occuper de mes clients. C'était une bonne matinée, les affaires marchaient bien. Ce n'est qu'en début d'après-midi que je pus m'asseoir pour jeter un coup d'œil sur les pages que Dani avait photographiées.

Je fus d'abord déçue par leur petite taille, à peine celles de fiches-cuisine. Les lignes, griffonnées à la main, étaient très serrées les unes contre les autres et lorsque je parvins enfin à déchiffrer la fine écriture penchée, je m'avisai qu'il s'agissait d'un carnet de notes et de réflexions écrites dans un anglais très approximatif. L'orthographe me fit soupçonner que non seulement l'auteur avait reçu une éducation très superficielle, mais qu'il avait vécu des siècles plus tôt.

Après avoir étudié le texte un certain temps, j'ouvris mon propre journal et entrepris de rédiger ce qui me parut une traduction correcte.

La première page démarrait au milieu d'une longue diatribe sur Yceux de Clareté et Yceux de Noireté – ce qui, je le compris rapidement, signifiait les *Seelies* et les *Unseelies* – et sur « l'horrificque villaineté » des deux éeances. Cela, je le savais déjà.

Un peu plus loin, à mi-parcours de ma lecture, je trouvai ceci :

Ainsy je connois qu'yceux de Clareté ne peuvent aveindre yceux de Noireté, ni yceux de Noireté aveindre yceux de clareté. Par mesme raison qu'yceux de Noireté ne peuvent endurer tel toucher, de mesme la Lame les occit roidement. Par mesme raison qu'yceux de Clareté ne peuvent endurer tant de villaineté, alors la Bête l'adore.

Si je comprenais bien, les *Seelies* détestaient les *Unseelies*, qui le leur rendaient au centuple, mais ce n'était pas tout. Il y avait autre chose. Je réfléchis quelques instants. L'auteur voulait-il dire que les *Seelies* ne pouvaient pas toucher les *Unseelies*, et inversement ? Je poursuivis ma lecture.

L'Épée les occit tous, ouy, mesme Maistre et Maistresse ! Aye, avoir la Lame et mettre fin à leurs dolences !

L'Épée tuait les *Seelies* comme les *Unseelies*, jusqu'aux souverains.

Je le savais aussi. La Lance en faisait autant.

Aussy puisses-tu essayer de les connoître !
Qu'yceux de Clareté ne peuvent aveindre la
Bête, ni yceux de Noireté l'Épée, ni yceux de
Clareté l'Amulette, ni yceux de Noireté la
Lance...

Aussi, sache les distinguer, traduisis-je. Ceux de Clarté (les Seelies) ne peuvent toucher la Bête (le Livre ?), et ceux des Ténèbres (les Unseelies) ne peuvent toucher l'Épée.

— J'y suis ! m'écriai-je.

Je tenais quelque chose d'important. *Les Seelies ne peuvent toucher l'Amulette, inscrivis-je, et les Unseelies ne peuvent toucher la Lance.*

En d'autres termes, les *Seelies* ne pouvaient toucher les Objets de Pouvoir *unseelies*, et les *Unseelies* ne pouvaient toucher les Objets de Pouvoir *seelies*, et ceci était la façon de les distinguer les uns des autres !

Je venais de trouver le moyen idéal de savoir si Barrons était ou non un Envahisseur ! S'il l'était, il ne pouvait pas toucher la Lance.

Je posai mon stylo, songeuse. L'avais-je déjà vu la toucher ? Oui. Le soir où j'avais poignardé l'Homme Gris, alors que je me balançais dans les airs, suspendue par les cheveux.

Je fronçai les sourcils. En vérité, je n'avais pas vu Barrons toucher la lance cette nuit-là. Lorsqu'il me l'avait rendue, la garde était toujours coincée dans mon sac, dont seule la pointe dépassait. Il l'avait tenue à travers l'étoffe. Quant à la vente aux enchères, lorsqu'il avait affirmé qu'il portait la lance fixée à sa jambe, je n'avais pas soulevé le bas de son pantalon pour m'assurer qu'il l'avait sur lui. Pour ce que j'en savais, il pouvait très bien l'avoir laissée sur son bureau, là où je l'avais placée pour lui, et où j'étais venue la reprendre plus tard.

Très bien, mais la nuit où nous avions volé la lance, il avait bien dû la toucher à un moment ou à un autre, non ? Je fermai les yeux pour retrouver mes souvenirs. Nous étions passés par des souterrains pour entrer par effraction dans la chambre au trésor du gangster irlandais Rocky O'Bannion. Barrons m'avait demandé de détacher la lance du mur et de la porter jusqu'à la voiture. Il m'avait ordonné de briser le manche de l'arme, dont le bois pourrissait. Depuis, c'était moi qui gardais la lance.

Je rouvris les yeux. Il était très, très intelligent.

Je devais le placer dans une situation où il n'aurait d'autre choix que de tenir la lance. De la prendre. De la toucher. Je devais absolument voir sa peau sur l'acier. S'il était un Envahisseur, ou un *Unseelie* de quelque type que ce soit, cela lui serait impossible. C'était

aussi simple que ça !

Par quelle ruse allais-je le contraindre à poser la main sur la lance ?

Rien que pour cette information, ces pages valaient les efforts que Dani avait déployés pour se les procurer. Je me félicitai que le livre sur V'lane eût disparu et que celui-ci se fut trouvé à sa place.

Je repris ma lecture. Le récit était lent, mais fascinant.

L'auteur de ce carnet n'était pas *sidhe-seer*. Il s'agissait d'un homme, ou plutôt d'un adolescent, qui était si beau qu'il était raillé par les guerriers de son époque mais adoré par les jeunes filles, qui lui avaient enseigné la lecture et l'écriture.

À l'âge de treize ans, il avait eu la malchance d'attirer le regard d'une princesse faëe alors qu'il prenait un raccourci dans une forêt sombre et touffue.

Elle l'avait charmé et emmené en Faery, où elle avait aussitôt pris une apparence glaciale et terrifiante. Elle l'avait enfermé dans une cage dorée à la cour, où il avait été le témoin forcé des jeux que les faës imposaient à leurs « mascottes » humaines. L'un de leurs préférés consistait à faire de simples mortels des *Pri-ya* – des êtres prêts à tout pour se donner à un faë, quel qu'il soit, et même pour se donner à n'importe qui, « à fin que les plus vyles diableries leurs soient inflygées, et qu'ils les infligent à leurs semblables », selon le jeune scribe. Les malheureux perdaient leur volonté, leur raison, et n'étaient plus conscients d'autre chose que de leurs appétits sexuels. Oubliant toute morale et toute pitié, ils étaient capables de s'en prendre les uns aux autres telles des bêtes enragées. L'adolescent, qui les trouvait terrifiants, redoutait d'être jeté en pâture à ce qu'étaient devenus ses compagnons humains. Il ne disposait d'aucun moyen de compter le temps mais il avait vu des centaines d'entre eux arriver et s'en aller. Puis son menton s'était ombré d'une barbe naissante et sa geôlière s'était de nouveau intéressée à lui.

Lorsque les faës se détournaient de leurs mascottes, ils les exilaient de Faery, les condamnant à une mort certaine. De la sorte, ils respectaient le Pacte à la lettre. Ils ne *tuaient* pas les humains qu'ils capturaient. Ils se contentaient de les laisser mourir. Je me demandai combien de ces derniers avaient fini leurs jours dans des asiles de fous, ou avaient été utilisés avant d'être tués par leurs frères humains.

L'adolescent écoutait tout ce qui se disait, notait tout ce qu'il entendait. Ainsi avait-il appris que lorsque l'on se débarrassait des mourants, leurs possessions partaient avec eux, et bien qu'il eût perdu tout espoir pour lui-même, il n'avait pas renoncé à alerter les humains. (Il ignorait que des siècles se seraient écoulés avant qu'il soit chassé de Faery.) Il escomptait que certaines de ses observations pourraient sauver quelques-uns des siens, et peut-être détenir la clé qui

permettrait, un jour, d'anéantir ses ravisseurs au cœur de pierre.

Un frisson courut dans mon dos. Le fait que son plan ait fonctionné signifiait que le jeune homme était mort depuis longtemps. Comme il l'avait espéré, son carnet était revenu dans le monde des humains, s'était retrouvé entre les mains d'une *sidhe-seer*, avait été transmis au fil des siècles, avant d'atterrir sur le bureau de Rowena. Pourquoi celle-ci l'avait-elle dans ses affaires ? Pour le feuilleter distraitement à l'heure du déjeuner, ou pour y chercher quelque chose ?

Je consultai l'horloge. Il était quatorze heures trente, l'après-midi était bien entamée. Je pris mon portable et appelai le département des Langues anciennes. Pas de réponse. Où était le type aux yeux rêveurs ? Où était Christian ? Je refermai mon ordinateur d'un geste sec. Je commençais à me demander si je n'allais pas y aller lorsque mon téléphone sonna. C'était Dani, qui m'informait que les filles m'attendaient déjà au café et voulait savoir si je pouvais les rejoindre rapidement.

Lorsque je descendis les marches du pub mal éclairé situé dans un caveau, je trouvai sept femmes âgées de vingt à trente ans, sans compter Dani. Deux d'entre elles étaient là le jour de la mort de Moira : la grande brune aux yeux gris qui balayait les alentours d'un regard résolu – et quelque chose me disait que rien ne devait lui échapper – et la blonde platine maigrelette aux yeux sombres soulignés d'un épais trait d'eyeliner noir et aux ongles assortis, qui se balançait en rythme sur son siège alors que son iPod et ses écouteurs étaient restés sur la table. Cette salle aveugle dont la seule issue était la porte par laquelle j'étais entrée me parut obscure et étouffante. Tandis que je m'asseyais, je compris qu'elles étaient aussi mal à l'aise que moi dans cet environnement sombre et oppressant. Cinq téléphones portables étaient posés sur la table, projetant leur faible luminosité. Il y avait également deux ordinateurs portables ouverts, fonctionnant sur leurs réserves de batterie, leur écran blanchâtre scintillant doucement. Je dus me retenir de sortir mes lampes-torches, de les allumer et de les poser sur la table, afin d'apporter moi aussi ma part de lumière.

Nous nous saluâmes de hochements de tête un peu guindés et j'allai droit au but.

— Pouvez-vous accéder librement à la bibliothèque dont Rowena m'a parlé ? demandai-je au petit groupe.

J'avais besoin de savoir dans quelle mesure une alliance avec ces femmes me serait utile.

La brune répondit :

— Cela dépend de notre place dans la hiérarchie. Il y a sept

cercles. Comme nous sommes dans le troisième, nous pouvons entrer dans quatre des vingt et une bibliothèques.

Vingt et une ?

— Qui a besoin de tous ces livres ? grommelai-je.

J'étais prête à parier qu'il n'y avait pas de catalogue avec des petites fiches cartonnées !

Elle haussa les épaules.

— Voilà des millénaires que nous les rassemblons.

— Qui se trouve dans le septième cercle ? Rowena ?

— Le septième est le Cercle lui-même, le Haut Conseil des... vous savez.

Son regard gris parcourut le pub avec nervosité.

À mon tour, je jetai un coup d'œil circulaire. Il y avait cinq clients dans la salle. Deux jouaient au billard, les trois autres avaient le nez dans leur bière. Aucun d'eux ne prêtait attention à nous et il n'y avait pas de faës alentour.

— Si vous n'êtes pas à l'aise dans un lieu public, pourquoi m'avoir demandé d'en choisir un ?

— Nous ne pensions pas que tu accepterais de nous rencontrer en privé, après ce qui s'est passé. Au fait ; mon nom est Kat, dit la brune. Voici Sorcha, Clare, Mary et Mo.

Elle désigna tour à tour ses camarades. La gothique maigrichonne s'appelait Josie et la petite brune, Shauna.

— Nous sommes toutes là, reprit Kat, mais si tu peux nous être utile et que tu te montres loyale, d'autres nous rejoindront.

— Oh, utile, je le suis, répondis-je avec détachement. La question, c'est de savoir si vous l'êtes. Quant à la loyauté, si la vôtre va à la vieille sorcière, je vous suggère de la remettre en question.

Son regard se fit aussi froid que le mien.

— Moira était mon amie, mais j'ai des yeux pour voir. Je sais que tu ne voulais pas la tuer. Ça ne veut pas dire que tout cela doive me plaire, ni que je doive t'aimer, mais comme je veux faire tout ce qui est en mon pouvoir pour empêcher les murs de tomber, si je dois unir mes forces à la seule personne de ma connaissance capable de percevoir le *Sin*... hum, le Livre, je le ferai. Revenons à la question de la loyauté. Où va la tienne ?

— Là où devrait aller celle de toute *sidhe-seer*. Aux humains que nous sommes censées protéger.

Je ne parlai pas de mes autres priorités. Dans l'ordre : ma famille, ma vengeance, le reste du monde.

Elle hocha la tête.

— Très bien. Le meneur d'une cause doit savoir s'effacer devant celle-ci. Comprends-moi bien, nous écoutons Rowena. Elle a éduqué la plupart d'entre nous depuis notre naissance ; quant aux autres, c'est

elle qui les a retrouvées et leur a tout appris.

— Dans ce cas, pourquoi vous cachez-vous d'elle pour me rencontrer ?

Toutes les huit, y compris Dani, s'agitèrent nerveusement et détournèrent les yeux ou se mirent à jouer, qui avec sa tasse, qui avec sa serviette, qui avec son téléphone.

C'est Dani qui brisa le silence.

— Nous étions les gardiennes du Livre, Mac. Nous avons le devoir de le protéger. Nous l'avons perdu.

— Quoi ? m'écria-je. Vous l'avez *perdu* ?

J'avais blâmé les faës pour la calamité qui s'était abattue sur nous, pour avoir fait de Darroc un être humain, et voilà que les *sidhe-seers* étaient complices du désastre !

— Comment avez-vous fait ?

Tout d'abord, étant donné ce que je savais du Livre, comment l'avaient-elles conservé ? N'étaient-elles pas toutes violemment repoussées par lui, tout comme moi ?

— Nous l'ignorons, dit Kat. Cela s'est passé il y a une vingtaine d'années, avant qu'aucune d'entre nous ne vienne à l'Abbaye. Celles qui ont connu cette période sombre ne sont pas très bavardes sur ce sujet. Il était là, caché sous nos pieds, puis il a disparu du jour au lendemain.

Voilà pourquoi l'abbaye d'Arlington avait été perpétuellement reconstruite et fortifiée. Son sous-sol recélait la plus grande menace connue contre l'Homme ! Combien de temps celle-ci y était-elle restée dissimulée sous la terre, protégée par ce lieu qui, quelle que soit l'époque, avait toujours été un sanctuaire inviolable ? Depuis qu'elle était un *shian*, un mont-aux-fées ? Depuis des temps plus anciens encore ?

— Du moins, c'est ce qui nous a été dit, poursuivit Kat. Seul le Cercle sait où le Livre était caché, d'abord. La nuit où il a disparu, on a dit que des événements terribles allaient se produire. Certaines *sidhe-seers* ont trouvé la mort, d'autres ont disparu, la rumeur a couru, jusqu'à ce que tout le monde à l'Abbaye apprenne ce qui s'était autrefois trouvé dans les sous-sols. C'est alors que Rowena a fondé PHI et ouvert des succursales dans le monde entier, avec des messagères arpentant les rues dans l'espoir de capter ne serait-ce qu'une rumeur au sujet du Livre. Pendant de nombreuses années, cela n'a rien donné, puis le Livre a refait surface ici, à Dublin, il n'y a pas très longtemps. Beaucoup des nôtres craignent que, par leur incapacité à le garder, nos aînées se sentent responsables de la situation actuelle et pensent que notre seule chance de réparer les dégâts est de le retrouver. Si tu peux percevoir sa présence, Mac, tu es réellement notre meilleur espoir, de même que...

Elle hésita, comme si elle craignait de prononcer le nom à haute voix. Elle plongea le regard vers sa tasse de café, mais j'avais vu ce qu'elle tentait désespérément de dissimuler : une secrète et violente fascination. Tout comme Dani, elle avait été conquise. Elle toussota.

— De même que le faë qui t'accompagnait l'autre soir.

Puis, humectant ses lèvres sèches :

— V'lane, ajouta-t-elle.

— Rowena affirme que tu es dangereuse, gronda Josie en peignant de ses doigts aux ongles laqués d'ébène ses mèches d'or pâle. Nous lui avons dit que tu pouvais sentir la présence du Livre mais elle refuse que tu le cherches. Elle dit que si tu le trouves, tu ne feras pas ce qu'il faut car tu n'agis que par vengeance. Elle dit que tu lui as avoué que ta sœur a été assassinée ici à Dublin, et qu'après vérification, elle a appris que ta sœur était une traîtresse. Elle travaillait avec *lui*, celui qui fait entrer tous les *Unseelies*.

— Alina n'était pas une traîtresse ! m'écriai-je.

Tous les regards dans la salle convergèrent sur moi. Même le barman détourna les yeux du miniposte de télévision derrière le bar.

— Alina ne savait pas à qui elle avait affaire, repris-je en baissant prudemment le ton. Il l'a manipulée. Il est très puissant.

Comment Rowena avait-elle découvert les relations d'Alina avec HS ?

— Ça, c'est toi qui le dis, commenta doucement Kat.

Une déclaration de guerre ? Je bondis de mon siège, les paumes sur la table.

Elle m'imita aussitôt.

— Du calme, Mac. Entends-moi bien. Je ne vous accuse de rien, ta sœur et toi. Si je te prenais vraiment pour une traîtresse, je ne serais pas ici. J'ai vu ton expression quand Moira...

Elle ne put achever sa phrase. Je vis alors dans ses yeux toutes les larmes de chagrin qu'elle avait refoulées. Moira et elles avaient été amies. Pourtant, elle était là, essayant de nouer un contact avec moi, parce qu'elle estimait que cela était le meilleur pour notre cause.

— Je ne suis pas venue parler des morts mais organiser la protection des vivants, poursuivit-elle après quelques instants. Je sais que les apparences sont parfois trompeuses – nous apprenons cela dès la naissance – mais tu vois dans quelle impasse nous nous trouvons. Nous avons besoin de toi. Seulement, nous ne te connaissons pas. Rowena est contre toi mais, bien qu'en temps normal nous soutenions tout ce qu'elle entreprend, tous ses efforts pour retrouver le Livre ont échoué. Elle a fait de nombreuses tentatives. Il nous faut des résultats, le temps est compté. Tu as demandé à Dani une preuve de bonne volonté ; elle te l'a donnée. À présent, nous te demandons d'en faire autant.

Je ravalai un refus instinctif.

— Que voulez-vous ?

Je m'étais promis de ne jamais rien avoir à prouver à la vieille sorcière, mais ces femmes n'étaient pas Rowena. Je brûlais d'être de nouveau invitée à l'Abbaye. À ma connaissance, ses occupantes étaient les seules personnes de mon espèce. J'avais été rejetée de l'unique groupe auquel j'avais voulu appartenir. Avec le nom de V'lane gravé sur ma langue, je ne serais pas à leur merci dans leur forteresse isolée. Si la situation prenait un tour inquiétant, V'lane volerait à ma rescousse dès que j'aurais ouvert la bouche.

— Peux-tu percevoir *tous* les objets faës ?

Je haussai les épaules.

— Je crois.

— As-tu entendu parler de l'Orbe de D'Jai ?

Comme je hochais la tête, elle se pencha en avant pour murmurer d'un ton véhément :

— Sais-tu où elle est ?

Je haussai de nouveau les épaules. Je l'avais tenue entre les mains un peu plus de deux semaines auparavant mais je n'avais aucune idée de l'endroit où elle se trouvait actuellement, sinon qu'elle était en la possession de Barrons.

— Pour quelle raison ?

— C'est important, Mac. Nous en avons besoin.

— Pour quoi faire ? De quoi s'agit-il ?

— D'une relique de l'une des Maisons royales *seelies*. Elle est chargée d'une sorte d'énergie faëe dont Rowena pense qu'elle peut servir à renforcer les murs. Il nous la faut avant Samhain.

— *Sowen* ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Si tu peux te procurer l'Orbe et nous l'apporter, nous te dirons tout ce que nous savons, Mac. Même Rowena devra te croire.

Plongée dans mes pensées, je rentrai à la librairie d'un pas rapide, en veillant à ne pas baisser la tête. Je ne commettrais pas deux fois la même erreur ce jour-là ! Je parvins à grand-peine à réprimer un froncement de sourcils en voyant deux Rhino-boys réparer un lampadaire. Que leur arrivait-il ? N'étaient-ils pas supposés aider leurs frères obscurs, les Ombres, en détruisant l'éclairage public au lieu de le remettre en état de fonctionnement ?

Je ne parvenais toujours pas à croire que les *sidhe-seers* avaient été les gardiennes du Livre Noir et l'avaient perdu. Qu'était-il arrivé ? Que s'était-il passé cette fameuse nuit, vingt et quelques années auparavant ?

Si mon entretien avec les *sidhe-seers* avait répondu à certaines de mes questions, il en avait soulevé bien d'autres.

Qu'était donc *Sowen* ? Quel rapport cela avait-il avec l'Orbe de D'Jai ? Comment Barrons s'était-il procuré celle-ci ? Que comptait-il en faire, la vendre au plus offrant ? Pouvais-je la lui voler ? Étais-je prête à brûler le dernier pont qui restait entre nous ?

Si l'Orbe était mon passeport pour l'Abbaye, j'étais résolue à me la procurer par tous les moyens. Rowena était-elle derrière les *sidhe-seers* qui m'avaient tendu une main ? Avait-elle laissé Dani photographier quelques pages du carnet pour que celle-ci me les donne, prétendument en secret ?

Le peu de temps que j'avais déjà passé à Dublin m'avait appris à me méfier de tout et de tous. J'aurais donné cher pour que Christian assiste à une autre rencontre et fasse usage de ses talents de détecteur de mensonge pendant que je poserais des questions.

À propos de l'Écossais... Je tentai de nouveau de l'appeler. Toujours pas de réponse. *Grrr...* Tout en me demandant ce que le type aux yeux rêveurs entendait par « après-midi », j'entrai dans la librairie, ouvris mon ordinateur portable et me connectai sur Internet.

Ma recherche sur *Sowen* ne donna aucun résultat. J'essayai une demi-douzaine d'orthographes différentes. J'étais sur le point de renoncer lorsque mon attention fut attirée par un résultat proposé par le moteur de recherche. Il s'agissait des mots « Une farce ou un

bonbon », qui me rappelèrent les vantardises de O'Bannion ce matin-là.

Je saisis « Halloween »... et je trouvai le mot que je cherchais. Bon sang, comment n'avais-je pas pensé à l'orthographier S-a-m-h-a-i-n ?

Comme nombre de fêtes actuelles, Samhain trouve ses origines dans l'époque païenne. De même que les *sidhe-seers* avaient érigé des églises et des abbayes sur leurs sites sacrés, le Vatican avait pris l'habitude de christianiser les anciens rites, en vertu de l'adage : « Si vous ne pouvez pas les soumettre et ne voulez pas les rejoindre, rebaptisez tout ça et prétendez qu'il en a toujours été ainsi. »

Faisant défiler différentes définitions, étymologies et images de sorcières et autres citrouilles évidées, je parvins à ce paragraphe :

Samhain : Ce passage – Novembre en langue gaélique – marque le début de la moitié obscure de l'année celte ; Beltaine annonce la moitié lumineuse de l'année.

Génial. Alors les derniers mois n'avaient *pas* été les plus sombres de l'année ?

Concrètement, Samhain se réfère aux 1^{er} novembre, baptisé Toussaint par l'Église, mais c'est la nuit de Samhain, Oiche Shamhna, qui commence le 31 octobre, qui a longtemps été le temps fort des pratiques et des rituels païens.

Les Celtes voyaient dans cette nuit l'un des points liminaux (du latin limen, seuil) de l'année, au cours desquels les esprits de l'Autre Monde pouvaient entrer dans la réalité ordinaire, alors que la magie était particulièrement efficiente. Les Celtes considéraient que leurs morts et les effrayants et immortels Sidhes résidaient dans des tertres, sous la terre, et qu'en cette nuit, les uns comme les autres pouvaient en sortir pour se promener à leur guise. Des fêtes étaient célébrées et on allumait de grands feux de joie afin de tenir à distance les mauvais esprits.

Je lus ainsi plusieurs articles, surprise par le nombre de pays et de cultures qui partageaient la même vision du monde. Jamais je n'avais songé aux origines d'Halloween. Je m'étais toujours contentée d'aller

quémander des bonbons puis, plus tard, de participer à des soirées costumées, et si je travaillais, j'appréciais les pourboires plus généreux que d'ordinaire.

Le point important, c'était que les murs entre la réalité ordinaire et les autres mondes devenaient dangereusement minces la dernière nuit d'octobre, pour atteindre le moment où ils étaient le plus vulnérables à minuit précis – le point de passage entre l'année obscure et l'année lumineuse. Pour quiconque voulait les traverser ou – dans le cas d'un ex-faë assoiffé de vengeance – les abattre à grand fracas, c'était le moment idéal.

Certaines nuits de l'année, lass, mes oncles accomplissent certains rituels afin de renouveler le Pacte et de renforcer les murs qui séparent nos royaumes, m'avait dit Christian. À plusieurs reprises, ces derniers temps, d'obscurs puissances magiques se sont élevées, leur interdisant de payer entièrement la dîme. Ils craignent que les murs ne résistent pas à un nouvel échec du rituel.

« Certaines nuits... », « ne résisteraient pas à un nouvel échec du rituel... »

Samhain était-elle la nuit lors de laquelle devrait être accompli le prochain rituel des MacKeltar ? Étions-nous donc si proches du désastre – deux courtes semaines plus tard ? Cela expliquait-il les sous-entendus menaçants de O'Bannion ?

J'enfonçai la touche *bis* du téléphone pour rappeler le département des Langues anciennes. Toujours pas de réponse. L'attente commençait à me porter sur les nerfs, et maintenant, je n'avais plus seulement besoin d'avertir Christian. Il me fallait des réponses. Où était-il donc passé ?

J'éteignis mon ordinateur, fermai le magasin et me dirigeai vers Trinity College.

Aussi curieux que cela puisse paraître, je m'assoupis, appuyée contre le mur à côté de la porte verrouillée des bureaux du département des Langues anciennes. Peut-être parce qu'ici, dans ce couloir brillamment éclairé, sur ce campus où résonnaient les rires d'une jeunesse qui ignorait tout du drame qui la guettait, j'avais l'impression d'être de nouveau la Mac d'autrefois – Mac version 1.0.

Je fus éveillée par le contact d'une main sur mon visage. Aussitôt, la *sidhe-seer* en moi prit les commandes.

Une seconde plus tard, Christian était étendu sur le sol et je me trouvais à califourchon sur lui, la pointe de ma lance posée sur sa gorge. Tous mes muscles tendus, mon taux d'adrénaline à son maximum, j'étais prête pour le combat. Ma rêverie avait volé en éclats dès l'instant où j'avais perçu sa main sur ma peau. Mon esprit était clair, résolu, impitoyable.

Je pris une profonde inspiration pour m'obliger à me détendre.

Christian écarta doucement la lance de son cou.

— Relax, Mac. Je voulais seulement te réveiller. Tu étais tellement jolie, dans ton sommeil.

Son sourire vacilla.

— C'est une erreur que je ne commettrai plus.

Nous nous séparâmes, un peu gênés. Comme je l'ai déjà fait remarquer, Christian est un homme, impossible de se tromper sur ce point. Je l'avais enfourché de la même façon que Barrons quelque temps plus tôt. Soit ma lance ne l'avait pas intimidé, soit il était parvenu à... disons, à conserver toute sa fermeté.

À propos de mon arme, je le vis loucher dessus d'un regard fasciné. Elle émettait un doux éclat lumineux.

— C'est la Lance de la Destinée, n'est-ce pas ?

Il semblait impressionné.

Sans répondre, je la rengainai dans son harnais fixé à mon épaule.

— Pourquoi m'avoir caché que tu l'avais, Mac ? Nous avons enchéri dessus dans l'espoir de l'acheter. Nous pensions qu'elle était sur le marché noir. Jamais nous n'en avons autant eu besoin. C'est l'une des deux seules armes capables de tuer...

— Les faës, je sais. C'est pour cette raison que je l'ai. Et je ne t'en ai pas parlé parce qu'elle est à moi et que je ne la donne pas.

— Ce n'est pas ce que je te demande. Je ne pourrais rien en faire, de toute façon. Je ne les vois pas.

— Exact. Et c'est pour ça que tu n'en as pas besoin.

— Eh bien, tu n'es pas à prendre avec des pincettes, aujourd'hui ?

Je rougis. De fait, j'avais les nerfs à fleur de peau.

— Quelqu'un a tenté de me la voler il y a quelque temps. L'affaire a mal tourné, expliquai-je. Où étais-tu, d'ailleurs ? Je t'ai appelé toute la journée. Je commençais à m'inquiéter.

— Mon vol a été retardé.

Il déverrouilla la porte et l'ouvrit.

— Je suis content de te voir ; j'allais te téléphoner dès mon retour. Mes oncles ont eu une idée dont ils m'ont demandé de te parler. Je la trouve effrayante, mais ils ont insisté.

— C'est pendant la nuit de Samhain qu'ils doivent accomplir le prochain rituel, n'est-ce pas ? demandai-je tandis que nous entrions. S'ils n'y arrivent pas, les murs entre nos mondes s'effondreront et ce sera la fin de l'humanité ?

Je frémis. Les mots sonnaient bizarrement à mes oreilles, comme si je venais d'effectuer une annonce officielle. *Les murs entre nos mondes s'effondreront ce sera la fin de l'humanité.*

Christian referma la porte derrière nous.

— Bravo. Comment as-tu deviné ?

Il me désigna une chaise en face de la sienne, mais j'étais trop nerveuse pour rester assise. Je me mis à arpenter le bureau.

— Les *sidhe-seers* ont parlé de Samhain. Elles veulent...

Hésitante, je le scrutai longuement, comme si je cherchais dans son regard... je ne sais pas... peut-être un message en grandes capitales d'imprimerie, disant : TU PEUX ME FAIRE CONFIANCE, JE NE SUIS PAS DANGEREUX. Je soupirai. Parfois, il faut faire un acte de foi.

— Elles veulent l'Orbe de D'Jai pour tenter de renforcer les murs. Est-ce que cela peut marcher ?

Il se frotta la mâchoire dans un léger crissement. Il ne s'était pas rasé depuis plusieurs jours mais la barbe naissante qui ombrail son visage lui allait bien.

— Je l'ignore. C'est possible. J'en ai entendu parler mais je n'en connais pas l'utilité. Qui sont ces *sidhe-seers* ? Tu en aurais trouvé d'autres comme toi ?

— Tu plaisantes ?

Il était si bien informé au sujet de Barrons et du Livre que j'avais supposé qu'il connaissait également Rowena et ses messagères, ainsi, probablement, que V'lane.

Il secoua la tête.

— Tu m'as dit que tu avais suivi Alina. Tu n'as pas vu d'autres femmes dans les rues, le regard fixé sur des choses qui n'existaient pas ?

— J'avais des motifs pour la surveiller : elle possédait une photocopie d'une page du *Sinsar Dubh*. Je n'avais aucune raison d'observer les autres.

— Moi qui croyais que tes oncles savaient tout !

Christian sourit.

— Voilà qui leur plairait. Ils ont une assez haute opinion d'eux-mêmes. Quoi qu'il en soit, nous avons longtemps cru qu'il ne restait plus une seule *sidhe-seer* en vie. Il y a quelques années, nous avons découvert que nous nous étions trompés. En as-tu retrouvé beaucoup ?

— Non, pas tant que cela, répondis-je, volontairement évasive.

Il n'avait pas besoin de savoir. C'était déjà suffisant que Barrons et V'lane soient au courant de ce qui se passait à l'Abbaye.

— Tu ne me dis pas la vérité mais je m'en contenterai. Tu peux garder le nombre pour toi. Dis-moi seulement : y en a-t-il assez pour combattre, en cas de besoin ?

Je ne tentai pas d'édulcorer l'amère vérité.

— Pas si nous n'avons que deux armes. Bon, quelle est l'effrayante idée de tes oncles ?

— Voici quelque temps, ils ont eu un accrochage avec Barrons et depuis, ils réfléchissent à quelque chose. En fait, ils font plus qu'y

réfléchir. Oncle Cian dit que le pouvoir est le pouvoir, et que nous aurons besoin de tout ce que nous pourrions rassembler.

Je fronçai les sourcils.

— Que s'est-il passé ? Où ? Quand ?

— Dans un château du pays de Galles, il y a environ un mois et demi. Ils étaient à la recherche de la même relique depuis un certain temps, mais jamais ils n'avaient cambriolé le même endroit, la même nuit.

— C'étaient tes oncles ? Les autres voleurs qui cherchaient l'Amulette, la nuit où Mallucé l'a prise ?

Cette même nuit où V'lane m'avait enlevée pour me transférer sur une plage de Faery !

— Tu sais où est l'Amulette ? Tu connais Mallucé ? Et d'abord, ce ne sont pas des voleurs. Certaines choses ne devraient pas se promener en liberté dans le monde.

— Mallucé est mort, il ne compte plus. C'est le Haut Seigneur qui l'a, désormais.

— Qui ?

Je le regardai, incrédule. Que savait-il donc ? Ne détenait-il aucune information utile ?

— Le Haut Seigneur ! Celui qui fait entrer les *Unseelies* dans notre monde ! Celui qui tente de faire tomber les murs !

Ses yeux s'écarquillèrent de stupeur.

— Alors c'est lui qui tente de faire échouer tous nos rituels ?

— Enfin ! m'exclamai-je.

— *Och !* Ne joue pas avec mes nerfs, *lass !* grommela-t-il avec un lourd accent écossais.

— Comment pouvez-vous savoir autant de choses, mais pas celles qui sont importantes ? C'est tout de même *vous* qui êtes censés protéger les murs !

— Les murs, précisément, répéta-t-il. Et nous les avons protégés de notre mieux. Au prix de notre sang. On ne peut pas faire plus que ce que nous avons fait, *lass*, à moins de revenir aux méthodes archaïques et de sacrifier l'un des nôtres. C'est justement pour explorer cette solution que je suis rentré chez moi, avant de m'apercevoir que cela ne marcherait pas. Et les *sidhe-seers* ? N'étaient-elles pas supposées accomplir leur part, elles aussi ?

Voilà qu'il me retournait l'accusation !

— Si, et elles l'ont fait. *Elles* devaient protéger le Livre, ripostai-je, ouvrant grand mon parapluie.

Il parut sur le point de répliquer, renonça, avant de s'écrier :

— C'était *vous* qui deviez garder le *Sinsar Dubh* ? Nous savions que quelqu'un en avait été chargé, mais nous ignorions qui au juste. *Och*, pour l'amour du Christ, *lass*, qu'en avez-vous fait ? Vous n'avez

pas *perdu* ce fichu grimoire ?

Je rectifiai de nouveau :

— *Elles* l'ont perdu. Je ne suis pas l'une d'elles.

— Tu m'as pourtant l'air d'être une *sidhe-seer*.

— N'essaie pas de me faire porter le chapeau, Scotty, répliquai-je.

Tes oncles étaient supposés maintenir les murs en l'état. Les *sidhe-seers* étaient supposées garder le Livre. Les faës étaient supposés ôter sa mémoire au Haut Seigneur avant de le relâcher parmi nous. Et *moi*, j'étais supposée rester dans mon pays, à jouer au volley sur la plage avec ma sœur. Ce n'est pas de ma faute. *Rien* n'est de ma faute, mais pour je ne sais quelle raison stupide, on dirait que j'ai le pouvoir d'y faire quelque chose. Et je t'assure que j'essaie, alors fiche-moi un peu la paix !

Nous nous dévisageâmes, le souffle court, le regard furieux. Nous étions deux jeunes gens survivant dans un monde qui s'effondrait, faisant leur possible pour éviter la catastrophe, mais assez lucides pour comprendre que toutes les chances étaient contre eux. Il faut croire que les périodes violentes appellent les paroles violentes.

— Quelle est cette idée si effrayante ? repris-je, essayant de renouer le fil de la conversation.

Il prit une longue inspiration et la relâcha lentement.

— Mes oncles veulent que Barrons les aide à tenir les murs, la nuit de Samhain. Ils affirment qu'il est initié au druidisme et ne craint pas d'affronter les ténèbres.

J'éclatai de rire. En effet, Barrons ne redoutait pas l'obscurité. Parfois, il m'arrivait de penser qu'il *était* l'obscurité.

— Tu as raison, c'est une idée effrayante. Non seulement il sait que vous l'espionnez, mais c'est un mercenaire dans l'âme. Il se contrefiche de tout ce qui n'est pas lui. Que lui importe, si les murs s'écroulent ? Tout le monde a peur de lui. Il n'a rien à perdre.

— Qu'as-tu dit ?

— En un mot, qu'il se fiche de tout cela.

— Tu as dit qu'il est au courant que nous l'avons surveillé ? Comment ?

Mentalement, je m'assénai une claque sur le front. J'avais oublié pour quelle raison j'étais là. Je lui relatai brièvement de quelle façon Barrons avait fait usage de la Voix pour m'interroger sur mes récentes activités et me faire avouer que j'avais rencontré Christian. Je lui dis que j'avais tenté de le joindre toute la journée pour le prévenir jusqu'à ce que, vers seize heures, désespérant de le joindre au téléphone, je décide de venir l'attendre ici. Lorsque j'achevai mes explications, Christian dardait sur moi un regard furieux.

— Tu le laisses se comporter comme ça avec toi ? te manquer ainsi de respect ? t'obliger à parler ?

Son regard d'ambre me parcourut de la tête aux pieds, tandis que son beau visage se durcissait.

— Moi qui te prenais pour une fille... différente des autres.

— Je *suis* différente des autres !

Ou du moins, c'était le cas lorsque j'avais posé le pied à Dublin pour la première fois. Je n'aurais su dire quel type de fille j'étais à présent, mais je détestais ce que je voyais dans ses yeux. De la distance. De la méfiance. De la déception.

— C'était la première fois qu'il se comporte ainsi. Notre... association est assez complexe.

— *Association* ? Tu veux dire *tyrannie* ?

Je n'avais pas l'intention de discuter des subtilités de ma relation avec Barrons, et surtout pas avec un détecteur de mensonges ambulant !

— Il essaie de m'apprendre à résister à la Voix.

— On dirait que tu n'es pas très douée. Eh bien, bonne chance. L'apprentissage de la Voix peut demander une vie entière.

— Écoute, vous aviez l'intention de le rencontrer, de toute façon. Je suis désolée, d'accord ?

Il me jaugea du regard.

— Alors rachète-toi. Parle-lui de notre part. Explique-lui ce que nous voulons.

— Je doute que vous puissiez lui faire confiance.

— Moi aussi, et je l'ai dit à mes oncles. Ils ne m'ont pas écouté. Le problème, c'est que nous ne sommes pas certains de réussir à garder les murs debout, même avec l'aide de Barrons.

Il marqua une pause, avant d'ajouter d'un ton amer :

— En revanche, ce dont nous sommes sûrs, c'est que sans lui, nous n'y arriverons jamais.

Il ouvrit un bloc-notes dont il détacha un feuillet pour y inscrire quelque chose, puis me le tendit.

— Tu peux me joindre là.

— Où vas-tu ?

— Tu crois que Barrons ne va pas me trouver ? Je me demande pourquoi cela lui a pris tant de temps. D'après mes oncles, s'il apprend que je le surveille, j'ai intérêt à disparaître très vite. De toute façon, je t'ai dit ce que j'avais à dire, et ils peuvent avoir besoin de moi, là-bas.

Il se dirigea vers la porte, l'ouvrit, puis s'immobilisa et se tourna vers moi. Un voile de doute ternissait l'or de ses yeux.

— Est-ce que tu couches avec lui, Mac ?

— Barrons ? m'écriai-je.

Il hocha la tête.

— Non !

Dans un soupir de lassitude, il croisa les bras sur sa poitrine.

— Eh bien, quoi ? m'emportai-je. Je n'ai jamais couché avec Barrons. Soumets donc ça à ton petit détecteur de mensonges ! Et d'ailleurs, je ne vois pas en quoi cela te regarde.

— Mes oncles veulent savoir de quel côté tu es, Mac. Une femme qui couche avec un homme est, au mieux, une source d'informations assez peu fiable, au pire, une traîtresse. Voilà en quoi cela me regarde.

Je songeai à Alina et faillis protester contre cette affirmation, mais pouvait-on l'accuser de trahison, elle qui avait cru son amant du même clan qu'elle ?

— Je n'ai jamais couché avec Barrons, répétais-je. Satisfait ?

Son regard se fit distant, tel celui d'un fauve évaluant sa proie.

— Réponds à une dernière question, et je le serai peut-être. As-tu envie de coucher avec Barrons ?

Je le fusillai du regard et quittai la pièce d'un pas rageur. Cet interrogatoire était si stupide et hors de propos que je refusais de m'y soumettre.

À mi-chemin du couloir, je pilai net.

Papa m'a appris toutes sortes de choses pleines de sagesse, au fil des années. Je ne les ai pas tout comprises mais je les ai retenues, parce que Jack Lane ne perd pas son temps en vaines paroles, et un jour, pensais-je, certaines d'entre elles me seraient utiles. *Tu ne changeras pas une réalité déplaisante sans la reconnaître d'abord pour ce qu'elle est, Mac. Tu ne contrôleras que ce que tu auras accepté d'affronter. La vérité blesse, mais les mensonges peuvent tuer.* Ce jour-là, nous venions de nouveau d'évoquer mes études. Je lui avais affirmé que je me fichais bien d'obtenir mes diplômes. C'était faux. La vérité, c'est que je ne me croyais pas intelligente et que je devais travailler deux fois plus que les autres pour passer dans la classe suivante, alors pendant toute ma scolarité au lycée, j'avais prétendu que cela ne m'importait pas.

Je pivotai lentement sur moi-même.

Christian était appuyé contre l'encadrement de la porte, bras croisés, paré de toute la jeunesse, de toute la séduction qu'une fille pouvait désirer. Il arqua un sourcil interrogateur. Qu'il était beau ! C'était sur lui que j'aurais dû fantasmer !

— Non, dis-je posément. Je n'ai pas envie de coucher avec Jérico Barrons.

— Mensonge, répondit-il.

Je repris le chemin de la librairie, mes lampes-torches allumées, tout en jetant autour de moi des regards prudents. Tant d'idées se bousculaient dans mon esprit que j'aurais été incapable de les mettre à plat. Je continuai donc mon chemin, attentive, tout en espérant que mon intuition saurait ordonner un plan d'action et, quand ce serait

fait, m'en avertir.

Alors que je passais à la hauteur du Stag's Head Pub, deux événements survinrent. La noirceur glaciale d'un Traqueur s'abattit sur moi et l'inspecteur Jayne fit piler dans un crissement de pneus sa Renault bleue, ouvrit la portière côté passager et aboya :

— Montez !

Je levai les yeux. Le Traqueur tournoyait au-dessus de moi, ses immenses ailes noires projetant des rafales polaires dans l'air nocturne. La zone *sidhe-seer* en moi était glacée de terreur, mais j'avais vu et accompli tant de choses depuis ma dernière rencontre avec l'un de ses semblables que je n'étais plus la même. Avant qu'il ne me parle en esprit, je lui envoyai un avertissement : *Un seul geste vers moi et tu vas tâter de ma lance !*

Il ricana. Dans un sinistre claquement d'ailes de cuir, il s'éleva dans le crépuscule et disparut.

Je pris place à bord de la voiture.

— Baissez-vous, m'ordonna Jayne.

Haussant les sourcils, je m'assis sur le plancher.

Jayne roula jusqu'à un parking brillamment éclairé situé derrière une église – je pouvais voir le clocher de ma position –, se gara entre deux véhicules et coupa le moteur et les phares. Je remontai sur mon siège. Pour un jeudi soir, l'endroit était bondé.

— C'est une fête religieuse, aujourd'hui ?

— Restez par terre, grommela-t-il. Je ne veux pas être vu en votre compagnie.

Je m'accroupis de nouveau.

Il regarda devant lui.

— Voilà des semaines que les églises sont pleines de monde. La hausse de la criminalité effraie les gens.

Il garda le silence quelques instants.

— Dites-moi, est-ce vraiment si grave ? Dois-je envoyer ma famille loin d'ici ?

— À votre place, c'est ce que je ferais, répondis-je en toute franchise.

— Où faut-il que je l'emmène ?

J'ignorais où en était la progression des *Unseelies* dans le reste du monde, mais l'épicentre du mal se trouvait ici, là où le *Sinsar Dubh* révélait le pire de chaque être humain.

— Aussi loin de Dublin que possible.

Il demeura immobile un long moment, sans un mot, jusqu'à ce que je commence à m'agiter avec impatience, prise de crampes dans les mollets. Il voulait autre chose. Si seulement il avait la bonne idée de cracher le morceau avant que mes jambes soient tout ankylosées !

Enfin, il bafouilla :

— L'autre soir, lorsque vous... vous savez... je suis rentré au poste et j'ai vu les... gens avec qui je travaille.

— Vous avez compris que certains *gardai* étaient des *Unseelies*, dis-je.

Il hocha la tête.

— Maintenant que je ne peux plus les voir, même si je sais qui ils sont, je me dis que vous m'avez fait quelque chose, je ne sais pas quoi, et que tout ceci n'était qu'une hallucination.

Il se frotta le visage.

— Puis je lis les rapports de mes collègues et j'observe ce qu'ils font, ou plus exactement, ce qu'ils ne font pas, comme par exemple enquêter sur un fichu meurtre, et je...

Sa voix s'étrangla. J'attendis.

— Je pense qu'ils ont tué O'Duffy pour le faire taire et qu'ils ont essayé de maquiller le meurtre pour qu'il ait l'air d'avoir été commis par un humain. Deux autres *Garda* ont été assassinés. Ils commençaient à poser trop de questions et...

Il se tut de nouveau.

Le silence se prolongea. Tout à coup, il se tourna vers moi. Son visage était rouge, son regard dur et brillant.

— J'aimerais prendre de nouveau le thé avec vous, Mademoiselle Lane.

J'écarquillai les yeux. C'était bien la dernière requête à laquelle je m'étais attendue ! Avais-je déclenché une dépendance en lui ?

— Pourquoi ? demandai-je, méfiante.

Était-il en manque, tout comme moi ? Pouvait-il percevoir, dans mon sac, les petits pots de chair frémissante qui attendaient encore d'être remisés à l'étage du magasin ? Moi, je le pouvais. Tout l'après-midi, j'avais senti sous mon bras le poids de leur ténébreuse présence.

— J'ai fait le serment de maintenir la paix dans cette ville. J'ai bien l'intention de tenir ma parole, mais comme ceci, c'est impossible. Je suis une proie facile, dit-il d'un ton plein d'amertume. Vous aviez raison, je ne comprenais rien à ce qui se tramait ici. Maintenant, je le sais. Je ne dors plus la nuit, je ne décolère pas, et je suis inutile. Combattre ce mal, c'est plus que mon job. C'est ma vie. C'était aussi celle de Patty, et c'est pour cela qu'il n'est plus là. Il faut que sa mort serve à quelque chose.

— Et si c'est *vous* qui y laissez la vie ? suggérai-je calmement.

— Je prends le risque.

Il ne savait même pas que ma « collation » le doterait d'une force surhumaine. Il voulait seulement les voir de nouveau. Je ne pouvais le blâmer puisque c'était moi qui avais créé ce problème en lui faisant manger de l'*Unseelie*. Comment aurais-je réagi à sa place ? Je connaissais la réponse à cette question. Après un temps de déni,

j'aurais fait exactement comme lui. Jayne n'était pas l'autruche que je pensais, en fin de compte.

— Si vous leur laissez deviner que vous les avez repérés, ils vous tueront, l'avertis-je.

— Ils peuvent me tuer de toute façon, et je ne les verrai même pas venir.

— Certains d'entre eux sont vraiment épouvantables. Au moindre tressaillement, vous vous trahirez.

Il m'adressa un sourire sans joie.

— Ma belle, vous n'avez pas vu les scènes de crime sur lesquelles j'ai été appelé, ces derniers temps.

— Il faut que j'y réfléchisse.

La consommation d'*Unseelie* entraînait de nombreuses conséquences. Je refusais d'être responsable de ce que le brave inspecteur pouvait devenir.

— C'est vous qui m'avez ouvert les yeux, Mademoiselle Lane. Vous me devez bien cela. Vous avez encore droit à un tuyau en avant-première, mais après le prochain meurtre, ce sera donnant-donnant.

Il me déposa à quelques rues de la librairie.

L'éclairage intérieur de chez *Barrons – Bouquins & Bibelots* était réglé au minimum lorsque j'y entrai, soit assez pour chasser les Ombres, mais guère plus.

Je m'approchai du comptoir, déposai mes lampes-torches et déboutonnai ma veste. Des papiers se trouvaient là, qui n'y étaient pas auparavant. Je les parcourus. Il s'agissait de factures pour un groupe électrogène et un système d'alarme haut de gamme, ainsi qu'une proposition pour l'installation. La somme était astronomique. Un rendez-vous était pris pour que les travaux démarrent la première semaine de novembre.

Je ne l'entendis pas derrière moi. Je perçus sa présence. Magnétique. Primitive. Un pied dans la fange. Pas prêt à ramper complètement jusqu'au rivage. Et j'avais envie de coucher avec... ce qu'il était. Où étais-je supposée ranger cette notion dans mon esprit ? Je froissai ces pensées en une boule compacte, la fis rentrer de force dans ma boîte à air comprimé et vérifiai les chaînes. J'allais devoir en rajouter bientôt.

Je pivotai sur mes talons, et nous eûmes l'un de ces échanges silencieux dont nous avions le secret.

Bon début, pour des excuses, pensai-je, mais ça ne suffit pas.

Ce n'en était pas. Je ne vous en dois pas.

Notre « conversation » en resta là. Sur ce point, nous baissons. La méfiance me brouille la vue et je ne vois plus au-delà.

— Avez-vous des nouvelles pour moi, aujourd'hui, Mademoiselle

Lane ? demanda Barrons.

Je glissai mes mains dans mes poches.

— Je n'ai pas croisé le Livre.

— Pas d'appel de Jayne ?

Je secouai la tête. Il pouvait toujours essayer la Voix pour cette question, je répondrai encore non. Il l'avait mal formulée. Je pris un plaisir pervers à cette constatation.

— Pas de contact avec V'lane ?

— Vous jouez à Monsieur Question, ce soir ? Et si vous me jugiez plutôt sur mes actions ? suggérai-je. À ce propos, j'ai décidé que votre avis était plein de sagesse.

— Tiens, les poules ont des dents ? répliqua-t-il sèchement.

— Très drôle. Je ne vais pas vous poser de questions ce soir, Barrons, mais vous demander des actions. Trois.

Apparemment, mon intuition avait trouvé un plan. Il ne me restait qu'à espérer qu'elle ne se trompait pas...

Une lueur d'intérêt s'alluma dans son regard, tel un serpent noir se déroulant lentement.

— J'écoute.

Je fouillai sous ma veste, pris ma lance dans son holster et la lui tendis.

— Là. Prenez ceci.

Enfin, l'instant de vérité ! Simplicité. Efficacité.

Ses pupilles sombres s'étrécirent, tandis que le serpent s'agitait.

— À qui avez-vous parlé, Mademoiselle Lane ? demanda-t-il doucement.

— À personne.

— Dites-moi où vous voulez en venir ou je ne joue pas à votre petit jeu, dit-il d'un ton qui n'admettait aucune négociation.

Je haussai les épaules. Il était grand temps d'avoir cette discussion.

— J'ai appris qu'un *Unseelie* ne pouvait toucher un Objet *seelie*.

— Alors maintenant, je ne mange plus d'*Unseelie* ? demanda-t-il, faisant allusion à une accusation que j'avais portée contre lui quelque temps auparavant. J'en *suis* un ? Vous ne manquez pas d'imagination, Mademoiselle Lane.

— Allez, prenez-la, m'impatientai-je.

L'attente me vrillait les nerfs. Je savais qu'il ne le ferait pas. Qu'il ne le pourrait pas. Barrons était un Envahisseur. Point final.

De longs doigts élégants et musclés se refermèrent sur l'acier. Barrons prit la lance.

Stupéfaite, persuadée que ses traits seraient contractés par la douleur, je levai les yeux vers son visage.

Je ne vis pas l'ombre d'un battement de cils, pas l'ombre d'un

tressaillement. Rien. Au mieux, il arborait un air de vague ennui.

Il me rendit la lance.

— Satisfaite ?

Je refusai de prendre l'arme. Peut-être, s'il la gardait assez longtemps, se passerait-il quelque chose ?

Il attendit.

J'attendis.

Puis, comme je commençais à me trouver stupide, je saisis la lance. Il mit ses mains dans ses poches et me décocha un regard froid. J'étais décontenancée. Barrons n'était pas *unseelie*. Jusqu'à cet instant, je n'avais pas pris conscience que je l'avais déjà jugé et condamné. Cela aurait pourtant tout expliqué : sa longévité, sa force, sa connaissance des faës, le fait que les Ombres le laissaient tranquille, que V'lane le craignait, que le Haut Seigneur avait tourné les talons devant lui. Tout cela aurait été cohérent... si Barrons avait été *unseelie*. Seulement, il ne l'était pas. Il venait de m'en donner la preuve. Et maintenant, je revenais à la case départ et devais essayer de nouveau de trouver qui il était.

— Tâchez de ne pas avoir l'air aussi déçue. On pourrait presque croire que vous espériez que j'étais *unseelie*, Mademoiselle Lane. Quelle est votre seconde requête ?

Je voulais qu'il soit quelque chose. Je voulais pouvoir l'étiqueter, le classer sous une rubrique et cesser d'être déchirée, ignorant si je devais voir en lui mon ange gardien ou le Diable en personne. Je ne pouvais vivre ainsi, sans savoir à qui me fier. Sans préambule, je déclarai :

— Je veux que vous me donniez l'Orbe de D'Jai.

— Pourquoi ?

— Pour la confier aux *sidhe-seers*.

— Vous avez confiance en elles ?

— Sur ce point, oui, répondis-je. Je crois qu'elles en feront usage pour le plus grand bien.

— Je méprise cette expression, Mademoiselle Lane. Bien des atrocités ont été commises en son nom. Qu'est-ce que le plus grand bien, sinon le caméléon de la tyrannie ? Voilà des siècles qu'il change constamment d'apparence pour rassasier les appétits politiques et spirituels des puissants.

Je ne pouvais lui donner tort, mais en l'occurrence, le plus grand bien représentait mon monde tel que je l'avais connu, et tel que je voulais continuer de le connaître. Je précisai :

— Je pense qu'elles peuvent s'en servir pour renforcer les murs pendant la nuit d'Halloween.

— Très bien. Je vous l'apporterai demain soir.

Je faillis tomber à la renverse.

— Vraiment ?

Je n'en revenais pas. Non seulement Barrons n'était pas *unseelie*, mais il venait d'accepter de me prêter une relique sans prix, sans rien demander en retour. Pourquoi se montrait-il si accommodant ? Était-ce sa façon de faire amende honorable pour la nuit dernière ?

— Quelle est votre troisième demande, Mademoiselle Lane ?

Celle-ci risquait de me demander un peu plus de doigté.

— Que savez-vous des murs qui séparent les royaumes ?

— Je sais qu'ils sont fins comme du papier, en ce moment. Je sais que certains des plus petits, des moins forts des faës se sont glissés entre les fentes sans l'aide du Haut Seigneur. La prison continue de retenir les autres.

Ce commentaire me fit dévier de mon but.

— Enfin, ça n'a aucun sens ! Pourquoi les plus faibles sont-ils ceux qui réussissent à s'échapper ? Cela devrait être le contraire !

— Les murs, dit-il, ont été créés par une magie très puissante qu'aucun faë n'a été capable d'égaler depuis. Au prix d'un violent effort sur elle-même, la reine a tissé dans les murs de la prison des fils vivants du Chant-qui-forme, qui retournent le pouvoir des *Unseelies* contre eux. Plus les *Unseelies* sont vigoureux, plus le mur leur résiste. En tentant de se libérer, ils ne font qu'ajouter leur force à celle de leur geôle.

C'était machiavélique.

— Eh bien, savez-vous pourquoi les murs sont si fins ?

— On joue à Miss Question, ce soir ?

Je le fusillai du regard.

Il m'adressa un sourire et répéta :

— Pourquoi les murs sont si fins ?

— Lorsque le Pacte fut passé, les humains reçurent la charge de les maintenir à l'occasion de rituels dont le plus important se déroule à Halloween. Au cours des dernières années, ceux qui devaient les garder debout ont subi des attaques de magie noire chaque fois qu'ils ont tenté d'accomplir la cérémonie. Ils ont épuisé les ressources de leur connaissance et de leur pouvoir. Si cela se reproduit cette année, et nous avons toutes les raisons de craindre que ce soit le cas, les murs s'effondreront définitivement. Même ceux de la prison.

— En quoi cela me concerne-t-il, Mademoiselle Lane ?

— Si les murs tombent, tous les *Unseelies* sont libérés, Barrons.

— Et... ?

— Et vous m'avez dit un jour que vous ne vouliez pas que cela arrive.

— Cela ne signifie pas que ce soit mon problème.

Il arborait de nouveau un air d'ennui souverain.

— C'est le troisième geste que je vous demande. Je veux que vous

en fassiez votre problème.

— De quelle façon ?

— Le groupe pense que vous pourriez l'aider. Le pouvez-vous ?

Il réfléchit.

— Peut-être.

J'avais envie de l'étrangler.

— Le ferez-vous ?

— Motivez-moi un peu.

— Faute de mieux, cela redoublera ma sécurité. Un détecteur d'Objets de Pouvoir en sécurité est plus tranquille, donc plus efficace.

— Vous n'avez pas trouvé grand-chose d'intéressant pour moi, ces derniers temps.

— Vous ne me l'avez pas demandé, répliquai-je, sur la défensive.

— Il existe un Objet que je veux, et vous le savez. Cependant, vous m'avez caché des informations à son sujet.

— Vous les avez, à présent. Où est le problème ?

Tiens ? Voilà que je m'exprimais comme V'lane.

— Le problème, c'est que je ne l'ai toujours pas, Mademoiselle Lane.

— J'y travaille. Plus je serai en sécurité, plus j'irai vite. Si les murs s'effondrent, tous les *Unseelies* se lanceront à sa recherche et m'empêcheront d'agir. Vous m'avez dit un jour qu'il y en avait déjà trop à votre goût dans cette ville. Était-ce un mensonge ?

— Un point pour vous. Que voulez-vous de moi ?

— Je veux que vous les rejoigniez lors d'Halloween pour les aider à accomplir le rituel. Et je veux que vous me promettiez de ne pas leur faire de mal.

Grâce à l'habile tournure de mes phrases, j'avais l'air de lui demander d'aider les *sidhe-seers*.

Il me dévisagea un long moment, avant de répondre :

— C'est donnant-donnant. Amenez-moi à portée de vue du *Sinsar Dubh* et j'aiderai vos camarades.

— Aidez mes camarades, répliquai-je, et je vous amènerai à portée de vue du *Sinsar Dubh*.

— Ai-je votre parole ?

— Vous avez confiance en ma parole ?

— Vous êtes une sotte idéaliste. Bien sûr.

— Vous avez ma parole.

Je réglerais plus tard le problème de l'engagement que je venais de prendre. Pour l'instant, la priorité était de garder les murs debout et de faire en sorte que « plus tard » reste une option possible pour l'humanité.

— Alors c'est entendu, pourvu que vous teniez parole quels que soient les résultats de mon intervention. Je vais faire de mon mieux

pour les aider à accomplir leur rituel, mais je ne peux pas vous en assurer le succès. Je ne connais rien de leurs capacités et c'est une sorte de magie que je n'ai jamais pratiquée.

Je hochai la tête.

— J'accepte vos conditions. Vous les aiderez et ne leur ferez aucun mal ?

— Vous avez confiance en ma parole ? ironisa-t-il.

— Bien sûr que non, vous êtes un monstre de cynisme. Je ne fais que transmettre leur demande.

Un léger sourire revint sur ses lèvres.

— Je les aiderai et ne leur ferai aucun mal. Prenez note de ceci, Mademoiselle Lane : lorsque vous laissez voir vos émotions à votre adversaire, vous réduisez votre marge de négociation. Ne montrez jamais vos faiblesses à l'ennemi.

— Est-ce donc ce que vous êtes ?

— C'est ce pour quoi vous me prenez. Soyez cohérente et allez jusqu'au bout de la subtilité des nuances.

Il se tourna et se dirigea vers l'âtre.

— Qui dois-je aider ? La vieille sorcière elle-même ?

— Je n'ai jamais dit que c'étaient les *sidhe-seers*.

Il se figea.

— Alors qui ?

— Les MacKeltar.

Il garda le silence un long moment. Puis il se mit à rire doucement.

— Bien joué, Mademoiselle Lane.

— J'ai eu un bon professeur.

— Le meilleur. *Sautez à cloche-pied, Mademoiselle Lane.*

Ma leçon de Voix venait de commencer.

Mon petit doigt me disait qu'elle risquait d'être énergique, ce soir.

— « Même Rowena devra te croire, alors. » Ce sont bien tes paroles, Kat ? J'ai fait ce que tu me demandais. J'ai obtenu l'Orbe. Et maintenant, tu m'annonces que la vieille chouette refuse toujours de m'ouvrir ses bibliothèques ?

J'étais si furieuse que je faillis raccrocher le téléphone d'un geste sec.

— Elle a dit que tu serais la bienvenue une fois que l'Orbe de D'Jai aurait montré son utilité et que les murs auraient été renforcés.

Kat me présentait des excuses depuis plusieurs minutes, mais cela n'avait en rien apaisé ma colère.

— C'est faux, et tu le sais aussi bien que moi ! Imagine que les murs tombent tout de même ? Je n'y peux rien, si ses plans ne fonctionnent pas ! J'ai accompli ma part du marché.

À l'autre bout de la ligne, Kat soupira.

— Elle dit que, pour commencer, je n'avais aucun droit de parler à sa place. Et je suis désolée de l'avoir fait, Mac. Je n'avais pas l'intention de te tromper. S'il te plaît, crois-moi.

— Qu'a-t-elle dit d'autre ? demandai-je d'une voix tendue.

Elle hésita.

— Que nous devons cesser tout contact avec toi jusqu'à Samhain. Que si nous désobéissons, nous n'aurons plus notre place à l'Abbaye et que nous pourrions toujours te demander l'asile à Dublin. Elle ne plaisantait pas.

J'eus brièvement la vision de *Barrons – Bouquins & Bibelots* envahi de jeunes *sidhe-seers*, et de l'expression du propriétaire des lieux, pourtant si réservé. Un sourire fugace passa sur mes lèvres, vite chassé par la rage qui grondait en moi.

— Qu'as-tu répondu ?

— Je lui ai dit qu'à mon avis, nous ne devrions pas avoir à choisir entre elle et toi, ni fermer notre porte à l'une de nos sœurs *sidhe-seer* dans une période si troublée, et que je ne comprenais pas pourquoi elle te vouait un tel mépris. Elle a répondu qu'elle voyait la déchéance morale aussi clairement qu'elle distinguait les faës, et que tu étais...

— Que j'étais... ?

Kat émit une petite toux gênée.

— Corrompue jusqu'à la moelle.

Ahurissant ! Ma moralité n'était pas plus douteuse que ma dentition : je n'ai pas une seule carie. Cette femme me haïssait. Elle m'avait détestée dès le premier instant et ma visite en compagnie de V'lane n'avait fait qu'aggraver les choses.

Je regardai l'Orbe de D'Jai, posée sur le comptoir dans une boîte doublée de papier bulle, en me félicitant d'avoir refusé de la remettre tant que je n'aurais pas reçu de la Grande Maîtresse en personne une invitation en bonne et due forme à l'Abbaye.

— Alors elle devra se passer de l'Orbe, dis-je simplement.

— Elle a prédit que c'était ce que tu répondrais et que ce serait la preuve qu'elle a raison. Elle a dit que tu ferais passer ta fierté avant notre devoir de protéger le monde contre les faës, répondit Kat.

Cette vieille chouette était une redoutable manipulatrice ! Elle avait derrière elle des décennies d'entraînement... Il y a peu de temps encore, ma seule expérience dans ce domaine avait été de contourner les ruses de mes deux collègues barmaids qui prétendaient toujours que la soirée avait été mauvaise pour ne pas partager leurs pourboires avec moi, oubliant un peu vite que mon flair pour les cocktails détonants contribuait largement à arrondir leurs fins de mois.

— Je lui ai dit qu'elle se trompait et que tu n'étais pas indifférente à nous, ni au reste du monde. Elle se montre injuste, Mac. Nous le savons, mais nous... eh bien, nous avons besoin de l'Orbe. Nous ne pouvons peut-être pas te faire entrer à l'Abbaye, mais nous... hum...

Sa voix s'étrangla pour n'être plus qu'un murmure.

— Nous t'aiderons autant que nous le pourrons. Dani dit qu'elle devrait réussir à se procurer de nouvelles pages du carnet. Et nous allons essayer de faire sortir d'autres livres, si tu nous dis ce que tu cherches.

Mes poings se serrèrent convulsivement. La lance pesait soudain lourd dans son harnais.

— Je dois savoir tout ce qu'il y a à savoir sur le *Sinsar Dubh*. Comment il vous a été confié, comment vous le conserviez, et où. Je veux connaître toutes les rumeurs, toutes les légendes, tous les mythes qui le concernent.

— Ces ouvrages se trouvent dans les bibliothèques interdites ! Seul le Cercle y a accès.

— Eh bien, vous devrez trouver un moyen de vous y introduire.

— Pourquoi ne... *lui* demandes-tu pas de t'y transférer ? demanda Kat.

— Je ne veux pas impliquer V'lane dans tout ceci.

J'y avais déjà réfléchi, et la seule idée de le savoir dans la même

pièce que tous ces livres consacrés à son peuple suffisait à me rendre nerveuse. Son arrogance était telle qu'il risquait de tout détruire. *Les humains n'ont aucun droit de connaître nos us et coutumes*, déclarerait-il de son ton supérieur.

— Tu n'as pas confiance en lui ?

Sur ma langue, la marque de son nom s'était faite douce-amère et envahissante.

— C'est un faë, Kat. Il n'y a pas pire égoïste que lui ! Nous avons peut-être le même but, garder les murs intacts, mais à ses yeux, les humains ne sont qu'un moyen d'obtenir ce qu'il désire. En outre, toute l'Abbaye saurait vite que nous sommes là. Cela reviendrait pour moi à chercher une aiguille dans une botte de foin, sans avoir le temps de la trouver, et avec sept cents *sidhe-seers* en train de fondre sur moi.

À tous points de vue, c'était une très mauvaise idée !

— Sais-tu qui sont les membres du Cercle et si certains d'entre eux sont susceptibles d'être ralliés à notre cause ?

— J'en doute. Rowena les sélectionne pour leur loyauté envers elle. J'ai entendu dire qu'autrefois, c'était nous qui élisions les membres du Conseil, mais après la disparition du Livre, tout a changé.

C'était de la tyrannie pure et simple. J'avais vraiment besoin de savoir ce qui s'était passé une vingtaine d'années plus tôt, comment le Livre avait été perdu, et qui était responsable.

— Il me faut aussi des informations au sujet de la prophétie du Cercle et des Cinq.

— Je n'ai jamais entendu parler de l'une ni des autres, répondit Kat.

— Vois si tu peux trouver quelque chose. Et aussi sur les quatre pierres de traduction.

J'avais encore bien des questions sans réponses, sans parler de toutes celles concernant mes origines, mais pour l'instant, ces dernières devraient attendre.

— C'est noté. Et pour l'Orbe, Mac ?

Je regardai celle-ci d'un œil morose. Si je tenais bon jusqu'à Halloween et refusais de la prêter à Rowena, celle-ci finirait-elle par céder et répondre à mes questions ? J'en doutais, mais même si c'était le cas, à quoi cela servirait-il ? Que pourrais-je faire d'informations si tardives ? Comme l'avait dit la vieille chouette, le temps était compté. J'avais besoin de réponses *maintenant*.

Si les murs s'effondraient, le Haut Seigneur enverrait-il tous les *Unseelies* en vie à la recherche du Livre ? Les rues de Dublin se rempliraient-elles de faës noirs au point qu'aucune *sidhe-seer*, pas même moi, n'oserait s'y aventurer ?

Nous ne pouvions pas laisser la situation en venir là. Il *fallait* que les murs tiennent.

Peut-être, si je lui remettais l'Orbe avec un peu d'avance, Rowena pourrait-elle perfectionner le rituel qu'elle souhaitait accomplir. Peut-être, entre les *sidhe-seers*, Barrons et les MacKeltar, le rituel pourrait-il être correctement accompli cette année encore, ce qui me laisserait jusqu'au prochain Halloween – une année entière ! – pour trouver une solution. Je ravalai ma fierté, une fois de plus. Le « plus grand bien » commençait à avoir mauvais goût.

D'un autre côté, l'Abbaye était pleine de *sidhe-seers* aussi anxieuses que moi. Je voulais leur faire savoir que j'étais clairement de leur côté, pas seulement de celui de leur meneuse.

— Je la ferai déposer demain chez PHI, dis-je finalement, mais vous aurez une dette envers moi, Kat. Et je ne parle pas des intérêts. Tu diras à Rowena qu'elle a de la chance que l'une de nous deux soit assez intelligente pour faire ce qui est le mieux.

*
* *

À dix-neuf heures, le samedi soir, assise sur le canapé situé sur l'avant de la librairie, j'attendais Barrons, jambes croisées, battant impatiemment l'air de mon pied.

Votre problème, Mademoiselle Lane, m'avait-il dit la veille au soir après m'avoir confié l'Orbe, c'est que vous êtes encore passive. Vous restez là, à attendre que l'on vous téléphone. Bien que faire de l'inspecteur votre informateur n'ait pas été tout à fait idiot...

— *C'était une excellente idée, et vous le savez.*

— *... le temps joue contre nous. Vous devez prendre plus d'initiatives. Vous m'avez promis de me montrer le Livre. J'attends toujours.*

— *Que suggérez-vous ?*

— *Demain, nous partons à la chasse. Dormez tard ; je vous tiendrai éveillée toute la nuit*

À ces mots, j'avais chassé un frisson d'excitation malvenue. Je ne doutais pas un instant que Barrons pouvait tenir une femme éveillée toute une nuit.

— *Pourquoi la nuit ? Pourquoi ne pas chasser le Livre pendant la journée ?*

Où Barrons passait-il ses journées ? À quoi les occupait-il ?

— *J'ai recherché les horaires des meurtres dans la presse. C'est la nuit qu'il agit Jayne vous a-t-il déjà appelée en plein jour ?*

De fait, cela n'était jamais arrivé.

— *Dix-neuf heures, Mademoiselle Lane. Nous commencerons par une leçon de Voix.*

Je me levai, m'étirai, croisai mon reflet dans la fenêtre et admirai ma silhouette. Mon nouveau jean – de marque française – m'allait

comme un gant. Mon pull était rose et doux. Mes bottes venaient de chez Dolce & Gabbana. Ma veste, taillée dans le cuir le plus noir et le plus souple que j'aie jamais vu, était signée Andrew Marc. J'avais tressé dans mes cheveux un foulard de soie brillante, rose, jaune et pourpre, et soigné mon maquillage. J'étais resplendissante et pleine d'énergie.

Barrons ne cessait de me présenter des excuses, à moins que ce ne soit une façon de s'attirer mes bonnes grâces. Ce matin, à mon réveil, j'avais trouvé devant la porte de ma chambre quatre sacs de marque pleins de nouvelles tenues. Hallucinant ! Barrons m'offrait des vêtements... Et quels vêtements ! Il avait un goût exceptionnel et un sens du détail impressionnant. Tout m'allait à la perfection. Cela aussi me laissait sans voix.

La clochette de la porte tinta et Barrons fit son entrée – véritable incarnation de la nuit, avec son costume Armani, ses bottines aux pointes argentées, sa chemise noire et ses yeux d'obsidienne.

— On ne se fatigue pas à passer par le Miroir, ce soir ? demandai-je d'un ton léger. À moins que vous n'ayez oublié que je sais que vous vous y promenez ?

— À genoux, *Mademoiselle Lane*.

Ses paroles m'entourèrent, s'infiltrèrent en moi et me firent tomber sur mes genoux, tel un humain devant un faë.

— Cela ne vous met pas en rage ? me demanda-t-il en m'adressant un sourire effrayant. Vous agenouiller devant moi, cela doit offenser chaque fibre de votre enthousiaste petite personne ?

J'allais lui en donner, de l'enthousiasme ! Serrant les mâchoires, je tentai de me lever. J'essayai de me gratter le nez. En vain. J'étais aussi incapable du moindre mouvement que si l'on m'avait passé une camisole de force.

— Pourquoi vos paroles verrouillent-elles tout mon corps ?

Au moins, mes cordes vocales fonctionnaient normalement.

— Ce n'est pas le cas. Mes paroles ne font rien d'autre que vous mettre à genoux. Le reste de votre corps est parfaitement libre de se mouvoir. Tous vos muscles sont si tendus et vous luttez si fort que vous vous verrouillez vous-même. Lorsque quelqu'un fait usage de la Voix sur vous, il vous fait obéir à la lettre à ses paroles, sans plus. Ne l'oubliez pas. Fermez les yeux, *Mademoiselle Lane*.

Il ne s'agissait pas d'un ordre, mais j'obtempérai. Je parvins à agiter mes doigts, puis ma main entière. Je fouillai mentalement sous mon crâne. La zone *sidhe-seer* était en feu mais tout le reste était obscur. Elle ne me serait d'aucune aide pour résister à la Voix.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

Quelle drôle de question, de la part de cet homme qui semblait tout savoir de moi ! C'était plutôt moi qui aurais aimé disposer de la

Voix pour la lui poser !

— Je suis Mac. MacKayla Lane.

Peut-être O'Connor dans mon sang, mais Lane dans mon cœur.

— Oubliez votre nom. Qui êtes-vous ?

Je haussai les épaules. Maintenant, seuls mes genoux étaient immobilisés. Tout mon corps pouvait bouger à sa guise. Je balançai ostensiblement mes bras, au cas où il ne l'aurait pas remarqué.

— Une jeune femme de vingt-deux ans. La fille de...

— Étiquettes, que tout cela ! s'impatienta-t-il. Qui êtes-vous, nom de nom, Mademoiselle Lane ?

J'ouvris les paupières.

— Je ne comprends pas.

— *Fermez les yeux.*

Sa voix rebondit d'un mur sur l'autre. Mes paupières se baissèrent comme si c'étaient les siennes.

— Vous n'existez qu'à l'intérieur de vous-même, reprit-il. Personne ne vous voit. Vous ne voyez personne. Vous n'avez aucune censure, vous êtes au-delà de tout jugement. Il n'y a pas de lois. Ni bien ni mal. Qu'avez-vous ressenti devant le corps de votre sœur ?

Une bouffée de rage monta en moi. À cause de ce qu'on lui avait fait. À cause de lui, qui me le rappelait. L'idée de n'être ni vue ni jugée me libérait. J'étais ivre de douleur et de chagrin.

— Maintenant, dites-moi qui vous êtes.

— La vengeance, dis-je d'une voix glacée.

— C'est mieux, Mademoiselle Lane, mais essayez encore. *Et quand vous me parlez, baissez la tête.*

À la fin de la leçon, ce soir-là, je saignais en plusieurs endroits. À cause de blessures que je m'étais moi-même infligées.

Je comprenais pourquoi Barrons avait fait cela. C'était une rude leçon... non pas d'amour, mais de vie. Il *fallait* que j'apprenne cela. Et je le ferai, quel qu'en soit le prix.

Lorsqu'il m'avait obligée à prendre un couteau pour me couper, j'avais entrevu un éclair de lumière dans l'obscurité sous mon crâne. Je m'étais tailladée malgré tout, mais dans les profondeurs de mon être, quelque chose s'était éveillé. C'était là, quelque part – il suffisait que je creuse suffisamment pour l'atteindre. Je me demandais qui je serais devenue une fois que j'y serais parvenue. Était-ce pour cette raison que Barrons était ce qu'il était ? Qui avait mis Jéricho Barrons à genoux ? Je ne pouvais même pas l'imaginer.

— Vous êtes-vous fait mal, pendant votre apprentissage ? l'interrogeai-je.

— De nombreuses fois.

— Combien de temps cela vous a-t-il pris ?

Il esquissa un imperceptible sourire.

— Des années.

— Je ne pourrai pas attendre aussi longtemps. C'est maintenant que je dois apprendre, ne serait-ce qu'à résister. Sinon, jamais je ne pourrai approcher le HS.

J'avais cru qu'il allait argumenter sur le fait que je sois à proximité du Haut Seigneur, mais il se contenta de répondre :

— C'est pour cette raison que je condense des années d'entraînement en vous plongeant directement au cœur de la difficulté. La leçon de ce soir n'était que le commencement de... la souffrance. Si vous n'acceptez pas de prendre cette voie, dites-le moi tout de suite. Je ne vous le demanderai plus. Je vous pousserai aussi loin que j'estimerai que vous pourrez aller.

Je pris une profonde inspiration et soufflai lentement.

— Je suis d'accord.

— Allez vous panser, Mademoiselle Lane. Appliquez ceci.

Il sortit de sa poche un petit flacon d'onguent.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Quelque chose qui va hâter la cicatrisation.

Lorsque je revins, il m'ouvrit la porte et m'invita à « entrer dans la nuit ».

Je regardai instinctivement sur ma droite. L'Ombre gigantesque rôdait au-dessus de l'immeuble voisin tel un nuage sombre. Elle s'agita d'un air menaçant et commença à descendre le long de la façade de brique.

Barrons sortit derrière moi.

L'Ombre battit en retraite.

— Qui êtes-vous ? demandai-je, irritée.

— Dans le Serengeti, Mademoiselle Lane, je serais le guépard. J'ai plus de force, d'intelligence, de rapidité et d'appétit que qui que ce soit. Et je ne présente pas mes excuses à la gazelle lorsque je l'abats.

Dans un soupir, je me dirigeai vers la moto, mais il tourna vers la gauche.

— Nous y allons à pied ? demandai-je, surprise.

— Nous allons nous promener pendant quelques heures. Je veux voir la ville. Ensuite, nous reviendrons prendre une voiture.

Les rues au pavé humide grouillaient d'*Unseelies*. Le taux de criminalité en hausse constante ne semblait pas décourager les gens de sortir. Deux mondes se côtoyaient en un effrayant carnaval nocturne, celui des insouciantes proies humaines, les unes déjà à moitié ivres, les autres pour qui la nuit était encore jeune, toutes riant et bavardant, et celui de leurs prédateurs, les *Unseelies* au regard implacable négligemment couverts d'un voile d'illusion que j'avais maintenant peine à distinguer, après avoir éprouvé tant de difficultés

à l'ignorer.

Il y avait des Rhino-boys, ainsi que ces répugnants vendeurs des rues, avec leurs yeux démesurés mais dépourvus de bouche. Il y avait des créatures ailées, et d'autres qui trottaient. Certaines, parées de toute leur séduction, descendaient les trottoirs avec leurs compagnons humains. D'autres, perchées sur les toits des immeubles tels des oiseaux de proie, choisissaient leur victime. Je m'attendais vaguement à ce que l'une d'entre elles nous reconnaisse, sonne l'alerte et fonde sur nous.

— Ce ne sont que des mercenaires, m'expliqua Barrons lorsque je lui en fis la remarque. Ils n'obéissent à leur chef que tant que celui-ci les a à l'œil, mais le véritable maître d'un *Unseelie*, c'est sa faim, et cette ville est un festin pour eux. Ils sont restés enfermés pendant des centaines de milliers d'années. À ce point, il ne reste d'eux qu'un appétit dévorant. Cela vous détruit, d'être aussi vide, aussi... creux. Cela vous rend aveugle à tout le reste.

Je lui décochai un regard sévère. Sa voix venait de prendre de curieuses inflexions. Comme s'il était... désolé pour eux.

— Quand en avez-vous abattu un pour la dernière fois, Mademoiselle Lane ? me demanda-t-il tout à trac.

— Hier.

— Y aurait-il eu un problème dont vous ne m'avez pas parlé ?

— Non. Je voulais seulement en couper des morceaux.

— *Pardon ?*

Il pila net et me scruta d'un regard intense.

Je haussai les épaules.

— Une femme est morte, l'autre jour. Elle serait encore en vie si j'en avais eu sous la main. Je ne commettrai plus cette erreur.

J'étais absolument certaine d'avoir agi comme il le fallait.

— La femme qui est décédée dans mon magasin ?

Comme je hochais la tête, il poursuivit :

— Et où conservez-vous ces... morceaux, Mademoiselle Lane ?

— Dans mon sac.

— Pensez-vous que ce soit bien avisé ?

— Je viens de vous dire que c'était le cas, répliquai-je d'un ton détaché.

— Avez-vous conscience que si vous en mangez de nouveau, vous ne serez plus en mesure de percevoir la seule chose dont nous avons besoin ?

— Je contrôle la situation, Barrons.

Depuis le déjeuner, je n'avais même pas jeté un coup d'œil dans la direction des petits pots.

— On ne maîtrise jamais une addiction. Si vous y goûtez une fois de plus, je me chargerai personnellement de vous botter les fesses, est-

ce clair ?

— Si j'y goûte de nouveau, rectifiai-je, vous pourrez toujours essayer de me botter les fesses.

Posséder le pouvoir de tenir tête à Barrons avait constitué l'un des meilleurs aspects de l'expérience. Pour cette seule raison, j'avais souvent été tentée de croquer de nouveau de l'*Unseelie*.

— J'attendrai que l'effet s'atténue, marmonna-t-il.

— Où serait le plaisir, alors ?

Je n'étais pas près d'oublier cette nuit où nous nous étions battus, ni l'excitation aussi violente qu'inattendue qui s'était emparée de moi.

Nous nous observâmes. Pendant quelques instants, les nuages de méfiance se dissipèrent et je lus ses pensées dans ses yeux.

Vous offriez un sacré spectacle, ne dit-il pas.

Vous offriez de sacrées sensations, ne répondis-je pas.

Il baissa les yeux.

Je détournai le regard.

Nous reprîmes notre marche le long du trottoir d'un pas rapide. Soudain, il me saisit par le bras pour m'entraîner vers une allée latérale. Deux faës noirs étaient occupés près d'une poubelle. Je ne voulais pas savoir à quoi.

— Voyons ce que valent vos aptitudes au combat, Mademoiselle Lane, lorsque vous n'êtes pas dopée aux stéroïdes *unseelies*.

Avant que j'aie pu m'abandonner au plaisir d'abattre quelques-uns de ces monstres, mon portable sonna.

C'était l'inspecteur Jayne.

Une étrange routine s'installa durant les jours suivants mais, dans l'état de confusion mentale qui était le mien, je ne vis pas le temps passer.

Barrons venait chaque soir m'enseigner la Voix. Et chaque soir, incapable de trouver la parade, je me couvrais de nouvelles blessures.

Puis nous partions chasser le *Sinsar Dubh*.

Ou, plus exactement, lui partait chasser le *Sinsar Dubh*, tandis que moi, je continuais de déployer les plus grands efforts pour l'éviter... comme par exemple le soir où Jayne m'avait appelée pour me révéler une information. J'avais délibérément entraîné Barrons dans la direction opposée, afin de rester assez loin du Livre et de ne pas laisser voir les « subtils » indices que sa proximité déclenchait en moi, tels que me vautrer dans le caniveau, me prendre le crâne entre les mains ou baver comme une forcenée.

Chaque jour, à un moment ou à un autre, V'lane faisait une apparition pour m'interroger sur les fruits de mes démarches. Je ne ménageais pas mes efforts pour n'en recueillir aucun. Il commença alors à m'apporter des présents. Un jour, c'étaient des chocolats qui ne faisaient pas grossir, quelle que soit la quantité que j'en consommais. Un autre, des fleurs sombres au parfum capiteux venues de Faery, qui ne fanaient jamais. Après son départ, je jetais tous ses cadeaux. Le chocolat *devait* faire grossir, les fleurs *devaient* flétrir. C'était quelque chose sur quoi on pouvait toujours compter. J'avais désespérément besoin de choses sur lesquelles je pouvais compter.

Lorsque je n'étais pas occupée à jouer les Yo-Yo de service entre V'lane et Barrons, je tenais la librairie, harcelais Kat et Dani pour qu'elles me fournissent des informations et continuais de compulser des piles d'ouvrages consacrés aux faës, ayant épuisé les ressources de l'Internet. Il existait tellement de jeux de rôle et de *fanfiction* dans ce domaine qu'il devenait impossible de distinguer le réel de l'imaginaire !

Telle une voiture dont les roues patinent dans la boue, je faisais du surplace, douloureusement consciente que, même si je me sortais de la gadoue, je ne saurais pas où aller.

La tension et l'indécision que je vivais étaient devenues insupportables. J'étais nerveuse et m'emportais contre tout le monde, y compris mon père, le jour où il m'appela pour m'annoncer que l'état de santé de Maman commençait à s'améliorer. On avait réduit ses doses de Valium et augmenté celles d'antidépresseurs. Dimanche, pour le petit déjeuner, elle avait préparé des *grits* au fromage (que cela me manquait !), des côtelettes de porc et des œufs au plat. Elle avait même fait du pain frais. Après avoir raccroché, tout en mâchonnant une barre énergétique, je songeai à ce menu en me demandant dans laquelle de mes boîtes je devais le ranger.

La maison était à des milliards de kilomètres.

Halloween était dans dix jours.

Bientôt, les *sidhe-seers* de l'Abbaye allaient procéder à leurs rituels. Barrons et les MacKeltar aux leurs, en Écosse. Je n'avais pas encore décidé où aller. Barrons m'avait demandé de l'accompagner, sans doute afin de profiter de l'occasion pour scanner la propriété des MacKeltar en quête d'Objets de Pouvoir. J'envisageais de m'inviter à l'Abbaye. Je voulais être quelque part, participer d'une façon ou d'une autre, même si cela ne consistait qu'à empêcher Barrons et les MacKeltar de s'entre-tuer. Christian m'avait appelée la veille pour me dire que les choses avançaient, mais que s'ils survivaient au rituel, ils ne se survivraient peut-être pas les uns aux autres.

Le soir d'Halloween, les murs devaient tenir, ou tomber.

Étrangement, je commençais à être impatiente de voir arriver le jour J. Au moins, l'attente cesserait. L'incertitude prendrait fin. Je saurais à quoi m'en tenir, et si la situation était ou non catastrophique. Je saurais si j'avais droit à un répit – une année supplémentaire qui me laisserait tout le temps d'élaborer un plan – ou si je pouvais trembler de peur. Dans un sens ou dans l'autre, ce serait du concret.

En revanche, je n'avais rien de solide en ce qui concernait le Livre – la Bête ! J'ignorais toujours comment m'en emparer et ce que je devais en faire.

Rien de précis non plus du côté de Barrons et de V'lane. Je continuais de me méfier de l'un comme de l'autre.

Et comme si cela ne suffisait pas, chaque fois que je regardais par la fenêtre ou que je mettais le pied dehors, je devais lutter contre une envie irrépressible, viscérale, de « casser de l'*Unseelie* ». Ou d'en manger.

Les Rhino-boys étaient partout, grotesques dans leurs uniformes d'employés municipaux, avec leurs membres courtauds qui faisaient sauter les boutons et craquer les coutures. Leur présence me donnait en permanence une légère nausée. Refusant à présent de « baisser le volume », j'avais pris l'habitude d'avaler un comprimé contre le mal de mer le matin avec mon café. Puis j'avais tenté de remplacer celui-ci

par du décaféiné dans l'espoir de calmer ma tension. Cela avait été une erreur monumentale. J'avais besoin de ma dose de caféine. Je ne recommençai pas.

Je n'étais plus qu'un paquet de nerfs, à la fois maussade et survoltée. Il fallait que quelque chose cède !

Je ne saurais dire combien de fois, au cours de ces interminables journées d'angoisse, je choisis de faire confiance à Barrons.

Avant de me décider en faveur de V'lane.

Je déployai beaucoup d'efforts afin de classer les « pour » et les « contre » en longues listes divisées en trois colonnes bien nettes dans mon journal, où je recensais leurs bonnes actions, leurs mauvaises actions et celles de nature indéterminée... cette dernière énumération étant de loin la plus fournie des trois, pour l'un comme pour l'autre.

Un jour, je faillis même jeter l'éponge, remettre ma lance à Rowena et rejoindre les rangs des *sidhe-seers*. Outre le fait que l'union fait la force, cela m'épargnerait la douloureuse responsabilité de prendre une décision et me permettrait de laisser celle-ci à la Grande Maîtresse. Si le monde devait se transformer en enfer, ce ne serait plus mon problème. Je retrouvais la Mac que je connaissais, celle qui n'avait jamais recherché les responsabilités et préférait que l'on décide pour elle. Comment m'étais-je embarquée dans cette galère, où j'étais censée prendre tous les autres en charge ?

Par chance, lorsque Rowena avait répondu à mon appel, j'étais d'une humeur encore plus massacrate et de son côté, elle était toujours aussi pleine de mépris. Nous étions rapidement montées sur nos ergots et, retrouvant mes esprits, j'avais prétendu vouloir simplement m'assurer qu'elle avait bien reçu l'Orbe, puisqu'elle était absente lorsque j'étais passée la déposer. *Si tu espères des remerciements, ne compte pas sur moi*, avait-elle répliqué avant de me raccrocher au nez, me remettant en mémoire les nombreuses raisons pour lesquelles elle m'exaspérait.

Je marquais chaque nouveau jour d'une croix sur mon calendrier. Le 31 octobre approchait à grands pas.

Je me souvenais des fêtes d'Halloween d'autrefois – les amis, les soirées, les rires – et je me demandais ce qui serait au programme cette année.

Des farces ? Des bonbons ?

Oui, il était temps que quelque chose cède.

Vers midi, le mercredi, je me retrouvai sur une table de massage dans un centre de thalassothérapie à Saint-Martin, dans les Caraïbes – le dernier cadeau de V'lane, une idée qu'il avait dû trouver dans je ne sais quel manuel de séduction. Comment s'étonner que j'aie si vite perdu le sens des réalités ? Malédictions, monstres, et massages,

mamma mia !

Lorsque ce fut fini, je m'habillai et fus escortée vers un salon privé de l'hôtel donnant sur une terrasse surplombant l'océan, où V'lane m'accueillit. Il recula ma chaise pour m'y installer avant de prendre place de l'autre côté de la table dressée avec une belle nappe, de la vaisselle fine et des plats plus appétissants les uns que les autres. Mac version 1.0 aurait été flattée, excitée et tout à fait dans son élément. Moi, j'étais simplement affamée. Je pris mon couteau, piquai une fraise, et la glissai entre mes lèvres. J'aurais pu utiliser ma lance mais, comme d'habitude, elle avait disparu dès l'instant où V'lane était apparu. Même habillée, je me sentais plus dénudée sans elle qu'en tenue d'Eve. Si j'avais eu le choix et que j'avais pu, en échange, récupérer ma lance, j'aurais préféré traverser l'hôtel nue comme au premier jour.

Ces derniers temps, V'lane s'était montré sous son apparence la plus humaine, son potentiel de séduction réglé au plus bas chaque fois que nous nous étions rencontrés. Lui aussi tentait de s'attirer mes bonnes grâces. Curieusement, plus Barrons et lui déployaient d'efforts, moins j'avais confiance en eux. Dans tous les lieux où le prince faë m'emmenait, les têtes se tournaient sur son passage. Même lorsqu'il mettait en sourdine sa séduction fatale, les femmes le couvaient de regards voraces.

Je me servis avec appétit parmi les plats, emplissant mon assiette de fraises, d'ananas, de homard, d'accras, de blinis et de caviar. Je me nourrissais depuis trop longtemps de pop-corn et de nouilles précuites.

— Qu'est-ce exactement que le *Sinsar Dubh*, V'lane ? Pourquoi tout le monde le veut-il ?

Paupières mi-closes, il tourna les yeux de côté. Son regard était humain, pensif, énigmatique, comme s'il était occupé à sélectionner parmi une masse de données celles qu'il était éventuellement disposé à me communiquer.

— Qu'en sais-tu, MacKayla ?

— Pratiquement rien. Qu'y a-t-il... à l'intérieur, que tout le monde désire si fort ?

J'avais du mal à le considérer comme un simple livre, comme un objet contenant des informations, alors que l'image qui s'était gravée dans mon esprit était la sinistre silhouette d'une Bête et non celle d'un ensemble de pages.

— À quoi ressemblait-il lorsque tu l'as vu ? à un grimoire lourd et ancien, fermé par des ferrures et des boucles ?

Je hochai la tête.

— As-tu vu la créature qu'il devient ?

Il me scruta du regard.

— Je vois que c'est le cas. Tu as négligé de me le dire.

— Je ne pensais pas que c'était important.

— Tout ce qui concerne le *Sinsar Dubh* est important. Quelles légendes les humains racontent-ils au sujet de nos origines, *sidhe-seer* ?

Lorsqu'il m'appelait par ce titre, et non par mon nom, c'était un signe indiscutable qu'il était contrarié. Je lui expliquai les quelques détails que j'avais glanés dans le *Livre des Invasions*.

Il secoua la tête.

— De l'histoire récente, grossièrement erronée. Nous sommes ici depuis bien plus longtemps que cela. Connais-tu le passé du roi *unseelie* ?

— Non.

— Alors tu ne sais pas qui il est.

Je fis signe que non.

— Le Roi Noir était autrefois le souverain de la lumière, l'époux de la reine, et il était *seelie*. Au commencement, il n'existait que les *Seelies*.

Il avait gagné. J'étais captivée. Ceci était de l'authentique savoir faë, dispensé de la bouche d'un faë. Jamais je ne trouverais de telles informations dans les archives des *sidhe-seers* !

— Que s'est-il passé ?

— Que s'est-il passé dans votre Éden ? répliqua-t-il. Que se passe-t-il toujours ? Il y a quelqu'un qui en veut plus.

— Le roi ? demandai-je.

— Notre filiation est matriarcale. Le roi n'était qu'un prince consort. Seule la reine connaissait le Chant-qui-forme.

— De quoi s'agit-il ?

J'avais entendu Barrons employer ce terme, que j'avais également rencontré dans mes lectures, mais j'ignorais toujours de quoi il s'agissait.

— Cela est impossible à expliquer à ton intelligence limitée.

— Essayez quand même, dis-je sèchement.

Il esquaissa l'un de ses haussements d'épaules désinvoltes.

— C'est la vie. C'est ce qui nous a donné naissance. C'est l'ultime pouvoir de création, ou de destruction selon la façon dont on l'utilise. Il s'élève pour forger... le changement.

— Par opposition à l'immobilité.

— Exactement, dit V'lane.

Puis, fronçant les sourcils :

— Tu ris de moi, ajouta-t-il.

— Juste un peu. Les faës ne comprennent-ils vraiment que ces deux notions ?

Soudain, une bise glaciale balaya la terrasse, puis de menus cristaux de givre tombèrent sur mon assiette.

— Notre perception n'est pas limitée, *sidhe-seer*. Elle est si vaste

qu'elle défie votre pâle vocabulaire, tout comme le fait mon nom. C'est parce que notre capacité de conception est immense que nous devons distiller les faits pour ne conserver que leur essence. N'aie jamais la prétention de comprendre notre nature profonde ! Nous avons longtemps frayed avec les tiens, mais jamais nous ne leur avons montré notre véritable visage. Il vous est impossible de nous contempler. Si je te montrais...

Il s'interrompt brusquement.

— Si vous me montriez quoi, V'lane ? demandai-je avec douceur.

Je glissai entre mes lèvres un morceau de blini couvert de caviar légèrement givré. C'était la première fois que j'y goûtais... et la dernière. Les Rhino-boys avaient meilleur goût ! Je me hâtai de manger une fraise, que je fis descendre par une gorgée de champagne.

V'lane me sourit. Il avait progressé : son sourire était plus spontané, moins mécanique. L'atmosphère se réchauffa, le givre fondit.

— Peu importe. Tu voulais en savoir plus sur nos origines.

Je voulais surtout en savoir plus sur le Livre, mais j'étais ouverte à toutes les informations qu'il accepterait de me communiquer.

— Comment connaissez-vous l'histoire des miens, si vous avez bu au Chaudron ?

— Nous disposons d'archives. Après avoir bu, la plupart d'entre nous n'ont pas d'autre priorité que de retrouver ce qu'ils étaient avant.

— Vous vous souvenez que vous oubliiez...

Comme c'était étrange ! Et comme c'était horrible, pensai-je, d'être aussi paranoïaque, d'avoir vécu assez longtemps pour sombrer dans la folie ! De renaître sans jamais être totalement neuf. De revenir empli de crainte, dans un environnement où règnent la méfiance et la trahison.

— Donc, le roi *seelie* voulait en savoir plus... suggérai-je.

— Oui. Il envoyait à la reine sa connaissance du Chant-qui-forme et lui demanda de le lui enseigner. Il s'était épris d'une mortelle dont il ne voulait pas être privé tant qu'il n'aurait pas rassasié son appétit d'elle. Son désir ne tiédissait pas. Elle était... différente à ses yeux. Moi, je l'aurais simplement remplacée par une autre. Il demanda à la souveraine d'en faire une faë.

— La reine peut faire cela ? Rendre faë un humain ?

— Je l'ignore. Le roi l'en croyait capable. Toujours est-il qu'elle refusa et qu'il tenta de lui dérober ce qu'il voulait. Lorsqu'elle le prit sur le fait, elle le punit. Puis elle attendit que sa passion s'apaise. En vain. Il commença à... pratiquer certaines expériences sur des faës de moindre extraction, dans l'espoir d'apprendre le Chant.

— Quel genre d'expériences ?

— Un humain pourrait comprendre cela comme une forme

avancée de mutation génétique, ou de clonage, sans ADN ni matière physique à transmuter. Il tenta de créer la vie, MacKayla. Et il réussit, mais sans le Chant-qui-forme.

— Je croyais que le Chant *était* la vie ? Comment a-t-il pu créer de la vie sans le Chant ?

— Précisément. Le résultat était imparfait. Défectueux.

Il marqua une pause.

— Et cependant, ces créatures étaient vivantes et immortelles.

Je poussai un petit cri de surprise en comprenant.

— Il avait créé les *Unseelies* !

— Oui. Nos frères sombres sont les enfants du roi *seelie*. Celui-ci a poursuivi ses expériences pendant des milliers d'années, en cachant son travail à la reine. Leur nombre alla croissant, de même que leur appétit.

— Cette mortelle devait avoir disparu depuis longtemps, à cette époque. Quel est le rapport avec elle ?

— Elle était vivante, maintenue en vie dans une cage qu'il avait fabriquée, mais dans sa prison, elle dépérissait. Alors il créa les Miroirs de Transfert pour elle et lui donna des mondes à explorer. Bien que le temps passe à l'extérieur des Miroirs, à l'intérieur, il n'existe pas. On peut y rester des milliers de siècles et en sortir sans avoir vieilli d'une heure.

— Je croyais qu'ils servaient à voyager entre les royaumes ?

— On les utilise également à cette fin. Les Miroirs sont... quelque chose de complexe, et doublement, depuis qu'ils furent maudits. Lorsque la reine perçut le développement de leur pouvoir, elle convoqua le roi à la cour et lui demanda de les détruire. La création était son privilège, non celui du roi. En vérité, elle était décontenancée en découvrant qu'il était devenu si puissant. Le roi prétendit les avoir créés pour lui en faire cadeau, ce qui la flatta, car il ne l'avait gratifiée d'aucun hommage depuis des siècles.

» Seulement, il ne lui offrit qu'une partie des Miroirs. Il lui cacha les autres, ceux qu'il réservait à sa concubine, tandis qu'il faisait planter de luxuriants jardins et ériger un immense palais blanc et lumineux, au sommet d'une colline, avec des centaines de fenêtres et des milliers de pièces. Lorsque la mortelle commença à se lasser, il forgea pour elle l'Amulette, afin qu'elle puisse façonner la réalité selon son désir. Lorsqu'elle se plaignit de sa solitude, il créa la Cassette.

— À quoi sert-elle ?

— Je l'ignore. On ne l'a pas vue depuis.

— Allez-vous me dire qu'il lui a aussi fabriqué le Livre ? Dans quel but ?

— Patience, *sidhe-seer*. C'est moi qui raconte. Les siècles passèrent. Le roi poursuivit ses expériences et créa de nouvelles...

aberrations. Avec le temps, dont nous disposons par chance en abondance, celles-ci s'améliorèrent, au point que certaines d'entre elles devinrent aussi belles que n'importe quel *Seelie*. L'aristocratie *unseelie* était née, avec ses princes et ses princesses. Les frères obscurs de ceux de Lumière. Et tout comme leurs semblables, ils revendiquèrent ce qui leur revenait de droit : le pouvoir, la liberté de circulation, la supériorité sur les êtres inférieurs. Le roi refusa. Le secret était un aspect essentiel de son plan.

— Jusqu'à ce que l'un d'entre eux se présente devant la reine, devinai-je. L'un des *Unseelies*.

— Oui. Lorsqu'elle découvrit la trahison du roi, elle tenta de lui ôter ses pouvoirs, mais il était devenu trop puissant et il en avait trop appris – non pas le Chant, mais une autre mélodie, bien plus sombre. Ils s'affrontèrent violemment, envoyèrent leurs armées à l'assaut. Des milliers de faës périrent. À cette époque, nous disposions d'armes bien plus nombreuses que les rares exemplaires qui existent encore aujourd'hui. Faery devint triste et sombre. Le ciel se teinta du sang des nôtres, la planète sur laquelle nous vivions pleura devant notre déchéance et se fissa d'un côté à l'autre. Ils continuèrent de se battre. Jusqu'au jour où le roi s'empara de l'épée, et la reine de la lance. Et où le roi tua la souveraine de Faery.

Je pris une douloureuse inspiration.

— La reine est morte ?

— Et le Chant avec elle. Elle fut transpercée avant d'avoir pu nommer celle qui lui succéderait et lui transmettre son pouvoir. Lorsqu'elle décéda, le roi et tous les *Unseelies* disparurent. Avant de trépasser, elle avait toutefois eu le temps d'achever les murs de la prison et, dans son dernier souffle, de prononcer le sort pour y enfermer les *Unseelies*. Ceux qui se trouvaient hors de portée du sortilège furent pourchassés par les *Seelies* et abattus.

— Et le Livre, dans tout ça ?

— Le Livre n'aurait jamais dû être ce qu'il est aujourd'hui. Il a été créé en gage d'expiation.

— D'expiation ? répétai-je. Vous voulez dire, pour avoir tué la reine ?

— Non. Le geste du roi était destiné à sa concubine, qui s'était enfuie des Miroirs et s'était donné la mort. Elle haïssait tant ce que le roi était devenu qu'elle l'avait quitté de la seule façon possible pour elle.

Je frissonnai, glacée par ce sombre récit.

— On dit que le roi perdit momentanément la raison. Lorsqu'il la recouvrit, il considéra avec horreur le royaume sombre qu'il avait fondé. En mémoire d'elle, il fit le vœu de changer, de devenir le souverain de son peuple, mais il en avait trop appris. Le savoir est le

pouvoir. Un immense savoir est un immense pouvoir. Aussi longtemps qu'il le posséderait, son peuple n'aurait pas confiance en lui. Conscient que les siens ne le laisseraient pas s'approcher du Chaudron d'Oubli et que, même s'ils le faisaient, ils le tueraient dès qu'il y aurait bu, il fabriqua un mystérieux livre afin d'y consigner toute sa science ténébreuse. Ainsi libéré de son savoir, il exilerait le livre dans un autre royaume, où il ne pourrait ni être retrouvé, ni être utilisé pour faire le mal. Il se promit de revenir vers les siens en tant que souverain *seelie*, de leur demander pardon et de les guider vers un nouvel âge. Ce serait le commencement du patriarcat en Faery. Les *Unseelies*, bien entendu, resteraient derrière les barreaux.

— Alors voilà ce qu'est le Livre ! m'exclamai-je. Une part du Roi Noir en personne... La pire !

— Au fil des siècles, il se transforma, comme tous les objets faës. Il devint quelque chose de vivant, très différent de ce qu'il était lors de sa création par le roi.

— Pourquoi le roi ne l'a-t-il pas détruit ?

— Il avait fabriqué... comment dites-vous... son *Doppelgänger*. Son sosie. Il ne pouvait le vaincre. Il craignait qu'un jour, celui-ci soit plus fort que lui. Il l'envoya au loin, et pendant longtemps, le livre fut perdu.

Je me demandais toujours comment il était parvenu entre les mains des *sidhe-seers*. Je ne posai pas la question, car si V'lane ignorait qu'il avait séjourné à l'Abbaye, je ne voulais pas qu'il l'apprenne par moi. Il vouait un tel mépris à Rowena qu'il pouvait décider de la punir, au risque de faire souffrir d'autres *sidhe-seers*.

— Pourquoi la reine le veut-elle ? Et d'abord, si elle est morte, qui est Aoibheal ?

— L'une de celles qui vinrent après elle pour tenter de guider notre peuple. Elle le cherche parce que, selon une croyance, enfouie parmi toute la noirceur du Livre, se trouve la clé du véritable Chant-qui-forme que les miens ont perdu voici sept cent mille ans. Le roi était près, très près de le retrouver. Et ce n'est qu'avec les fils vivants de ce chant que les *Unseelies* peuvent être ramenés en prison.

— Et Darroc ? Pourquoi le désire-t-il ?

— Dans sa folie, il espère s'approprier sa puissance.

— Et Barrons ?

— *Idem*.

— Suis-je supposée croire que vous êtes différent ? que vous donneriez joyeusement tant de pouvoir à la reine, sans penser un instant à vous-même ?

Il y avait un brin de sarcasme dans ma voix. V'lane était synonyme de « Moi d'abord ».

— Tu oublies quelque chose, MacKayla. Je suis *seelie*. Je ne peux

pas toucher le Livre. Elle, si. La reine et le roi sont les deux seuls d'entre nous à pouvoir toucher tous les Piliers, *seelies* ou *unseelies*. Tu dois le retrouver. Appelle-moi et je t'escorterai jusqu'à elle. À nous seuls, nous n'avons aucun espoir de reconstruire les murs, s'ils s'effondraient. Ni la vieille femme, ni Darroc, ni Barrons. Tu dois, tout comme moi, placer ta confiance en la reine.

*
* *

Lorsque je rentrai, épilée, massée, manucurée, pédicurée, la nuit tombait. Une douzaine de roses rouges enveloppées de papier m'attendaient, appuyées contre le montant de l'entrée en alcôve de la librairie. Je me penchai pour ramasser le bouquet, puis restai debout dans l'étroit passage en cherchant maladroitement la carte.

Aide-moi, et je te rendrai ta sœur.

Refuse, et je te prendrai ce que tu as de plus précieux.

Bien, bien... Mes admirateurs se bousculaient au portillon. Un téléphone portable jetable avait été accroché parmi les feuilles, avec un message sur l'écran. Oui ou non ? Le numéro de réponse de l'expéditeur avait été effacé. Je pouvais lui répondre par un texto, mais pas l'appeler.

— De la part de V'lane ? demanda la voix de Barrons derrière moi.

Je secouai la tête en me demandant, avec un frisson de terreur, ce que je pouvais bien « avoir de plus précieux ».

Je perçus la vibration magnétique de son corps dans mon dos tandis qu'il passait le bras près de moi pour me prendre la carte de la main. Il ne recula pas, et je dus lutter contre une soudaine envie de m'appuyer contre lui pour puiser du réconfort dans sa force. M'entourerait-il de ses bras ? Me donnerait-il un sentiment de sécurité, même un bref instant, même si je savais que ce n'était qu'une illusion ?

— Ah, le vieux truc du « ce que tu as de plus précieux » !

Je pivotai lentement sur moi-même en levant les yeux vers lui. Il tressaillit et prit une inspiration saccadée. Quelques instants plus tard, il effleura ma joue.

— Toute cette détresse... murmura-t-il.

Je tournai mon visage vers sa paume et fermai les paupières. Il passa ses doigts dans mes cheveux, caressa l'arrière de ma tête et effleura la marque qu'il y avait imprimée. À son contact, celle-ci me brûla. Sa main se posa à la base de mon crâne et serra. Très lentement,

il me souleva sur la pointe de mes pieds. Je rouvris les yeux, et à mon tour, je pris une pénible inspiration. Il n'était pas humain. Oh, non, pas cet homme-là.

— Ne me la montrez plus jamais.

Son expression était dure et froide, sa voix glaciale.

— Pourquoi ? Que feriez-vous ?

— Ce qu'il est dans ma nature de faire. Rentrez. C'est l'heure de votre leçon.

Après m'avoir infligé une nouvelle humiliation, Barrons m'emmena arpenter les rues de la ville.

Je n'avais pas eu de nouvelles de Jayne depuis son dernier appel, quatre jours plus tôt. Chaque matin, je lisais le journal. Si je reconnaissais à présent la carte de visite du *Sinsar Dubh* – comme j'en étais sûre –, celui-ci changeait de victime chaque nuit. Je devinais ce que faisait le brave inspecteur : il attendait d'être invité à « prendre le thé ».

Quant à moi, j'attendais que l'inspiration divine me frappe à tout moment pour me montrer le chemin, me dire en qui avoir confiance, et que faire. Je ne doutais pas que Jayne aurait ce qu'il voulait avant moi.

J'avais tort.

Nous nous promenions depuis presque six heures, quadrillant énergiquement la ville au volant de la Viper. Après tant de nuits, j'en connaissais chaque rue, chaque ruelle, chaque parking. Je savais où se trouvaient toutes les épiceries et stations-service ouvertes entre le crépuscule et l'aube. Il n'y en avait pas beaucoup. Si la criminalité n'incitait peut-être pas les fêtards à rester chez eux – on n'enferme pas comme cela les alcooliques et les solitaires, mon passé de barmaid me l'a appris –, elle encourageait fortement les propriétaires de petites affaires et leurs employés à fermer boutique bien avant la tombée de la nuit.

Cela m'attristait de voir Dublin fermer ainsi les écoutilles. La veille au soir, nous avions découvert en la traversant en voiture une Zone fantôme qui s'étendait sur deux pâtés de maisons et ne figurait pas sur ma carte. Je pleurais chaque rue tombée aux mains des Ombres comme une perte personnelle, avec des cheveux plus courts, des tenues plus sombres. Nous changions de la même façon, cette ville tapageuse peuplée de fêtards et moi-même.

En temps normal, lorsque nous partions en chasse, Barrons conduisait, au cas où je perdrais le contrôle de mes fonctions motrices, mais devant ma difficulté croissante à éviter de tomber nez à nez sur le Livre, j'avais insisté pour prendre le volant ce soir-là.

Il faisait un détestable passager, avec sa façon d'aboyer pour m'indiquer des directions que je refusais de suivre, mais je préférais

encore cette solution à l'autre. La nuit précédente, alors que nous nous étions dangereusement rapprochés du Livre, j'avais feint d'être prise d'un urgent besoin d'aller aux toilettes – la seule station-service ouverte, où nous avions fait le plein, se trouvait dans la direction opposée – mais il m'avait scrutée d'un regard qui m'avait rendue nerveuse. Je le soupçonnais de nourrir quelques doutes. Après tout, lui aussi lisait les journaux ! Le meurtre de ce matin avait eu lieu à moins de deux kilomètres de l'endroit où je lui avais fait faire demi-tour pendant la nuit. Même s'il ignorait que mon radar était devenu de plus en plus puissant, il finirait bien par comprendre.

J'étais donc en train de conduire, tous mes sens *sidhe-seers* en alerte maximale, à l'affût du moindre picotement, prête à changer de direction en douceur, lorsque quelque chose de totalement inattendu se produisit.

Le *Sinsar Dubh* apparut soudain sur l'écran de mon radar. Il se dirigeait droit sur nous.

À une vitesse ahurissante.

Je donnai un brusque coup de volant, faisant crisser les pneus de la Viper sur le bitume. C'était tout ce que je pouvais faire.

Barrons me décocha un regard acéré.

— Qu'y a-t-il ? Vous le percevez ?

C'en était presque drôle. Il croyait que j'avais tourné *vers* le Livre.

— Non, mentis-je, mais je viens de m'apercevoir que j'ai oublié ma lance. Je l'ai laissée au magasin. Incroyable, non ? Ça ne m'arrive jamais. Je ne sais pas à quoi je pensais. À rien, je suppose. J'ai eu mon père au téléphone pendant que je m'habillais et j'ai eu une absence.

J'appuyai sur les pédales et manœuvrai rapidement le levier de vitesse.

Barrons n'essaya même pas de me palper pour vérifier.

— Menteuse, se contenta-t-il de répondre.

Je me hâtai de plus belle tout en me composant une expression gênée.

— C'est bon, Barrons, vous avez raison, mais il faut que je retourne au magasin. C'est... hum... c'est personnel.

Cette saleté de *Sinsar Dubh* se rapprochait. J'étais chassée par la proie que j'étais supposée traquer. Cela n'était pas dans l'ordre des choses !

— C'est... un problème féminin. Enfin, vous voyez...

— Non, Mademoiselle Lane, je ne vois rien du tout. Pourquoi ne m'éclairez-vous pas ?

Nous passâmes rapidement devant plusieurs pubs. Par chance, il faisait si froid qu'il y avait peu de piétons. Si je devais ralentir, le Livre allait encore gagner du terrain. Mon mal de crâne, qui avait déjà approximativement les proportions du Texas, menaçait à présent

d'absorber le Nouveau-Mexique et l'Oklahoma.

— C'est le moment. Vous savez. Dans le mois.

Je ravalai un gémissement de douleur.

— Le moment ? répéta-t-il doucement. Vous voulez dire, le moment de faire halte dans l'une des nombreuses épiceries que nous venons de dépasser à toute vitesse pour acheter un paquet de tampons ? Est-ce bien ce que vous essayez de me faire comprendre ?

Une violente nausée me secoua. Il était beaucoup trop près. La salive me montait aux lèvres. À quelle distance se trouvait-il ? Deux rues ? Moins ?

— Oui ! m'impatientai-je. C'est ça ! Seulement, il me faut une marque qu'ils ne vendent pas ici.

— Je connais votre odeur, Mademoiselle Lane, dit-il, d'une voix encore plus douce. Le seul sang que je sens en ce moment coule dans vos veines, pas entre vos cuisses.

Je tournai brusquement la tête vers la gauche et le regardai, stupéfaite. C'était peut-être ce qu'il m'avait dit de plus déstabilisant. Puis je poussai un hurlement en lâchant le volant et le levier de vitesse pour saisir mon crâne entre mes mains. La Viper monta sur le trottoir, renversa deux kiosques à journaux et un lampadaire avant de s'encaster dans une bouche d'incendie.

Et ce fichu Livre continuait d'approcher ! Tandis que l'écume jaillissait de mes lèvres, je me demandai ce qui arriverait s'il passait à quelques pas de moi. Allais-je mourir ? Ma tête allait-elle littéralement exploser ?

Il fit halte.

Je m'effondrai contre le volant, cherchant mon souffle, soulagée par ce répit. La douleur ne s'apaisait pas mais au moins, elle avait cessé d'augmenter. J'espérais que la prochaine victime du Livre allait se dépêcher de venir l'emporter dans la direction opposée, et vite. Ce n'est pas vraiment digne d'une *sidhe-seer*, mais à chacun ses problèmes...

Barrons ouvrit sa portière à la volée, se rua vers moi et me fit sortir sans ménagement.

— Quelle direction ? gronda-t-il.

Je serais tombée sur mes genoux s'il ne m'avait pas tenue de sa poigne d'acier.

— Je ne peux pas, articulai-je avec peine. S'il vous plaît.

— Quelle direction ? répéta-t-il.

J'indiquai un point vague.

— *Quelle direction ?*

Cette fois-ci, il avait usé de la Voix. Je tendis la main dans le sens opposé.

Il me prit par les cheveux et se mit en route en me traînant

derrière lui. Nous nous approchions encore.

— Vous allez... me... tuer, gémis-je.

— Vous ne croyez pas si bien dire, grommela-t-il.

— S'il vous plaît... arrêtez !

Je me débattis, aveugle à tout sauf à ma douleur.

Il me libéra tout d'un coup et je tombai sur mes genoux, le souffle court, les larmes aux yeux. La douleur était insupportable. Mon crâne retentissait de cris stridents, mes veines charriaient de la glace, un brasier courait sous ma peau. Pourquoi ? Pourquoi le Livre m'infligeait-il une telle souffrance ? Je n'étais pourtant plus si pure et bonne qu'autrefois ! J'avais menti à tout le monde. J'avais tué une *sidhe-seer* – par accident, certes, mais j'avais tout de même le sang d'une innocente sur les mains, ainsi que celui des hommes de O'Bannion. J'avais nourri des pensées voluptueuses envers des hommes pour qui aucune femme sensée ne devrait nourrir de pensées voluptueuses. J'avais taillé en pièces des créatures vivantes afin de me nourrir de leur chair et de leur voler...

Leur force. C'était cela qu'il me fallait : la force et le pouvoir *unseelie*, la noirceur consubstantielle au Livre, bien vivante en moi.

Où était mon sac ?

Aveuglée par la douleur, je tâtonnai à sa recherche. Il était dans la voiture. Jamais je n'y arriverais ! Je ne pouvais même plus me redresser. Je gémis sous l'effort en essayant de lever la tête. Où était Barrons ? Que faisait-il ? L'air se glaça. Sous moi, le pavé gela. Rapidement, un froid polaire gagna mes genoux, puis mes cuisses. Un vent arctique souleva mes cheveux et s'engouffra dans mes vêtements. Des débris me frappèrent.

Que fichait donc Barrons ? Il fallait que je le voie !

Je cherchai la zone *sidhe-seer* sous mon crâne. La simple existence du Livre suffisait à l'enflammer. Celui-ci représentait tout ce qui nous terrorisait chez les faës. Tout ce contre quoi nous devons nous dresser.

Je pris une rapide et profonde inspiration. L'air était si glacial qu'il me brûlait les poumons. Je tentais d'accepter la douleur, de me convaincre qu'elle et moi ne faisons qu'une. Qu'avait dit Barrons ? Je me verrouillais moi-même. Il fallait que je me détende, que je cesse de lutter. Que je laisse la douleur me traverser pour la chevaucher comme une vague. Plus facile à dire qu'à faire ! Finalement, je parvins à me redresser sur mes genoux et à lever la tête.

Au milieu de la chaussée pavée, à une vingtaine de pas de moi, je vis la Bête.

Elle me regardait. *Salut, Mac*, dit-elle.

Elle connaissait mon nom. Comment connaissait-elle mon nom ? Bordel. Bordel. Bordel.

Le silence se fit sous mon crâne. La douleur disparut. Le vent retomba. J'étais dans l'œil du cyclone.

Barrons n'était plus qu'à trois pas du Livre.

J'aimerais pouvoir vous décrire celui-ci. Je suis bien contente d'en être incapable. Si je pouvais trouver les mots pour le représenter, ils resteraient à jamais gravés dans ma mémoire, et je ne veux rien conserver de lui dans mon esprit. Son apparence déjà est suffisamment effroyable, mais une fois qu'il n'est plus en face de vous, votre cerveau a du mal à le retenir. Sa façon de se mouvoir. De vous regarder. De vous railler. De savoir. Nous nous voyons dans le regard des autres ; cela est dans la nature humaine. Nous sommes fascinés par notre reflet, affamés de le contempler, sous toutes les facettes de notre existence. Peut-être est-ce pour cette raison que les vampires sont si monstrueux à nos yeux. Ils n'ont pas de reflet. Nos parents, s'ils sont de bons éducateurs, nous reflètent le miracle de notre existence et les êtres merveilleux que nous pouvons devenir. Nos amis, s'ils sont bien choisis, nous montrent de belles images de nous-mêmes et nous encouragent à ressembler à celles-ci.

La Bête nous donne à voir ce qu'il y a de pire en nous, *et elle fait en sorte que nous sachions que ce pire est vrai.*

Barrons se penchait.

La Bête prit son aspect d'innocent ouvrage cartonné.

Barrons posa un genou à terre.

L'édition cartonnée retrouva son apparence de *Sinsar Dubh*, avec ses ferrures et ses boucles. Il attendait. Je le percevais nettement.

Barrons tendit la main.

Pour la première fois de ma vie, je priai. *Seigneur, non, s'il Vous plaît, Seigneur, non ! Ne laissez pas Barrons le prendre et devenir diabolique, parce que s'il le fait, nous sommes tous perdus. Je suis morte, les murs s'effondrent, le monde se désintègre.*

Je pris alors conscience que ce qui m'avait le plus déstabilisée lorsque j'avais vu Barrons sortir du miroir *unseelie*, c'était que, dans mon cœur, je ne le croyais pas *réellement* diabolique. Comprenez-moi bien : je ne pensais pas non plus qu'il était bon, mais le Mal n'est que potentiellement diabolique. Ce qui est diabolique est cause perdue. J'avais refusé d'écouter mon cœur par peur de commettre la même erreur qu'Alina, et pour éviter que le narrateur de mon histoire ne fasse remarquer : « Et voilà, *exit* la seconde fille Lane, aussi naïve que la première ! » Nous ne sommes jamais aussi confus que lorsque nous tentons de convaincre notre tête de quelque chose dont notre cœur sait qu'il s'agit d'un mensonge.

Ses doigts n'étaient qu'à quelques centimètres du *Sinsar Dubh*.

— Barrons ! hurlai-je.

Il tressaillit et se tourna vers moi. Ses yeux étaient plus noirs que

la nuit.

— Jéricho ! pleurai-je.

Il secoua la tête, une seule fois, d'une violente secousse d'un côté à l'autre. Puis, tel un homme dont tous les membres auraient été fracturés, il se remit lentement sur ses pieds et commença à reculer.

Soudain, le Livre prit son aspect de Bête et s'éleva, toujours plus haut, jusqu'à ce qu'il nous domine de toute sa hauteur, éclipsant le ciel.

Alors Barrons pivota sur ses talons et s'élança.

La douleur revint, fulgurante, intolérable. La nuit se fit mortellement glacée et le vent se leva de nouveau, hurlant à l'unisson avec les voix des morts que l'on n'avait pas vengés.

Je fus soulevée dans des bras puissants.

Je m'accrochai au cou de Barrons et le serrai de toutes mes forces tandis qu'il se mettait à courir.

Il était quatre heures du matin. À l'abri dans la librairie, nous avions pris place devant un feu, dans le salon de derrière, derrière des étagères qui empêchaient les passants de nous voir... à supposer qu'il puisse y en avoir au beau milieu de la nuit à la lisière d'une Zone fantôme.

J'étais blottie sous plusieurs couvertures, le regard perdu dans les flammes. Barrons m'apporta une tasse de chocolat chaud réchauffé au micro-ondes, préparé avec des sachets de cacao instantané pris dans la réserve de Fio, derrière la caisse enregistreuse. Je l'acceptai avec gratitude. Toutes les deux ou trois minutes, j'étais secouée d'un irrépressible frisson glacé. Il me semblait que jamais je ne me réchaufferais.

— Elle est avec O'Bannion, vous savez, dis-je de mes lèvres brûlées par le froid.

Même Barrons avait l'air frigorifié. Il était livide.

— Je sais, répondit-il.

— Elle mange de l'*Unseelie*.

— Oui.

— Cela vous est égal ?

— Fio fait ce qu'elle veut, Mademoiselle Lane.

— Et si je dois l'abattre ?

Si elle s'en prenait à moi en ce moment, je n'aurais d'autre choix que de la poignarder.

— Elle a tenté de vous tuer. Si son plan avait fonctionné, vous seriez morte à l'heure qu'il est. Je l'ai sous-estimée. Je ne la croyais pas capable de commettre un meurtre. J'ai eu tort. Elle voulait vous écarter et n'a pas hésité à sacrifier quelque chose que je pouvais vouloir, ou dont je pouvais avoir besoin, pour parvenir à ses fins.

— Étiez-vous son amant ?

Il me regarda.

— Oui.

— Oh.

Je remuai le chocolat avec ma cuillère.

— Vous ne la trouviez pas un peu vieille ?

Je me mordis la langue, mais trop tard. Je m'étais fiée aux apparences, oubliant la réalité. La réalité, c'est que Barrons était au moins deux fois plus âgé qu'elle, et qui sait, peut-être bien plus encore.

Il esquisssa l'ombre d'un sourire.

Je fondis en larmes.

Barrons parut horrifié.

— Cessez immédiatement, Mademoiselle Lane.

— Je n'y arrive pas.

Je plongeai le nez dans ma tasse de chocolat pour lui cacher mon visage.

— Essayez encore !

Je hoquetai, reniflai et contins mon chagrin.

— Je ne suis plus son amant depuis... un certain temps, dit-il en m'observant avec attention.

— Oh, je vous en prie ! Ce n'est pas pour ça que je pleure !

— Pourquoi, alors ?

— Je n'y arriverai jamais, Barrons, dis-je d'un ton monocorde. Vous l'avez vu. Je ne peux pas prendre le... le... cette chose. Pas la peine de nous raconter des histoires !

Nous nous absorbâmes un long moment dans la contemplation des flammes, bien après que j'eus fini mon chocolat.

— Qu'avez-vous ressenti ? demandai-je finalement.

Un sourire amer se peignit sur ses lèvres.

— Pendant toutes ces années où je l'ai recherché, je me suis dit que je serais l'exception. Que je serais le seul capable de le toucher, de m'en servir. Qu'il ne m'affecterait pas. J'étais tellement sûr de moi ! « Amenez-moi à portée de vue du *Sinsar Dubh*, Mademoiselle Lane », vous ai-je dit, persuadé qu'il ne me resterait plus qu'à m'en emparer. Eh bien, j'avais tort.

Il laissa échapper un éclat de rire sec et sans joie.

— Moi non plus, je ne peux pas le toucher.

— Vous ne pouvez pas, ou vous ne voulez pas ?

— Bonne question. Voilà une parfaite définition de l'ironie. La raison pour laquelle je veux le posséder ne m'intéresserait plus si je l'obtenais. Je perdrais tout pour ne rien gagner. Je n'ai pas de temps à perdre en futilités.

Au moins, me dis-je, je n'aurais plus à m'inquiéter à l'idée que

Barrons ou V'lane me grillent la politesse dans la course au *Sinsar Dubh*. Le second ne pouvait le toucher car il était *seelie*, et le premier ne le voulait pas, car il était assez intelligent pour comprendre que, peu importe son dessein, il serait aussitôt annihilé par la nature profondément destructrice de la Bête.

— Est-ce qu'il nous cherchait ? demandai-je.

— Aucune idée, répondit Barrons, mais il en avait tout l'air, n'est-ce pas ?

Je me blottis dans mes couvertures.

— Qu'allons-nous faire, Barrons ?

Il me jeta un regard sombre.

— La seule chose possible, Mademoiselle Lane. Nous allons maintenir ces fichus murs debout.

Lorsque j'ouvris la librairie le jeudi matin pour commencer une journée de travail – preuve de mon besoin désespéré d'être une jeune femme normale dans un monde normal –, l'inspecteur Jayne m'attendait.

Je reculai d'un pas pour le laisser entrer et fermai la porte. Puis, dans un soupir lourd, je renonçai à faire semblant et tournai la pancarte côté « FERMÉ ». Je n'étais pas une jeune femme normale dans un monde normal ; feindre que tout allait bien ne résoudrait rien. Le moment était venu de relever mon propre défi. La sécurité que m'apportait la librairie était aussi illusoire qu'imméritée. J'aurais dû être anxieuse. J'aurais dû être inquiète. La peur est un puissant stimulant.

Je pris l'imperméable humide de l'inspecteur et indiquai à celui-ci un siège près du feu.

— Un thé ? Je veux dire, un thé normal ?

Il s'assit en hochant la tête.

Je lui apportai du Earl Grey, pris place en face de lui et portai ma tasse à mes lèvres.

— On fait la paire, vous et moi, non ? demanda-t-il en soufflant sur son infusion.

Je souris. Oui, nous étions dans la même galère... Il me semblait qu'une année s'était écoulée depuis qu'il m'avait emmenée au poste de police, et que des mois avaient passé depuis le jour où il m'avait accostée devant l'entrée de la librairie, ses plans de la ville à la main.

— La médaille a son revers, lui rappelai-je, faisant allusion à la consommation de chair *unseelie*.

Il savait de quoi je parlais : c'était précisément pour cela qu'il était venu.

— Qu'est-ce qui n'en a pas ?

— Cela vous donne une force surhumaine, mais les faës ne peuvent pas être tués, Jayne. Vous ne pourrez pas les attaquer. Vous devrez vous contenter de les voir. Si vous tentez de les abattre, ils sauront que vous savez, et ils vous tueront.

— Quelle puissance avez-vous, lorsque vous en mangez ? La

même que la leur ?

Après quelques instants de réflexion, je lui avouai que je l'ignorais.

— Bon, mais c'est possible ?

Je haussai les épaules d'un geste fataliste.

— Peu importe puisque de toute façon, vous ne pouvez pas les abattre. Ils ne meurent pas. Ils sont immortels.

— À quoi croyez-vous que servent les prisons, Mademoiselle Lane ? Nous n'avons pas non plus le droit de tuer les meurtriers en série.

— Oh.

Je battis des cils, déconcertée.

— Il ne m'est jamais venu à l'idée de les mettre derrière les barreaux. Je ne vois pas ce qui pourrait les retenir captifs.

À part, bien sûr, une geôle *unseelie* forgée par la magie du Chant-qui-forme.

— Ils peuvent se transférer, vous vous souvenez ?

— Tous ?

Une fois encore, il venait de marquer un point. Je n'avais jamais vu un Rhino-boy opérer un transfert. Je supposai que, peut-être, seuls les plus puissants des faës en étaient capables – les princes et les spécimens uniques comme l'Homme Gris.

— Est-ce que cela ne vaut pas le coup d'essayer ? Nous autres, simples mortels, avons plus d'un tour dans notre sac. Pendant que vous œuvrez de votre côté, d'autres agissent à leur niveau. En ville, une rumeur affirme que quelque chose de mauvais se prépare. Que se passe-t-il ?

Je lui parlai d'Halloween, des murs, et de ce qui arriverait s'ils s'effondraient.

Il posa sa tasse et sa soucoupe sur la table basse.

— Et vous voudriez que je sorte sans protection ?

— Il y a d'autres effets secondaires. Je ne les connais pas tous, mais l'un d'entre eux est que si vous êtes touché par l'une des armes immortelles, vous...

Je lui décrivis l'atroce fin de Mallucé. Les chairs décomposées, les parties de son corps en voie de putréfaction.

— Combien existe-t-il de ces fameuses armes immortelles, Mademoiselle Lane ?

— Deux.

Il en avait parcouru, du chemin, entre le jour où il avait nié l'existence de quartiers rayés de la carte et cette discussion où il parlait d'un ton négligent de viande *unseelie* et d'armes immortelles !

— Qui les détient ?

— Eh bien... moi et quelqu'un d'autre.

Il m'adressa un léger sourire.

— Je cours le risque.

— Cela crée une dépendance.

— Je suis un ancien fumeur. Si j'ai pu arrêter le tabac, je peux arrêter n'importe quoi.

— Et je crois que cela vous change intérieurement.

J'étais certaine que le fait d'avoir absorbé de la chair *unseelie* expliquait pourquoi j'avais pu m'approcher plus près du *Sinsar Dubh*. Bien des questions au sujet de la consommation de faë noir me restaient obscures, mais il fallait bien que *quelque chose* ait induit le Livre à me percevoir comme... ternie. Affaiblie.

— Écoutez, ma petite dame, vous m'avez transformé plus que mon infarctus. Cessez de tergiverser. Je ne vous donnerai pas un tuyau de plus, vous vous souvenez ?

Pour l'instant, je n'en voulais pas. Je n'avais aucun désir de savoir où se trouvait le Livre... sinon pour l'éviter.

— Vous ne m'avez pas laissé le choix quand vous m'avez ouvert les yeux, poursuivit-il d'un ton dur. Vous me devez bien cela.

J'observai son expression, sa façon de carrer les épaules, ses mains. Moi aussi, j'avais fait du chemin. Je ne voyais plus en lui un ennemi, un obstacle qui m'empêchait d'avancer, mais seulement un homme bon, assis dans mon magasin, prenant le thé avec moi.

— Je suis désolée de vous en avoir fait manger, dis-je.

— Moi pas, répondit-il simplement. Je préfère mourir en voyant le visage de mon assaillant plutôt qu'avec un bandeau sur les yeux.

Je poussai un soupir.

— Il faudra que vous reveniez de temps en temps. Je ne sais pas combien de temps durent les effets.

Je me dirigeai vers le comptoir et fouillai dans mon sac. Jayne accepta les petits pots un peu trop vite à mon goût, les traits déformés par un mélange d'impatience et de révolte. J'avais l'impression d'être un dealer fournissant sa came à un junkie. Ou encore d'être une mère envoyant son enfant affronter les périls de l'école. Je ne pouvais pas me contenter de lui emballer son goûter et de le déposer à l'arrêt du car de ramassage scolaire. Il fallait que je lui donne des conseils.

— Ceux qui ressemblent à des rhinocéros sont les chiens de garde des faës. Ils espionnent et depuis quelque temps, pour je ne sais quelle étrange raison, ils effectuent des travaux publics. Je crois que ceux qui sont ailés chassent les enfants, mais je n'en suis pas sûre. Ils volent juste derrière eux. Il y en a aussi de très jolis et délicats qui peuvent vous entrer dans la peau. Je les appelle les Envahisseurs. Si vous en voyez un s'approcher de vous, fuyez à toutes jambes. Les grands en forme d'ombres ne feront qu'une bouchée de vous si vous vous aventurez dans une Zone fantôme. La nuit, vous devez absolument

rester dans la lumière...

Pendue à la porte, je me penchai en haussant la voix tandis qu'il s'éloignait déjà :

— Prenez l'habitude d'avoir toujours des lampes de poche sur vous. S'ils vous surprennent dans l'obscurité, vous êtes mort.

— Je saurai me débrouiller, Mademoiselle Lane.

Il monta dans sa voiture et s'en alla.

À onze heures du matin, j'étais à Punta Cana, marchant sur la plage avec V'lane, portant un bikini lamé or (moi, pas V'lane. Je sais, c'est un peu criard. C'est *lui* qui l'avait choisi) et un paréo fuchsia.

J'avais libéré son nom sur les ailes du vent pour l'appeler peu après le départ de Jayne, avide de réponses à mes questions et d'un peu de soleil sur ma peau. Cette histoire de murs m'avait obsédée toute la nuit et une bonne partie de la matinée. Plus nous en saurions à leur sujet, plus nous aurions de chances de les consolider. Le meilleur informateur en la matière ne pouvait être qu'un prince faë, l'un de ceux en qui la reine avait le plus confiance, et qui n'avait pas bu au Chaudron depuis très, très longtemps.

Pour commencer, il exigea que je l'informe des dernières nouvelles concernant le *Sinsar Dubh*. J'obtempérai, en omettant toutefois la présence de Barrons, afin d'éviter tout risque d'attaques énervées. Je lui déclarai que je n'avais plus de raison de continuer à le chercher pour l'instant puisque je ne connaissais aucun moyen de l'approcher, et que dans la mesure où il n'en était pas capable non plus, il nous serait de toute façon impossible de l'apporter à sa souveraine. Au moment où je prononçais ces paroles, une question me vint à l'esprit, si évidente que je me demandai comment je n'y avais pas pensé plus tôt.

— Vous avez dit que la reine pouvait le toucher, alors pourquoi ne vient-elle pas le chercher elle-même ?

— Elle n'ose pas quitter Faery. Elle a récemment fait l'objet d'un attentat qui l'a laissée sévèrement affaiblie. Ses ennemis dans le monde mortel sont trop nombreux. Elle a fui la cour pour se réfugier dans un ancien sanctuaire à l'intérieur des frontières de notre royaume. Cet endroit est un lieu hautement magique. Elle espère pouvoir y recréer le Chant. Sont seulement admis auprès d'elle quelques rares faës en qui elle a confiance. Elle doit être protégée, MacKayla. Personne ne peut régner à sa place. Toutes les princesses ont disparu.

— Que leur est-il arrivé ?

Dans une société matriarcale, quel désastre !

— Elle les a envoyées à la recherche du Livre, avec les autres. Depuis, on ne les a plus revues et on n'a pas eu de leurs nouvelles.

Et ils croyaient que moi, j'allais y arriver ? Si des princesses faëes n'étaient pas de taille à lutter contre les innombrables dangers qui rôdaient ici, quelles étaient mes chances ?

— Il y a quelque chose que je ne comprends pas, V'lane. Les murs de la prison *unseelie* ont été bâtis voici des centaines de milliers d'années, n'est-ce pas ?

— Oui.

— N'était-ce pas très longtemps avant que la reine Aoibheal érige ceux qui séparent nos royaumes ?

Il hocha la tête.

— Dans ce cas, s'ils existaient indépendamment auparavant, pourquoi ne le peuvent-ils plus ? Pour quelle raison les murs de la prison doivent-ils s'effondrer eux aussi, si le Haut Seigneur réussit à abattre ceux qui séparent nos royaumes ? Pourquoi *tous* les murs doivent-ils tomber ?

— Les murs n'ont jamais existé indépendamment les uns des autres. Ceux qui séparent nos royaumes sont une extension de ceux de la prison. Sans le Chant, la reine était incapable de construire des barrières de son propre chef. Séparer les mondes requiert un pouvoir colossal. Elle a dû pour cela puiser dans la magie des murs de la prison et confier aux humains une partie de la consolidation des nouveaux murs. Un pacte produit nécessairement de meilleurs résultats qu'une entreprise solitaire. C'était risqué, mais malgré les protestations du Conseil, elle a décrété que c'était indispensable.

— Pourquoi le Conseil n'était-il pas d'accord ?

— À notre arrivée ici, vous étiez comme les autres formes de vie sur cette terre : des sauvages, des animaux. Puis un jour, vous avez développé un langage. Un jour, le chien a cessé d'aboyer en remuant la queue et s'est mis à parler. Elle a considéré que cela faisait de vous des êtres plus élevés. Elle vous a accordé des droits et nous a ordonné de coexister avec vous. Cela a échoué, mais plutôt que de vous exterminer – la solution que réclamaient les deux tiers du Conseil – elle nous a séparés, au nom de vos nouveaux droits.

Manifestement, V'lane ne nous jugeait pas dignes de ceux-ci !

— Désolée d'avoir mis à mal votre suprématie raciale, dis-je d'un ton distant, mais je vous rappelle que nous étions ici les premiers.

Des flocons de neige voletèrent sur mes épaules.

— Tu répètes souvent cela. Dis-moi, mortelle, que crois-tu que cela vous donne comme privilèges, précisément ? Le simple fait que, par un caprice du destin, vous soyez venus à la vie sur cette planète suffit-il à vous en rendre propriétaires ? Entre nos mains, votre monde prospérait. Nous l'avons rendu luxuriant. Pour nous, Gaïa se couvrait de fleurs. Vous l'avez polluée, éventrée, bétonnée, et maintenant, vous la surpeuplez. La planète pleure. Vous ne connaissez pas les limites ;

nous les respectons. Vous voulez tout, tout de suite ; nous sommes les êtres les plus patients que vous rencontrerez jamais.

Ses paroles me firent froid dans le dos. Cela pouvait prendre aux faës des milliers d'années pour renvoyer derrière les barreaux leurs frères obscurs. Les humains, eux, ne survivraient jamais aussi longtemps. Raison de plus pour empêcher l'évasion des Unseelies qui s'y trouvaient encore !

— Comment le Haut Seigneur fait-il pour affaiblir les murs ?

— Je l'ignore.

— De quelle façon pouvons-nous les renforcer ?

— Je l'ignore. Des accords ont été passés entre la reine et les humains qu'elle a cachés et protégés. Ceux-ci doivent respecter leurs engagements.

— Ils le font, mais cela ne marche pas.

Il haussa une épaule dorée.

— Pourquoi as-tu peur ? Si les murs s'effondrent, je te protégerai.

— Je ne m'inquiète pas uniquement pour moi-même.

— Je protégerai également ceux que tu aimes, là-bas, à... Ashford, c'est bien cela ? Ta mère et ton père. Qui d'autre compte à tes yeux ?

À ces mots, il me sembla que la pointe d'une lame courait le long de mon dos. Il connaissait l'existence de mes parents. Il savait d'où je venais. Je détestais l'idée qu'un faë, *seelie* ou *unseelie*, sache quoi que ce soit au sujet des gens importants pour moi. Je comprenais ce qu'avait ressenti Alina lorsqu'elle avait désespérément tenté de nous tenir à l'écart du monde ténébreux où elle était tombée en arrivant à Dublin, et dont faisait partie l'homme en qui elle avait eu confiance. Sa tête et son cœur avaient-ils été en désaccord à son sujet ? Avait-elle deviné, tout au fond d'elle-même, qu'il était mauvais, bien qu'elle ait été séduite par ses paroles et charmée par son comportement envers elle ?

Non. Il l'avait dupée. Il avait eu beau le nier, il avait probablement usé de la Voix sur elle. Rien d'autre n'expliquait la façon dont les choses avaient tourné.

— Je veux plus que cela, V'lane, dis-je. Je veux que toute l'humanité soit protégée.

— Ne trouves-tu pas qu'elle tirerait avantage d'une réduction de ses effectifs ? Ne lis-tu pas vos journaux ? Tu accuses les faës de barbarie, mais les humains n'ont pas leur pareil pour le vice.

— Je ne suis pas ici pour défendre la cause des humains, ce n'est pas dans mon descriptif de poste. Mon job, c'est juste d'essayer de les sauver.

Il était fâché. Moi aussi. Un gouffre d'incompréhension nous séparait. Ses mains étaient douces mais pas ses yeux lorsqu'il m'attira

contre lui. Il garda ma langue captive un long moment. Je l'avoue sans fierté, je m'abandonnai à lui, à son baiser de prince faë, et lorsqu'il me rendit enfin son nom, j'avais connu quatre orgasmes.

— Un pour chaque maison princière, commenta-t-il avant de disparaître dans un sourire ironique.

J'étais tellement ivre de volupté qu'il me fallut un moment pour m'apercevoir qu'un détail clochait.

— Euh... V'lane ? appelai-je en direction du ciel. Je crois que vous avez oublié quelque chose.

Moi.

— Allô ? Je suis toujours à Punta Cana.

Était-ce une façon de m'obliger à utiliser son nom, afin qu'il puisse le graver de nouveau sur ma langue ? *Toutes mes excuses, sidhe-seer*, dirait-il. *J'ai beaucoup d'autres soucis en tête*. Tu parles ! Si son esprit était aussi vaste qu'il le prétendait, il n'avait pas le droit d'avoir des trous de mémoire.

Ma lance était revenue. Les gens commençaient à me regarder. Je suppose qu'ils n'avaient pas tous les jours l'occasion de voir une fille en bikini, équipée d'une lance, parler au ciel. Puis j'observai les alentours en clignant des yeux à mon tour. À la réflexion, ce n'était peut-être pas mon arme mais ma tenue qui n'était pas à sa place. Absorbée dans ma conversation avec V'lane, je n'avais pas remarqué que nous nous trouvions sur une plage nudiste.

En voyant deux hommes passer non loin de moi, exhibant leur pénis, je ne pus m'empêcher de rougir. Ils avaient l'âge de mon père.

— Allez, V'lane ! murmurai-je. Sortez-moi de là !

Il me laissa mariner encore quelques minutes avant de me ramener à la librairie. En bikini lamé or, bien entendu.

Ma vie changea alors et je m'installai dans une nouvelle routine.

Je n'avais plus aucune envie de tenir le magasin, de rester assise devant un ordinateur ou de m'enterrer sous des piles de livres savants. J'avais l'impression d'être une malade au stade terminal. Non seulement mes efforts pour trouver le *Sinsar Dubh* avaient échoué, mais ils m'avaient obligée à admettre que dans l'immédiat, je n'avais aucune possibilité de l'atteindre.

Je ne voyais d'autre solution que d'attendre, en espérant que les autres pourraient accomplir leur part du travail et m'accorder plus de temps pour trouver comment effectuer la mienne... en admettant que ce soit possible. Qu'avait su Alina que j'ignorais ? Où était son journal ? Comment avait-elle pensé s'emparer du Livre Noir ?

Encore sept jours. Six. Cinq. Quatre.

Je ne parvenais pas à chasser le sentiment que quelque chose se tramait, là, juste sous mes yeux, sans que je le voie. Même si j'avais

appris à penser en dehors de mon étroit cadre de provinciale, je soupçonnais qu'il existait un cadre plus large en dehors duquel j'allais également devoir apprendre à penser... mais pour cela, encore aurait-il fallu que je le *voie* !

À cette fin, je passais mes journées, armée jusqu'aux dents, col remonté pour me protéger des assauts du climat, à arpenter les rues de Dublin, fendant la foule des touristes qui continuaient de déferler sur la ville malgré la grisaille, le froid et l'explosion de la criminalité.

Louvoyant entre diverses horreurs *unseelies*, j'entrai dans un pub pour commander un grog et j'écoutai sans scrupule les conversations, humaines et faëes confondues. Je fis halte dans une échoppe pour acheter un *fish and chips* et faire parler le cuistot. Je m'arrêtai sur le trottoir pour bavarder avec l'un des rares vendeurs de journaux humains qui restaient – par une coïncidence, c'était le même vieux monsieur qui m'avait indiqué le chemin du commissariat à mon arrivée. Celui-ci me confia dans son délicieux accent chantant que les gros titres de la presse à scandale disaient vrai : les *Anciens* étaient de retour. Je visitai les musées. Je fis un tour à l'extraordinaire bibliothèque de Trinity College. Je goûtai des bières à la brasserie Guinness et me tins sur la plate-forme, le regard perdu sur l'océan de toits.

Et je fis une stupéfiante découverte. J'aimais cette ville.

Même grouillante de monstres, noyée sous le crime et souillée par la violence du *Sinsar Dubh*, Dublin était chère à mon cœur. Alina avait-elle ressenti les mêmes émotions ? Avait-elle été terrifiée par ce que l'avenir nous réservait, mais plus vivante que jamais ?

Et plus solitaire...

Les *sidhe-seers* ne répondaient pas à mes appels. Même pas Dani. Elles avaient choisi. Rowena avait gagné. Je savais qu'elles étaient effrayées. La Grande Maîtresse, ainsi que l'Abbaye, étaient tout ce que la plupart d'entre elles avaient jamais connu, et elle manipulait adroitement leurs peurs. J'éprouvais une furieuse envie de faire irruption chez PHI pour me bagarrer. De défier la vieille femme afin de défendre ma cause devant les *sidhe-seers*. Je n'en fis rien. Il y a certaines choses que l'on ne devrait pas avoir à quémander. Je leur avais donné la preuve de confiance qu'elles exigeaient, j'en attendais une en retour.

J'arpentais les rues. J'observais. Je prenais des notes dans mon journal au sujet de tout ce que je voyais.

Même Barrons m'avait abandonnée, parti étudier je ne sais quels anciens rituels qui pourraient l'aider, pensait-il, au moment de Samhain.

Christian m'avait appelée pour m'inviter à *Keltar-land*, quelque part dans les collines écossaises, mais je ne parvenais pas à me décider

à quitter la ville. J'avais l'impression d'être la vigie de cet immense navire à la dérive... à moins que je ne sois son capitaine, prêt à se noyer avec lui. Ses oncles, m'avait informée Christian d'un ton morose, toléraient tout juste Barrons, mais ils avaient accepté de collaborer avec lui provisoirement. Si j'en jugeais à son ton, il était clair qu'une fois le rituel accompli, une guerre druidique sans merci pourrait bien se déclarer. Peu m'importait. Ils pourraient se battre comme des chiffonniers si cela leur chantait, une fois que les murs seraient fortifiés.

Trois jours avant Halloween, je trouvai un billet d'avion pour Ashford devant la porte de ma chambre. Un aller simple. Le vol partait l'après-midi même. Je demeurai longtemps immobile, yeux clos, adossée au mur, le ticket entre les mains, en songeant à ma mère, à mon père, à ma chambre là-bas.

Dans le sud de la Géorgie, octobre est le plus beau moment de l'automne. Les arbres sont parés d'ambre, de miel et de rubis. Le parfum des feuilles et de la terre embaume l'air, ainsi que les effluves de la cuisine du Sud. Les nuits sont claires comme elles ne le sont que dans l'Amérique rurale, loin des lumières de la ville qui ternissent l'éclat des étoiles.

Le soir d'Halloween, chaque année, les Brook donnaient leur fameuse Chasse au Trésor Fantômes et Goules. Le *Brickyard* organisait un concours de déguisements où chacun était invité à se montrer tel qu'il *aimerait* être. C'était toujours un grand succès. Les gens choisissaient les costumes les plus incroyables. Si je ne travaillais pas et qu'il faisait assez chaud, Alina et moi organisions une soirée autour de la piscine. Maman et Papa n'y voyaient pas d'inconvénients et réservaient pour la nuit une chambre dans un *bed and breakfast* du coin. Ils ne cachaient guère leur contentement d'avoir l'occasion de s'offrir une soirée en amoureux.

Je vécus en esprit mon voyage au pays, rien qu'en tenant ce billet d'avion entre mes mains.

Puis j'appelai l'agence pour essayer d'obtenir un remboursement. Tout ce qu'ils pouvaient me proposer, c'était un avoir pour un autre vol à mon nom.

— Vous pensiez que j'allais fuir ? demandai-je plus tard, dans la soirée, à Barrons.

Il était toujours je ne sais où. Je l'avais appelé de mon téléphone portable.

— Je ne vous l'aurais pas reproché. Seriez-vous partie si j'avais pris un aller et retour ?

— Non. J'ai trop peur d'être suivie. Voilà longtemps que j'ai renoncé à rentrer chez moi, Barrons. Un jour, je le ferai. Quand il n'y aura plus de danger.

— Et si cela n'arrive jamais ?

— Je refuse d'y croire.

Il y eut un long silence. La librairie était si calme qu'on aurait entendu une mouche voler. J'étais seule.

— Quand rentrez-vous à la maison ?

— À la maison, Mademoiselle Lane ?

— Il faut bien que j'aie un terme pour désigner ce lieu.

Nous avions déjà eu cette conversation, autrefois, dans un cimetière. Je lui avais alors déclaré que si le foyer est là où se trouve notre cœur, le mien était six pieds sous terre. Cela n'était plus exact. Mon cœur battait de nouveau dans ma poitrine, avec tous ses espoirs, ses craintes et ses chagrins.

— J'ai presque terminé. Je serai là demain.

La connexion fut interrompue.

*

* *

Trois heures du matin.

Je m'assis en sursaut dans mon lit.

Le cœur battant, les nerfs tendus à se rompre.

Mon portable sonnait.

— Qu'est-ce que tu fous, bordel ? grommela Dani lorsque je répondis. Je te croyais morte ! Voilà cinq minutes que j'essaie de t'appeler !

— Est-ce que ça va ? demandai-je en frissonnant.

Mes rêves m'avaient de nouveau entraînée dans cet endroit glacial. Des souvenirs confus se détachaient par lambeaux de ma mémoire, ne laissant qu'une impression de froid polaire.

— Regarde par la fenêtre, Mac.

Je sortis de mon lit, pris ma lance et m'approchai de la vitre.

Cette chambre, tout comme la précédente (mise à sac par Barrons pendant mon séjour en Faery), était située sur l'arrière de l'immeuble, ce qui en faisait un poste d'observation idéal pour surveiller l'allée de derrière et les mouvements des Ombres.

Dani se tenait là, dans l'étroit passage éclairé entre le bâtiment et le garage de Barrons, son portable coincé entre son épaule maigre et son oreille, levant vers moi un visage éclairé d'un large sourire. Tapies dans l'obscurité, les Ombres la couvaient d'un regard vorace.

Elle portait un long manteau de cuir noir qui semblait sortir d'un film de vampires, bien trop large pour elle. Sous mes yeux, elle sortit de ses plis une longue lame d'un blanc étincelant, à la beauté ensorcelante.

Je laissai échapper un petit cri de surprise. Ce ne pouvait être que

l'Épée de Lumière.

— Viens, on va leur faire à peau, à ces saletés de faës ! dit-elle dans un rire.

L'éclat de son regard était tout sauf celui d'une jeune fille de treize ans.

— Où est Rowena ?

Je me débarrassai de mon pantalon de pyjama et enfilai un jean en claquant des dents. Je déteste rêver de l'Endroit Glacé.

— Partie. Elle a pris un avion cet après-midi et elle ne pouvait pas emporter l'Épée. J'ai fait le mur. Bon, tu tchatches ou tu viens casser de l'*Unseelie* ?

Massacrer de l'*Unseelie* ? Et comment ! C'était un rêve de *sidhe-seer* ! Au lieu de rester là, à gamberger, à bavarder ou à chercher je ne sais quoi, je pouvais passer à l'action. Je coupai la ligne, passai deux tee-shirts, un pull et ma veste, enfilai mes bottes, saisis mon MacHalo au passage et l'attachai en regrettant de ne pas en avoir un second pour Dani. Tant pis. Si nous nous retrouvions dans le noir, je me collerais à elle comme de la Super *sidhe-seer* Glue.

Nous abattîmes quatre-vingt-sept *Unseelies* cette nuit-là.

Puis nous perdîmes le compte.

Je passai une bonne partie de la veille de Halloween à « faire le ménage » après les réjouissances de la nuit. Contrairement aux lendemains de fête en Géorgie, les restes d'une bonne soirée à Dublin ne sont pas des verres en plastique collants, des parts de pizzas à moitié mangées et des mégots dans des bouteilles de bière mais des monstres éventrés et des morceaux de cadavres *unseelies*.

Seul problème : lorsque vous tuez des faës, ils cessent de projeter un voile d'illusion et, contrairement à une absurde croyance populaire, leur corps ne se désintègre pas. Ils restent ici, dans notre monde, à la vue de tous. Dans le feu de l'action, j'avais oublié les cadavres. Dani aussi. Ce n'est pas comme s'ils devenaient soudain visibles à *mes* yeux ; pour moi, ils le sont tout le temps.

J'appris aux nouvelles du matin que l'on avait découvert « des corps en latex d'apparence effrayante dans les rues de Dublin », de ces monstres factices utilisés pour « le tournage d'un film, disposés ainsi pour faire une farce de mauvais goût, et que les gens ne devaient pas s'affoler mais appeler la *Garda*. Des équipes de nettoiy... de ramassage avaient été organisées ».

Mon portable sonna avant la fin du flash d'informations. C'était Rowena.

— Dépêche-toi d'aller les enlever, triple gourde !

J'étais en train de prendre mon petit déjeuner.

— Ils viennent de dire que les *gardai* s'en occupent, grommelai-je, la bouche pleine, surtout pour le plaisir de la contrarier.

Je m'étais fait la même réflexion. Il fallait que je fasse le ménage, et vite. J'avais honte de moi. Comment avais-je pu ne pas mesurer les conséquences de mes actes ?

— As-tu semé assez de cadavres pour qu'on puisse remonter la piste jusqu'à toi ?

Je tressaillis. C'était sans doute le cas.

— J'ignorais que c'était important pour vous, Ro, répliquai-je d'un ton désinvolte.

— Dani était-elle avec toi, hier soir ?

— Non.

- Tu as fait cela toute seule ?
- Hu-hum...
- Combien ?
- Sais plus. Plus d'une centaine.
- Pourquoi ?
- Marre de rester sans rien faire.

Elle garda le silence quelques instants, avant de déclarer :

- Je veux te voir à l'Abbaye demain pour le rituel.

Je faillis m'étrangler avec une miette de muffin. C'était bien la dernière chose que je m'étais attendue à entendre de sa part ! Je m'étais préparée à un interminable sermon sur mes innombrables fautes et j'étais prête à lui raccrocher au nez avant qu'elle ait eu le temps de commencer. Je me félicitai de ne pas l'avoir fait.

- Pourquoi ?

Il y eut un nouveau silence.

— L'union fait la force, dit-elle finalement. Tu es une puissante *sidhe-seer*.

Que cela me plaise ou non. Elle ne prononça pas ces dernières paroles, mais il me sembla en entendre l'écho.

De même que les MacKeltar, elle avait besoin de tout le pouvoir qui se trouvait à sa disposition.

De toute façon, j'avais envisagé de me rendre à l'Abbaye. J'étais appelée à combattre aux côtés des *sidhe-seers* ; si elles organisaient la résistance, je voulais être des leurs. Je ne ressentais pas la même attraction pour le clan MacKeltar. C'était la voix du sang, je suppose. Maintenant, j'étais officiellement invitée.

- Quelle heure ?

— La cérémonie commencera une heure précisément après le coucher du soleil.

Je n'avais pas besoin de consulter le calendrier accroché au mur de ma chambre, là-haut, pour savoir que l'astre solaire se lèverait le lendemain à 7 h 23 et basculerait derrière l'horizon à 16 h 54. Jamais je ne m'étais autant pliée aux rythmes de la nature. J'étais impatiente de retrouver les longues journées lumineuses de l'été, et pas uniquement à cause de mon amour du soleil. Les jours courts et gris de l'automne et de l'hiver m'effraient. Le 22 décembre, solstice d'hiver, serait le plus court de l'année, avec sept heures, vingt-huit minutes et quarante-neuf secondes de jour. Le soleil se lèverait à 8 h 39 et se coucherait à 16 h 08, ce qui laisserait aux Ombres quinze heures, trente-deux minutes et onze secondes pour sortir chasser, soit plus du *double* du temps alloué aux humains.

- Quand saurons-nous avec certitude si le rituel a fonctionné ?

— Peu de temps après que nous aurons ouvert l'Orbe.

Elle n'en paraissait pas certaine. Cela était déstabilisant

d'entendre Rowena douter.

— Je vais y réfléchir.

C'était un mensonge. J'étais bien décidée à me rendre à l'Abbaye.

— Qu'ai-je à y gagner ?

— Le seul fait que tu poses une telle question ne fait que conforter mon opinion sur toi.

Elle raccrocha.

Je terminai mes muffins et mon café, puis je sortis secouer les miettes et nettoyer les monstres.

Je jetai des cadavres d'*Unseelies* dans des bennes à ordures, j'en cachai dans des immeubles abandonnés et je réussis même à en lancer deux dans une chape de béton sur un chantier, en profitant de la pause-café des ouvriers.

Je traînai les plus proches de la librairie dans la Zone fantôme voisine. Même à la lumière du jour, j'avais du mal à m'obliger à y aller. Je percevais la présence des Ombres tout autour de moi, la pulsation ténébreuse de leur faim vorace. Où étaient-elles ? Cachées dans les sombres interstices des briques, en train de m'épier ? dissimulées sous le sol ? entassées dans les recoins obscurs à l'intérieur des immeubles décrépis ? Dans quelles proportions pouvaient-elles se contracter ? Pouvaient-elles se cacher dans cette canette de soda, sous l'angle exact leur permettant d'éviter la lumière ? Je ne m'étais jamais amusée à donner des coups de pieds dans les canettes, et je n'allais pas commencer maintenant.

Les rues étaient étrangement vides. J'apprendrais par la suite qu'un nombre record de gens s'étaient fait porter pâles au cours des deux journées précédant Halloween. Les pères prenaient comme par hasard des congés. Les mères n'envoyaient pas leurs enfants à l'école et les gardaient à la maison sans raison précise. Je crois qu'il ne fallait pas être *sidhe-seer* pour ressentir le silence tendu qui planait dans l'air et pour entendre le roulement lointain de sabots portés par des vents capricieux, qui se rapprochait très rapidement.

Trop rapidement.

Je profitai de l'occasion pour tailler, trancher et mettre en flacons une nouvelle « tournée » de chair *unseelie*. Je m'étais attendue à voir Jayne plus tôt, avant de conclure que les effets devaient être plus durables chez les humains ordinaires.

Sur le chemin du retour vers la librairie, je fis halte dans une épicerie où j'effectuai quelques achats, puis je m'arrêtai à la boulangerie pour prendre la commande que j'avais passée la veille.

Ensuite, je m'accordai une douche brûlante, nue à l'exception du fourreau que j'avais pris l'habitude d'attacher à ma cuisse afin de pouvoir me laver les cheveux avec mes deux mains, et je me frottai longuement pour faire disparaître la souillure des cadavres *unseelies*.

À minuit, Barrons n'était toujours pas de retour et j'étais d'une humeur massacrante. Il avait dit qu'il serait là. Je lui avais fait confiance.

À une heure, je commençai à m'inquiéter. À deux heures, j'étais persuadée qu'il ne viendrait plus. À trois heures et quart, je l'appelai sur son portable. Il répondit dès la première sonnerie.

— Où êtes-vous, bon sang ? grommelai-je.

— Est-ce que tout va bien ? grommela-t-il en même temps.

— Voilà des heures que je vous attends.

— Pourquoi ?

— Vous avez dit que vous seriez là.

— J'ai été retardé.

— Vous auriez peut-être pu appeler ? demandai-je d'un ton acide. Vous savez, prendre votre téléphone et dire : « Salut Mac, je vais être en retard. »

Il y eut un moment de silence à l'autre bout de la ligne. Puis Barrons déclara doucement :

— Vous devez me confondre avec quelqu'un d'autre. Ne m'attendez jamais, Mademoiselle Lane. Ne construisez pas votre monde autour de moi. Je ne suis pas cet homme-là.

Ses paroles me piquèrent au vif... sans doute parce que c'était exactement ce que j'avais fait. J'avais bâti ma soirée autour de lui, et j'avais même imaginé de quelle façon les choses pourraient se dérouler.

— Allez vous faire foutre, Barrons.

— Je ne suis pas non plus cet homme-là.

— Que vous croyez ! Pour reprendre vos termes, je déteste que vous me fassiez perdre mon temps. Les clés, Barrons. C'est pour cela que je vous attends. La Viper est au garage.

Et elle me manquait autant que ma chevelure blonde. Nous avions sympathisé, la Viper et moi. Quelque chose me disait que je ne la reverrais jamais. Elle avait été très abîmée par son passage éclair sur le trottoir et, si je connaissais bien Barrons, il la revendrait avant de la conduire de nouveau, même si elle était réparée au mieux. Je comprenais cela. Quand on dépense une telle somme, on exige la perfection.

— J'ai besoin d'une voiture.

— Pourquoi ?

— J'ai décidé d'aller à l'Abbaye pour le rituel, expliquai-je.

— Je ne suis pas certain que ce soit très avisé.

— Ce n'est pas à vous d'en juger.

— Cela devrait l'être.

— Je ne peux rien faire pour les MacKeltar, Barrons.

— Je n'ai pas dit que c'était le cas. Peut-être devriez-vous rester à la librairie demain soir. C'est l'endroit le plus sûr pour vous.

— Vous voulez que je me *cache* ?

De surprise, ma voix se cassa sur ce dernier mot. Quelques mois auparavant, j'aurais été ravie de pouvoir me terrorer. J'aurais regardé la télévision jusqu'à une heure tardive tout en me vernissant les ongles des mains et des orteils d'une sublime couleur rose. À présent, il n'en était plus question.

— Parfois, la prudence est le choix le plus sage.

— Je vais vous dire quelque chose, Barrons. Venez être prudent avec moi et je resterai aussi. Pas pour le plaisir de votre compagnie, m'empressai-je d'ajouter avant qu'il fasse une remarque ironique, mais à cause de cette histoire de passif et d'actif. Je n'ai pas l'intention de rester inactive.

— Vous êtes celle qui doit rester passive, Mademoiselle Lane. Celui qui est actif, c'est moi.

Comme si je pouvais me tromper sur ce point !

— C'était un jeu de mots, l'informai-je d'un ton raide. Cela demande un peu de subtilité. « Passivité » a plusieurs sens. À quoi bon être subtil si votre interlocuteur est trop balourd pour saisir ?

— Je ne suis pas balourd, répliqua-t-il.

Il avait parlé d'un ton si buté que je compris que nous étions sur le point de nous chamailler comme des gamins.

— Le jeu de mots ne fonctionne pas. Cherchez « jeu de mots » dans le dictionnaire.

— Merci, je sais ce que c'est. Et votre saleté de gâteau d'anniversaire, vous savez ce que vous pouvez en faire ! Je ne sais même pas pourquoi je me suis donné ce mal.

Le silence à l'autre bout de la ligne était si total que je crus que Barrons avait coupé la connexion.

Je l'imitai, en regrettant de ne pas lui avoir raccroché au nez.

Vingt minutes plus tard, Barrons poussait la porte de l'arrière de la librairie. Ses cheveux étincelaient de cristaux de glace et il était livide de froid.

Trop contrariée pour trouver le sommeil, je m'étais installée sur le canapé du coin salon de derrière.

— Tiens ? Vous vous êtes enfin décidé à cesser de prétendre ne pas utiliser le Miroir ? Il était temps.

— Je m'en sers uniquement quand c'est nécessaire, Mademoiselle Lane. Même pour moi, c'est... déplaisant.

Ma curiosité l'emporta sur mon irritation.

— Qu'entendez-vous par « nécessaire » ? Où allez-vous ?

Il regarda autour de lui.

— Où est le gâteau ?

— Je l'ai jeté.

Il me fusilla du regard.

Dans un soupir, je me levai et allai chercher le dessert dans le réfrigérateur. C'était un gâteau au chocolat composé de sept couches de crème à la framboise et au cacao, couvert d'un glaçage rose et orné des mots *Joyeux anniversaire JZB* au centre, en lettres anglaises agrémentées d'un semis de fleurs. Il était superbe. Rien d'autre ne m'avait fait saliver depuis des semaines, à part la chair *unseelie*. Je le déposai sur la table basse et retournai prendre des assiettes et des fourchettes dans le placard derrière le comptoir.

— J'ai du mal à comprendre, Mademoiselle Lane. Ce gâteau est-il pour moi, ou pour vous ?

Eh bien... je n'avais pas l'intention de m'en priver. Il faut dire que je n'avais pas regardé à la dépense ! Pour la même somme, j'aurais pu télécharger quarante-sept chansons sur iTunes.

— Ils étaient à court de glaçage noir, dis-je sèchement.

Barrons ne réagissait pas comme je l'avais escompté. Il ne semblait pas le moins du monde touché ou amusé. En fait, il couvait le gâteau d'un regard où se mêlaient l'horreur et une fascination morose. Exactement celui que je posais sur les monstres que je m'apprêtais à abattre.

Je m'agitai nerveusement. Lorsque je l'avais commandé, l'idée m'avait paru excellente. J'y avais vu une façon amusante de mettre un peu de bonne humeur dans notre... association, tout en lui disant « Je sais que vous êtes vraiment vieux et sans doute pas du tout humain, mais quoi que vous soyez, vous avez un anniversaire, comme tout le monde ».

— Je crois que la coutume exige qu'il y ait des bougies, fit-il remarquer.

Je mis la main dans ma poche et j'en sortis des bougies en forme de chiffres ainsi qu'une autre que j'avais façonnée en petite virgule, et je les plantai sur le gâteau. Il me regarda comme s'il venait de me pousser une seconde tête.

— Trois virgule quatorze, Mademoiselle Lane ? *Pi* ? J'aurais juré que vous séchiez les cours de maths au lycée.

— J'avais de très mauvaises notes. Je me trompe toujours sur les détails, mais les trucs importants, je m'en souviens.

— Pourquoi *Pi* ?

— C'est irrationnel et incalculable, raillai-je.

— C'est également constant, répliqua-t-il d'un ton sec.

— Ils n'avaient plus de six. Il paraît que le nombre six cent soixante-six est très à la mode, en cette saison, dis-je en allumant les bougies. Manifestement, les gens n'ont pas vu la vraie Bête, sinon ils ne s'amuseraient pas à la vénérer.

— Y a-t-il eu d'autres apparitions ?

Il regardait toujours le gâteau d'un air méfiant, comme s'il s'attendait à en voir jaillir une dizaine de pattes grêles et le surprendre en train de trotter vers lui, babines retroussées.

— Il change de mains chaque jour qui passe.

Il y avait une pile de journaux près du canapé. La presse relatait tant de meurtres qu'il était devenu pénible de prendre son petit déjeuner en la lisant.

Barrons s'arracha à sa contemplation maussade pour lever les yeux vers moi.

— C'est juste un gâteau, parole de scout. Pas de surprise, pas de morceaux d'*Unseelie* à l'intérieur, plaisantai-je. Je vais même manger la première tranche.

— C'est bien plus que « juste » un gâteau, Mademoiselle Lane. Le simple fait que vous vous le soyez procuré implique...

— Que j'avais envie de sucre et que je vous ai utilisé comme prétexte pour me faire plaisir. Soufflez ces bougies, voulez-vous ? Et souriez un peu, Barrons.

Comment n'avais-je pas compris combien le terrain sur lequel je m'étais aventurée était glissant ? Comment avais-je pu m'imaginer qu'il allait accepter ce gâteau d'anniversaire sans la moindre défiance ?

— Je le fais pour vous, dit-il d'un ton guindé.

— Je vois ça, répondis-je en me félicitant d'avoir renoncé aux ballons gonflables multicolores. Je croyais que ce serait amusant.

Je me tins debout devant lui et lui tendis le gâteau entre mes deux mains pour qu'il souffle les bougies avant que la cire coule sur le joli glaçage.

— J'ai besoin de me faire un peu plaisir, ajoutai-je.

Je perçus la déflagration de violence un quart de seconde avant qu'elle déferle. Avec le recul, je crois qu'il pensait maîtriser la situation, et fut aussi surpris que moi.

Gâteau et bougies explosèrent littéralement entre mes mains, s'élevèrent droit vers le plafond où ils restèrent collés, laissant goutter le glaçage. Je levai les yeux, horrifiée. Mon beau gâteau !

Puis, avant d'avoir compris ce qui m'arrivait, je me retrouvai plaquée entre le mur et le corps athlétique de Barrons. Quand il le veut, il peut être d'une rapidité effrayante. Je crois qu'il pourrait même en remontrer à Dani. D'une seule main, il tenait mes bras au-dessus de ma tête, mes deux poignets serrés comme dans un étau entre ses doigts, tandis que l'autre s'était posée sur ma gorge. Sa tête était baissée, son souffle haletant. Il resta quelques instants le visage enfoui dans mon cou.

Puis il se redressa pour me regarder. Lorsqu'il reprit la parole, sa

voix vibraient de rage.

— Ne faites plus jamais cela, Mademoiselle Lane. Ne m'insultez pas avec vos stupides rituels et vos platitudes niaises. N'essayez jamais de m'humaniser. Ne croyez pas que nous sommes pareils, vous et moi. Nous ne le sommes pas.

— Étiez-vous obligé de le *massacrer* ? gémis-je. J'ai attendu ce moment toute la journée !

Il me secoua sans : ménagement.

— Vous n'avez pas à saliver devant des gâteaux roses. Cela ne fait plus partie de votre vie. Votre quotidien, désormais, consiste à chasser le Livre et à rester vivante. Les gâteaux roses et le *Sinsar Dubh* sont mutuellement exclusifs, petite sottise !

— Pas du tout ! C'est justement si je mange les premiers que je peux chasser le second ! Vous avez raison, nous ne sommes pas pareils. Moi, je ne peux pas traverser la Zone fantôme la nuit. Je ne fais pas fuir les autres monstres sur mon passage. J'ai besoin d'arcs-en-ciel. Pas vous. Je comprends ça, à présent. *Pas d'anniversaires pour Barrons*. Je vais le noter, juste en dessous de *Ne pas attendre Barrons*, et *Ne pas lui demander de me sauver, sauf s'il y trouve son compte*. Vous êtes un enqueteur, et ça, c'est une constante chez vous. Un enqueteur constant. Je ne suis pas près de l'oublier.

Sa prise sur ma gorge se relâcha.

— Parfait.

— Très bien, dis-je, sans trop savoir pourquoi.

Je crois que j'avais juste besoin d'avoir le dernier mot.

Nous nous dévisageâmes.

Il était dangereusement près de moi, son corps vibrant de puissance magnétique, son regard étincelant de sauvagerie.

Je passai machinalement ma langue sur mes lèvres. Il les fixa des yeux. Je crois que j'en oubliai de respirer.

Puis il s'écarta si brusquement que les pans de son grand manteau noir claquèrent dans l'air et il me tourna le dos.

— S'agissait-il d'une invitation, Mademoiselle Lane ?

— Si c'en était une ? m'entendis-je rétorquer d'un ton provocateur.

À quoi étais-je en train de jouer ?

— Je ne fais pas d'hypothèses. Petite fille.

Je regardai son dos. Il ne bougeait pas. Plusieurs reparties me vinrent à l'esprit. Je n'en prononçai aucune.

Il disparut par la porte de derrière.

— Eh ! l'appelai-je. J'ai besoin d'une voiture !

Pas de réponse.

Un gros morceau de gâteau se détacha du plafond et retomba sur le sol dans un son mou.

Il était à peu près intact, juste un peu cabossé.

Dans un soupir, je pris une fourchette et le ramassai pour le déposer sur une assiette.

Ce n'est qu'à midi, le lendemain, que je me levai. Je démontai le dispositif d'alarme antimonstres installé devant ma porte et ouvris celle-ci.

Sur le seuil, m'attendaient un thermos de café, un sachet de beignets, un trousseau de clés et un petit mot. J'ouvris le thermos, bus une gorgée de café et dépliai le papier.

Mademoiselle Lane,

Je préférerais que vous me rejoigniez ce soir en Écosse, mais si vous tenez à aider la vieille bique, voici les clés, comme vous me l'avez demandé. Je vous ai sorti la voiture, c'est la rouge, garée devant le magasin. Appelez-moi si vous changez d'avis. Je pourrai vous envoyer un avion jusqu'à 16 h.

EC

Il me fallut quelques instants pour déchiffrer les initiales. Enquiquineur Constant. Je souris. « Excuses acceptées, Barrons », murmurai-je, « à condition que ce soit la Ferrari. »

C'était la Ferrari.

Liminal est un mot fascinant. Certains moments peuvent être liminaux. Le crépuscule marque la transition entre le jour et la nuit. Minuit est le passage d'un jour à l'autre. Les équinoxes, les solstices et le Nouvel An sont autant de frontières.

Liminal peut aussi définir un état de conscience. Par exemple, ces moments entre l'éveil et le sommeil, aussi connus sous le nom de seuils de conscience, ou hypnagogie, lorsque la personne croit être bien réveillée, mais où elle est en réalité au beau milieu d'un rêve. Bien des gens font à ce moment l'expérience d'un brusque sursaut ou d'une sensation de chute.

Les lieux peuvent être liminaux, par exemple les aéroports, pleins de voyageurs en mouvement perpétuel, jamais immobiles. Les personnes elles aussi peuvent être liminales. Les adolescents, comme Dani, sont provisoirement coincés entre l'enfance et l'âge adulte. Les personnages de fiction sont souvent des êtres liminaux, des archétypes postés à la lisière entre deux mondes, vigies, gardiens de seuils, ou des êtres partagés entre deux niveaux d'existence.

L'entre-deux caractérise ce qui est liminal. Les limbes également. Ce qui est liminal n'est ni ici, ni là-bas, mais existe entre un état et un autre, dans cet instant où ce qui s'en va n'a pas encore cédé la place à ce qui arrive. Le temps liminal est magique, dangereux, riche de possibilités... et de périls.

Halloween semblait s'étirer sans fin, ce qui était curieux puisque j'avais dormi jusqu'à midi. Je n'avais que quatre petites heures à tuer avant 16 h, moment où je quitterais la ville pour prendre la route de l'Abbaye, mais l'après-midi me parut interminable.

J'appelai Dani dès que je fus levée. Elle attendait mon arrivée avec impatience et m'informa que le rituel devait commencer à 18 h 15.

— Alors, en quoi est-ce que ça consiste ? demandai-je. On chante en faisant des trucs bizarres ?

Elle éclata de rire et répondit que c'était à peu près cela. On devait réciter des invocations et payer les dîmes avant que l'Orbe puisse être ouverte et son essence faëe libérée afin de fortifier les

murs. Quand je lui demandai quelles sortes de dîmes, elle se montra évasive. Rowena envisageait-elle d'utiliser mon sang, par exemple ? Je l'en croyais tout à fait capable !

J'appelai Christian, qui me dit que tout avait déjà commencé. Ses oncles avaient entamé les rites druidiques dès l'aube, même si Barrons ne devait les rejoindre que plus tard dans la journée.

J'appelai mon père, et nous discutâmes longtemps de voitures, de mon travail et d'autres sujets légers qui faisaient l'essentiel de nos conversations depuis quelque temps. J'étais furieuse que Barrons, en usant de la Voix sur lui, l'ait plongé dans un état de stupeur béate, et en même temps, je lui en étais reconnaissante. Si Papa m'avait fait une seule réflexion un peu profonde ou perspicace ce jour-là, j'aurais sans doute fondu en larmes et lui aurais parlé de tous mes soucis. Quand j'étais petite, cet homme avait embrassé mes bobos pour chasser la douleur, même ceux que j'inventais pour le seul plaisir d'avoir un pansement Princesse Jasmine et de m'asseoir sur ses genoux pour un câlin.

Après un petit moment, je demandai à parler à Maman. Il y eut un long silence, pendant lequel je craignis qu'elle refuse de prendre le combiné, mais elle accepta de me parler. Je ne saurais décrire la joie que j'éprouvai en entendant sa voix pour la première fois depuis des mois.

Elle choisissait ses mots avec des hésitations inhabituelles chez elle, mais elle était cohérente, lucide et manifestement non droguée. Comme Papa m'avait dit qu'elle était très fatigable, je ne lui parlai que peu de temps et ne lui donnai que de bonnes nouvelles. Mon job était passionnant, mon patron charmant, j'avais eu une augmentation, j'espérais monter ma propre affaire quand je rentrerais à la maison, j'envisageais sérieusement de reprendre mes études pour décrocher un diplôme commercial. Non, je ne serais pas là pour Thanksgiving, mais oui, je ferais de mon mieux pour être de retour pour Noël.

Les mensonges nécessaires. Je comprenais leur raison d'être, maintenant. Il me semblait presque percevoir la présence d'Alina à mes côtés, hochant la tête, tandis que je remontais le moral de Maman. Chaque fois que ma sœur m'avait appelée à Ashford, en Géorgie, qu'elle m'avait fait rire, qu'elle m'avait donné le sentiment d'être aimée et en sécurité, elle se trouvait ici, à Dublin, sans même savoir si elle serait encore en vie le lendemain.

Après avoir raccroché, j'attaquai le sachet de beignets et lançai une playlist aléatoire sur mon iPod. La première chanson fut *Knocking on Heaven's Door*, suivie de *Don't Fear the Reaper*. Non, je n'étais pas près de frapper à la porte du paradis. Et si, j'avais peur de la Faucheuse. Je coupai le son.

Je ne me souviens pas de ce que je fis jusqu'à quinze heures. Je

crois que je passai un bon bout de temps assise devant le feu, le regard perdu dans les flammes. Je déteste ce qui est liminal. Pas moyen de le prendre entre les mains pour le façonner. Pas moyen de faire arriver minuit plus vite, ni de grandir plus rapidement, si d'éviter les moments de flottement. On ne peut que rester là, à attendre que le temps passe.

Je pris une douche, me maquillai et attachai mes cheveux en queue-de-cheval. Puis j'enfilai un jean noir, un tee-shirt, un pull, des bottes et une veste. Je pris mon sac à dos et y rangeai mon MacHalo. J'allais être en retard. Je mis ma lance dans le holster fixé à mon épaule, glissai dans ma ceinture deux petits couteaux de Barrons dans leur étui, volés dans l'une des vitrines de l'étage, et me munis de Rhino-boy en morceaux – des petits pots dans les poches de ma veste, des sacs de congélation dans mes bottes. Je fixai à mes poignets et à mes chevilles mes bandes Velcro équipées de lampes Click-It. J'ajoutai même un flacon d'eau bénite dans la poche avant de mon jean. J'étais armée jusqu'aux dents. Dans cette ville, il faut s'attendre à tout. Et au reste.

Je descendis au rez-de-chaussée, regardai par la fenêtre et sursautai. Avais-je perdu le fil du temps ? Lorsque j'étais montée, le ciel était beau et clair comme il peut l'être par une froide journée de début novembre. Et voilà qu'à 15 h 45, il faisait presque nuit. Une tempête s'était formée pendant que je faisais sécher mes cheveux. Il ne pleuvait pas encore mais le vent se levait et on aurait dit que l'ouragan allait déferler d'un instant à l'autre.

Je pris les clés de la voiture et jetai un regard circulaire dans le magasin pour m'assurer que je n'oubliais rien. Tandis que je parcourais la vaste salle et ses quatre étages en balcon, je luttais contre l'irrépressible peur de ne jamais revoir *Barrons – Bouquins & Bibelots*. De même que j'aimais cette ville, je m'étais attachée à cette librairie. Le plancher de chêne luisait doucement dans la lueur ambrée des appliques et des lampes à facettes. Les livres étaient sagement alignés le long des rayonnages. L'étagère des magazines venait d'être réapprovisionnée. Les poêles étaient éteints. Les fauteuils et les canapés étaient disposés de façon accueillante. Loin au-dessus de moi, la fresque du plafond était noyée dans les ombres. Un jour, il faudrait que je grimpe là-haut pour voir ce qu'elle représentait. Le magasin était en ordre, tranquille, plein de mondes imaginaires à explorer, prêt à recevoir les clients.

Je me dirigeai vers la porte de derrière.

Il serait encore là le lendemain à mon retour, une fois que les murs auraient été fortifiés, et j'aurais une année devant moi pour trouver une solution. Je recommencerais à ouvrir à heures fixes et je pourrais me consacrer à mon projet de créer un site Internet et de

cataloguer les éditions rares rangées à l'étage. Finie, la fainéantise !

Pour l'instant, un étalon italien m'attendait, fringant, impatient de s'élancer. Il s'appelait Ferrari et il était pour moi. Il y avait deux heures de route entre moi et l'endroit où je me rendais, et cette période liminale-là, je comptais bien en savourer chaque seconde.

Je n'allai pas au-delà d'une dizaine de rues plus loin.

Jusque-là, mon quartier du côté de la Zone fantôme avait été aussi désert qu'une ville en guerre. À présent, je comprenais pourquoi.

À deux cents mètres vers l'est de *Barrons – Bouquins & Bibelots*, les rues étaient si pleines de monde, humains et *Unseelies* confondus, qu'un embouteillage infranchissable s'était formé. La plupart des faës étaient parés de tous leurs charmes, incitaient la foule à la rébellion, et y parvenaient.

Des *gardai* fendaient la foule et tentaient de ramener l'ordre, la matraque levée. Il y a suffisamment de jeunes délinquants à Dublin – comme dans toutes les autres villes, d'ailleurs – pour que même un petit groupe d'excités s'enflamme et répande l'incendie. Surtout à Halloween, quand tous les monstres paraded, drapés de leurs plus beaux atours.

Sous mes yeux, quelques *gardai* – en réalité des *Unseelies* voilés d'illusion – entreprirent de frapper sournoisement des jeunes avec leurs bâtons, excitant la foule. D'autres faës noirs commencèrent à fracasser les vitrines des boutiques, à piller et à encourager les autres à se servir. J'appelai quelques adolescents qui couraient vers les casseurs. Aucun d'entre eux ne semblait connaître la cause de ces émeutes, mais ils ne paraissaient pas s'en soucier. J'évitai de m'approcher, de peur que la voiture soit abîmée, ou que je sois blessée.

La présence massive de faës me rendait malade. Au moins, le *Sinsar Dubh* n'était pas là pour me faire perdre mes moyens. En voyant la foule grossir, repoussant tout sur son passage, je m'avisai que c'était une très mauvaise idée d'être prise au milieu de ces gens, assise dans ma Ferrari. Je fis marche arrière, effectuai un rapide demi-tour et m'éloignai en me félicitant d'être partie avec quelques minutes d'avance.

Je sortis un plan de la ville de mon sac à dos et allumai la lumière intérieure. Même si l'orage n'était toujours qu'une menace, la couverture nuageuse avait fait tomber la nuit une bonne heure plus tôt que prévu.

À une dizaine de rues au nord de la librairie, je fus prise dans une autre foule. Je fis à nouveau demi-tour et mis le cap sur l'ouest, avant de renoncer. Ce passage aussi était bloqué.

Je me garaï sur un parking pour étudier la carte, puis je pris le chemin du sud-ouest dans l'intention de contourner la Zone fantôme pour quitter la ville, prête, si j'y étais obligée, à coiffer mon MacHalo pour la traverser et sortir de Dublin. Toutefois, alors que j'approchais les alentours du quartier à l'abandon, j'appuyai brusquement sur les freins, effarée.

Toute la lisière de la Zone fantôme n'était qu'une épaisse et sombre muraille d'Ombres qui se pressaient à la limite des flaques de lumière projetées par les réverbères de Dorsey Street. La colossale barrière vibrante de haine s'étirait de part et d'autre, aussi loin que portait la vue.

J'embrayai la marche arrière et reculai. Je ne la traverserais qu'en cas d'absolue nécessité. Je n'allais pas les laisser gagner comme cela !

Je passai les quinze minutes suivantes à longer la frontière circulaire de mon espace vital, qui se réduisait à vue d'œil, bordée de dangers de toutes parts. Les limites extérieures de la muraille d'Ombres s'étaient rejointes. Elles s'approchaient à présent des cohortes de gens, et je regardai avec horreur les *Unseelies*, sous leur apparence humaine, entraîner les malheureux tout droit vers les Ombres qui attendaient, avides et carnassières.

Puis je songeai que je ne devais pas rester dans cette voiture rouge vif qui commençait à attirer dangereusement l'attention. Je roulai à tombeau ouvert en direction de *Barrons – Bouquins & Bibelots* dans l'espoir de choisir un véhicule plus discret et de chercher une autre solution pour quitter la ville.

Au moment où je m'engageais dans la petite rue qui menait à la librairie, je freinai si brusquement que je faillis me faire le coup du lapin.

Barrons – Bouquins & Bibelots était plongé dans l'obscurité.

Entièrement. L'immeuble était entouré par la nuit, sur tous les côtés.

Toutes les lampes extérieures du magasin étaient éteintes.

Je regardai, incrédule. Je les avais laissées allumées. Relâchant le frein, je m'approchai. Dans la lueur des phares, je vis du verre brisé sur le pavé. Les lampes n'avaient pas été éteintes. Elles avaient toutes été fracassées, ou – étant donné la hauteur à laquelle elles étaient situées – pulvérisées d'une balle. Ou peut-être avait-on envoyé ces faës volants, ou encore les Traqueurs, pour faire le travail. Étaient-ils encore là, perchés sur les corniches, juste au-dessus de moi ? La ville était si infestée de faës que mon radar *sidhe-seer* était brouillé. Il y en avait tant que mon système, surchargé, ne pouvait ni les compter, ni

même les différencier les uns des autres. Je levai les yeux mais le toit de l'immeuble se fondait dans la nuit.

Les éclairages intérieurs étaient toujours en marche, mais à leur niveau d'intensité le plus bas, comme toujours lorsque le magasin était fermé, et la faible lueur qui filtrait jusqu'au trottoir à travers le verre à pans coupés de la porte et des vitrines ne suffirait pas à chasser mes ennemis. Un nouveau pâté de maisons était tombé sous la domination des Ombres : le mien.

Barrons – Bouquins & Bibelots avait basculé dans la Zone fantôme.

Les frères de chair et de sang des Ombres envahiraient-ils la librairie ce soir pour la dévaster, briser les lampes intérieures et tout y détruire sans espoir de réparation ? Le pouvaient-ils ? Je savais que Barrons ne l'avait pas protégée contre tous les risques, mais seulement contre les principaux.

Je fronçai les sourcils. Cela était inacceptable. Les faës ne violeraient pas mon sanctuaire ! Il était hors de question que je sois jetée à la rue. Ils allaient sortir leurs sales pattes de mon territoire, et sans tarder. Je tournai dans un crissement de pneus et pris la direction opposée. À quatre rues de la nouvelle limite de la Zone fantôme, la foule me repoussa. Je fis marche arrière en frôlant les véhicules en stationnement et me garai dans le halo d'un réverbère. J'entendais des cris de colère, des bris de verre, le grondement de la meute qui s'approchait. Je ne devais pas me laisser emporter par le flot humain. Et pour cela, je devais agir au plus vite.

Je descendis de voiture, glissai une main sous ma veste et pris ma lance. Cette fois, pas question de la perdre.

Un brouillard froid, porté par une rafale, s'abattit sur mon visage et sur mes mains. La tempête se levait. Elle ne venait pas seule. Je percevais dans l'air quelque chose d'autre. Quelque chose de terriblement maléfique, en plus des hordes furieuses, des bataillons d'*Unseelies* et des Ombres prêtes à déferler sur mon sanctuaire. Ce vent était étrange. Il soufflait de toutes les directions, apportant des relents de soufre. À deux rues de là où je me tenais, au détour d'un immeuble, je vis apparaître les premiers rangs d'une meute prête à en découdre.

— V'lane ! appellei-je. J'ai besoin de vous !

Son nom se déploya sur ma langue, envahit mon palais au risque de m'étouffer, puis se heurta contre l'arrière de mes dents, m'ouvrant la bouche de force.

Puis, au lieu de s'élever dans l'air nocturne, il se fracassa contre un mur invisible et retomba en voletant sur le trottoir, où il battit faiblement des ailes tel un oiseau blessé.

Je le tapotai du bout de ma botte.

Il se désintégra.

Je tournai mon visage face au vent, de l'est et de l'ouest, du nord

et du sud. Les rafales tournoyèrent autour de moi en me frappant de toutes parts, et il me sembla qu'une centaine de petites mains me giflaient. Tout d'un coup, je perçus la présence du Haut Seigneur, qui s'activait à faire tomber les murs à l'aide de sa magie noire. Cela modifiait le cours des événements.

Je fis jouer la zone *sidhe-seer* sous mon crâne, concentrai mes pensées, rentrai en moi-même pour affûter mes perceptions de lui... et l'espace d'un instant, je le vis, debout au bord d'un précipice sombre et vertigineux, dans un endroit glacial, vêtu d'une tunique pourpre, bras levés, tenant bien haut... – était-ce un cœur sanguinolent ? – en entonnant une mélopée, invoquant des forces suffisamment puissantes pour faire voler en éclats une geôle forgée des fils vivants du Chant-qui-forme et transformer toutes les magies, y compris faëes, en quelque chose d'effrayant.

Je fermai mon œil intérieur avant de succomber sous ce pouvoir. Je me tenais au beau milieu de la rue dans Dublin offerte au chaos, prise au piège de la ville, sans personne pour m'aider.

V'lane ne viendrait pas jouer les *deus ex machina*.

La foule n'était plus qu'à une rue de moi. Les premiers casseurs venaient de remarquer ma voiture et rugissaient comme des fauves en furie. Certains agitaient des battes de base-ball, d'autres balançaient des matraques volées aux *gardai*.

Ils allaient réduire ma Ferrari en miettes.

Je n'avais plus le temps de sortir mon portable de mon sac pour appeler Barrons. Encore quelques secondes et ils seraient sur moi. Je savais ce qui arrivait aux riches en temps d'émeute. Je savais aussi qu'ils refuseraient de croire que je n'étais pas quelqu'un de fortuné. Je n'avais aucune envie de me faire décapiter avec les aristocrates pour la simple raison qu'il m'arrivait de conduire une belle voiture qui ne m'appartenait même pas.

Je saisis mon sac dans la voiture et me mis à courir.

Une rue plus loin, une autre foule venait en sens inverse.

Je fonçai sur elle et fus happée par la meute. J'étais au cœur d'une ignoble, puante, brûlante marée humaine en ébullition. Tout, autour de moi, grondait de rage, de frustration et d'envies soudain libérées. On pillait, on brisait, on massacrait dans des hurlements de victoire.

Je ne pouvais plus respirer. J'allais me trouver mal. Il y avait trop de gens, trop de faës, trop de violence et de haine. Je nageais dans un océan de visages déformés par la rage, par l'excitation, ou par la même terreur que celle qui devait se lire sur mes traits. Les faës sont des monstres, mais nous, humains, ne sommes pas des anges. Ils avaient peut-être allumé l'incendie, mais c'était nous qui l'alimentions.

Le crachin rendait le pavé glissant. Je vis avec horreur une gamine tomber dans un cri. En quelques secondes, la horde la piétina. Un homme âgé – que diable faisait-il ici ? – connut le même sort. Puis un adolescent fut poussé contre un réverbère, rebondit, perdit l'équilibre et disparut à son tour.

Ensuite, pendant un temps que je ne saurais définir, je n'écoutai qu'un impératif. Rester debout. Rester vivante.

Je me laissai porter malgré moi par la foule comme sur une monture qui se serait emballée, les pieds coincés dans les étriers, d'une rue à la suivante. À deux reprises, je parvins à fendre la cohue jusque sur les bords, mais chaque fois je fus ramenée dans le troupeau, toujours poussée en avant par sa course folle.

J'avais deux craintes. Que la horde ne fonce vers la Zone fantôme, et que le *Sinsar Dubh* n'apparaisse soudain, me faisant tomber sur mes genoux, la tête entre mes mains. J'ignorais quelle fin serait la plus cruelle.

Mon portable se trouvait dans mon sac à dos mais je n'avais pas assez d'espace pour lever les bras et faire passer celui-ci devant moi. J'avais peur, si je le faisais glisser de mes épaules, qu'on me l'arrache et me le vole. Ma lance était froide et lourde sous mon bras mais je redoutais, en la brandissant, de m'empaler dessus dans la bousculade.

La chair *unseelie* !

J'en avais des petits pots dans mes poches.

Une fois sa puissance ténébreuse dans mes veines, j'aurais la force de m'arracher à la cohue.

Nous approchions des limites du quartier de Temple Bar. La Zone fantôme n'était plus loin. Étions-nous délibérément entraînés dans sa direction ? Si je pouvais m'élever au-dessus de la meute, verrais-je des *Unseelies* nous poussant, tels des chiens de berger, vers l'abattoir ?

— Désolée, marmonnai-je. Oups ! Je ne voulais pas vous cogner.

Tout en évitant de contrarier mes voisins afin d'éviter les coups, je parvins à extraire un petit pot de ma poche. J'avais vissé le couvercle si fort que je ne pouvais pas l'ouvrir d'une seule main. Je levai les coudes et réussis à l'ouvrir. Au même instant, quelqu'un me poussa. Le pot me glissa des mains. Je sentis qu'il tombait sur mon pied, puis plus rien.

Grinçant des dents, j'en cherchai un second. Il y en avait trois dans ma poche. Le reste était emballé dans des sacs de plastique cachés dans mes bottes. Je ne pourrais jamais les attraper dans le chaos qui régnait autour de moi. Je procédai avec plus de précautions pour prendre le deuxième pot, que je tins comme une bouée de sauvetage... ce qu'il représentait alors pour moi. Il fallait que je m'échappe de cette horde. Je connaissais l'endroit. Nous n'étions plus qu'à deux rues de la Zone fantôme. Je réussis à ouvrir le pot mais je

ne pus me résoudre à baisser la tête pour y mettre la bouche de peur de prendre un coude dans l'œil, d'être immobilisée ou de trébucher à cause de la douleur et de tomber.

J'élevai donc le récipient le long de mon corps, rejetai la tête en arrière, inclinai le bord contre mes lèvres et mordis dans un morceau. Je le mastiquai longuement malgré les haut-le-cœur qui me secouaient. Quel qu'ait été mon appétit pour cette nourriture, la mastiquer constituait une épreuve à cause du cartilage qui lui donnait un ignoble croustillant et des vésicules ressemblant à des kystes qui explosaient sous mes dents. La chair s'agitait sur ma langue, puis se mit à ramper comme un nid d'araignées dans mes entrailles. Lorsque j'abaissai le pot, je croisai le regard d'un Rhino-boy qui se tenait entre deux humains. Si j'en jugeais à l'expression de ses petits yeux porcins et de son mufle grisâtre, il avait percé mon manège. Il devait avoir vu les morceaux de chair d'un rose sale s'agiter dans le pot lorsque je l'avais écarté de ma bouche.

Mallucé, le Haut Seigneur, O'Bannion et maintenant Jayne... tous consommaient de la chair *unseelie* ; cela devait commencer à se savoir. Le Rhino-boy rugit, baissa la tête et chargea. Je fis demi-tour pour foncer à travers la foule sans ménagement. Je parvins à prendre le troisième petit pot et à en avaler le contenu, tout en me débattant vers la liberté.

La seule fois de ma vie où j'avais mangé de la viande de faë noir, j'étais mortellement blessée, près de rendre mon dernier souffle, aussi j'ignorais à quoi m'attendre. Ce jour-là, j'avais dû ingérer plusieurs grosses bouchées pour que le processus de guérison commence, et attendre presque dix minutes pour passer de l'agonie à une vitalité que je n'avais jamais connue. Ce soir, j'étais en bonne santé, sans aucune blessure. Une fulgurante sensation d'énergie courut dans mes veines, comme si on m'avait injecté une dose d'adrénaline directement dans le muscle cardiaque. Une chaleur glacée m'envahit à mesure que la puissance faë se déversait dans mon sang.

Primitive Mac releva la tête et regarda par mes yeux. Elle pensa avec mon esprit. Elle modifia ma démarche pour la rendre plus puissante, tel un prédateur au pas sûr et agile.

Quelques secondes plus tard, je m'étais libérée de la meute vociférante, alors que déjà, j'en entendais une autre qui approchait. Un vent de folie soufflait sur Dublin, ce soir-là. Par la suite, j'apprendrais que des faës sous leur apparence humaine s'étaient introduits dans les lieux d'habitation et de travail à travers toute la ville, avaient attaqué les occupants et les avaient entraînés de force dans les rues, avant de déclencher les émeutes.

Je regardai par-dessus mon épaule. Apparemment, j'avais semé le Rhino-boy dans la foule. À moins qu'il n'ait trouvé plus intéressant de

détruire tout un groupe de gens plutôt que moi seule... Derrière moi, se trouvait la Zone fantôme. Devant, une nouvelle cohorte de casseurs menés par des Rhino-boys brisant les réverbères de leurs battes de base-ball. Sur ma gauche, j'entendais des cris et des coups. À ma droite, partait une allée plongée dans l'obscurité. Je fis glisser mon sac à dos de mon épaule, y pris mon MacHalo, attachai la sangle sous mon menton, puis je frappai les lampes Click-It l'une après l'autre, jusqu'à ce que je brille comme un petit phare dans la nuit. Je heurtai l'un contre l'autre mes poignets, puis mes chevilles, afin d'éclairer mes mains et mes pieds.

La foule me repoussa, telle une formidable vague.

Je m'enfonçai dans la ruelle obscure.

Je perdis alors la notion du temps tandis que j'arpentais les rues et les allées, pilant net et revenant sur mes pas dans mes tentatives de fuir les groupes d'émeutiers et d'éviter les escadrons de Rhino-boys que je ne remarquais qu'au dernier moment, ayant perdu toute capacité de les détecter, à présent que mes perceptions *sidhe-seers* avaient été anéanties par mon ignoble collation.

Ils se déplaçaient d'un pas énergique, contournant les traînards pour les ramener dans le troupeau. J'empruntai les mêmes rues une dizaine de fois en me cachant sous des porches ou derrière des bennes à ordures. Je connus un moment de terreur lorsque, prise au piège entre deux groupes de Rhino-boys, je fus contrainte de ramper sous des cartons dans l'ombre d'une benne et d'éteindre toutes mes lampes le temps de laisser passer la horde d'*Unseelies*.

Je crus sentir l'haleine glacée de la Mort tandis que, prostrée dans les ténèbres, je me demandais s'il existait autour de moi des « points d'Ombres », des minuscules espaces où seules une ou deux Ombres pouvaient se terrer, et si elles n'allaient pas jaillir de leur trou d'un instant à l'autre pour me dévorer. Cette perspective était encore plus effroyable que celle de me jeter au milieu des Rhino-boys. À ce propos, j'ouvris un sachet de plastique pour croquer un peu de chair *unseelie*, que je mâchonnai assise par terre, les genoux sous le menton, dans la nuit noire derrière la benne d'acier. Peut-être, comme je l'avais dit un jour en plaisantant avec Barrons, les Ombres n'appréciaient-elles pas la viande noire. Peut-être allaient-elles me laisser tranquille.

Une fois les Rhino-boys passés, je sortis de ma cachette et rallumai mes lumières.

Oui, les gens étaient bel et bien emmenés. Rassemblés et entraînés, tels des agneaux vers l'abattoir. Les miens.

Et j'étais totalement impuissante. Mon repas de chair *unseelie* m'avait peut-être fait passer de l'état de couteau de poche à celui d'arme de guerre ambulante, j'étais toujours seule, et désespérément

consciente de l'être. Je pouvais me défendre, mais non attaquer. Aucune action ne pourrait être envisagée dans la ville cette nuit. Même Primitive Mac, cette petite bombe d'énergie, n'en avait pas le courage. Telle une bête menacée, elle avait envie de trouver un refuge pour s'y terrer en attendant des heures meilleures. J'étais plutôt de son avis. La survie était notre priorité numéro un.

La première fois que j'avais mangé du faë noir, rien ne m'avait fait reculer, mais cette nuit-là, je n'avais d'autre ennemi qu'un vampire à moitié décomposé, et Barrons était à mes côtés. Ce soir, j'étais enfermée dans une ville de centaines de milliers d'habitants livrée aux casseurs, c'était la nuit d'Halloween, les *Unseelies* étaient nombreux et inhabituellement *organisés*, V'lane était injoignable et Barrons parti dans un autre pays.

Je me retrouvai finalement dans une allée déserte et mal éclairée. On n'entendait ni les piétinements féroces des Rhino-boys, ni de proches échos d'émeutes. Je me glissai sous un porche où brillait une ampoule nue pour régler un problème urgent. J'enlevai avec soin mon sac à dos, le posai, retirai ma veste et, avec toute la délicatesse possible, j'ôtai mon holster pour le déposer sur le sol.

Voilà une éternité que je courais et me cachais en traînant avec moi ma lourde lance qui pesait contre moi tel un tison chauffé à blanc. Et si je tombais ? Si j'étais de nouveau happée par un groupe de casseurs et que quelqu'un me bousculait ? Si la pointe me transperçait la peau ? J'irais rejoindre Mallucé en Enfer. Ce serait le début de la folie. J'étais peut-être plus forte qu'autrefois, mais je ne m'illusionnais pas sur mes capacités à affronter une mort aussi lente que répugnante.

Je retirai mon pull et mon tee-shirt, remis mon pull, ma veste et mon MacHalo, puis je fixai le holster par-dessus mes vêtements, en prenant soin de n'en toucher que les lanières de cuir.

Je nouai mon tee-shirt autour de la partie inférieure du fourreau afin d'ajouter une épaisseur de protection entre la pointe de la lance et ma peau.

Ironiquement, l'objet auquel je suis le plus attachée, qui me donne un tel sentiment de puissance en temps normal, devient aussi le plus problématique et le plus effrayant lorsque j'absorbe du pouvoir ténébreux. Je peux avoir l'un ou l'autre, mais jamais les deux à la fois.

Plus paradoxal encore, j'étais incapable de percevoir la lance, ce qui signifiait que je pouvais me blesser avec par inadvertance. D'un autre côté, j'étais également devenue incapable de capter la présence du *Sinsar Dubh*. En d'autres termes, celui-ci ne pouvait plus m'infliger de souffrance, me faire tomber sur mes genoux et me rendre vulnérable.

Mais... au fait ! Je m'émerveillai soudain – dans le mauvais sens du terme – de ma propre stupidité. Si en mangeant de la chair *unseelie*

je ne percevais plus le *Sinsar Dubh*, tout ce qui me resterait à faire, la prochaine fois qu'il apparaîtrait sur mon radar, serait de m'en approcher autant que possible, de croquer un peu de Rhino-boy et de continuer d'aller vers lui. Jusqu'à ce que je puisse l'attraper.

Puis une image de la Bête, telle qu'elle m'était apparue la dernière fois, se forma dans mon esprit.

Génial. Attraper le *Sinsar Dubh* ? Super. Et ensuite ? Le mettre dans ma poche ? Elle n'était pas assez grande.

Donc, je savais à présent comment l'approcher sans que la douleur me fasse perdre tous mes moyens... mais je n'avais toujours aucune idée de la procédure à suivre ensuite. Si je le touchais, allais-je moi aussi me transformer en tueuse folle ? Ou bien étais-je une *sidhe-seer/Null*/détecteur d'Objets de Pouvoir mutante, immunisée contre son pouvoir maléfique ? Cela n'était peut-être plus très important, au demeurant, vu mes faibles chances de survivre à cette nuit.

Je pris mon téléphone portable pour appeler Dani et l'informer de ce qui se passait à Dublin. Je n'avais plus aucune possibilité de me rendre à l'Abbaye. Je consultai ma montre et m'aperçus avec stupéfaction qu'il était presque dix-neuf heures. J'avais galopé et m'étais cachée pendant des heures ! Le rituel avait peut-être été accompli et, dans ce cas, les *sidhe-seers* pourraient me rejoindre en ville pour m'aider à empêcher certaines personnes d'être dévorées par les Ombres. Seule, je ne pouvais rien, mais sept cents *sidhe-seers* pouvaient beaucoup. Et si elles ne pouvaient pas, ou ne voulaient pas, venir à cause de je ne sais quelle stupide opposition de la part de Rowena, j'appellerais Barrons. S'il ne répondait pas, j'appellerais Ryodan. Et si aucun d'eux ne répondait, il serait probablement temps de composer SVEETDM. Si vous êtes en train de mourir. Un drap mortuaire semblait recouvrir Dublin. Je pouvais sentir son odeur flotter au-dessus de moi. Si aucune *sidhe-seer* ne pouvait me rejoindre, je devais m'en aller d'ici, d'une façon ou d'une autre.

Dani répondit à la seconde sonnerie. Sa voix était hystérique.

— Putain, Mac ! hurla-t-elle. Qu'est-ce que tu as foutu ? Qu'est-ce qui nous arrive ?

De surprise, je fis laisser tomber mon sac à dos, dont j'étais en train d'ajuster les bretelles afin qu'il ne pèse pas sur mon encombrant holster.

— Que se passe-t-il ? demandai-je.

— Les Ombres, Mac ! Ces putains d'Ombres sont sorties de cette putain d'Orbe quand on l'a ouverte. Il y en a plein l'Abbaye !

Abasourdie, je faillis lâcher mon portable. Quand je le plaquai de nouveau contre mon oreille, Dani expliquait :

— Rowena dit que tu nous as trahies. Elle dit que tu nous as roulées !

Mon cœur se serra.

— Non, Dani. Je te jure que je n'ai pas fait ça. C'est *moi*, qui ai été trahie !

Cette pensée me glaçait. Un seul individu en était capable. Un seul individu pouvait marcher sans crainte parmi les sombres vampires. Comme *il* m'avait facilement prêté la relique ! Comme *il* avait rapidement accepté de me la confier ! Toutefois, il ne me l'avait pas remise le soir-même. Une trentaine d'heures s'étaient écoulées entre le moment où j'avais demandé l'Orbe et celui où il me l'avait donnée. À quoi avait-il employé tout ce temps ? À concocter sa potion *anti-sidhe-seers* à base d'Ombres ?

— C'est vraiment grave ? demandai-je.

— Il y a des dizaines de victimes. Quand on a ouvert l'Orbe, les Ombres ont littéralement explosé. On a cru que la lumière du rituel les avait tuées mais elles ont repoussé dans l'obscurité. Elles sont partout ! Dans les placards, dans les chaussures, partout où il fait sombre !

— Dani, ce n'est pas moi qui ai fait cela. Je te le jure. Je le jure sur la mémoire de ma sœur, et tu sais ce qu'elle signifie pour moi. Tu dois me croire. Jamais je ne ferais une chose pareille. Jamais !

— Tu as dit que tu viendrais, siffla-t-elle. Tu n'es pas venue. Où es-tu ?

— Je suis piégée en ville, entre York Street et Mercer Street. Dublin est un cauchemar. Pas moyen d'en sortir. Il y a des émeutes depuis des heures et les faës noirs conduisent les gens vers les Zones fantômes.

J'entendis un soupir de stupéfaction.

— Jusqu'à quel point c'est grave ? demanda Dani.

Question que je ne cessai de me poser.

— Il y a des milliers de victimes, Dani ! On ne peut même pas les compter. Si ça continue comme ça...

Je m'interrompis, incapable d'aller au bout de cette perspective.

— Si vous venez me rejoindre, repris-je, on pourra peut-être en sauver quelques-uns, mais toute seule, je ne peux rien. Il y a trop d'*Unseelies*.

Cela dit, si l'Abbaye était envahie par les Ombres, les *sidhe-seers* ne la quitteraient pas. Nous ne pouvions pas nous permettre de perdre l'Abbaye. C'est là que se trouvaient les bibliothèques, et Dieu seul sait quoi d'autre. Au-dessus de ma tête, l'ampoule nue émit un éclat de lumière dans un sifflement, comme sous l'effet d'une surtension.

Il est difficile d'expliquer par quel mécanisme le cerveau établit soudain des connexions. Je fis l'expérience d'un de ces moments où une série d'images défilent dans votre esprit, et je fus stupéfaite de l'évidence, de la simplicité de ce qui m'avait échappé jusque-là : les Rhino-boys qui ramassaient les poubelles, réparaient l'éclairage

public, conduisaient les véhicules municipaux, remplaçaient les pavés abîmés sur les trottoirs.

— Oh, non ! gémis-je, horrifiée. Dani ? Oublie ce que je viens de dire. Ne viens pas en ville et ne laisse personne s'y rendre. Pas pour l'instant. Sous aucun prétexte. Pas avant l'aube.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils avaient préparé leur coup. J'avais bien remarqué des *Unseelies* habillés en employés municipaux, mais ce n'est que maintenant que je comprends. Il n'y a pas que les balayeurs ou les éboueurs...

Où en apprendre le plus sur ses ennemis, sinon dans ses poubelles, dans les traces de sa vie ? Le FBI plaçait des taupes dans l'entourage de ses suspects, des micros dans leur maison et inventoriait le contenu de leurs poubelles.

— Il y avait aussi les équipes d'entretien.

Depuis combien de temps le Haut Seigneur orchestrait-il sa macabre symphonie ? Assez pour en avoir peaufiné chaque note, et son expérience en tant qu'humain lui avait fort bien appris quelles étaient nos faiblesses.

— Ils ont pris le contrôle des réseaux, Dani. Ils vont plonger toute la ville...

J'écartai mon téléphone de mon oreille pour le regarder.

La batterie était pleine.

En revanche, il n'y avait plus de réseau. Les antennes de portables venaient d'être coupées. J'ignorais ce que Dani avait pu entendre.

— ... dans le noir, murmurai-je.

Au-dessus de ma tête, l'ampoule clignota de nouveau. Je la regardai. Elle siffla, lança un dernier éclair et s'éteignit.

Le monde que je connaissais s'écroulait autour de moi.

Je me trouvais dans l'incapacité d'appeler V'lane, Barrons était, selon toutes les apparences, le pire des traîtres, l'Abbaye était envahie par les Ombres, *Barrons – Bouquins & Bibelots* était une Zone fantôme, et la ville, aux mains des émeutiers menés par les *Unseelies*, sur le point d'être engloutie par les ténèbres.

Lorsque ce serait fait, aucun être vivant ne serait en sécurité dans ses rues. Rien. Pas même l'herbe ou les arbres. Moi, je le serais peut-être, éclairée par mon MacHalo et armée de ma lance (laquelle risquait, dans l'état où je me trouvais, de m'infliger une mort atroce), mais que se passerait-il si, attaquée par un groupe de casseurs ou de faës noirs, je perdais ces protections ? Que pourrais-je espérer accomplir en errant dans la ville ? Sauver des vies ? Et si j'en avais les moyens, que deviendraient ces gens ? Comment les protégerais-je une fois toutes les lumières éteintes ? Allaient-ils, tels les noyés, s'accrocher à moi et me battre à mort pour me voler mes lumières ? Si je mourais, qui pisterait le Livre ? Je ne suis pas une couarde. Je ne suis pas inconsciente non plus. Je sais quand il faut se battre, et quand il faut survivre afin de pouvoir se battre un autre jour.

Toutes les cellules de mon corps voulaient s'enfuir, s'écarter définitivement de ces rues, ruelles et allées bientôt envahies d'un flot noir d'Ombres, pour voler vers l'aube qui se tenait encore au-delà d'un horizon si lointain qu'il me semblait qu'elle n'arriverait jamais.

Douze heures. Et quelques. Refusant de songer à l'issue de la bataille imminente, je me mis à courir le long des rues à la recherche d'un lieu où je serais en sécurité. Je devais sauver ma peau.

Je trouvai finalement une église au clocher élevé, flanquée d'un beffroi percé d'arches de pierre d'où je pourrais surveiller les alentours. Les hautes portes de l'entrée étaient fermées à clé, ce qui me convenait fort bien. Il n'y avait aucune ouverture sur la rue, ce qui me rassurait également. Ce serait ma forteresse, du moins la meilleure que je puisse trouver pour l'instant.

Je contournai le prieuré et enfonçai d'un coup de pied une petite porte latérale par laquelle je m'introduisis. Je me trouvais dans une

salle à manger. Après avoir barricadé cette ouverture à l'aide d'un lourd vaisselier, je raflai une pomme et deux oranges posées dans une corbeille à fruits sur la table et traversai au pas de course une série de pièces faiblement éclairées.

Il me fallut un certain temps pour trouver l'accès au clocher, situé sur l'arrière de l'église, sous le balcon du chœur, dans l'ombre d'un orgue massif. L'étroite porte disparaissait presque derrière une étagère chargée de livres, que je soupçonnais d'avoir été installée là dans le but de décourager les gamins curieux de tenter l'escalade. Je déplaçai la bibliothèque – une simple formalité, dopée à l'*Unseelie* comme je l'étais – et poussai le battant. Derrière, c'était la nuit noire. Rassemblant tout mon courage, j'entrai et éclairai la tour. Aucune Ombre ne recula, aucun nuage de ténèbres ne bougea. Je laissai échapper un soupir de soulagement.

Une étroite volée de marches en bois d'apparence fragile, qui m'évoquait plus une échelle qu'un escalier, montait en colimaçon le long d'une cage de pierre haute de cinquante mètres environ, jusqu'au beffroi. Elle était clouée dans le mortier par endroits et n'était renforcée d'aucun soutien ni retenue par aucune suspension, ce qui lui donnait l'air à peu près aussi solide qu'un château de cartes. Quand l'avait-on escaladée pour la dernière fois ? Les cloches étaient-elles entretenues ? Quelqu'un l'avait-il empruntée au cours des cinquante dernières années ?

Peu importait. Je n'avais pas l'intention de rester au niveau du sol.

Deux échelons cédèrent sur mon passage. Chaque fois, je fus sauvée par ma force et mes réflexes inhabituels. Sans la puissance *unseelie* qui courait dans mes veines, j'aurais glissé entre les marches, fait un plongeon de plusieurs dizaines de mètres et me serais brisé la nuque dans ma chute. Et chaque fois, je fus douloureusement consciente du poids glacé de la lance contre mon corps. Je détestais devoir la porter dans l'état qui était le mien. J'avais l'impression d'être un ballon gonflé d'eau avec une aiguille scotchée sur le côté en train de rouler sur le sol. Je jouais avec ma vie !

En équilibre précaire sur la dernière marche, je me redressai pour atteindre la trappe d'accès, la poussai, me hissai à travers l'ouverture et regardai autour de moi. Je me trouvais juste au-dessous de la flèche. Au-dessus de moi, il y avait une seconde plate-forme identique à celle sur laquelle je me tenais, surmontée de deux énormes cloches de cuivre. La pièce autour de moi semblait avoir été utilisée comme débarras. Il y avait des boîtes à outils, ainsi un placard à balais dont la porte était entrouverte. Je m'en approchai, m'assurai qu'elle n'abritait aucune Ombre et la refermai. Les portes de placard entrebâillées m'ont toujours donné la chair de poule.

Puis j'escaladai la dernière échelle qui menait aux cloches.

À ma grande surprise, je vis que l'orage soufflait à présent loin au nord de la ville. Les nuages s'étaient dissipés et le clair de lune, bien que faible, éclairait le beffroi. J'éteignis mes lampes afin de ne pas ressembler à un lumineux signal indiquant « Ici, *sidhe-seer* appétissante ». Quatre énormes arches de pierre, deux fois plus hautes que moi, bordaient la base de la flèche vers l'est, l'ouest, le nord et le sud. Je m'approchai de celle qui ouvrait sur l'est et, frissonnant dans le vent glacé, observai Dublin.

Des feux brûlaient ici et là, des voitures gisaient sur le côté dans les rues et des milliers de casseurs couraient en pillant et brisant tout sur leur passage. Je les regardai déferler, telle une formidable vague, autour des pâtés de maisons. Je vis une foule de plusieurs milliers de gens menés tout droit vers une Zone fantôme, poussés vers la muraille noire et affamée, et être vidés de leur substance jusqu'à ce qu'il ne reste d'eux que des dépouilles parcheminées. J'entendis leurs hurlements d'horreur. Je les entendrai jusqu'au jour de ma mort.

Sous mes yeux, les ténèbres envahissaient peu à peu Dublin, une rue après l'autre, un quartier après l'autre, comme si, quelque part dans les souterrains de la ville, les disjoncteurs étaient méthodiquement actionnés.

Je songeai au soir où, alors que j'étais pelotonnée devant la fenêtre de ma chambre en haut de *Barrons – Bouquins & Bibelots*, mes yeux m'avaient joué un tour.

À présent, il ne s'agissait plus d'une farce. Ou, plus exactement, c'était la plus formidable farce jamais jouée pour Halloween. Ce soir, personne ne distribuerait de bonbons dans Dublin. *Voilà* à quoi Derek O'Bannion avait fait allusion.

À 20 h 29, l'obscurité absolue régnait.

Même les feux s'étaient éteints.

Les sons qui s'élevaient étaient différents, maintenant. Les voix s'étaient faites plus rares, et leurs inflexions n'étaient plus rageuses mais terrorisées. L'écho de pas énergiques continuait de résonner au-dessous de moi de façon régulière. Sans relâche, les *Unseelies* nous rassemblaient pour nous envoyer à la mort. Il me fallut faire appel à toute ma résolution pour m'interdire de descendre dans la nuit dans l'espoir de sauver les rares humains encore en vie.

Là-bas, au loin, au-delà d'une certaine librairie, une Zone fantôme s'étendait de manière incontrôlée, gagnant peu à peu toute la ville.

L'espoir ne reviendrait que le lendemain à 7 h 25, lorsque l'aube se lèverait sur Dublin.

Je me demandai comment les choses se déroulaient chez les MacKeltar. Barrons avait-il également empêché leur rituel ? Cela n'avait aucun sens pour moi. Quel intérêt avait-il à ce que les murs

s'écroulent ? Le voulait-il vraiment ? L'Orbe lui était-elle parvenue déjà sabotée, telle une grenade chargée n'attendant que d'être dégoupillée ? Où se l'était-il procurée ? N'étais-je qu'une pauvre naïve essayant contre vents et marées de lui trouver des excuses ?

Les murs étaient-ils encore debout ? Les *Unseelies* occupés à mettre la ville à feu et à sang représentaient-ils le flot de faës noirs libérés de leur geôle, ou n'étaient-ils que les éclaireurs ? Le pire était-il encore à venir ?

Je me laissai tomber sur la pierre glacée au pied de l'arche, pliai mes jambes devant moi, les encerclai de mes bras et appuyai mon menton sur mes genoux, le regard perdu au-dessus des toits. Mon corps vibrait de l'énergie ténébreuse de la chair *unseelie*, de l'élan protecteur *sidhe-seer* exacerbé par la puissance faëe, exigeant que je fasse quelque chose, *n'importe quoi*.

Je tremblai sous les assauts du combat qui se jouait en moi. J'avais l'impression que j'allais fondre en larmes mais mes yeux restaient secs. J'ignorais encore que les faës ne pleurent pas, de même que ceux qui ont absorbé leur énergie.

Le spectacle de *Barrons – Bouquins & Bibelots* assailli par les Ombres, happé par une Zone fantôme, avait déjà été une épreuve. Celui de Dublin plongée dans l'obscurité était trop pour moi. Combien resterait-il de gens à l'aube pour tenter de reprendre la ville ? Aucun ? Les *Unseelies* avaient-ils investi les centres de contrôle des réseaux de distribution ? Allions-nous devoir rassembler des armées et nous battre pour récupérer ceux-ci ? Cette nuit, le monde avait changé. J'ignorais encore de quelle façon, mais je savais que la situation était catastrophique.

Je restai assise sous l'arche de pierre glacée, observant, attendant.

Trois heures et demie plus tard, j'eus la réponse à ma première question.

À 23 h 59, ma peau se hérissa sur toute la surface de mon corps. Littéralement. Je me grattai fiévreusement. Malgré l'engourdissement de mes sens *sidhe-seers* dû à ma sinistre collation, je perçus ce qui se passait. Non, les murs n'étaient pas encore tombés. C'était maintenant qu'ils s'effondraient.

Le monde changeait, se transformait.

Je sentis une violente distorsion spatiale qui m'étira, me tordit, me compressa. J'étais gigantesque et fine comme une feuille de papier. J'étais minuscule et ronde comme une baie mûre. J'étais dedans-dehors, mes os à l'extérieur. Puis je revins dans mon enveloppe charnelle.

Et soudain, le monde me sembla infiniment trop vaste et horriblement de guingois. Les immeubles au-dessous de moi s'élevèrent en biais, selon des angles impossibles, avant de se réduire à

la taille de têtes d'épingles, puis de s'élancer de nouveau. Sous mes yeux, les lois de la physique étaient réécrites, des dimensions qui n'étaient pas conçues pour coexister entraient en collision et s'affrontaient pour régner et défendre leur espace vital, la toile de la vie était lacérée, puis recousue le long de lignes de déchirures fondamentalement incompatibles.

L'univers émit un gémissement de protestation lorsque les murs cédèrent et que les royaumes se fracassèrent l'un contre l'autre. Puis la nuit s'emplit d'imprécations d'une autre nature. En rampant, je reculai pour me fondre dans l'ombre malgré la peur que m'inspirait celle-ci, plus effrayée encore à l'idée d'allumer mes lampes, car la deuxième de mes questions était à son tour en train de recevoir une réponse. Non, les *Unseelies* n'avaient pas encore quitté leur prison... jusqu'à présent. C'est maintenant qu'ils s'en évadaient et fondaient sur nous. Portés par les ailes ténébreuses du vent qui s'était levé à l'horizon, un vent qui avait l'épaisseur et la substance des pires cauchemars de l'humanité. Menés par la Mort, la Peste, la Famine et la Guerre ?

Ils venaient.

Et je les regardais venir.

Ceux qui n'ont pas de nom, l'abomination de la désolation, ceux qui vivent malgré leurs innombrables tares, ceux qui ont faim et ne seront jamais rassasiés, ceux qui haïssent pour les siècles des siècles, ceux qui sont avides au-delà de toute expression, malgré leurs membres tordus et leurs rêves psychopathes, ceux qui ne connaissent qu'une joie : la chasse, la mise à mort, le nectar de la poussière et des cendres.

Ils traversèrent l'espace au-dessus de ma tête, haut dans le ciel de Dublin, telle une immense vague sombre qui s'étirait d'un bord à l'autre de l'horizon, masquant le firmament, mugissant, hurlant, claironnant leur victoire, libres, libres, enfin libres après une captivité de près d'un million d'années ! Libérés dans un monde réchauffé par les rayons du soleil, peuplé de milliards de cœurs qui battaient puissamment, explosant de vie, regorgeant de sexe, et de drogue, et de rock'n roll, et d'innombrables plaisirs qui leurs avaient été interdits pendant une éternité.

Ils déferlaient, ceux de la Grande Traque, les créatures ailées portant leurs frères dans leurs becs, serres et autres indescriptibles appendices, jaillissant de leur enfer polaire et laissant dans leur sillage un voile aux reflets argentés de givre glissant qui s'étendait sur le monde.

Je battis en retraite dans le beffroi, tandis que mon souffle se cristallisait dans l'air glacial.

Alors, je me retirai de plus belle, me glissai vers la plate-forme inférieure, rampai jusque dans le placard à balais, me faufilai entre les

seaux et les serpillières et fermai la porte.

Les doigts engourdis par le froid, je déchirai mon tee-shirt dans la faible lueur d'une seule lampe Click-It, en insérai des lambeaux dans les moindres interstices, puis j'allumai toutes mes ampoules, de la tête aux pieds, jusqu'à ce que le minuscule espace soit baigné de lumière.

Le cœur battant la chamade, les yeux agrandis par l'effroi, je me blottis dans un angle, posai mon menton sur mes genoux, gardai à ma portée mon harnais avec sa lance sur le sol et entamai ma longue veille jusqu'à l'aube.

TROISIÈME PARTIE

L'aube

*« Tout compte fait, j'avais tort.
Ce n'est pas de l'obscurité que j'aurais dû
avoir le plus peur, finalement »*

Extrait du journal de Mac

Ce fut la première plus longue nuit de ma vie. La seconde est encore à venir.

Je tuai le temps en passant en revue mes meilleurs souvenirs et en les revivant avec le plus de détails possible. Les deux années qu'Alina et moi avions passées ensemble au lycée ; le voyage familial à Tybee Island et le garçon que j'avais rencontré là-bas, qui m'avait donné mon premier vrai baiser, au milieu des vagues, là où mes parents ne pouvaient pas nous voir ; ma soirée de fin d'année scolaire ; la fête d'adieu d'Alina avant son départ pour l'Irlande.

Le silence tomba longtemps avant l'aube.

Un silence absolu. Entre cinq et sept heures, un calme surnaturel régna, au point que je me demandai si quelque calamité cosmique ne s'était pas abattue sur mon placard à balais. Un royaume faë avait-il triomphé, dans la bataille pour le droit d'exister, aux latitudes et longitudes précises de l'endroit où je me terrais ? Les serpillières et moi avions-nous été reléguées au beau milieu d'Ailleurs ? Je n'avais aucune idée de là où se trouvait Ailleurs, mais à 7 h 25, heure du lever du soleil, le monde était tellement silencieux que, tout en posant ma main sur la poignée de la porte, il me vint à l'esprit que j'allais peut-être ouvrir celle-ci sur le vide interstellaire.

Ce qui simplifierait probablement les choses.

Je mourrais sur le coup, et je n'aurais plus à m'inquiéter de ce que ce jour allait apporter.

Si j'ouvrais cette porte, j'allais devoir sortir *dehors*. Je n'en avais aucune envie. Mon placard était confortable, sûr, peut-être oublié de tous. Qu'allais-je trouver à l'extérieur ? Comment allais-je quitter la ville ? Que trouverais-je de l'autre côté des limites de Dublin ? Avions-nous perdu des parties du monde pendant la nuit, dans une lutte métaphysique entre les royaumes ? Ashford, en Géorgie, se trouvait-elle toujours là où elle devait se trouver ? Et moi, où étais-je ? Où aller ? À qui me fier ? Dans le vaste schéma des choses, la quête du *Sinsar Dubh* me semblait soudain dérisoire.

J'entrouvris la porte, jetai un regard sur la plate-forme inférieure et poussai un soupir de soulagement. À contrecœur, et avec mille

précautions, je fixai mon holster à mon épaule. L'énergie *unseelie* courait dans mes veines, vibrante d'agressivité. Elle allait continuer ainsi pendant des jours, et pendant tout ce temps, j'allais craindre ma propre lance. Je me glissai hors du placard. Après une observation attentive des alentours pour m'assurer qu'aucune Ombre n'avait pris ses quartiers près de moi au cours de la nuit, j'éteignis mes lampes et grimpai à l'étage supérieur.

Lorsque je parvins à l'arche de pierre, je laissai échapper un nouveau soupir de soulagement.

Dans l'ensemble, la ville offrait la même apparence que d'ordinaire. Les immeubles étaient à leur place ; ils n'avaient été ni incendiés, ni démolis, et n'avaient pas disparu. Dublin n'était pas en beauté, avec sa robe de bal en lambeaux, ses bas filés et ses talons aiguilles brisés. Elle était débraillée, mais pas morte. Un jour, elle pourrait de nouveau résonner des vivants échos du *craic* – du plaisir de la fête.

On n'entendait ni piétons ni véhicules. La ville semblait abandonnée. Les souvenirs des émeutes jonchaient les rues – carcasses de voitures, cadavres, ordures – mais personne, humain ou faë, n'arpentait les trottoirs en contrebas. J'avais l'impression d'être la dernière survivante.

Il n'y avait pas non plus de lumières. Je vérifiai mon téléphone portable. Pas de réseau. Dès la tombée de la nuit, j'allais devoir de nouveau me cacher quelque part où je serais en sécurité.

Je regardai la ville jusqu'à ce que le jour soit levé et que les rayons du soleil rebondissent sur les chaussées couvertes de bris de verre. Au cours des trois quarts d'heure qui venaient de s'écouler, rien ni personne n'avait bougé. À croire que l'infanterie *unseelie*, après avoir vidé Dublin de toute vie humaine, s'était retirée. Je doutais que les Ombres en eussent fait autant. Je pouvais apercevoir la verdure des banlieues de la ville. Elles s'étaient sans doute rassasiées jusqu'à ce que les premières lueurs de l'aube les forcent à se retirer dans leurs cachettes et recoins secrets.

Je bénis l'inspiration que j'avais eue en fabriquant mon MacHalo. Celui-ci allait sans doute faire partie intégrale de mon équipement de survie au cours des jours à venir. Comment rester dans la lumière, s'il n'y en avait plus nulle part ?

Ma priorité numéro un allait être de me procurer des piles et d'en remplir mon sac à dos. La seconde, de trouver de quoi manger. La troisième, de déterminer si Barrons pouvait toujours me localiser grâce au tatouage sur l'arrière de mon crâne dans un monde qui s'était fondu avec les royaumes faës, et si cela était ou non une bonne chose. V'lane allait-il venir à ma recherche ? Les *sidhe-seers* avaient-elles survécu ? Comment allait Dani ? Je n'osai laisser mes pensées se

tourner vers chez moi. Jusqu'à ce que je trouve un téléphone en état de marche et que je puisse appeler à la maison, je ne pouvais pas laisser de telles inquiétudes peser sur moi.

Au sommet de la mince échelle, j'ôtai mon holster et le laissai tomber une cinquantaine de mètres plus bas sur le sol, en le dirigeant dans l'angle près de la porte. Si les échelons cédaient de nouveau, je ne tomberais pas sur ma propre lance.

Je descendis d'un pas aussi lent que prudent et ne retrouvai une respiration normale qu'une fois que j'eus atteint le rez-de-chaussée. J'avais mangé toute la chair *unseelie* que j'avais mise en pots. Je me sentirais mieux avec une réserve sur moi. J'en voulais plus. Il m'en fallait encore. Qui sait quelles batailles j'allais devoir mener ce jour-là ?

Je saisis le harnais par l'une de ses bretelles, glissai celle-ci à mon épaule et franchis le seuil de la porte, l'oreille tendue, guettant des voix, des mouvements, le moindre signe de danger. L'église était d'un calme surnaturel, absolu. J'inhalai, mettant à profit mes sens décuplés par l'énergie *unseelie*. Une certaine odeur flottait dans l'air, que je ne parvenais pas à identifier. Elle était attirante, mais elle me mettait mal à l'aise. Elle m'évoquait quelqu'un de familier, mais pas tout à fait. Je détestais être privée de mes perceptions *sidhe-seers*. Je détestais être incapable de déterminer s'il y avait un faë en embuscade, prêt à bondir sur moi.

J'avancai à pas de loup en ajoutant un quatrième alinéa à ma liste de priorités : de nouvelles chaussures. Des tennis. Les bottes sont rarement conçues pour une démarche discrète, et les miennes ne l'étaient pas.

À mi-chemin de l'antichambre, je fis halte. Sur ma gauche, se trouvait une large volée de marches en marbre couvertes d'un tapis qui descendait vers les hautes portes de l'église.

Sur ma droite, se trouvait l'entrée de l'oratoire. Derrière ses portes closes, je pouvais sentir les odeurs du sanctuaire, les effluves capiteux de l'encens et ce curieux parfum épicé que je ne parvenais toujours pas à identifier, et qui m'intriguait et me mettait mal à l'aise. Dans la faible lueur tamisée, les portes blanches de la petite chapelle luisaient d'un éclat doux et attirant.

Je pouvais me diriger vers la gauche et partir explorer les rues de Dublin, ou tourner à droite et prendre quelques instants pour converser avec ce Dieu à qui je n'avais pas souvent parlé dans ma vie. Écoutait-Il, aujourd'hui ? Ou avait-Il secoué la tête, remballé Son Kit de Création et pris le chemin d'un monde moins malade, tard dans la nuit ? De quoi pouvais-je discuter avec Lui ? De la trahison que j'avais ressentie à la mort d'Alina ? De ma colère d'être si seule ?

Je tournai à gauche. Les monstres qui hantaient les rues me

semblaient plus faciles à affronter.

Alors que je parvenais en haut des marches, une vague de désir déferla en moi, annihilant toute ma volonté, éveillant dans mes veines une excitation aussi torride qu'inattendue. Pour une fois, je l'accueillis avec ravissement.

— V'lane ! m'écriai-je en retirant ma main du bouton de mon jean.

Je pouvais percevoir sa présence à l'extérieur de l'église. Il s'approchait de moi, remontait le trottoir, gravissait l'escalier extérieur. Il était là, sur le point d'entrer. Il m'avait trouvée ! Je me surpris à remercier ce Dieu à qui je venais tout juste de refuser de parler.

Lorsque les battants s'ouvrirent, je fus aveuglée par la lumière du soleil. Mes pupilles se contractèrent jusqu'à n'être plus que deux têtes d'épingles. Dans l'encadrement de la porte, apparut V'lane, auréolé de sa chevelure aux mille nuances d'or, de bronze et de cuivre, l'image même de l'ange vengeur auquel Barrons ne ressemblerait jamais. *Voilà* d'où venait l'étrange parfum qui m'avait à la fois attirée et alarmée ! C'était celui de sa peau. V'lane dégageait-il toujours ces effluves, ou bien ceux-ci étaient-elles perceptibles grâce à mes sens affûtés par l'énergie *unseelie* ?

À cause de la vibration de ses frères noirs dans mes veines, je ne captais pas ses émanations faëes. Je ne ressentais pas de nausée. Son apparition n'avait été précédée que par la puissante sensualité qui rayonnait de lui, et il exerçait sur moi la même séduction que sur n'importe quelle femme. Pas étonnant que j'aie vu tant de têtes se retourner sur lui dans les endroits où nous étions allés ! Je lui trouvais encore plus d'allure à présent que mes perceptions *sidhe-seers* étaient émoussées, comme si, en temps normal, je ne sais quelle composante dans mon sang m'immunisait en partie contre son charme, et que la puissance faëe dans mes veines annulait cette capacité.

Quelle qu'en soit la raison, à ce moment-là, son impact sur moi était extraordinaire. Plus encore que lors de notre première rencontre, à l'époque où j'ignorais encore tout de lui... Mes jambes ne me portaient plus. Mes seins étaient lourds, douloureux, leurs pointes en feu. Je voulais qu'il me fasse l'amour. J'avais *besoin* qu'il me fasse l'amour. Avec sauvagerie. C'était indispensable. Peu m'importaient les conséquences. Je voulais qu'il me possède à n'en plus finir jusqu'à ce que je tombe d'épuisement. N'avait-il pas affirmé qu'il pouvait me procurer ces plaisirs sans que j'en souffre ? Atténuer ses pouvoirs afin de m'éviter d'être blessée ou transformée ?

— Baissez le volume !

Je m'étais forcée à lui dire cela, mais je souriais et mes intonations manquaient de conviction.

J'étais tellement soulagée de le voir !

Mon pull était déjà sur le sol. Je me penchai pour le ramasser.

V'lane quitta le brillant rayon de soleil et monta les marches.

— *Sidhe-seer*, dit-il.

Alors que la porte se refermait derrière lui et que l'antichambre retrouvait la lumière tamisée, mes pupilles se dilatèrent, ma vision s'ajusta, et je compris mon erreur. Dans un petit cri de surprise, je reculai d'un pas.

— Vous n'êtes pas V'lane !

Le regard du prince exotique se posa sur mes seins, que soulignait mon soutien-gorge de dentelle. Je pressai mon pull contre ma poitrine. L'inconnu laissa échapper un soupir rauque qui me fit trembler de désir. Ce n'est qu'au prix d'un immense effort que je parvins à rester debout. J'avais envie de tomber à genoux. J'aurais voulu tomber à genoux. Il souhaitait que je sois sur le sol, sur mes genoux et mes mains. Mon esprit se vida de toute pensée. Mes lèvres et mes jambes s'écartèrent.

Il fit un pas vers moi.

Au prix d'un terrible combat contre moi-même, je parvins à reculer.

— Non, dit-il. Je ne suis pas V'lane.

Ses paupières se baissèrent sur ses iris inhumains, sans âge, puis se relevèrent.

— Quoi que ce soit, ajouta-t-il.

— Qui... qui... qui êtes-vous ? bégayai-je.

Il s'avança de nouveau.

Je fis encore un pas en arrière. Mon pull tomba de nouveau. Bordel.

— Je suis la Fin, dit-il simplement.

Les portes menant au sanctuaire s'ouvrirent derrière moi. Je fus caressée par un courant d'air, tandis que l'étrange et dérangent parfum envahissait de nouveau mes narines.

La vague de désir se fracassa sur moi, sur l'avant et sur l'arrière de mon corps.

— Nous sommes tous la Fin, dit une voix froide dans mon dos. Et le Commencement. Nous sommes bientôt. Plus tard. Après.

— Le Temps. Cela ne compte pas, ajouta l'autre. Circulaire, c'est ainsi.

— Nous sommes toujours. Pas vous.

Ils auraient aussi bien pu me parler dans un autre langage ! Je pivotai sur moi-même, le souffle court. Je vis un soutien-gorge en dentelle par terre, à mes pieds. Le mien. Bordel de bordel. L'air était froid sur ma peau brûlante. Je m'interdis de leur demander « Et après ? ». Ils étaient deux. Deux faës de volupté fatale. Deux princes.

Pouvais-je leur échapper ? Pouvais-je leur survivre ? Ils avaient le pouvoir de se transférer. J'étais entre eux deux. Pouvais-je les Nullifier ? Oh, Seigneur ! Pas tant que mes capacités de *sidhe-seer* étaient si faibles !

— Connaissez-vous V'lane ? C'est un prince *seelie*, articulai-je avec peine entre mes lèvres qui n'attendaient que d'être touchées, d'être envahies avec une puissance que la sensation du nom de V'lane sur ma langue n'avait fait que suggérer.

Il fallait que je sois possédée par ces hommes. Prise de toutes parts. Par ma bouche. Par tous mes autres orifices. Mon regard se posa sur leur aine, l'un après l'autre. Puis je secouai violemment la tête. Mes lèvres étaient desséchées, j'étais prise de vertiges.

— Il me protège.

Peut-être étaient-ils des amis à lui ? Peut-être pouvaient-ils l'appeler ? Peut-être le craignaient-ils et allaient-ils s'en aller ?

Je n'aurais pas été surprise d'entendre des rires lestes, des commentaires égrillards, des moqueries. Après tout, j'étais dévêtue jusqu'à la taille. J'attendais une remarque, une grimace, n'importe quelle réaction, mais ils se contentèrent de tourner la tête de droite et de gauche avec une raideur surnaturelle tout en m'examinant d'un air si peu humain que mon sang se figea dans mes veines et que mon cœur s'arrêta de battre.

Je savais qui ils étaient. Ce n'étaient pas des amis de V'lane. Leurs gestes mécaniques, étrangers, venaient de les trahir.

Lorsque je retrouvai mon souffle, ce fut pour prendre une profonde inspiration.

Ces hommes étaient les princes *unseelies*. Des faës qui n'avaient jamais eu l'occasion de nous étudier, d'apprendre nos habitudes, de parfaire leur apparence humaine en nous imitant. Des faës qui pouvaient employer notre langage, mais sans contenu ni métaphore. Qui n'avaient entendu parler de notre monde qu'à distance, par procuration. Qui, c'était fort probable, ne saisissaient même pas les élémentaires concepts faës d'équilibre et de transformation. Des faës qui n'avaient jamais été libres, n'avaient jamais bu au Chaudron, n'avaient jamais eu de relations sexuelles avec des femmes humaines.

Ils semblaient bien déterminés à combler cette dernière lacune. Avec moi. Leur désir jaillissait d'eux en furieuses vagues noires et tourmentées. Une puissante sensualité avait envahi l'espace, plus explosive qu'un paquet de dynamite à la mèche dangereusement courte. L'air en était chargé. Je l'inhalais à chaque inspiration, tandis que montait en moi une étourdissante, une implacable fièvre faë.

Un troisième homme entra dans l'église.

Qu'avait dit Christian ? *Les mythes font correspondre les princes de ces quatre Maisons, les Princes des Ténèbres, aux Quatre Cavaliers de*

l'Apocalypse.

La Peste venait de rejoindre la Mort et la Famine dans la maison de Dieu. Il ne manquait plus que la Guerre. J'espérais qu'elle resterait à l'écart.

Ils se rapprochèrent de moi, m'encerclant tous les trois, passant d'une apparence à une autre à mesure de leur progression. Ils changeaient de silhouettes, de couleurs et... d'autre chose, qui était peut-être d'ordre dimensionnel. Je voyais en trois dimensions, pas en quatre ou cinq. Mes yeux, ne pouvant expliquer à mon cerveau ce qu'ils enregistraient, avaient apparemment décidé de faire comme s'ils ne voyaient pas cela. V'lane m'avait dit que les faës ne nous révélaient jamais leur véritable visage. Peut-être était-ce ce que j'apercevais.

Ravalant ma terreur de l'unique arme que je pouvais utiliser contre eux, je dégainai vivement ma lance, laissai tomber le holster et pivotai sur moi-même d'un air menaçant.

— Arrière ! ordonnai-je. Ceci est un Pilier de Lumière. Cela peut tuer même des princes ! Essayez, pour voir !

Je donnai un coup au plus proche d'entre eux. Il s'immobilisa, observa la lance et leva sur moi un regard incandescent. Puis il tourna la tête pour jeter un coup d'œil aux autres, avant de poser de nouveau les yeux sur la lance, de telle sorte que mon attention fut attirée sur celle-ci.

Je découvris alors avec horreur que ma main retournait l'arme vers moi avec une lenteur extrême, jusqu'à ce que la pointe, la mortelle aiguille qui faisait pourrir les chairs, pointe droit sur moi. Je tentai de l'écarter pour la diriger vers lui, mais je ne pouvais pas bouger. Mon cerveau donnait des ordres auxquels mon corps refusait d'obéir.

Le viol était déjà assez épouvantable. Pour rien au monde je n'y ajouterais le fait de périr ensuite de la même fin que Mallucé.

Lorsque l'extrémité de l'arme ne fut plus qu'à un cheveu de ma peau, je tentai de jeter la lance en espérant que j'en étais capable, et qu'elle leur sortirait de l'esprit. Mon mécanisme de déclenchement fonctionna mieux que celui de neutralisation – j'en comprendrais plus tard la raison – et la lance rebondit sur le sol avec fracas, franchit les portes et pénétra dans la chapelle. Elle finit sa course contre le bénitier avec une telle force que de l'eau bénite fut projetée hors de la vasque montée sur pied. Lorsqu'elles éclaboussèrent la lance, les gouttes se transformèrent en nuage de vapeur dans un sifflement aigu.

L'apparence des princes se stabilisa. Ils étaient à présent trois mâles d'une stupéfiante beauté – le simple fait de les regarder représentait un moment d'une telle perfection que j'en avais soudain l'âme tout endolorie et que des paroles incohérentes se bousculaient à mes lèvres. Ils étaient nus, excepté de scintillants torques noirs qui

ondulaient autour de leur cou tels des ruisseaux de ténèbres. Leurs corps souples aux reflets de bronze étaient tatoués de motifs brillants et complexes qui se mouvaient, à la surface de leur peau, pareils à des nuages d'orage kaléidoscopiques dans un ciel doré à l'or fin. Des éclairs zébraient leurs iris étincelants.

Tout au fond de moi, un roulement de tonnerre résonna en écho.

Je ne pouvais pas les regarder. La vision qu'ils offraient était insoutenable. Je me détournai mais ils furent aussitôt devant moi, m'obligeant à voir leurs visages effrayants de beauté surnaturelle.

Je pleurai des larmes de sang qui séchèrent sur mes joues. Je les frottai. Mes mains étaient rouges et brûlantes.

Puis les lèvres des princes se posèrent sur l'extrémité de mes doigts et je sentis la fraîcheur apaisante de leur langue, puis le froid saisissant de leurs dents. Alors une bête infiniment plus sauvage que Primitive Mac, infiniment plus puissante que moi, étira ses bras au-dessus de sa tête dans un soupir sensuel, avant d'être parcourue d'un délicieux frisson d'impatience.

C'est pour cet instant-là qu'elle était née. C'est cet instant-là qu'elle avait attendu toute sa vie. Ici. Maintenant. Eux.

La mort était le prix à payer pour la jouissance.

J'ôtai mes bottes. Ils me retirèrent mon jean et mes sous-vêtements, tout en me faisant passer de l'un à l'autre, m'embrassant, me goûtant, me léchant, me savourant, se nourrissant du brasier de passion qu'ils éveillaient en moi, me le renvoyant, le reprenant, me le transmettant de nouveau, et à mesure qu'il passait d'eux à moi, l'incendie se faisait plus grand que moi, plus grand qu'eux, pour devenir une entité à part entière.

Loin, très loin en moi, une part de mon esprit comprit l'horreur de ce qui était en train de m'arriver. Sur leurs lèvres parfaites, je sentais le goût de leur vide intérieur et je compris que derrière leur peau d'or et de velours, sous les vagues érotiques qui déferlaient sur moi et m'emportaient, il n'y avait... qu'un océan... un océan de *moi*.

Tout en m'y abandonnant, je saisis la véritable nature des princes *unseelies*. Ils étaient faits du vide de ce qu'ils n'étaient pas et qu'ils voulaient plus que tout au monde : la passion, le désir, le feu de la vie, la puissance des sensations.

Certains composants essentiels en eux avaient été perdus depuis longtemps, ou peut-être avaient-ils été gelés par sept cent mille ans d'incarcération dans un froid polaire, à moins que, forgés par le Chant imparfait du roi, ils n'aient été entachés d'une égale imperfection, d'un même vide existentiel. Quoi qu'il en soit, c'est par les plaisirs de la chair que ces faës éprouvaient les plus vifs émois. Ils étaient des virtuoses de la volupté, privés depuis toujours de musique dans leur royaume, entourés par d'autres êtres aussi vides qu'eux, sans le

moindre humain à leur disposition pour jouer leurs partitions sur son corps.

En compagnie d'une femme mortelle capable de sensations, en revanche, ils pouvaient enfin en éprouver eux aussi, et ils s'enivraient de son chant jusqu'à ce que le silence s'abatte sur la salle de concert, que la passion tombe en cendres et que la malheureuse décède, son corps aussi glacé que cet endroit en eux où la vie ne pouvait jamais pleinement s'exprimer.

Rendus à leur propre vide, ils cherchaient une autre victime avec qui jouer, se grisait de nouveau en lui prodiguant les plaisirs les plus bruts, les plus purs, les plus puissants, absorbant tout ce qu'il y avait de vivant en elle, le lui rendant, le reprenant. Les orgasmes qui me secouaient n'étaient pas de simples spasmes de plaisir mais des renaissances successives. Mon être se créait de nouveau chaque fois que j'étais emportée par la jouissance. Le sexe était la vie qui était le sang qui était Dieu qui me pénétrait par tous mes orifices, à l'intérieur, à l'extérieur.

Cela me tuait.

Je le savais.

J'en voulais toujours plus.

Nous roulâmes et glissâmes sur le dallage de marbre glacé, mes trois princes noirs et moi, avant de retrouver notre équilibre sur le tapis des marches, un sous moi, l'autre derrière, le troisième dans ma bouche.

Et les voici qui bougèrent profondément en moi, m'emplissant de sensations aussi kaléidoscopiques que leurs corps tatoués. Mon être se contracta jusqu'à l'infiniment petit, explosa, avant de se fragmenter en une infinité de particules de moi-même. Ils avaient le goût du nectar et embaumaient les épices sombres et capiteuses. Leurs corps étaient durs, sculptés, parfaits, et si, par moments, la glace de leurs torques noirs, de leurs langues roses et de leurs dents blanches transperçait ma peau de ses cruelles morsures, c'était un faible prix à payer pour ce qu'ils accomplissaient à l'intérieur de moi.

Je compris que mon esprit partait à la dérive. Des épisodes de ma vie passèrent devant mes yeux avant de sombrer dans je ne sais quel abîme d'oubli. Je pleurai, les suppliai de me libérer, mais mes lèvres ne formaient que des ordres et des suppliques. Plus loin. Plus fort. Plus vite. Là.

Mon dernier mois à Dublin, avec ses espoirs, ses soucis et ses craintes, défila dans ma mémoire avant de disparaître. Je revécus ma journée en Faery auprès d'Alina, puis tous les souvenirs de Mallucé, de Christian, des O'Bannion, de Fiona, de Barrons, jusqu'à ma rencontre avec Rowena dans un bar, lors de ma première nuit en Irlande. À mesure que je revivais à l'envers les événements de l'été, ceux-ci

s'effaçaient. Y avait-il un quatrième amant qui m'embrassait, à présent, qui me goûtait ? Pourquoi ne pouvais-je le voir ? Qui était-il ?

Je frémis de douleur en revivant le jour de la mort d'Alina, puis cette souffrance se dissipa également et ce jour cessa d'avoir existé, tandis que se rembobinait le film de ma vie.

J'oubliai mes années de lycée sous les assauts de la Peste. Je dis adieu à la collégienne que je fus, pendant que la Famine déversait dans ma bouche sa semence veloutée. Je vis disparaître mon enfance entre les bras de trois princes faës. S'il y en avait un quatrième, je ne vis jamais son visage. Tout ce que je perçus, ce fut sa différence, car il n'était pas exactement comme les autres.

Vint le moment où je n'étais jamais venue au monde.

Je n'étais plus que l'instant présent.

Cette seconde. Cet orgasme. Cette faim. Ce vide sans fond. Ce désir éperdu.

J'étais consciente que d'autres étaient entrés dans l'antichambre mais mon regard ne portait pas au-delà de mes princes sombres. Peu m'importait. Plus on est de fous...

Lorsque mes amants s'écartèrent enfin de moi, mon corps était si froid que je crus ma dernière heure venue. Je roulai sur le sol en suppliant. Encore !

Quelqu'un s'approcha de moi.

Je tendis mes deux mains vers ce contact salvateur, écartai les mèches qui dissimulaient mes yeux et levai le regard vers un visage. Le visage du Haut Seigneur.

— Je crois qu'elle m'obéira, à présent, murmura-t-il.

Lui obéir ?

Je donnerais ma vie pour lui.

Fin du tome 3

Note aux lecteurs

J'ai prédit ce moment. Et j'ai prédit ce qui est à venir. Alors, ceux d'entre vous dont les lampes-torches sont déchargées, ceux qui perçoivent l'approche sournoise des Ombres et craignent que tout espoir soit perdu, réfléchissez à ceci.

Dans *Fièvre rouge*, Mac déclare : « En dépit des apparences, ceci n'est pas une histoire de ténèbres mais de lumière. Khalil Gibran a écrit : *Plus profondément le chagrin creusera votre être, plus vous pourrez contenir de joie*. Pour qui n'a jamais connu l'amertume, la douceur n'est qu'un agréable parfum. Un jour, c'est sûr, je connaîtrai la joie absolue. »

Et elle va la connaître. C'était ma promesse, annoncée par ses paroles.

Pour prendre des nouvelles de Mac, découvrir les dates des prochaines parutions et autres informations, faites donc un saut sur www.karenmoning.com, ou sur www.sidhe-seersinc.com.

Le second est un site web interactif avec des liens cachés, de sorte que vous devrez peut-être chercher un peu, mais cela en vaut largement la peine. Mes designers web sont des gens très talentueux, et dotés d'un grand sens de l'humour. Vous trouverez sur ce site un jeu, *Mac versus the Shades* [Mac contre les Ombres], des téléchargements de musiques de l'univers de la série *Fièvre*, le glossaire complet de Mac (jusqu'au prochain volume de la série *Fièvre*), le Mur, la Salle des Cartes et encore bien d'autres choses.

Sur www.karenmoning.com, vous trouverez un fantastique forum où je vais régulièrement faire un tour.

Restez dans la lumière !

Karen

Glossaire du Journal de Mac

* **Amulette** : Pilier des Ténèbres ou relique faëe *unseelie* forgée par le Roi Noir pour sa concubine. Ornée d'or, d'argent, de saphirs et d'onyx, la « châsse » dorée de l'amulette accueille une énorme pierre de couleur claire de composition inconnue. Il faut posséder une stature d'exception pour en faire usage afin de modifier la réalité. La fabuleuse liste de ses anciens propriétaires mentionne entre autres l'enchanteur Merlin, la reine Boadicée, Jeanne d'Arc, Charlemagne ou Napoléon Bonaparte. Récemment achetée par un Gallois dans une vente aux enchères illégale pour un montant frôlant les cent millions de dollars, elle est actuellement en possession du Haut Seigneur, après un passage trop bref entre mes mains. On ne peut l'utiliser sans avoir installé avec elle une sorte de lien, ou avoir payé je ne sais quelle dîme. Malgré ma volonté, n'ai pas réussi à la faire obéir.

Barrons, Jéricho : pas l'ombre d'un indice. Il me sauve régulièrement la vie. Je suppose que c'est suffisant en soi.

Addenda à l'entrée originelle : Il détient un Miroir de Transfert dans son bureau à la librairie et lorsqu'il s'y promène, les monstres s'écartent sur son passage, exactement comme les Ombres. Je l'ai vu en sortir, tentant entre ses bras le cadavre d'une femme. Sauvagement assassinée. Par lui ? ou bien par les êtres du Miroir ? Il est vieux d'au moins plusieurs centaines d'années, et peut-être, *sans doute*, plus encore que cela. Je l'ai obligé à tenir la lance dans sa main pour voir s'il était *unseelie*, ce qu'il a fait, mais V'lane m'a appris par la suite que le roi *unseelie* pouvait toucher *tous* les Piliers (de même que la reine *seelie*) et, bien que je n'arrive pas à saisir pour quelle raison le roi *unseelie* ne serait pas capable de poser la main sur son propre Livre, c'est peut-être pour cette raison précise que Barrons *supposait* qu'il possédait cette capacité. Peut-être le Livre a-t-il évolué pour se transformer en quelque chose de bien plus puissant que ce qu'il était au départ ? De plus, je n'exclus pas qu'il puisse être une sorte d'hybride *seelie-unseelie*. Les faës ont-ils des rapports sexuels pour se reproduire ? Parfois, je pense qu'il est un humain... qui a *très* mal tourné. D'autres fois, je me dis que le monde n'a jamais rien vu qui lui

ressemble. Il n'est définitivement pas *sidhe-seer*, mais il voit les faës aussi facilement que je les vois. Il pratique le druidisme, la sorcellerie et la magie noire ; il est d'une force et d'une rapidité surhumaines, et ses perceptions sont exceptionnelles. Que voulait dire Ryodan avec son allusion à l'Alpha et l'Oméga ? Il *faut* que je retrouve cet homme !

Bracelet de Cruce : bracelet d'or et d'argent incrusté de pierres rouge sang. Cette ancienne relique faë était supposée doter l'humain qui la portait d'une « protection contre la plupart des *Unseelies* et... d'autres êtres indésirables » (selon un certain faë de volupté fatale. Comme si on pouvait faire confiance à cette engeance !)

Cercle : haut Conseil des *sidhe-seers*.

Addenda à l'entrée originelle : Autrefois choisi lors d'élections démocratiques, il est à présent désigné par la Grande Maîtresse pour sa loyauté envers elle et la cause. Ses membres étaient les seules, avec Rowena, à savoir ce qui était conservé sous l'Abbaye. Certaines d'entre elles sont mortes ou ont disparu lorsque le Livre s'est échappé, il y a une vingtaine d'années. Comment cela est-il arrivé ? J'ai vingt-deux ans. *Est-il possible que ma mère ait été l'une d'entre elles ?*

Charme : voile d'illusion projeté par un faë pour dissimuler sa véritable apparence. Plus le faë est puissant, plus son charme est difficile à percer. La plupart des humains ne voient que ce qu'il veut leur montrer. Afin de ne pas être bousculé ou même effleuré par les mortels, celui-ci s'entoure d'un léger périmètre de distorsion spatiale qui fait partie du charme et écarte les humains sans même qu'ils en aient conscience. (Définition J.B.)

* **Chaudron de Clarté :** Pilier de Lumière, ou relique *seelie*, auquel tous les *Seelies* finissent par boire afin de se libérer du poids de souvenirs devenus trop lourds à porter. Selon Barrons, l'immortalité a un prix : une inéluctable folie. Lorsqu'un faë en pressent l'approche, il boit au Chaudron et renaît à lui-même, sans mémoire d'une existence antérieure. Un archiviste tient un registre des réincarnations successives de chaque faë, mais l'endroit précis où se tient ce clerc n'est connu que de quelques-uns, et lui seul sait où sont rangés les livres. Serait-ce le problème des *Unseelies* : le fait de ne pas avoir un chaudron auquel boire, eux aussi ?

Chose aux Mille bouches : créature *unseelie* dotée d'innombrables orifices buccaux, de douzaines d'yeux et d'organes génitaux masculins hypertrophiés. Caste *unseelie* : indéfinie à ce jour. Capacité de nuisance : encore indéterminée, mais peut probablement

tuer d'une façon à laquelle je refuse de penser.

Addenda à l'entrée originelle : est toujours là. J'aurai sa peau.

Addenda à l'entrée originelle : Dani s'en est chargée à ma place !

Pouvait-il se transférer dans l'espace ? Lesquels d'entre eux en sont capables ?

Cruce : un faë. J'ignore s'il est *seelie* ou *unseelie*. Un certain nombre de ses reliques continuent de passer de main en main. Il a maudit les Miroirs de Transfert. Avant cela, les faës les utilisaient librement pour voyager à travers les dimensions. Le sortilège a corrompu les couloirs interdimensionnels et désormais, même les faës ne s'y aventurent pas. Pas d'informations sur ce qu'était cette malédiction. Pas d'informations sur les dommages qu'elle a causés et sur les risques encourus dans les Miroirs. Au demeurant, Barrons ne semble pas les craindre. J'ai tenté d'entrer dans le Miroir de son bureau. Je n'ai pas trouvé le moyen de l'ouvrir.

Dani : adolescente *sidhe-seer* pourvue du don de la Vitesse. Elle compte à son actif – comme elle ne manque pas une occasion de le crier sur les toits – quarante-sept faës assassinés au moment où j'écris ces lignes. Je ne doute pas qu'elle en aura plus demain. Sa mère a été tuée par un faë ; nous sommes sœurs dans la vengeance. Elle travaille pour Rowena comme employée de Post Haste, Inc.

Addenda à l'entrée originelle : son score s'élève à présent à presque deux cents ! Cette gamine n'a peur de rien.

Détecteur d'Objets de Pouvoir : moi. *Sidhe-seer* ayant la capacité de percevoir la présence d'OP. Alina en était aussi une, et c'est pour cela que le Haut Seigneur l'utilisait.

Addenda à l'entrée originelle : très rare. Certaines lignées ont été élevées pour cette caractéristique. Les *sidhe-seers* de Rowena affirment qu'elles sont toutes mortes.

Dolmen : tombe mégalithique à une seule chambre, composée de deux pierres dressées ou plus supportant une vaste dalle plate disposée à l'horizontale. Les dolmens sont fréquents en Irlande, en particulier dans le Burren et le Connemara. Le Haut Seigneur en utilisait un lors d'un rituel de magie noire destiné à ouvrir un passage entre les royaumes afin de faire entrer des troupes d'*Unseelies*.

Druide : dans la société celtique préchrétienne, les druides présidaient aux cérémonies rituelles, réglaient les questions législatives et judiciaires, enseignaient la philosophie et éduquaient les jeunes élites destinées à intégrer leur ordre. Les druides étaient

considérés comme étant dans le secret des dieux, et on leur prêtait notamment des connaissances en matière de manipulation de la matière, de l'espace et du temps. Le vieil irlandais *drui* signifie à la fois mage, sorcier et devin (in *Mythes et légendes d'Irlande*).

Addenda à l'entrée originelle : ai vu Jéricho Barrons et le Haut Seigneur utiliser tous les deux un pouvoir druidique appelé la Voix, une façon de parler avec plusieurs voix à laquelle il est impossible de désobéir. Intérêt ?

Addenda : Christian MacKeltar descend d'une très ancienne lignée de druides.

Envahisseur : *Unseelie* d'apparence délicate et diaphane et d'une surprenante beauté. Les Envahisseurs ressemblent aux représentations modernes des fées : des beautés dénudées, délicates et scintillantes, coiffées d'un nuage de cheveux de soie et dotées de visages exquis, mais presque aussi grandes que des humains. Je les ai appelés ainsi parce qu'ils nous envahissent. Ils peuvent entrer dans la peau d'un être humain et le contrôler. Une fois qu'ils ont pris possession de leur victime, je ne les perçois plus. Je pourrais être assise juste à côté d'un Envahisseur caché dans une personne et ne pas m'en apercevoir. J'ai cru pendant quelque temps que Barrons pourrait en être un, mais je l'ai obligé à tenir la lance.

* **Épée de Lugh** : relique *seelie* également connue sous le nom d'Épée de Lumière. Ce Pilier de Lumière peut tuer des faës, *seelies* ou *unseelies*. Actuellement en possession de Rowena, qui la prête à ses ouailles de PHI lorsqu'elle le juge utile. C'est en général à Dani qu'elle échoit.

Addenda : je l'ai vue. Elle est de toute beauté !

Faë [faj], n.m. : voir également Tuatha Dé Danaan. Les faës se divisent en deux cours, la cour *seelie*, dite aussi Cour de Lumière, et la cour *unseelie*, ou Cour des Ténèbres. Toutes deux comportent différentes castes de Faës, dont les quatre maisons royales représentent les plus élevées de chacune. La Reine de Lumière et son prince consort gouvernent la Cour de Lumière, le Roi Noir et sa concubine du moment règnent sur la Cour des Ténèbres.

Faë de volupté fatale (par ex., V'lane) : faë doté d'une telle puissance sexuelle qu'il tue toute humaine avec qui il a des relations, à moins qu'il ne décide de la protéger de son érotisme mortel.

Addenda à l'entrée originelle : lorsqu'il a posé les mains sur moi, V'lane a fait en sorte que j'aie l'impression d'être avec un homme extraordinairement sexy, sans plus. Ces faës *peuvent* museler à volonté

leur puissance létale.

Addenda à l'entrée originelle : cette caste de faës est exclusivement issue de lignées royales. Ils ont trois possibilités : protéger totalement leur amante humaine et lui offrir la plus extraordinaire expérience sexuelle de sa vie, la garder en vie et la transformer en *Pri-ya*, ou bien la faire mourir de jouissance.

Ils peuvent se transférer dans l'espace.

Fiona : la femme qui tenait *Barrons – Bouquins & Bibelots* avant que je prenne sa place. Éperdument amoureuse de Barrons, elle a tenté de me tuer en éteignant toutes les lumières un soir, avant de laisser une fenêtre ouverte afin que les Ombres puissent entrer. Barrons l'a congédiée pour cela – *brrr...* quand j'y pense, être licenciée pour tentative d'assassinat ratée, cela doit être sacrément dur à vivre. Elle s'est maquée avec Derek O'Bannion, qui lui a fait manger de l'*Unseelie*. J'ai la désagréable impression que je n'en ai pas encore fini avec elle.

Haut Seigneur : celui qui a trahi ma sœur et l'a assassinée ! Faë mais pas tout à fait, chef des armées *unseelies*, à la recherche du *Sinsar Dubh*. Il utilisait Alina pour trouver le Livre Noir, de même que Barrons se sert de moi comme détecteur d'Objets de Pouvoir.

Addenda à l'entrée originelle : m'a offert un marché : le retour d'Alina contre le Livre. Je l'en crois vraiment capable.

Homme Gris : être *unseelie* d'une repoussante laideur qui se nourrit de la beauté des femmes humaines. Capacité de nuisance : peut tuer, mais préfère généralement laisser en vie sa victime, horriblement défigurée, afin de jouir de sa souffrance.

Addenda à l'entrée originelle : Considéré comme le seul de son espèce. Barrons et moi l'avons éliminé.

Addenda à l'entrée originelle : Pouvait se transférer dans l'espace.

* **Lance de Longin** (aussi connue sous le nom de Sainte Lance, Lance du Destin ou Lance Brillante) : lance avec laquelle aurait été percé le flanc du Christ après la crucifixion. Origine non humaine. Ce Pilier de Lumière des Tuatha Dé Danaan est l'une des rares armes mortelles pour les faës, quel que soit leur rang ou leur pouvoir.

Addenda à l'entrée originelle : tue tout ce qui est faë. Chez une créature partiellement faëe, ne corrompt que les zones faëes de son organisme. Spectacle atroce.

MacKeltar, Christian : travaille au département des Langues anciennes de Trinity College. Sait ce que je suis et connaissait ma sœur ! N'ai aucune idée de sa place dans tout ceci, ni de ses

motivations. En saurai bientôt plus.

Addenda à l'entrée originelle : Christian est issu d'un clan qui servait autrefois les faës en tant que druides et ont continué d'assurer l'engagement des hommes dans le Pacte entre humains et faës pendant des millénaires en accomplissant les rituels et en versant la dîme. Il ne connaissait Alina que de vue. Elle lui avait demandé de traduire un extrait du *Sinsar Dubh*.

Mallucé [mal-lu ?] : né John Johnstone Jr. Après le mystérieux décès de ses parents, a hérité de centaines de millions de dollars, puis disparu quelque temps avant de refaire surface sous l'identité de Mallucé, le nouveau vampire mort-vivant. Au cours de la décennie qui a suivi, s'est entouré d'une cour d'adorateurs venus du monde entier, et a été recruté par le Haut Seigneur pour sa fortune et son carnet d'adresses. Teint livide, cheveux blonds, yeux jaune citron, le vampire a une prédilection pour le *steampunk* et le gothique victorien.

* **Miroirs de transfert**, ou Miroirs : labyrinthe complexe de miroirs, autrefois la principale voie empruntée par les faës pour passer d'un royaume à un autre, jusqu'à ce que l'un d'entre eux, Cruce, lance une malédiction sur le dédale argenté. Désormais, aucun faë ne s'y aventure plus.

Addenda à l'entrée originelle : le Haut Seigneur en possédait un certain nombre dans sa maison du Quartier fantôme et s'en servait pour se rendre, en Faery et en revenir. Si l'on brise un Miroir, cela détruit-il ce qui se trouve à l'intérieur ? Cela laisse-t-il un passage permettant d'entrer ou de sortir d'un royaume faë, telle une déchirure dans l'étoffe de notre monde ? Quelle était exactement cette malédiction, et qui était Cruce ?

Addenda à l'entrée originelle : Barrons en détient un et s'y promène !

Null [noël] : *sidhe-seer* dotée du pouvoir de paralyser un faë de façon temporaire, d'un simple contact de la main (par exemple, la mienne). Plus le faë est puissant et de haute caste, plus son immobilisation est brève.

O'Bannion, Derek : frère cadet de Rocky et nouveau mignon du Haut Seigneur. Aurais dû le laisser entrer dans la Zone fantôme ce fameux jour.

Addenda à l'entrée originelle : il mange de l'*unseelie* et sort avec Fiona, qui en consomme elle aussi !

O'Bannion, Rocky : ancien boxeur irlandais reconverti dans le

gangstérisme, et fanatique religieux. Il possédait la Lance de la Destinée* dans une collection cachée dans un profond souterrain. Barrons et moi sommes entrés une nuit par effraction dans la chambre forte pour y dérober la lance. C'est à l'occasion de sa mort que j'ai eu pour la première fois du sang sur les mains. La nuit du vol, Barrons a éteint toutes les lampes extérieures de la librairie. Lorsque O'Bannion m'a poursuivie, accompagné d'une quinzaine de ses hommes de main, les Ombres les ont dévorés juste sous la fenêtre de ma chambre. Je savais que Barrons avait l'intention de faire quelque chose. Et s'il m'avait demandé de choisir entre eux et moi, je l'aurais *aidé* à appuyer sur les interrupteurs. On ne sait de quoi on est capable pour survivre que lorsqu'on est dos au mur et que l'on se voit passer à l'action.

Ombres : l'une des plus basses castes *unseelies*. Tout juste douées de conscience. Principale activité : manger. Ne supportent pas la lumière et chassent exclusivement à la nuit tombée. Volent la vie de la même façon que l'Homme Gris dérobe la beauté, en vidant leur victime de sa substance vitale avec la rapidité d'un vampire, ne laissant derrière elles qu'une pile de vêtements et des restes humains parcheminés. Capacité de nuisance : mortelles.

Addenda à l'entrée originelle : je pense qu'elles changent, qu'elles évoluent, qu'elles apprennent.

Addenda : j'en suis certaine ! Je jure qu'il y en a une qui me harcèle !

Addenda : ont appris à travailler ensemble et à prendre la forme de barrières.

OP : acronyme d'Objet de Pouvoir. Désigne une relique faëe dotée de propriétés magiques. Certaines sont des Piliers, d'autres pas.

Orbe de D'Jai : aucune idée de ce dont il s'agit, mais Barrons la possède. Il affirme que c'est un OP. Je n'ai rien ressenti lorsque je l'ai tenue entre mes mains, mais à ce moment précis, j'avais perdu mes perceptions *sidhe-seers*. Où l'a-t-il eue et où l'a-t-il mise ? Se trouve-t-elle dans sa mystérieuse crypte ? Quels sont ses pouvoirs ? D'ailleurs, par quel moyen entre-t-on dans sa cave souterraine ? Où est l'accès aux trois niveaux de sous-sol situés sous son garage ? Existe-t-il un tunnel reliant celui-ci à l'immeuble ? À vérifier.

Addenda à l'entrée originelle : Barrons me l'a remise pour que je la confie aux *sidhe-seers*, afin qu'elle soit utilisée dans un rituel destiné à renforcer les murs la nuit de Samhain.

Patrona : mentionnée par Rowena. Il paraît que je lui ressemble. Était-elle une O'Connor ? Dirigea pendant un temps le Cercle des

PHI : Post Haste, Inc., service de messagerie dublinois, couverture des activités de la communauté *sidhe-seer*. Il semble que Rowena en est la directrice.

Addenda : après que le Livre a été perdu, Rowena a ouvert des succursales de sa société de messagerie dans le monde entier, dans l'espoir de retrouver sa piste et de le reprendre. Cela était vraiment très intelligent. Elle a des livreuses en vélo dans des centaines de grandes villes qui sont ses yeux et ses oreilles. Les *sidhe-seers* et l'Abbaye ont un richissime mécène qui injecte des fonds par le biais de nombreuses sociétés. J'aimerais bien savoir de qui il s'agit.

Piliers : ensemble de huit reliques – quatre « de Lumière » et quatre « des Ténèbres » – remontant à une époque immémoriale et toutes dotées d'une fabuleuse puissance. Les quatre Piliers de Lumière sont la Pierre Blanche, la Lance Brillante, l'Épée de Lumière et le Chaudron de Clarté. Les quatre Piliers des Ténèbres sont le Miroir Sombre, la Cassette Obscure, l'Amulette Maléfique et le Livre Noir, ou *Sinsar Dubh* (in *Guide officiel des reliques sacrées – Légendes et vérité*).

Addenda à l'entrée originelle : je ne sais toujours pas grand-chose au sujet de la Pierre Blanche et de la Cassette Obscure. Confèrent-elles des pouvoirs qui pourraient m'être utiles ? Où se trouvent-elles ? Correction à la définition ci-dessus : le Miroir Sombre n'est autre que les Miroirs de transfert. Cf. Miroirs, ou Miroirs de transfert. Le Roi Noir a forgé tous les Piliers des Ténèbres. *Quid* des Piliers de Lumière ?

Addenda à l'entrée originelle : voir l'histoire du roi *unseelie* et de sa concubine mortelle, telle que V'lane me l'a racontée. Le roi a forgé les Miroirs pour qu'elle ne vieillisse pas et pour lui offrir des royaumes à explorer. Il a créé l'Amulette afin qu'elle puisse modifier la réalité. Il lui a donné la Cassette pour combler sa solitude. À quoi sert-elle ? Le *Sinsar Dubh* était un accident.

Pri-Ya [pri-ja], n.f. : femme humaine atteinte de dépendance sexuelle aux faës.

Addenda : le Seigneur me vienne en aide, j'en sais quelque chose.

Quatre Pierres : pierres translucides de couleur bleu-noir couvertes de signes en relief ressemblant à des runes. La clé qui permet de déchiffrer l'ancien langage et de percer le secret du code du *Sinsar Dubh* se trouve dans ces quatre pierres magiques. Isolément, une pierre permet d'éclairer un passage du Livre Noir, mais pour que le véritable texte dans sa totalité soit révélé, il faut que les quatre pierres

soient réunies (in *Mythes et légendes d'Irlande*).

Addenda : selon d'autres sources, c'est la « véritable nature » du *Sinsar Dubh* qui sera ainsi dévoilée.

Rhino-boys : gros-bras *unseelies* de caste inférieure essentiellement employés comme gardes du corps pour faës de haut rang. (D'après mon expérience personnelle.)

Addenda à l'entrée originelle : ont un goût infect.

Addenda à l'entrée originelle : je ne crois pas qu'ils puissent se transférer dans l'espace. J'en ai vu enfermés dans des cellules de la grotte de Mallucé, enchaînés. Il ne m'est pas venu à l'esprit, sur le moment, que cela était étrange, puis je me suis dit que Mallucé les retenait peut-être grâce à un sortilège, mais après que Jayne a fait cette réflexion à propos de mettre des faës en prison, j'ai compris que tous les faës ne pouvaient pas se transférer et je commence à me demander si seuls les plus puissants en sont capables. Ceci pourrait représenter un point crucial. À explorer.

Rowena : dirige plus ou moins une communauté de *sidhe-seers* organisée en société de messagerie, Post Haste, Inc. En est-elle la Grande Maîtresse ? La congrégation tient son chapitre dans une ancienne abbaye située à quelques heures de route de Dublin, dans laquelle se trouve une bibliothèque que je dois *impérativement* visiter.

Addenda à l'entrée originelle : elle ne m'a jamais aimée. Elle est mon juge et mon bourreau. Elle a envoyé ses affidées me voler ma lance ! Jamais je ne la laisserai me la prendre. Je suis allée à l'Abbaye, mais très brièvement. Je soupçonne que bien des réponses aux questions que je me pose se trouvent là-bas, soit dans ses bibliothèques interdites auxquelles seul le Cercle a accès, soit dans les souvenirs des *sidhe-seers*. Je dois découvrir qui sont les membres du Cercle et convaincre l'une d'entre elles de parler.

Ryodan : associé de Barrons. Correspond à SVNPPMJ sur mon portable.

Addenda à l'entrée originelle : en tête de ma liste de personnes à rechercher.

Seelie [sili] : qui relève de la Cour de Lumière des Tuatha Dé Danaan, gouvernée par la Reine Blanche, Aoibheal.

Addenda : les *Seelies* ne peuvent pas toucher les Piliers des Ténèbres. Les *Unseelies* ne peuvent pas toucher les Piliers de Lumière.

Addenda : selon V'lane, la véritable souveraine des faës est morte depuis longtemps, tuée par le roi *unseelie*, et avec elle, le Chant-qui-forme s'est éteint. Aoibheal, princesse de rang inférieur, fait partie de

celles, nombreuses, qui ont tenté de mener leur peuple depuis sa disparition.

Shamrock : dessin en apparence maladroit du fameux trèfle irlandais, formé des lettres S, S et P, et ancien symbole des *sidhe-seers*, lesquelles font vœu de Surveiller, Servir et Protéger.

Sidhe-seer [ʃi-sir] : humain sur qui le charme faë n'agit pas et qui est capable de voir, derrière le voile d'illusion projeté par un faë, le véritable visage de celui-ci. Certains peuvent aussi voir les *Tabh'rs*, portes invisibles entre les royaumes. D'autres peuvent percevoir la présence d'OP *seelie* ou *unseelie*. Les *sidhe-seers* sont tous différents et leurs capacités de résistance aux faës sont inégales. En outre, certains ont peu de dons, tandis que d'autres en possèdent plusieurs.

Addenda à l'entrée originelle : certaines, comme Dani, sont dotées de la rapidité de l'éclair. Il y a sous mon crâne une zone qui n'est pas comme le reste de moi-même. La possédons-nous toutes ? Qu'est-ce exactement ? Comment sommes-nous devenues ainsi ? D'où viennent ces inexplicables réminiscences d'un ancien savoir qui ressemblent à de véritables souvenirs ? Existerait-il quelque chose qui s'apparente à un inconscient collectif génétique ?

* **Sinsar Dubh** [ʃi-sœ-du], n. m. : Pilier des Ténèbres, possession de la mythique tribu des Tuatha Dé Danaan. Rédigé dans un langage connu seulement des plus anciens d'entre ceux-ci, il est supposé contenir la plus redoutable des magies noires dans ses pages à l'écriture cryptée. Il aurait été apporté en Irlande par les Tuatha Dé pendant les invasions citées dans le récit mythologique *Leabhar Gabhala*, puis dérobé en même temps que les autres Piliers des Ténèbres. Il circulerait depuis ce moment dans le monde des hommes. Supposé avoir été écrit il y a plus d'un million d'années par le Roi Noir des *Unseelies* (in *Guide officiel des reliques sacrées – Légendes et vérité*).

Addenda à l'entrée originelle : maintenant, je l'ai vu. Les mots ne peuvent le décrire. C'est bien un livre, mais *vivant*. Il est doté d'une conscience.

Addenda : la Bête immonde. Je n'en dirai pas plus.

SVEETDM : voir ci-dessous. Encore un code correspondant à un numéro programmé par Barrons. Signifie *Si vous êtes en train de mourir*.

SVNPPMJ : Barrons m'a donné un téléphone portable avec un numéro programmé sous cette abréviation, qui signifie *Si vous ne pouvez pas me joindre*. C'est le mystérieux Ryodan qui répond quand je le compose.

Tabh'rs [taa-vr], n. f. : passages ou portes entre les royaumes, souvent dissimulés dans des objets courants appartenant aux humains.

Transfert (opérer un) : méthode de déplacement propre aux faës aussi rapide que la pensée. (J'en ai fait moi-même l'expérience !)

Addenda à l'entrée originelle : V'lane m'a fait opérer un transfert sans même que j'aie conscience qu'il était là. Je ne sais pas s'il a réussi à s'approcher de moi drapé de je ne sais quelle illusion avant de me toucher au dernier moment, si rapidement que je n'ai rien vu, ou si ce n'est pas moi mais les royaumes qu'il a fait basculer autour de moi. En est-il capable ? Jusqu'où s'étend sa puissance ? Un autre faë pourrait-il me transférer sans que j'en sois avertie à l'avance ? Danger inacceptable ! Se renseigner sur ce point.

Traqueurs : aussi appelés Chasseurs royaux. Caste intermédiaire d'*Unseelies*. Prédateurs dans l'âme, ils ressemblent à l'iconographie classique du Diable : sabots fendus, cornes, visage étroit de satyre, ailes de cuir, pupilles de feu et longue queue. Hauts de deux à trois mètres, ils se déplacent à une vitesse prodigieuse, à la course ou en vol. Principale activité : exterminer les *sidhe-seers*. Capacité de nuisance : mortels.

Addenda à l'entrée originelle : en ai rencontré un. Barrons n'est pas omniscient. La bête était considérablement plus grande qu'il me l'avait laissé entendre, avec une envergure de dix à douze mètres, et de réels pouvoirs télépathiques. Ces créatures sont mercenaires dans l'âme et ne servent un maître qu'aussi longtemps qu'elles y trouvent un bénéfice. Je ne suis pas certaine qu'elles soient une caste intermédiaire, et d'ailleurs, je ne jurerais pas qu'elles soient entièrement faës. Elles craignent ma lance et je les soupçonne de ne pas être prêtes à donner leur vie pour quelque cause que ce soit, ce qui me donne un avantage tactique sur elles.

Tuatha Dé Danaan [twa-dej-dana], ou **Tuatha Dé** [twa-dej] : voir aussi *Faë*. Peuple très évolué issu d'un autre monde, venu sur Terre à une époque reculée et divisé en *seelies* et *unseelies*.

Unseelie [œnsili] : individu appartenant à la Cour des Ténèbres des Tuatha Dé Danaan. Selon les légendes de ces derniers, les faës *unseelies* sont enfermés depuis des centaines de milliers d'années dans une forteresse dont on ne peut s'échapper. (Tu parles !)

V'lane : selon les archives de Rowena, Prince *seelie* de la Cour de Lumière, membre du Haut Conseil de la reine et parfois prince

consort. Ce faë de volupté fatale a tenté de me faire travailler pour le compte de la Souveraine Aoibheal afin de localiser le *Sinsar Dubh*.

Voix : sort relevant de l'Art druidique et permettant de contraindre celui ou celle sur qui il est utilisé d'obéir à la lettre aux ordres donnés, quels qu'ils soient. Le Haut Seigneur et Barrons en ont fait usage sur moi. L'expérience est terrifiante. Cela anéantit votre volonté et fait de vous un esclave. Vous voyez, impuissant, votre corps faire des choses que votre esprit lui crie de ne *pas* faire. Je suis en train d'essayer de maîtriser cet art – à tout le moins, d'être capable de résister, car sinon, je ne pourrai jamais m'approcher suffisamment du Haut Seigneur pour le tuer et venger Alina.

Zone fantôme : quartier conquis par les Ombres. De jour, on dirait un quartier « normalement » délabré. Une fois la nuit tombée, il se transforme en un piège mortel.

* Signale un Pilier des Ténèbres ou un Pilier de Lumière.

Guide de prononciation

(L'accent se place sur les lettres soulignées.)

AN GARDA SIOCH'NA : À Dublin, *garda*, ou *on garda shee-a-conna*.
Hors de Dublin, *gardee*.

AOIBHEAL : *Ah-veel* (Ce n'est pas du gaélique irlandais mais un langage plus ancien propre aux faës.)

CRAIC : *Crac*

CRUCE : *Crouce*

DRUI : *Dree*

FIRBOLG : *Fair-bol-ugh*

LEABHAR GABHALA : *Laoer Gaow-ola*

MALLUCÉ : *Mal-louch*

Prononciation irlandaise indiquée par des sources dublinoises chez les *gardai* et à Trinity College. Toute erreur éventuelle relève de ma responsabilité.